



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

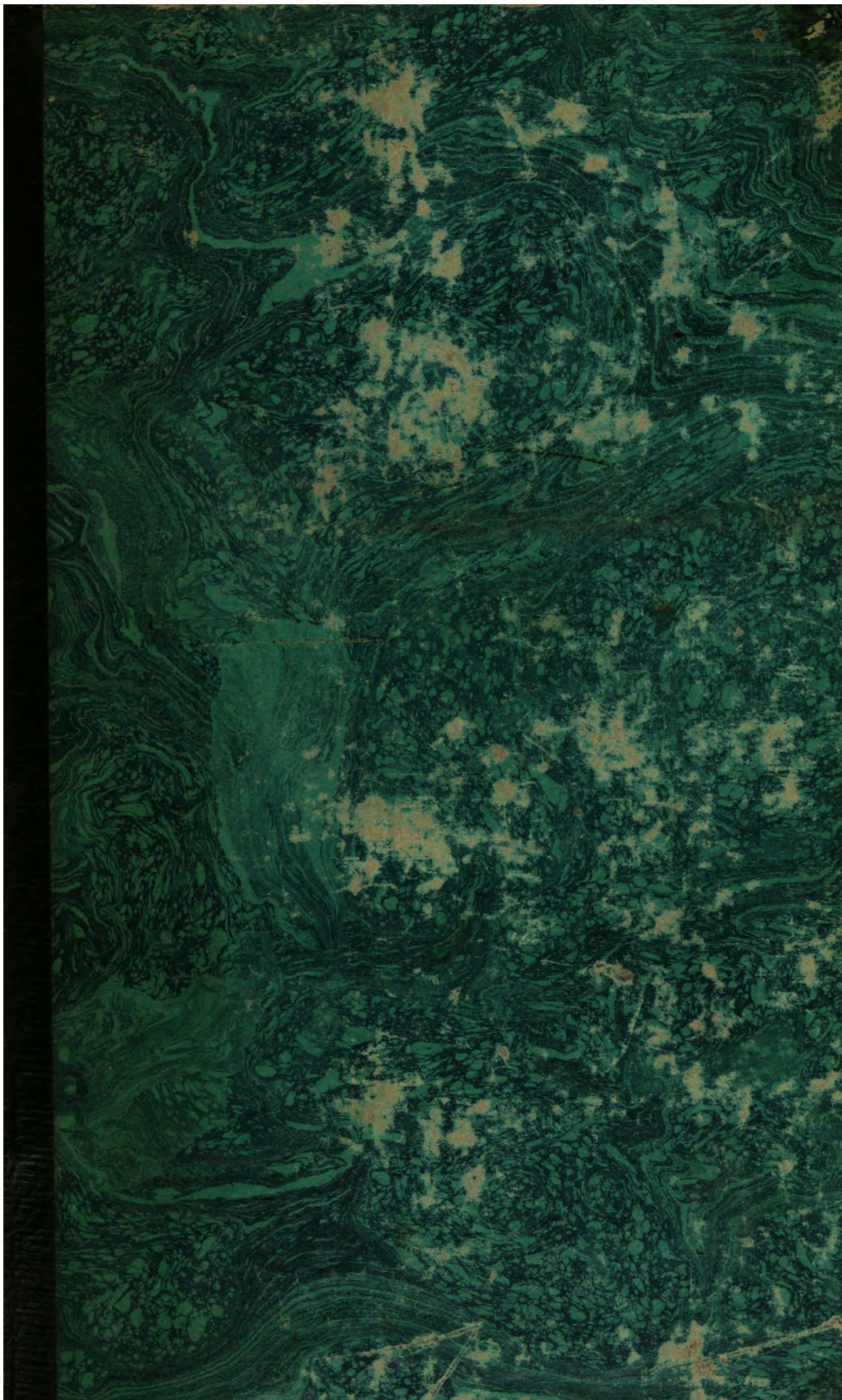
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

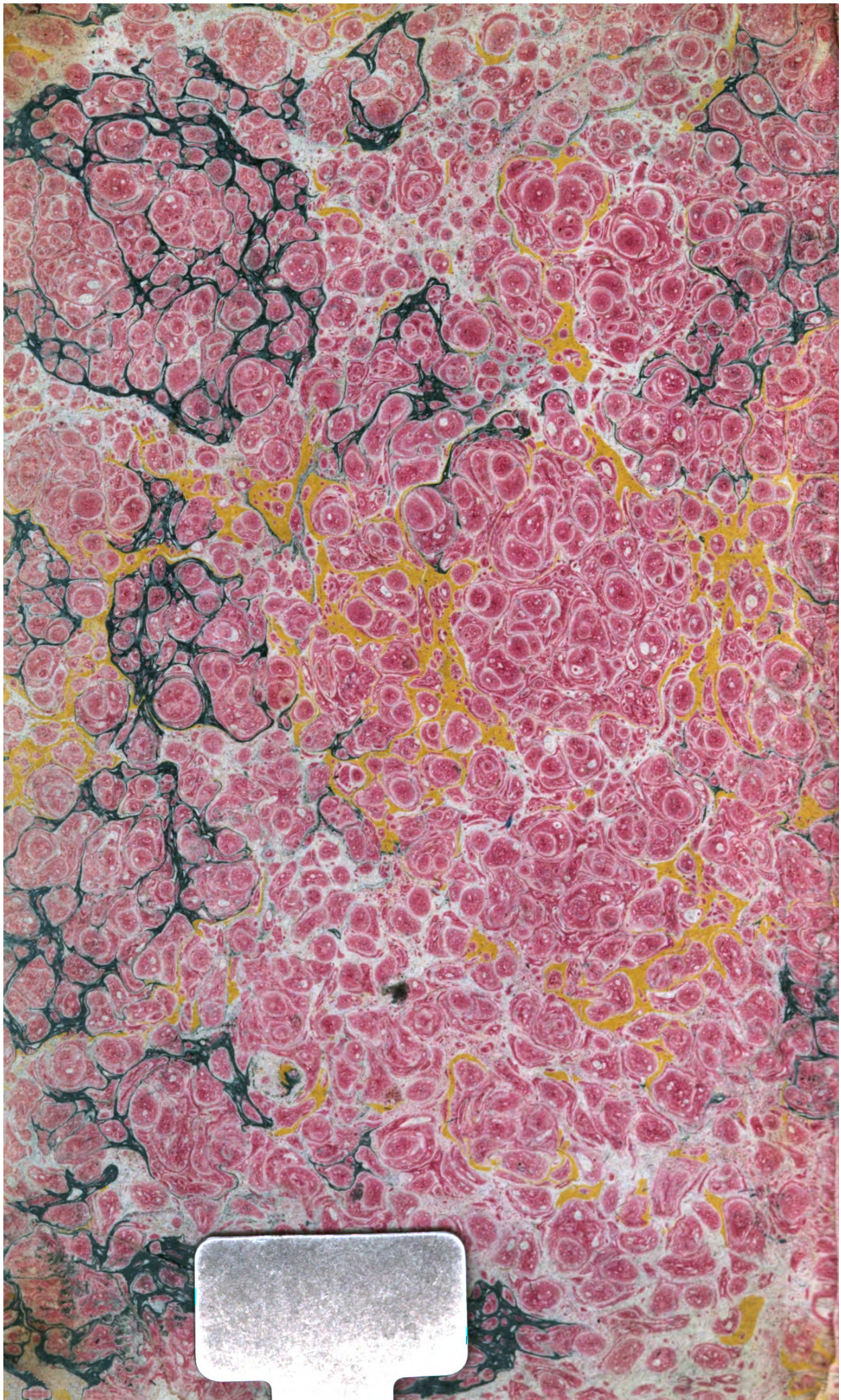
For more information see:

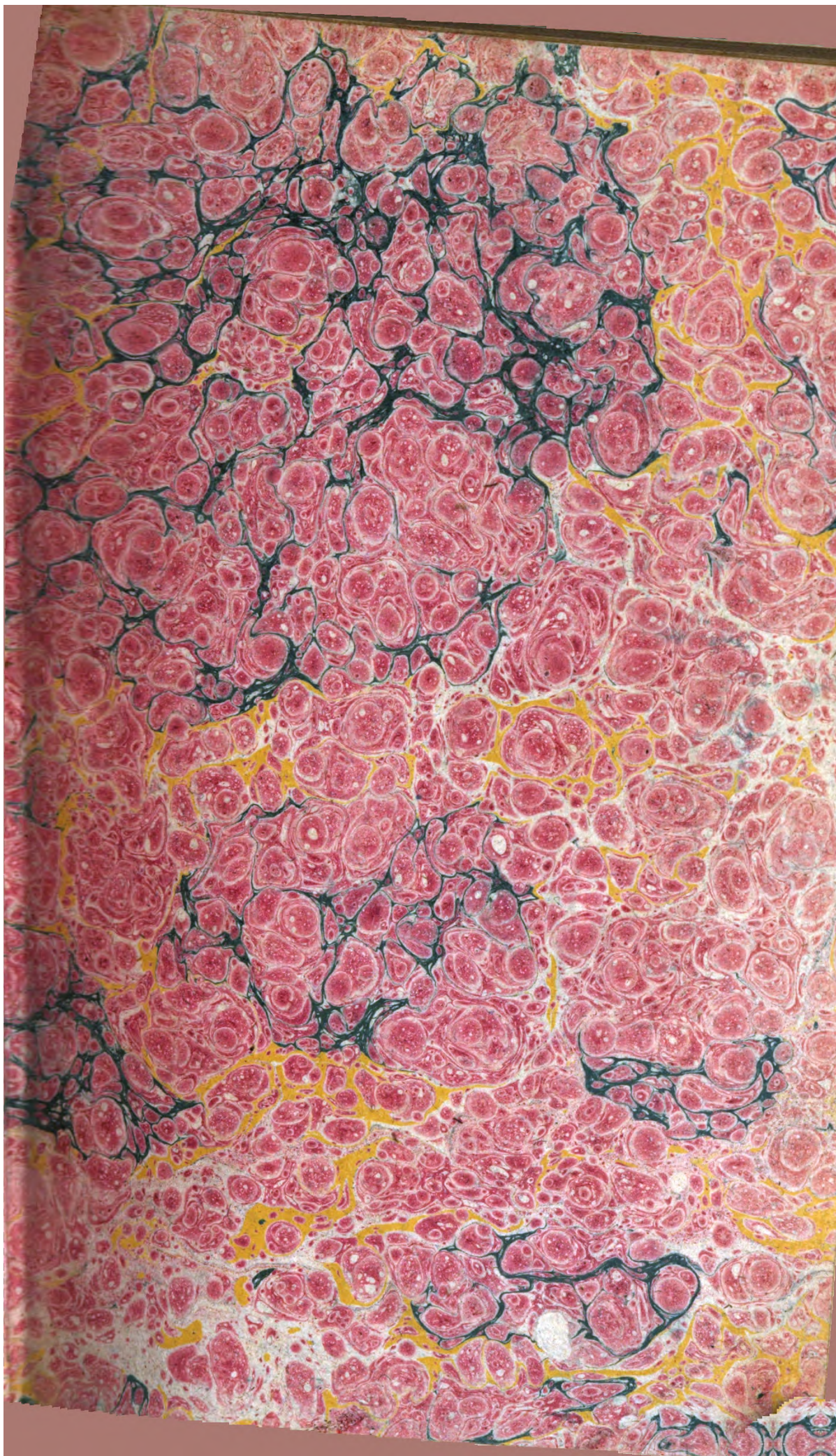
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





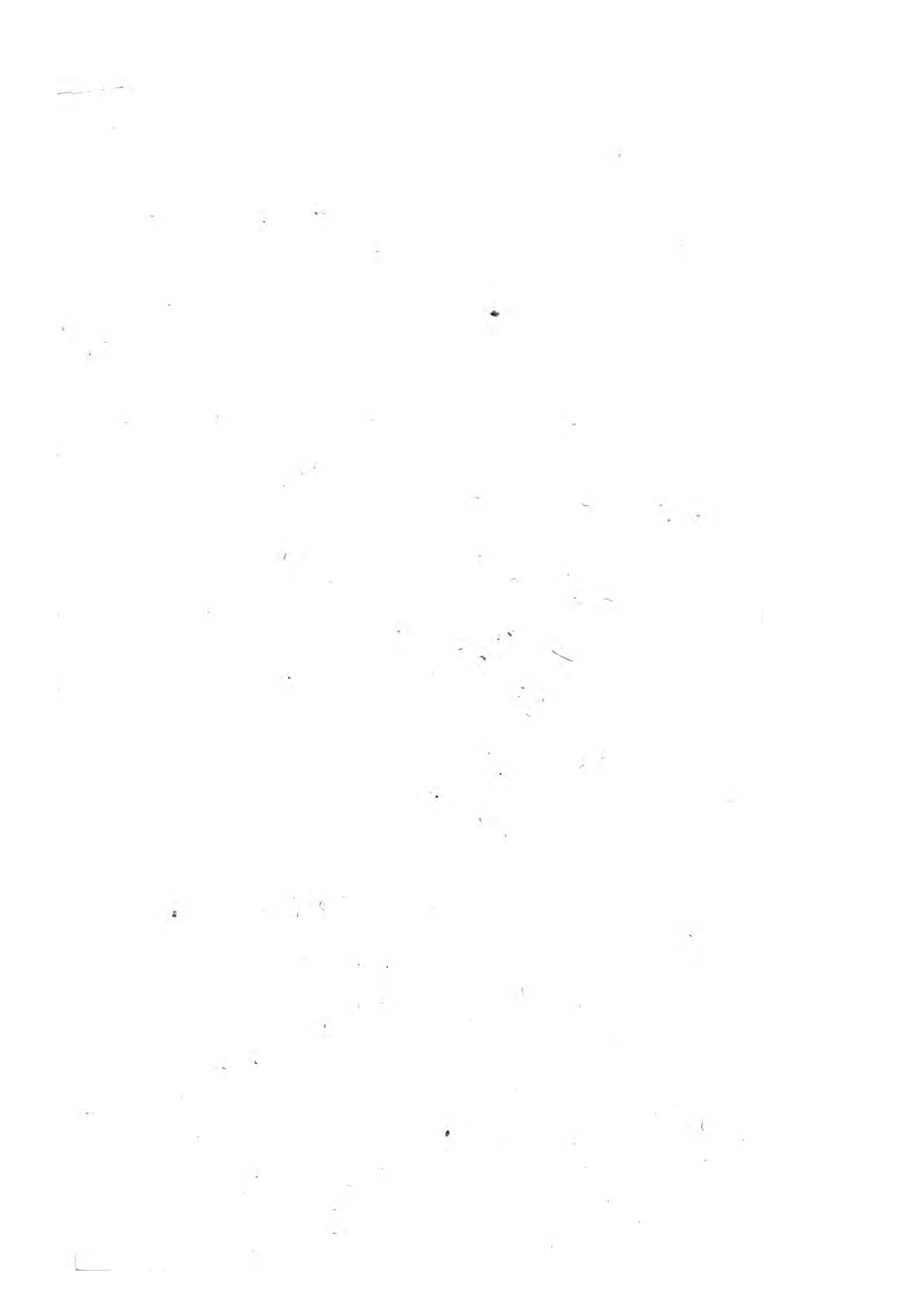


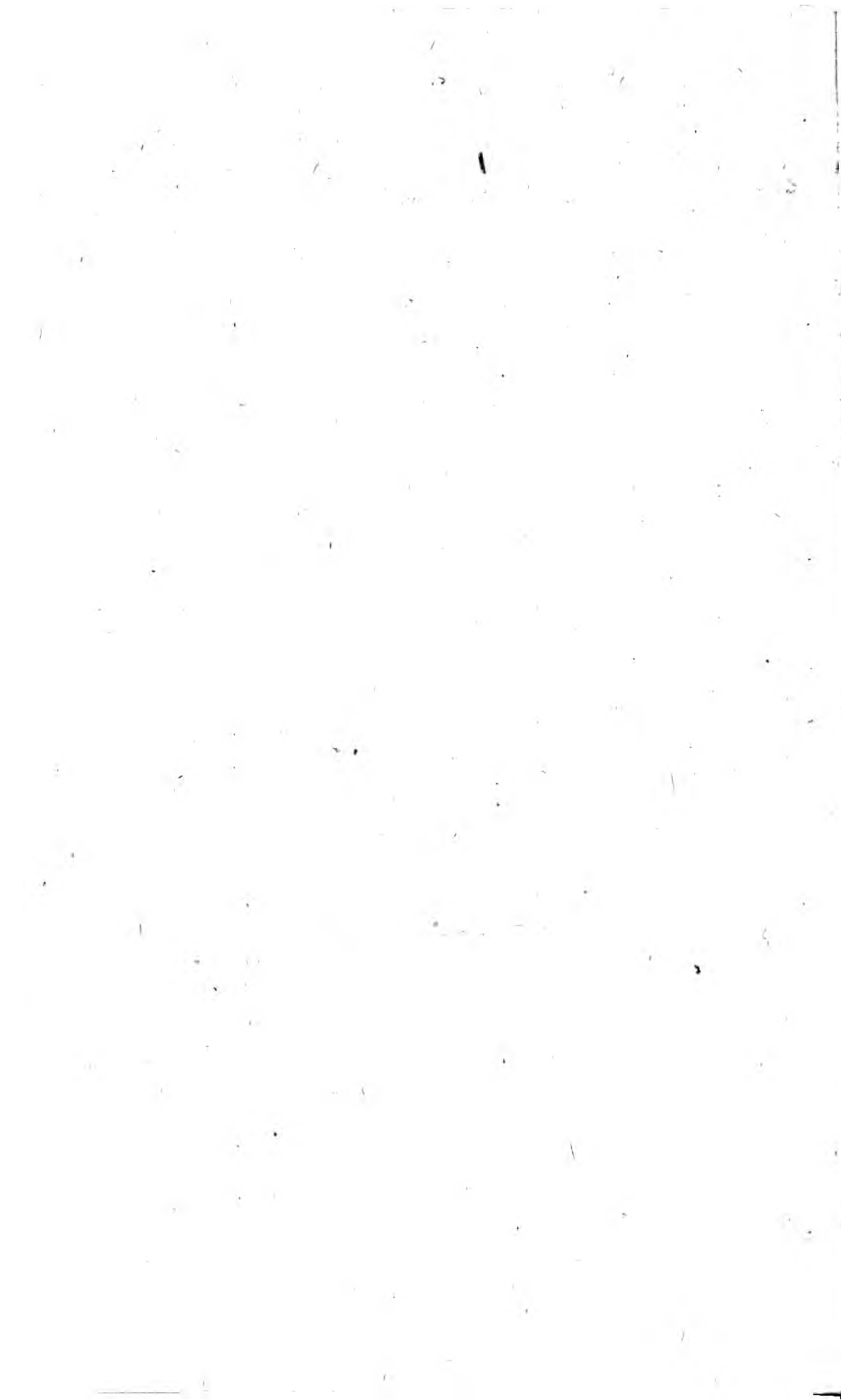
3963

e.

330

4





V A R I É T É S

L I T T É R A I R E S.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

V A R I É T É S
L I T T É R A I R E S ,

O U

RECUEIL de *Pièces, tant originales que
traduites, concernant la Philosophie,
la Littérature et les Arts.*

Nouvelle Edition, corrigée et augmentée.

~~~~~  
T O M E Q U A T R I È M E .  
~~~~~

A P A R I S ,

De l'imprimerie de X H R O U E T , rue des Moineaux ,
n^o. 423; se trouve à cette adresse, et chez DÉTERVILLE,
libraire, rue du Battoir, n^o. 16.

A N X I I . — 1804.



V A R I É T É S

LITTÉRAIRES,

O U

*RECUEIL de Pièces , tant originales que
traduites, concernant la Philosophie, la
Littérature et les Arts.*

CONSIDÉRATIONS

SUR

LES CORPS ORGANISÉS,

*A l'occasion de l'ouvrage que M. BONNET,
citoyen de Genève, a publié sous le même
titre.*

LES anciens avoient voulu deviner comme nous les secrets de la nature; mais ils n'avoient point de fil pour se guider dans les détours de ce labyrinthe immense. Le secours des micros-

Tome IV.

A

copies, l'anatomie comparée, deux siècles d'observations continuelles, ont été nos moyens; nous avons ouvert quelques portes de l'édifice, mais il nous est toujours arrivé la même chose qu'à ce curieux qui, dit-on, entra dans un tombeau où brûloit une lampe sépulcrale depuis deux mille ans; il marcha sur des ressorts qui renversèrent la lampe et l'éteignirent.

La nature s'y prend de plus d'une manière pour la génération des êtres qui végètent ou qui ont la vie; elle produit sans racines presque tous les arbres aquatiques; elle se sert de l'union des deux sexes dans tous les quadrupèdes et les bipèdes.

Il en est d'autres qui perpétuent leur race sans aucun accouplement. C'est assez, parmi plusieurs espèces de poissons, qu'un mâle passe par-dessus les œufs d'une femelle jetés au hasard sur le rivage pour que ces œufs soient fécondés. On voit des reptiles vivipares, d'autres ovipares.

Il y a des vermiseaux qui se multiplient par boutures; il y en a, comme plusieurs plantes, qu'on peut couper en plusieurs parties, et chaque partie reproduit une tête, et quelquefois une queue.

Ce que nous appelons des singularités est in-

nombrable ; tout doit paroître prodige , parce que tout est inexplicable.

M'apprendrez-vous jamais par quels subtils ressorts
 L'éternel artisan fait végéter les corps ?
 Pourquoi l'aspic affreux , le tigre , la panthère
 N'ont jamais adouci leur cruel caractère ,
 Et que , reconnoissant la main qui le nourrit ,
 Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit ?
 D'où vient qu'avec cent pieds , qui semblent inutiles ,
 Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles ?
 Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau ,
 S'enterre et ressuscite avec un corps nouveau ,
 Et , le front couronné , tout brillant d'étincelles ,
 S'élançe dans les airs en déployant ses aîles (1) ?

Platon tâcha d'expliquer le mystère de la génération par des simulacres réfléchis de la Divinité , par le nombre de trois et par le triangle. La saine physique ne s'accommode guère de ces triangles ni de ces simulacres. Hippocrate, abandonnant cette vaine métaphysique, regarda l'union des deux sexes et le mélange des principes de la vie de ces deux sexes comme la seule cause de la génération. Mais souvent un de ces deux sexes ne fournit point de ses prin-

(1) Epître de Voltaire *sur la Modération.*

4 . . . C O N S I D É R A T I O N S

cipes, et combien d'animaux naissent sans cette union !

Descartes, dans son traité de la formation du fœtus, n'examine pas seulement la question de la génération.

Harvey, le plus grand anatomiste de son temps, n'admit que le système des œufs et prit pour devise, *omnia ex ovo*. Il dépeupla de biches les parcs du roi d'Angleterre; il disséqua les unes immédiatement après leur copulation, les autres après quelques heures, les autres après quelques jours; il crut voir l'origine de la formation, mais il ne la vit pas. Il prétendit de plus que le principe émané du mâle ne produisoit aucune altération dans les œufs des oiseaux, et Malpighi s'assura du contraire par l'expérience; mais Malpighi fut d'accord avec Harvey sur le système des ovaires, c'est-à-dire, que toutes les femelles ont des œufs plus ou moins visibles, dans lesquels le fœtus est contenu. Cette opinion si vraisemblable de Harvey et de Malpighi fut universelle jusqu'au temps où Lœwenhooke, Vallisnieri et plusieurs autres observateurs crurent trouver, à l'aide du microscope, dans les principes émanés du mâle, de petits animaux innombrables, s'agitant dans la liqueur avec une extrême vitesse.

On crut alors que ces petits animaux, entrant dans le sein de la femelle, y trouvoient des œufs disposés à les recevoir, et que la femelle, en ce cas, n'étoit que la nourrice. Mais comment de tant d'animaux fournis par le mâle un seul se logeoit-il dans un œuf? Comment le coq, animal si multipliant, ne fournissoit-il pas ces animalcules qu'on croyoit avoir découverts dans d'autres espèces?

On a fini par rester dans le doute, ce qui arrive toujours quand on veut remonter aux premières causes.

L'auteur de la *Vénus physique* a eu recours à l'attraction; il a prétendu que dans les principes féconds de l'homme et de la femme mêlés ensemble, la jambe gauche du fœtus attire la jambe droite sans se méprendre, qu'un œil attire un œil en laissant le nez entre deux, qu'un lobe du poumon est attiré par l'autre lobe, etc.

Si l'on avoit dit au grand Newton qu'un jour on feroit un tel usage de son principe mathématique de la gravitation, il auroit été bien étonné.

Un philosophe éloquent et très-éclairé a prétendu voir l'origine de tous les corps végétans et animés dans des particules qu'il appelle organiques, et qui prennent la forme de chaque

partie du corps organisé, par le moyen de certains moules intérieurs, et se réunissent ensuite dans un réservoir commun pour former l'animal ou la plante. Mais qu'est-ce que c'est qu'un moule intérieur? Comment modifiera-t-il la forme intérieure d'une molécule? Comment une molécule modifiée dans un moule intérieur du cerveau, par exemple, ne perd-elle pas sa première forme en passant dans une foule d'autres moules intérieurs qui se trouvent dans sa route depuis la tête jusqu'au réservoir de la semence? M. Bonnet a bien senti que tout cela ne pouvoit s'expliquer par les principes mécaniques connus; il a eu recours à certaines forces inconnues, dont on ne peut, dit-il, se former une idée: n'est-ce pas-là multiplier les obscurités?

Il semble qu'il en faille revenir à l'ancienne opinion, que tous les germes furent formés à la fois par la main qui arrangea l'univers; que chaque germe contient en lui tous ceux qui doivent naître de lui; que toute génération n'est qu'un développement; et, soit que les germes des animaux soient contenus dans les mâles ou dans les femelles, il est vraisemblable qu'ils existent dès le commencement des choses, ainsi que la terre, les mers, les élémens, les astres.

Cette idée est peut-être digne de l'éternel

artisan du monde, si quelqu'une de nos conceptions peut en être digne.

L'extrême et inconcevable petitesse des derniers germes, contenus dans celui qui leur sert comme de père, ne doit point effrayer la raison. La divisibilité de la matière à l'infini n'est pas une vérité physique, ce n'est qu'une subtilité métaphysique, portée dans la géométrie; mais il est vrai qu'un monde entier peut être contenu dans un grain de sable, dans la même proportion qu'existe l'univers que nous voyons. Il faudra probablement bien des siècles pour épuiser les semences enfermées les unes dans les autres, et c'est peut-être alors que la nature étant parvenue à son dernière période, le monde où nous sommes aura une fin comme il a eu un commencement.

L'auteur des *Considérations sur les corps organisés* embrasse cette belle hypothèse, que tout se fait par développement, et que chaque germe contient tous ceux qui naîtront un jour. Il admet les œufs dans les femelles vivipares, et il reconnoît les œufs pour le séjour des germes, ce qui est pourtant encore douteux.

Peut-être cet auteur ingénieux et profond ne donne-t-il pas dans ce système des raisons assez convaincantes de la formation des monstres,

de la ressemblance des enfans , tantôt au père , tantôt à la mère ; mais dans quel système a-t-on jamais bien expliqué ces secrets de la nature ?

Son livre d'ailleurs est un recueil d'expériences curieuses , de bonnes raisons , et de doutes aussi estimables que des raisons.

Remarquons que non-seulement les germes des corps animés et des végétaux sont préexistans , mais qu'il faut encore que dans chacun d'eux il y ait d'autres germes organisés de leurs membres qui doivent se reproduire quand l'animal les a perdus. Ainsi , une écrevisse doit avoir dans ses pattes des germes de nouvelles pattes qui éclosent dans le besoin. Ainsi , un ver qui a perdu sa tête a le germe d'une autre tête qui vient se mettre à la place de celle qu'on a coupée.

C'est encore une question très-curieuse que la formation d'un nombre prodigieux d'animaux nés dans d'autres animaux. Les replis de l'anus d'un cheval ou d'un bœuf , le nez d'un mouton , le gosier d'un cerf , les entrailles de l'homme , la peau de presque tout ce qui respire , devient le nid d'une infinité d'insectes. Ainsi , tous les animaux se nourrissent les uns les autres , comme ils se détruisent.

Le tenia , ce reptile si extraordinaire , mince

et large comme un ruban, qui s'empare des intestins de l'homme et de quelques bêtes, qui s'y accroît jusqu'à la longueur de neuf ou dix aunes, a son germe imperceptible dans un petit insecte imperceptible qui croît, dit-on, sur la surface de l'eau; sa naissance et sa croissance sont également extraordinaires, mais il faut que son individu ait préexisté comme tous les autres.

Il n'y a point de génération proprement dite; tout n'est que développement, et les bras de l'homme sont déjà dans le fœtus, comme on voit à l'œil les ailes du papillon dans la chenille.

Ces germes de toutes choses sont-ils renfermés dans leurs espèces particulières, ou sont-ils répandus dans tout l'espace? M. Bonnet paroît croire à la dissémination des germes; cependant, n'est-il pas beaucoup plus naturel que chaque espèce animée soit renfermée dans le lieu qui lui convient? Il n'en est pas, ce semble, du germe d'un éléphant et d'un chameau comme des poussières des fleurs et des herbes, que les vents poussent hors du lieu de leur naissance.

Presque tout ce qui regarde les premiers ressorts de la vie et de la végétation est traité ou indiqué dans ce livre. On connoît les polypes,

ces zoophytes ou animaux - plantes. Si quelque chose paroît confirmer le système de la continuité de la chaîne des êtres, ce sont ces formes intermédiaires qui paroissent remplir l'intervalle des végétaux et des animaux, et qui semblent être des animaux mi-partis de la chaîne immense de la nature. Cette idée, renouvelée des Grecs, est-elle aussi vraie qu'imposante? De la végétation au simple sable, à l'argile, n'y a-t-il pas une distance infinie? Les polypes, les orties de mer sont-ils bien réellement des animaux? Ont-ils du sentiment, et n'est-ce pas le don inexplicable du sentiment qui constitue l'animal? Apperçoit-on réellement une gradation continue et sans interruption entre les êtres? Nous voyons des animaux à quatre pieds et à deux; mais il n'y en a point à trois, malgré les admirables propriétés attribuées au nombre de trois par toute l'antiquité. On trouve des reptiles qui ont un nombre de pieds indéterminé. Combien d'espèces ne peut-on pas imaginer entre l'homme et le singe, entre le singe et d'autres genres?

Et si nous levons les yeux vers l'espace, quelle gradation proportionnelle y a-t-il entre les distances, les grosseurs et les révolutions des planètes? Cette chaîne prétendue se trouve rom-

pue, de Saturne jusqu'aux entrailles de notre petit globe.

Nous finissons par remarquer que, quelque système qu'on embrasse, il faut admettre une force motrice, qui, d'un embryon plus petit que la cent millième partie d'un ciron, forme un éléphant, un chêne. C'est cette force motrice, le principe de tout, dont nous demandons raison. Elle agit d'un bout de l'univers à l'autre. Mais quelle est-elle? L'éternel géomètre nous a permis de calculer, de mesurer, de diviser, de composer; mais pour les premiers principes des choses, il est à croire qu'il se les est réservés.

VOLTAIRE.

R É F L E X I O N S

Sur la manière dont l'Histoire romaine est écrite.

L'HISTOIRE romaine est encore à faire parmi nous. Il étoit pardonnable aux historiens romains d'illustrer les premiers temps de la république par des fables qu'il n'est plus permis de transcrire que pour les réfuter. Tout ce qui est contre la vraisemblance doit au moins inspirer des doutes ; mais l'impossible ne doit jamais être écrit.

On commence par nous dire que Romulus, ayant rassemblé trois mille trois cents bandits, bâtit le bourg de Rome de mille pas en carré : or, mille pas en carré suffiroient à peine pour deux métairies ; comment trois mille trois cents hommes auroient-ils pu habiter ce bourg ?

Quels étoient les prétendus rois de ce ramas de quelques brigands ? N'étoient-ils pas visiblement des chefs de voleurs qui partageoient un gouvernement tumultueux avec une petite horde féroce et indisciplinée ?

Ne doit-on pas, quand on compile l'histoire ancienne, faire sentir l'énorme différence de ces capitaines de bandits avec de véritables rois d'une nation puissante ?

Il est avéré, par l'aveu des écrivains romains, que, pendant près de quatre cents ans, l'état romain n'eut pas plus de dix lieues en longueur et autant en largeur. L'état de Gênes est beaucoup plus considérable aujourd'hui que la république romaine ne l'étoit alors.

Ce ne fut que l'an 360 que Veïès fut prise après une espèce de siège ou de blocus qui avoit duré dix années. Veïès étoit auprès de l'endroit où est aujourd'hui Civita-Vecchia, à cinq ou six lieues de Rome ; et le terrain autour de Rome, capitale de l'Europe, a toujours été si stérile que le peuple voulut quitter sa patrie pour aller s'établir à Veïès.

Aucune de ses guerres, jusqu'à celle de Pyrrhus, ne méritoit de place dans l'histoire, si elles n'avoient été le prélude de ses grandes conquêtes. Tous ces événemens jusqu'au temps de Pyrrhus sont pour la plupart si petits et si obscurs qu'il fallut les relever par des prodiges incroyables, ou par des faits destitués de vraisemblance, depuis l'aventure de la louve qui nourrit Romulus et Remus, et depuis celle de Lucrece, de Clélie,

de Curtius, jusqu'à la prétendue lettre du médecin de Pyrrhus, qui proposa, dit-on, aux Romains d'empoisonner son maître, moyennant une récompense proportionnée à ce service. Quelle récompense pouvoient lui donner les Romains, qui n'avoient alors ni or, ni argent; et comment soupçonne-t-on un médecin grec d'être assez imbécille pour écrire une telle lettre?

Tous nos compilateurs recueillent ces contes sans le moindre examen; tous sont copistes, aucun n'est philosophe. On les voit tous honorer du nom de vertueux des hommes qui au fond n'ont jamais été que des brigands courageux; ils nous répètent que la vertu romaine fut enfin corrompue par les richesses et par le luxe, comme s'il y avoit de la vertu à piller les nations, et comme s'il n'y avoit de vice qu'à jouir de ce qu'on a volé. Si on a voulu faire un traité de morale au lieu d'une histoire, on a dû inspirer encore plus d'horreur pour les déprédations des Romains, que pour l'usage qu'ils firent des trésors ravis à tant de nations qu'ils dépouillèrent l'une après l'autre.

Nos historiens modernes de ces temps reculés auroient dû discerner au moins les temps dont ils parlent; il ne faut pas traiter le combat peu vraisemblable des Horaces et des Curiaces,

l'aventure romanesque de Lucrece, celle de Clélie, celle de Curtius, comme les batailles de Pharsale et d'Actium. Il est essentiel de distinguer le siècle de Cicéron, de ceux où les Romains ne savoient ni lire ni écrire, et ne comptoient les années que par des clous fichés dans le capitolé. En un mot, toutes les histoires romaines que nous avons dans les langues modernes n'ont point encore satisfait les lecteurs.

Personne n'a encore recherché avec succès ce qu'étoit un peuple attaché scrupuleusement aux superstitions, et qui ne sut jamais régler le temps de ses fêtes, qui ne sut même pendant près de cinq cents ans ce que c'étoit qu'un cadran au soleil; un peuple dont le sénat se piqua quelquefois d'humanité, et dont ce même sénat immola aux dieux deux Grecs et deux Gaulois pour expier le galanterie d'une de ses vestales; un peuple toujours exposé aux blessures et qui n'eut qu'au bout de cinq siècles un seul médecin, qui étoit à la fois chirurgien et apothicaire.

Le seul art de ce peuple fut la guerre pendant six cents années; et comme il étoit toujours armé, il vainquit tour à tour les nations qui n'étoient pas continuellement sous les armes.

L'auteur du petit volume sur la grandeur

et la décadence des Romains nous en apprend plus que les énormes livres des historiens modernes ; il eut seul été digne de faire cette histoire , s'il eût pu résister sur-tout à l'esprit de système et au plaisir de donner souvent des pensées ingénieuses pour des raisons.

Un des défauts qui rendent la lecture des nouvelles histoires romaines peu supportable , c'est que les auteurs veulent entrer dans des détails comme Tite-Live. Ils ne songent pas que Tite-Live écrivoit pour sa nation , à qui ces détails étoient précieux. C'est bien mal connoître les hommes d'imaginer que des Français s'intéresseront aux marches et aux contre-marches d'un consul qui fait la guerre aux Samnites et aux Volsques , comme nous nous intéressons à la bataille d'Ivri et au passage du Rhin à la nage.

Toute histoire ancienne doit être écrite différemment de la nôtre , et c'est à ces convenances que les auteurs des histoires anciennes ont manqué. Ils répètent et ils allongent des harangues qui ne furent jamais prononcées , plus soigneux de faire parade d'une éloquence déplacée que de discuter des vérités utiles. Les exagérations souvent puériles , les fausses évaluations des monnoies de l'antiquité et de la
richesse

richesse des états induisent en erreur les ignorans et font peine aux hommes instruits. On imprime de nos jours qu'Archimède lançoit des traits à quelque distance que ce fût, qu'il élevoit une galère du milieu de l'eau et la transportoit sur le rivage en remuant le bout du doigt, qu'il en coûtoit six cent mille écus pour nettoyer les égoûts de Rome, etc.

Les histoires plus anciennes sont encore écrites avec moins d'attention. La saine critique y est plus négligée; le merveilleux, l'incroyable y dominant; il semble qu'on ait écrit pour des enfans plus que pour des hommes; le siècle éclairé, où nous vivons exige dans les auteurs une raison plus cultivée.

VOLTAIRE.

DISCOURS**SUR L'ÉLOQUENCE ROMAINE,****D'APRÈS M. L'ABBÉ CERUTTI.**

C'EST sur-tout dans les gouvernemens où non-seulement l'intérêt particulier se confond avec le bien général, mais où la réunion de ces deux grands objets est en même temps le produit et le soutien d'une sage et constante égalité, que règne l'amour de la patrie. Il n'est rien de sublime que ne puisse inspirer ce sentiment vaste et généreux, lorsque, maître de ses pensées et de ses passions, égal à tout le reste des citoyens, tranquille à l'ombre du gouvernement, l'orateur n'est commandé, si l'on peut s'exprimer ainsi, que par son zèle pour le bien de l'état.

Or, tels étoient les droits dont jouissoient en naissant les citoyens romains. Sujets et souverains tout à la fois, ils obéissoient aux magistrats et les jugeoient, ou plutôt ils étoient juges nés des magistrats et n'obéissoient qu'à la loi.

Il y avoit à la vérité parmi eux des places d'honneur, de prééminence et même d'autorité; mais ces places n'étoient inaccessibles à personne, et personne n'alloit s'y asseoir si tous ses concitoyens ne l'y conduisoient, pour ainsi dire, par la main. Quoique le sénateur fut distingué d'avec le chevalier, le soldat d'avec l'artisan, et le patricien d'avec le plébéien, ces différens titres aboutissoient au premier et au plus auguste de tous, à celui de citoyen; et les grands et le peuple étoient également persuadés que le bonheur public dépendoit uniquement de l'équilibre de leurs forces.

Tout tendoit à faire naître et à fortifier ces grandes maximes dans l'ame de l'orateur. L'éducation n'avoit d'autre objet que de donner de vrais citoyens à l'état. C'étoit-là l'unique modèle sur lequel elle formoit le guerrier, le politique, le philosophe et l'orateur. Sans l'amour de la patrie, les talens et les vertus n'étoient rien, et le titre de grand-homme n'étoit accordé qu'à celui qui avoit fait ou souffert de grandes choses pour la patrie. Ce nom de patrie plus doux, plus saint, plus souvent prononcé que celui de père, de fils et d'époux, présidoit aux combats, aux affaires, aux jeux; il enchantoit la multitude dans les places publiques; il faisoit

en particulier les délices et le bonheur de chaque famille ; c'étoit le premier mot que bégayoit l'enfant qui venoit de naître, et le dernier qui erroit sur les lèvres du vieillard expirant.

Au ressort qui imprimoit à l'ame d'un orateur romain l'amour de la patrie, se joignoit encore celui que communique l'amour de la gloire. Tout ce qui peut flatter l'ambition la plus démesurée, Rome l'offroit à ses orateurs. L'admiration, l'amour et la reconnoissance d'un peuple souverain, indépendant, éclairé ; la confiance publique ; le despotisme exercé au sein d'une ville libre ; les dignités les plus sublimes ; les monumens les plus augustes ; les rênes même du gouvernement confiées aux mains de l'orateur ; voilà quel fut presque toujours le prix de l'éloquence. On vit plus d'une fois le simple citoyen passer de la tribune aux harangues au premier rang de l'univers ; et Cicéron fut le seul Romain qui réunit au titre superbe de chef de la république le titre encore plus illustre et plus glorieux de père de la patrie.

Si l'on envisage les objets que l'orateur avoit à discuter, en est-il de plus importans, de plus sublimes ? Devenu l'interprète souverain de la patrie et le juge de ses vrais intérêts, il devoit

en exposer les plaintes, les besoins et les vœux; il traitoit la cause même de l'état; ses droits s'étendoient à toutes les parties du gouvernement; le dépôt sacré des lois, les traités, les alliances, la guerre, la paix, tout étoit de son domaine : en un mot, il tenoit dans ses mains la balance où se pesoit la destinée de l'empire du monde.

Enfin quel étoit le théâtre d'un orateur romain, et à quels hommes adressoit-il ses discours? A un sénat qui parut aux yeux de Cynéas une assemblée de rois; à un peuple qui maîtrisoit la plus grande partie de l'univers, et dont la seule présence transformoit en héros de vils gladiateurs.

Observons ici que c'est uniquement au milieu d'un grand peuple assemblé que l'orateur peut déployer toutes ses forces, et communiquer les sentimens qu'il se propose d'inspirer et qu'il éprouve lui-même. Les passions fortes et générales sont seules favorables à l'éloquence, et ces passions n'existent que dans la multitude, laquelle, affranchie des liens et des préjugés d'une éducation artificielle, est d'autant plus souple et plus flexible qu'elle est plus simple et plus volage.

L'art de persuader un prince, un ministre,

ne demande presque que de l'adresse et de la subtilité; il faut alors s'attacher à convaincre l'esprit bien plus qu'à remuer le cœur : mais l'éloquence nécessaire pour persuader la multitude n'est autre chose que l'éloquence de la nature et des passions.

Lorsque Cicéron harangue en faveur de l'innocent, lorsqu'il tonne contre les scélérats en présence de tout le sénat et entouré de tout le peuple, sa marche est noble, hardie, vigoureuse, son triomphe est assuré; mais s'il défend en particulier Dejotarus, s'il s'adresse uniquement à César, Cicéron perd sa hardiesse et ses forces; il tremble, il s'égaré, il fait pitié. Quelle différence de style, de conduite et de maximes entre les discours que déclama cet orateur en faveur de Ligarius et de Marcellus, et les harangues qu'il prononça contre Verrès, Catilina et Marc-Antoine! Là il ne cherche qu'à flatter lâchement l'opresseur de la république; ici soutenu par l'espérance certaine d'emporter les suffrages et les applaudissemens du peuple, il ne respire que l'amour de la liberté.

Tel fut l'aliment et le soutien de l'éloquence parmi les romains, tant que la république subsista. Lorsque l'autorité souveraine passa dans les mains d'un seul homme, l'éloquence et la

liberté périrent à la fois; on vit s'élever des poètes, des philosophes et des gens de lettres de toute espèce; mais personne ne se montra digne du nom d'orateur.

Réflexions des éditeurs.

Par-tout où l'on aura de grands intérêts à discuter, où le cœur sera remué par des passions fortes, où la considération et les honneurs seront le prix de la hardiesse de l'esprit et de l'élévation de l'ame, il y aura des hommes éloquens. Mais ces circonstances et ces conditions réunies suffisent-elles pour former ce que nous entendons par éloquence? Non : le discours que l'habitant des bords du Danube prononça contre les Romains en présence des Romains mêmes, celui qu'un Scythe féroce ne craignit point d'adresser à Alexandre, sont des morceaux très-éloquens : cependant l'éloquence régna-t-elle jamais dans ces climats barbares?

Si, pour remplir toute l'idée que nous attachons à ce mot, il s'agissoit uniquement d'émouvoir, l'éloquence eût été aussi parfaite au temps des Gracques, qui, par la force de leurs discours, renversèrent les fondemens de la servitude et transformèrent des esclaves timides en citoyens libres et généreux, qu'au temps de

Cicéron dont les harangues ne produisirent assurément rien de plus merveilleux.

L'éloquence exige une profonde connoissance des mœurs, des passions et de tous les ressorts qui meuvent le cœur humain ; elle embrasse le style, la diction et toutes les ressources de l'élocution ; elle suppose la plus grande perfection dans la langue, et elle s'étend même à la prononciation et au geste. Ce n'est point l'éloquence en général que Platon refusa de regarder comme un art, mais bien celle des rhéteurs et des sophistes de son temps, qui en faisoient l'abus le plus funeste aux progrès de la raison et de la vérité : d'ailleurs ce philosophe vouloit qu'au lieu de remuer le cœur, on ne travaillât qu'à le calmer. Ces hommes, disoit-il, qui se vantent de régner sur tous les mouvemens de notre ame, ne s'apperçoivent pas qu'ils en sont les esclaves, et que, pour produire l'effet qu'ils se proposent, ils sont obligés de se revêtir de la crainte, de la fureur, de toutes les passions enfin et de tous les préjugés de la multitude. C'est dans ce sens que Diogène disoit de Démosthène, qu'il étoit le maître des orateurs athéniens, mais que le peuple athénien étoit le maître de Démosthène. C'est encore à ce sujet qu'à l'aspect d'un tableau où Hercule étoit repré-

senté avec des chaînes qui lui sortoient de la bouche et venoient aboutir aux oreilles d'un peuple innombrable ; quelqu'un ayant demandé qui avoit attaché tant d'oreilles à la bouche de ce héros , un philosophe lui répondit : *Demandez plutôt qui a attaché ce malheureux à tant d'oreilles.* Mais revenons à Platon : il n'y a qu'à lire ses dialogues pour sentir de combien de réflexions et d'étude est accompagné le talent dont l'avoit doué la nature. Consultez Cicéron , et vous connoîtrez encore mieux si le talent , si le ressort et la sensibilité suffisent pour former un orateur.

Je remarquerai , avant de finir cet article , que c'est l'élocution qui doit être regardée comme l'ame de l'éloquence , qu'elle seule embaume les ouvrages et leur assure l'éternité , et que , chez les Grecs et les Latins , elle dut sur-tout sa perfection au mécanisme de leur langue , dont tous les mouvemens étoient connus , calculés , et en même temps très-souples et très-libres. La nôtre n'a point , il est vrai , les mêmes avantages ; cependant , quoique sa prosodie soit incertaine et presque arbitraire , quoique sa marche soit gênée et presque uniforme , nous ne laissons pas de trouver dans les ouvrages de nos bons écrivains une infinité d'exemples où , comme

dans les écrits des Grecs et des Latins, brillent toutes les parties de l'élocution, c'est-à-dire, où à la beauté et souvent même au sublime de l'expression se joignent les qualités harmonieuses et pittoresques du style : ainsi, lorsque le grand Bossuet, au lieu de dire que les hommes devenoient de jour en jour plus méchans, dit qu'ils *alloient s'enfonçant dans l'iniquité*, non-seulement il anime et ennoblit sa pensée en nous présentant l'iniquité sous l'image d'un gouffre immense et profond; mais il peint en même temps une masse énorme, descendant avec lenteur et par degrés dans l'abîme. Si ceux de nos auteurs qui ont traité de la langue s'étoient un peu plus attachés à l'envisager sous ce point de vue, nous leur devrions non-seulement la conservation d'une infinité de formes excellentes qui sont vieilles et que rien ne supplée, mais encore un sentiment plus sûr et plus exquis sur l'harmonie du discours. Nous l'avons déjà dit : il en est des langues comme des mœurs; lorsqu'elles sont parvenues à leur perfection, il faut nécessairement les fixer, celles-ci par des lois, celles-là par des observations qui, en attachant l'attention à certains procédés, éclairent l'esprit sur les causes de l'impression qu'ils font sur l'oreille.

A.

L E T T R E

DE M. M A R I E T T E ,

Sur les ouvrages de M. P I R A N E S I .

P A R M I le grand nombre d'ouvrages que le célèbre M. Piranesi a publiés sur les antiquités romaines, il en est un où il s'est proposé de faire l'apologie des Romains, et de montrer, contre votre sentiment qui est aussi le mien, que par rapport aux arts et pour ce qui concerne en particulier l'architecture, non-seulement ce peuple ne doit rien aux Grecs, mais qu'il a acquis sur ces derniers une grande supériorité par la solidité, la grandeur et la magnificence des édifices qui firent autrefois l'ornement de leur capitale (1). Il met ces bâtimens en opposition avec ceux qui appartiennent proprement aux Grecs, et dont on voit encore quelques vestiges, tant à Athènes que dans quelques autres

(1) *Della magnificenza d'architettura de' Romani.*
1761. In Roma.

parties de la Grèce. Il n'en trouve aucun qui soit pour la solidité, soit pour l'importance, lui paroisse comparable à la grande cloaque de Rome, aux fondations de l'ancien capitol, à l'émissaire (1) du lac Albane, et à quelques autres anciens édifices qui furent construits de gros et immenses quartiers de pierres dans les premiers temps de la république, et qui servent encore aux mêmes usages que dans leur origine. Le même M. Piranesi a recueilli un nombre considérable de chapiteaux, de bases, de fûts de colonnes, d'entablemens, etc. Ces divers morceaux, tous variés dans leurs formes, ainsi que dans les ornemens dont ils sont surchargés, lui fournissent, à ce qu'il prétend, des preuves convaincantes de la fécondité du génie des Romains; ce génie éclate encore, selon cet auteur, dans la grandeur et l'étendue de ces édifices spacieux qui, tout ruinés qu'ils sont,

(1) La crainte d'une inondation terrible fit interrompre aux Romains le siège de Veïes pour exécuter cet ouvrage, qui, tout difficile qu'il étoit, coûta assez peu de temps. Il fallut pourtant percer une montagne et y pratiquer un canal revêtu de pierre dans une longueur très-considérable. On craindroit de s'engager aujourd'hui dans une semblable entreprise. Il en est fait mention dans Tite-Live.

couvrent aujourd'hui dans Rome des espaces de terrain immenses ; et voici comment il raisonne.

Les plus anciens bâtimens des Romains ont été construits avant qu'il y eût aucune communication entre leur nation et celle des Grecs. Les plus récents sont chargés d'ornemens et se distinguent par des membres d'architecture de forme bizarre, qui ne ressemblent en aucune manière aux mêmes membres dont les Grecs furent les inventeurs ; donc les Romains n'ont rien emprunté ni rien appris des Grecs. Ils ne tiennent d'eux ni la science de la construction ou la meilleure façon de bâtir, ni le goût de la décoration.

Mais ce raisonnement ne prouve pas que les Romains aient trouvé l'un et l'autre dans leur propre fonds. M. Piranesi lui-même convient que lorsque les premiers Romains voulurent élever ces masses de bâtimens dont la solidité nous étonne, ils furent contraints d'emprunter la main des architectes étrusques leurs voisins. Autant valoit-il dire celle des Grecs, puisque ces étrangers, qui étoient Grecs d'origine, ne savoient des arts et n'en pratiquoient que ce qui avoit été enseigné à leurs pères dans le pays d'où ils sortoient.

Les voilà donc ces Romains qui, persuadés de l'excellente constitution de leur gouvernement qu'ils estiment devoir être éternel, conçoivent le dessein de construire des édifices auxquels ils assignent la même durée qu'à leur empire, mais qui n'ont que le courage de les ordonner, et non le talent de les exécuter. Dans la suite, ils portent leurs conquêtes hors de l'Italie; ils subjuguent la Grèce; ils y trouvent les arts dans un état florissant; ils sont éblouis de leur éclat autant qu'un homme privé de goût, mais riche et puissant, peut l'être à la vue d'un morceau imposant dont il entend faire (1) l'éloge à des connoisseurs; et par une révolution des plus singulières, les vainqueurs soumettent leur goût à celui des vaincus; le fruit de leur victoire fut l'introduction des beaux arts dans Rome.

Du moment qu'ils eurent mis le pied dans les maisons des Grecs, qu'ils en eurent reconnu les commodités, qu'ils eurent admiré la majesté de leurs temples et de leurs édifices publics, ils ne furent occupés que des moyens d'en procurer de semblables à leur patrie. Ce ne fut certaine-

(1) *Græcia capta ferum victorem cepit et artes intulit agresti Latio.* Hor. lib. 1, ep. 1.

ment pas à une force supérieure de génie qu'ils dûrent cette résolution. Ils consultèrent uniquement cet instinct si naturel aux hommes de se procurer le bien-être, et surtout un sentiment de vanité qui ne leur permettoit pas de se laisser surpasser en magnificence par des peuples soumis à leur pouvoir.

Pour entrer plus promptement en pleine jouissance, ils n'eurent pas honte de dépouiller de leurs principaux ornemens les édifices des Grecs et de se les approprier. Le consul Mummius s'étant emparé de Corinthe, en donna l'exemple. Il transporta à Rome une infinité de chefs-d'œuvres de l'art. Les maisons des particuliers et les édifices publics qui reçurent ces chefs-d'œuvres, de bâtimens peu considérables et peu apparens qu'ils étoient, devinrent autant de palais et de monumens pompeux et magnifiques. Mais content de briller à si peu de frais, il n'y eut aucun Romain qui ne se mît dans l'esprit qu'il seroit indigne d'hommes consacrés à la conquête de l'univers entier de professer les arts. Ils n'eurent jamais ni le loisir ni même l'intention de les démêler d'avec les métiers purement mécaniques; ils en abandonnèrent la culture à des Grecs mercenaires qui, attirés par l'espoir du gain, n'eurent aucune peine à s'expatrier

et à quitter un pays, où depuis la conquête qu'en avoient fait les Romains, les occasions de se faire valoir et de soutenir un nom n'étoient plus sans doute les mêmes. Bientôt les arts ne furent pratiqués dans Rome que par les esclaves. Les personnes que leurs richesses mettoient en état d'en avoir un grand nombre eurent principalement en vue, dans l'acquisition qu'ils en faisoient, le profit, l'utilité; aussi recherchèrent-ils par préférence les esclaves doués de talens. De leur côté, les marchands d'esclaves, guidés par l'intérêt, sondoient de bonne heure les dispositions naturelles de ceux qu'ils se proposoient d'exposer en vente; s'ils leur reconnoissoient quelque talent, ils les engageoient à le cultiver; et pour exciter leur émulation, ils leur faisoient entendre, ce qui ne manquoit guère d'arriver, que plus ils se rendroient habiles, plus ils acquerroient de considération auprès des maîtres qu'ils devoient servir. Les Grecs, les plus industrieux de tous les peuples soumis aux Romains, furent ceux qui leur fournirent le plus abondamment de ces esclaves artistes; portion d'hommes nécessaires à l'état, mais relégués dans une classe particulière et basse, et regardés avec tous leurs talens comme étant d'un ordre très-inférieur à celui du moindre citoyen

citoyen romain. C'est ainsi que nous les représentent ces beaux vers que Virgile met (1) dans la bouche d'Anchise, lorsque ce héros, consulté par Enée, annonce la destinée du peuple romain.

Ce sentiment, dicté par l'orgueil, dut nécessairement étouffer dans les Romains tout amour et toute propension pour les arts. Il dut leur paroître suffisant d'avoir parmi eux à leurs gages des hommes auxquels ils pussent commander et toujours prêts à seconder leurs projets. Ce n'étoit pas-là sans doute le moyen d'entretenir l'émulation ni de porter les arts au degré de perfection auquel ils étoient parvenus autrefois en Grèce dans le temps qu'il n'étoit permis qu'aux personnes libres d'en faire leur profession. L'honneur en effet, encore plus que les récompenses, donne la vie aux arts; aussi lors même que les travaux se multiplièrent et devinrent plus considérables, vit-on le goût se corrompre au lieu de se perfectionner. Il étoit, ce goût, parvenu au point de perfection où l'on pouvoit espérer de le porter lorsque les arts passèrent pour la première fois de Grèce à Rome, c'est-à-dire, qu'il suivoit encore les lois que lui

(1) *Excudent alii, etc.* Lib. VI, vers. 847 et seq.
Tome IV.

prescrivait une belle et noble simplicité. L'expérience nous apprend que les choses ne subsistent pas long-temps dans le même état ; tout est périodique dans ce monde : la mode y règne, elle y exerce un empire souverain et tyrannique ; on a honte de marcher sur les traces d'autrui ; l'amour de la nouveauté l'emporte ; on veut surpasser ses modèles, et c'est toujours aux dépens du bon goût. Il n'est alors aucune production qui ne se charge d'ornemens superflus et absolument hors d'œuvre. On sacrifie tout au luxe ; et l'on se rend à la fin partisan d'une manière qui ne tarde pas à devenir ridicule et barbare. Voilà précisément ce qui arriva chez les Romains relativement à l'architecture : les exemples qu'en fournit M. Piranesi en sont la preuve. On y trouve une profusion d'ornemens et des licences révoltantes qui, quoi qu'il en dise, marquent une décadence totale dans le génie des architectes qui en fournirent les dessins. J'ai déjà fait remarquer que tout ce que la Grèce renfermoit de plus beau avoit été transporté à Rome, et l'on sera sans doute surpris que la vue continuelle de tant d'ouvrages excellens ne put faire germer le goût parmi les Romains ni les diriger dans la bonne voie. Il ne s'agissoit, ce semble, que

d'imiter les beautés qui s'offroient constamment à leurs regards : mais, outre qu'il est dans l'homme d'aimer à se singulariser, et que les objets les plus estimés et les plus dignes de l'être causent à la fin une sorte de satiété, j'avancerai qu'une trop grande abondance de belles choses, et sur-tout de ces ouvrages qui semblent surpasser les forces des simples mortels, nuit souvent à ceux qui se les proposent pour modèles : on les considère avec un sentiment de respect et d'admiration qui enchaîne l'ame et le talent. Aussi voyons-nous que les artistes modernes, qui ont montré le plus de génie, ne sont point ceux à qui le hasard a fourni un plus grand nombre de semblables secours. Et le Corrège, et Raphaël, et Michel-Ange ne se sont élevés que parce que la nature seule agissoit en eux, et qu'elle les avoit doués d'un génie créateur. Peut-être que, s'ils eussent été précédés par des maîtres de leur trempe, ils auroient été tentés de faire comme eux, et ils seroient restés dans la classe des disciples fidèles et médiocres. Car tout imitateur, quel qu'il soit, est inférieur à son modèle. Quelqu'un qui mesureroit ses pas sur ceux qu'auroient faits dans une carrière des hommes qui y ont remporté le prix à la course, ne mettroit

dans les siens que de la timidité et de l'embarras. Je n'ai été occupé jusqu'à présent que du goût des Romains pour l'architecture. La fausse opinion de M. Piranesi, que j'étois bien aise de combattre et de détruire, m'y a en quelque sorte engagé; mais ce que j'ai remarqué sur ce sujet peut s'étendre à tous les autres arts, qui tous se tiennent, pour ainsi dire, par la main, et n'ont qu'une seule et même marche. On peut d'ailleurs, par rapport à l'architecture, produire dans le procès les pièces de comparaison nécessaires à l'éclaircissement de la cause; ce qui ne se pourroit pas faire aisément si l'on vouloit discuter de même, et mettre en parallèle le goût des Romains et celui des Grecs. On n'en peut guère parler que sur le témoignage des écrivains, c'est-à-dire, de Pline; et celui-ci, qui a dû s'intéresser à la gloire de sa nation, dans sa nomenclature des peintres, n'en nomme qu'un seul qui soit Romain. Tous les autres sont Grecs. Il en est de même des sculpteurs et des graveurs en pierres fines. Il nous reste des merveilles de l'art dans l'un et dans l'autre de ces genres; et ces merveilles sont du travail grec. Sur quoi j'aurai l'honneur de vous faire observer que si l'on voit sur quelques-uns de ces ouvrages, tant statues que pierres gravées, les

noms des artistes qui les ont exécutés, ce sont constamment des noms de Grecs; je n'y ai encore remarqué aucun nom romain. Si ce n'est pas là une preuve démonstrative que leurs productions n'étoient pas censées dignes de passer à la postérité avec le nom de celui qui en étoit l'auteur, c'est au moins une forte présomption qu'on savoit dès-lors mettre une différence entre les artistes des deux nations.

Je suis, etc.

Ces réflexions, dignes des grandes connoissances et de l'esprit philosophique de M. Mariette, ne doivent pas seulement s'appliquer aux arts du dessin; elles tombent encore à certains égards, du moins quant à l'invention, sur l'éloquence, la poésie et la philosophie des Romains.

Les premiers Romains ne connurent pas mieux l'art de l'élocution que celui de l'architecture; leur langage étoit grossier comme leurs mœurs et leurs usages, et ils ne l'embellirent qu'en y transportant les formes et les tournures du langage des Grecs, comme ils avoient embelli leurs édifices en y appliquant les ornemens dont ils avoient dépouillé les édifices de la Grèce. Ils empruntèrent encore des Grecs tout le mécanisme de leur versification, et leur poésie offrit peu de sentimens et d'images dont

38 LETTRE DE M. MARIETTE ;

ils n'eussent trouvé le germe dans celle de ces mêmes Grecs. Ceux de leurs auteurs dramatiques qui entreprirent de peindre le caractère, les ridicules et les mœurs de leur propre nation , n'obtinent aucune espèce de succès ; leurs ouvrages furent totalement oubliés , et les Romains eux-mêmes ne virent avec plaisir que les drames de Plaute et de Térence , quoiqu'à l'exemple de Livius Andronicus , ces deux auteurs n'eussent fait autre chose que traduire ou copier les comédies grecques. Ange Politien avoue qu'à cet égard les Latins sont en défaut , *claudicat hïc Latium* ; et il prétend que c'est dans la gravité de leur caractère qu'il faut en chercher la raison ; *gravitas Romana repugnat scilicet* ; mais c'est précisément cette gravité naturelle aux Romains qui les rendoit si peu propres à la culture des arts ; la poésie , et ce mot doit s'étendre à toutes les sortes d'imitation quels qu'en puissent être les moyens et l'objet , la poésie demande une ame très-souple , un cœur très-sensible et une imagination très-tendre et très-vive. Le poète , dit Platon , est un être sacré , léger et volage.

Quintus écrivoit à son frère Cicéron que le poème de Lucrèce lui paroissoit dépourvu d'invention et de génie , et Cicéron en convenoit

lui-même ; il ajoutoit seulement qu'il y avoit beaucoup d'art dans cet ouvrage (1) ; éloge qu'on accorde plus souvent à l'esprit et au travail qu'à l'imagination et au talent.

L'Enéide de Virgile n'est qu'un heureux assemblage de l'Illiade et de l'Odyssée : dans les six premiers livres, dit l'abbé Fraguier, on retrouve par-tout l'Odyssée comme on retrouve l'Illiade dans les six derniers. On reconnoît le voyage d'Ulysse dans celui d'Enée, les guerres de Troyes dans celles des campagnes latines où Turnus est mis à la place d'Hector, et Enée à la place d'Achille. Tout ce poëme est tissu d'inventions, d'incidens et de tableaux empruntés d'Homère,

Nous avouons que Virgile ne s'est pas toujours borné à copier, ni même à imiter, et nous n'avons garde de lui refuser la gloire de s'être montré homme de génie ; mais il s'agit ici d'invention et de ce qui constitue un esprit vraiment original ; quand Virgile auroit surpassé ses modèles, ce qui n'est vrai qu'à l'égard d'Hésiode, il est évident par ses ouvrages que s'il n'avoit pas eu ces modèles devant les yeux,

(1) *Poëmata Lucretii, ut scribis, non sunt multis ingenii luminibus, sunt multæ tamen artis.*

jamais il ne le seroit devenu lui-même. Venons à Horace.

Ce poète ambitionna sur-tout la gloire d'être mis au nombre des poètes lyriques.

*Quòd si me lyricis vatibus inseres,
Sublimi feriam sidera vertice.*

Il paroît même qu'il tiroit moins de vanité des pensées et des images qui pouvoient lui appartenir, que d'être parvenu à faire passer dans sa langue les hardiesses, le nombre et l'harmonie d'un genre de poésie que personne parmi les Romains n'avoit encore entrepris de traiter, et plus encore d'y avoir su transporter les beautés des Grecs ses modèles; du moins telle est l'idée qu'il nous donne lui-même lorsqu'il nous présente Pindare sous l'image d'un cygne qu'un vol rapide porte jusqu'aux nues, pendant qu'il se compare à une abeille qui, sans s'élever, va ramassant sur les fleurs de quoi composer son miel à force de peine et de travail. Cet aveu pourroit paroître beaucoup trop modeste, si dans plusieurs autres endroits de ses odes, Horace ne se livroit à tous les mouvemens de l'orgueil poétique. Il faut remarquer que lorsque ce poète écrivoit, la plupart des ouvrages des Grecs, dont il ne nous reste aujourd'hui que

les titres ou des fragmens très-légers, existoient en entier, et qu'il eût été mal-adroït et dangereux de prétendre à la gloire de passer pour inventeur, quand les endroits copiés ou imités étoient encore sous les yeux de tout le monde.

La poésie chez les Grecs fut l'organe de la religion, des lois et des mœurs; elle étoit regardée comme le langage des dieux ou des hommes inspirés par les dieux; l'extrême sensibilité de ce peuple prêtoit tous les jours de nouvelles forces à la superstition, et la superstition fournissoit sans cesse à son tour de nouveaux alimens à cette extrême sensibilité; la Grèce étoit remplie de temples où Apollon rendoit des oracles, et ces oracles étoient en vers; la terre et les eaux y exhaloient l'enthousiasme. Rien de tout cela parmi les Romains : ce peuple grave, ferme, ambitieux, n'eut assurément jamais à craindre que les changemens qui pourroient se faire dans sa musique, en apportassent dans ses mœurs; et pour lui faire aimer la vertu, ses législateurs n'eurent pas besoin de flatter ses oreilles. Il lui fut même défendu d'adorer la divinité sous la forme d'aucun être créé, et quoique pendant les cent soixante-dix premières années de Rome on y eût bâti des temples et élevé des autels, on n'y plaça ni statues

ni images. Il est vrai qu'après ce temps - là le culte des divinités étrangères s'introduisit chez les Romains avec toutes les superstitions dont il étoit accompagné ; mais ce qui fait bien connoître le caractère et le tour d'esprit de ce peuple, ces opinions nouvelles, ces différens cultes ne donnèrent aucun ombrage au gouvernement, et la politique n'en reçut nulle atteinte.

Enfin, lorsque les poètes grecs invoquoient la muse à la tête de leurs ouvrages, c'est qu'ils s'imaginoient tout devoir à l'inspiration de la muse ; mais que prétendoient les Latins par ces sortes d'invocations ? Ce n'étoit plus chez eux qu'une vaine formule qui ne signifioit rien : d'ailleurs, Horace qui par - tout recommande l'étude, l'application et le travail, qui veut qu'on revoie, qu'on corrige, qu'on efface plusieurs fois ses ouvrages, et Virgile qui passoit un jour entier à polir deux ou trois vers, savoient bien que ce n'étoit ni Apollon ni les muses qui leur dictoient leurs poèmes.

Nous n'insisterons point ici sur la philosophie des Romains ; on peut consulter à ce sujet Scalliger, et sur-tout Muret, dont il nous suffira de rapporter le passage suivant. *Ces Romains heureux, opulens, vainqueurs et maîtres de l'univers, occupés à solliciter des dignités,*

à gagner le cœur de leurs concitoyens , à pacifier d'un mot les nations étrangères pour les dépouiller plus aisément , laissoient à leurs esclaves , à leurs affranchis et à quelques Grecs indigens et malheureux le soin de philosopher ; quant à eux , ils employoient le peu de temps que leur laissoient l'ambition , l'avarice et la volupté à entendre quelque philosophe grec , ou à lire et à compiler quelque ouvrage de philosophie ; ils croyoient alors être parvenus au comble de l'érudition et triompher de toute la Grèce. Nous savons que Cicéron préféroit les douze tables à tous les écrits des philosophes ; mais le même Cicéron affirmoit que sa langue étoit plus riche que la grecque , lorsqu'un moment après , pour exprimer sa pensée , il étoit obligé d'employer un mot grec. Le seul genre qui appartiendroit aux Romains seroit donc la satire , si , de l'aveu d'Horace même , Lucilius n'avoit pris Aristophane et Menandre pour modèles.

La véritable gloire des Romains consiste dans leur législation ; non qu'ils n'en dussent la plus grande partie à la philosophie des Grecs et surtout à l'école de Zénon ; mais ils donnèrent aux maximes et aux principes qu'ils y puisèrent une forme plus lumineuse , plus étendue et plus du-

44 LETTRE DE M. MARIETTE, etc.

nable. La loi dans les villes de la Grèce expira souvent avec le législateur ; ce qui pouvoit en rester, ou demeuroit enseveli dans l'ombre des écoles, et s'y perdoit dans des disputes inutiles et pointilleuses, ou les orateurs l'interprêtoient d'après leurs intérêts et leurs passions ; mais les Romains fixèrent par des sanctions non-équivoques et sévères la mobilité des mœurs, en armant de la puissance populaire la *sagesse* contre le vice et en imprimant aux vertus la majesté publique.

A.

R É F L E X I O N S (1)

Sur l'imitation des artistes grecs dans la Peinture et la Sculpture, par M. l'abbé WINCKELMAN.

P R E M I È R E L E T T R E.

O_N peut dire que le bon goût a pris naissance dans la Grèce et qu'il s'y est élevé au plus haut degré de perfection. Les inventions antérieures qui furent communiquées aux Grecs n'étoient encore que des essais grossiers, qui sous l'heureuse influence du génie de ce peuple, prirent une nouvelle forme et de nouveaux degrés de beauté, de grace ou d'utilité.

Minerve, nous dit-on, choisit pour la résidence de son peuple favori le climat agréable de la Grèce, comme le plus propre à favoriser

(1) Ces réflexions sont divisées en plusieurs lettres écrites en italien : nous en donnerons successivement la traduction. Le nom de l'auteur nous dispense d'en faire l'éloge.

les progrès de l'esprit et du génie, par la douce et heureuse température qui y règne pendant les différentes saisons.

Le goût exquis qui se fait sentir dans les productions des artistes grecs leur a été particulier. Rarement a-t-il été transmis aux autres nations sans perdre quelque chose de sa première pureté; et sa douce lumière n'a pénétré que fort tard dans les régions septentrionales. Il n'y a pas encore bien long-temps qu'on a vu à Stockolm plusieurs beaux tableaux du Corrège employés à fermer les croisées des écuries du roi.

Ce n'est qu'en imitant les anciens qu'on peut parvenir à exceller dans les arts élégans et sublimes de la peinture et de la sculpture. On peut dire des artistes de l'antiquité ce qu'on a dit d'Homère : plus nous étudierons leurs ouvrages , plus nous les admirerons , parce que la véritable beauté brille d'autant plus qu'on l'examine avec plus d'attention. Afin d'admirer le Laocoon , comme on admire Homère , il faut , pour ainsi dire , connoître cette fameuse statue , comme on connoît un intime ami avec qui l'on converse tous les jours. Nicomaque passoit chaque jour une heure ou deux à considérer l'Hélène de Xeuxis : quelqu'un trouvant des défauts dans

la composition de ce fameux tableau : *prenez mes yeux*, dit-il au censeur, *et vous verrez que c'est une divinité.*

C'est avec de semblables yeux que Michel-Ange, Raphaël et le Poussin regardoient les productions des anciens artistes. Ils cherchoient à leur source le goût, le vrai et le beau. Raphaël envoya en Grèce plusieurs excellens dessinateurs, chargés de dessiner pour lui tous les monumens précieux de l'antiquité qui avoient échappé aux ravages du temps.

Il ne faut pas s'imaginer cependant que les meilleures productions des plus fameux peintres et sculpteurs de la Grèce soient exemptes de défauts. Il y en a même en plus grand nombre qu'on ne le croit communément ; mais ce sont des taches légères effacées par l'éclat des beautés qui les environnent. L'admiration qu'excitent les perfections de ces ouvrages ne permet presque pas d'en appercevoir les défauts. Quelques-uns des plus grands artistes de l'antiquité bornoient leurs soins à finir la principale figure de chaque ouvrage et négligeoient le reste. Qui peut imaginer que le dauphin et l'amour, qu'on voit aux pieds de la Vénus de Médicis, soient l'ouvrage du même ciseau qui a donné à cette figure immortelle tant de grace et de beauté ?

Jetez les yeux sur la plus grande partie des médailles des rois d'Égypte et de Syrie, sur celles même dont le travail est le plus précieux, vous verrez que les têtes y sont finies avec le plus grand soin, et que les autres parties de la médaille y sont fort inférieures. Ils faut considérer les productions de quelques artistes anciens comme Lucien considéroit le Jupiter de Phidias : il admiroit le dieu sans faire attention au piédestal. •

On exige pour la perfection de la peinture que l'imitation ne se borne pas à rendre scrupuleusement la nature telle qu'elle est, mais qu'elle en saisisse les apparences les plus frappantes, les formes les plus agréables et les plus grandes, qu'elle exprime enfin une nature choisie. Mais ceux qui sont en état de juger des productions des artistes grecs et qui cherchent à les imiter, trouveront dans leurs chef-d'œuvres non-seulement cette nature choisie, mais quelque chose encore de plus beau et de plus sublime; ils y découvriront ce beau idéal dont le modèle n'est pas visible dans la nature extérieure et qui, suivant un ancien commentateur de Platon, ne peut se trouver que dans l'ame humaine, où il a été gravé par la source primitive de toute beauté.

La

La forme humaine, la plus belle et la mieux proportionnée que l'on puisse trouver chez les peuples modernes, ne ressembleroit peut-être pas plus aux plus beaux corps de l'ancienne Grèce qu'Iphiclès ne ressembloit à son frère Hercule. La température d'une atmosphère douce, pure et sereine avoit sans doute une grande influence sur la constitution physique des Grecs; et les exercices mâles, auxquels ils étoient accoutumés dans leur jeunesse, perfectionnoient ce que la nature avoit commencé. Prenons un jeune Spartiate, descendu d'une race de héros, dont les mouvemens, pendant son enfance, n'ont jamais été contraints par ces misérables entraves dont nous gênons et opprimons aujourd'hui la nature dans ses premiers développemens; qui dès l'âge de sept ans s'est habitué à coucher sur la terre, et s'est de bonne heure endurci aux travaux et à la fatigue; dont les amusemens même, tels que la lutte, la nage, etc., ont contribué à fortifier son corps et à donner de la souplesse et de l'énergie à tous ses membres: prenons, dis-je, cette figure mâle et vigoureuse; plaçons-la en idée à côté d'un joli homme moderne, d'un Sibarite de nos jours, et demandons à un habile artiste lequel de ces deux modèles il choisiroit

s'il avoit à représenter un Thésée, un Achille ou même un Bacchus. Un peintre grec voyant un jour deux statues de Thésée, dont l'une avoit un caractère mâle et l'autre un air efféminé, disoit : *celui-ci a été nourri de roses, et celui-là de chair.*

Les jeux de la Grèce étoient un objet perpétuel d'émulation, qui excitoit les jeunes gens à cultiver les exercices du corps; les lois obligeoient ceux d'entr'eux, qui prétendoient disputer le prix, à se préparer pour cette grande dispute pendant l'espace de dix mois. Les principaux prix n'étoient pas toujours remportés par ceux qui avoient atteint l'âge de virilité; nous voyons par les odes de Pindare que quelques-uns des vainqueurs étoient encore dans le printemps de leur âge.

Voyez l'Indien léger et actif qui poursuit un cerf à la chasse; avec quelle vélocité et quelle liberté les esprits animaux coulent dans ses nerfs élastiques et bien tendus! que de flexibilité dans ses muscles! que de souplesse dans ses mouvemens! que de vigueur dans tout son corps! Homère caractérise ordinairement ses héros par la vitesse des pieds et l'agilité à la course.

C'est dans ces exercices que le corps acqué-

roit ce contour mâle et élégant que les artistes grecs ont donné à leurs statues, et qui n'a jamais rien de gratuit ni de superflu. Les jeunes Spartiates étoient obligés tous les dix jours de paroître tout nuds devant les Ephores, qui prescrivoient la plus austère diète à ceux qui paroissent disposés à un excès d'embonpoint, incompatible également avec les belles proportions et avec la vigueur du corps. Il existe encore une loi de Pythagore, relative au même objet; c'est-là sans doute la raison qui engageoit les jeunes gens à faire usage du lait pendant tout le temps qu'ils se préparoient à disputer le prix dans les jeux publics.

Les Grecs évitoient avec le plus grand soin tout ce qui pouvoit tendre à altérer les traits du visage ou les proportions du corps. Alcibiade ne voulut pas apprendre à jouer de la flûte, parce que cet instrument faisoit faire une grimace à la bouche; son exemple fut suivi par tous les jeunes Athéniens.

L'habillement des Grecs étoit formé de manière qu'il laissoit à la nature toute la liberté de donner au corps ses justes proportions; les développemens réguliers et naturels de chaque partie n'étoient jamais gênés ou altérés par ces ajustemens qui déforment nos cols, nos hanches

et nos cuisses; ces inventions modernes, qu'une fausse modestie a imaginées pour déguiser la beauté, étoient absolument inconnues aux dames de la Grèce.

Chacun sait aussi quel soin prenoient les Grecs pour augmenter la beauté de leurs enfans; le gouvernement proposoit des récompenses pour encourager ces utiles et louables attentions. Ils avoient perfectionné cet art au point de changer la couleur des yeux. Il y avoit dans le Péloponèse des prix proposés pour couronner la beauté; ceux qui avoient remporté la victoire dans ce singulier combat avoient pour récompense une armure complète, qu'on suspendoit ensuite en leur honneur au temple de Minerve. Il y avoit toujours des juges compétens pour décider les disputes de cette nature. Aristote nous apprend que les Grecs enseignoient le dessin à leurs enfans, pour les mettre en état de juger avec goût des proportions qui constituent la vraie beauté.

Aujourd'hui même encore les îles de la Grèce sont distinguées par la grace et la beauté de leurs habitans; les femmes y conservent toujours, malgré le mélange des races étrangères, ces charmes particuliers du teint et de la figure, qui sont une forte preuve de la beauté supé-

rière de leurs ancêtres, qu'ils regardent, d'après leurs romanesques chronologies, comme plus anciens que la lune.

Ces maladies cruelles qui détruisent la régularité des traits, la fraîcheur du teint et les belles proportions du corps, étoient inconnues aux Grecs; on ne trouve ni dans leurs auteurs ni dans leurs traditions aucune connoissance de la petite vérole, du rachitis, des maladies vénériennes, etc.

En un mot, tout ce que l'art peut inventer pour augmenter et conserver la santé, la beauté, la symétrie et la perfection du corps humain, fut mis en usage par les Grecs; et c'est ce qui les a rendus un modèle d'imitation pour ceux qui cherchent la nature dans ses formes les plus gracieuses et les plus nobles.

Il est temps maintenant d'examiner l'influence de ces faits sur la perfection de la peinture et de la sculpture. Cet objet fera la matière de quelques autres lettres.

S E C O N D E L E T T R E .

J'ai observé dans ma dernière lettre que la beauté de la figure, cette régularité dans les traits et dans les proportions qu'on trouvoit plus fréquemment parmi les Grecs étoit une

circonstance favorable aux progrès de la peinture et de la sculpture, laquelle contribuoit beaucoup à répandre de l'intérêt sur les arts d'imitation. J'observerai de plus que, dans la noble et mâle liberté des mœurs grecques, il se rencontroit une variété de circonstances qui rendoit ces modèles de beauté particulièrement propres à perfectionner ces arts.

Si les Grecs avoient adopté les mœurs des Egyptiens, ces prétendus inventeurs des arts et des sciences, qui, par les plus austères lois, gênoient et garottoient la nature dans plusieurs de ses opérations, ces mêmes modèles de beauté n'auroient pas produit les effets que nous admirons, et la *belle nature* ne se seroit montrée que très-imparfaitement à l'œil curieux de l'artiste. Mais chez ce peuple charmant, dont la vie étoit consacrée aux plaisirs élégans, et dont les mœurs n'étoient point contraintes par certaines lois de bienséance qui sont d'origine moderne et ne doivent peut-être leur naissance qu'à notre corruption, la nature paroissoit sans voile et déployoit la variété infinie de ses attraits.

Les peintres et les sculpteurs étudioient leurs arts dans ces gymnases ou places publiques, où les jeunes gens nuds et n'ayant d'autre voile que la chasteté publique et la pureté des mœurs,

exécutoient leurs différens exercices. Ces places étoient fréquentées par les philosophes et les artistes. Socrate y venoit instruire Charmidès, Antonicus et Lysis : c'est-là aussi que Phidias venoit contempler ces modèles agissans et animés du beau, du gracieux et du sublime. Les exercices publics dévoiloient aux yeux de l'observateur attentif les différens mouvemens des muscles et une prodigieuse variété d'attitudes et de mouvemens divers. Les contours d'un corps vigoureux et bien conformé se traçoient quelquefois dans l'empreinte que de jeunes luteurs laissoient sur le sable de l'arène. Vous imaginez aisément que ces beaux corps entièrement nus se montroient sous une infinité de situations et d'aspects, dont la noblesse, la vérité, l'expression et la grâce ne peuvent se rencontrer dans les attitudes contraintes de ces *modèles* mercenaires, qui, dans nos académies, vendent aux peintres et aux sculpteurs leur ignoble nudité.

C'est l'ame seule qui peut imprimer sur le corps le caractère et l'expression de la vérité. Il ne peut y en avoir dans une attitude qui n'est pas déterminée par un sentiment : le peintre qui voudra donner ce caractère à ses compositions le cherchera vainement ; s'il n'a sous les yeux l'image vivante de ce qu'il veut exprimer,

l'imagination la plus vive et la plus exercée ne lui tiendra pas lieu de la réalité.

La fleur de la jeunesse dansoit toute nue sur le théâtre public d'Athènes. C'est Sophocle qui dans sa jeunesse donna le premier ce singulier spectacle à ses concitoyens , aux fêtes qu'on célébroit en l'honneur de Cérès. On vit aussi Phryné, la belle Phryné, se baigner aux yeux de toute la Grèce : Phryné sortant du bain fournit peut-être aux artistes le modèle de Vénus naissant au sein de la mer. Vous savez aussi qu'à Lacédémone les jeunes filles dansoient à certains jours toutes nues aux yeux de la jeunesse spartiate. Cet usage ne doit point étonner, lorsqu'on se rappelle que , dans les premiers siècles de l'église , on baptisoit les personnes de l'un et de l'autre sexe en les plongeant indistinctement dans les mêmes eaux.

Il suit de tout ce que je viens de dire que non-seulement la Grèce fournissoit les plus beaux modèles pour la perfection de la peinture et de la sculpture, mais encore que les artistes trouvoient dans les mœurs des Grecs et dans la nature de leurs institutions publiques les plus grandes ressources pour tirer de ces modèles toute l'instruction possible; et ces occasions revenoient constamment avec les spectacles,

les jeux et les fêtes, dont le nombre étoit prodigieux.

A la vérité, je n'ai considéré jusqu'ici que les avantages dont jouissoient les artistes grecs, relativement au *gracieux*, au *beau* et au *noble*, dont les spectacles publics leur présentoient chaque jour des modèles. Les objets qui excitent la terreur et la pitié appartiennent essentiellement aussi aux arts d'imitation, et le *terrible* et le *pathétique* sont des branches nécessaires du sublime dans la peinture. Tant que les Grecs restèrent libres, ils furent trop humains pour introduire sur leur théâtre des scènes de sang et des spectacles d'horreur. Quelques savans prétendent cependant qu'il se donna quelques spectacles de ce genre en Ionie; mais il est certain que, s'ils furent connus dans cette province, ils n'y eurent pas une longue durée. Antiochus Epiphane, roi de Syrie, fut le premier qui porta en Grèce le goût de ces scènes sanglantes : il fit venir de Rome des gladiateurs; ces malheureuses victimes de la barbarie d'une populace féroce n'excitèrent d'abord dans l'ame des Grecs qu'un sentiment de pitié mêlée d'horreur; mais cette sensibilité s'affoiblissant insensiblement, l'usage rendit bientôt familiers ces spectacles affreux, qui devinrent une école où

les peintres et les sculpteurs trouvèrent de nouveaux objets à imiter et une nouvelle source d'instruction. C'est-là que Ctesilas vit le modèle de son *gladiateur mourant*, cité par Pline comme le chef-d'œuvre de l'antiquité le plus étonnant pour l'expression. Cet écrivain nous dit que, dans le visage et même dans les principaux membres de cette figure, un observateur attentif pourroit remarquer le degré de mouvement et de vie dont elle semble encore animée.

Ces ressources multipliées pour observer la nature dans tous ses mouvemens et ses aspects divers mirent non-seulement les artistes grecs en état de représenter toutes ces beautés avec énergie et vérité, mais encore encourageoient le génie à faire un nouveau pas vers la perfection, et à s'élever au-dessus même de la nature réelle. Après avoir contemplé la nature dans ses plus belles formes, ils imaginèrent des formes encore plus belles et plus frappantes : ils acquirent ainsi des idées de beauté supérieures à celles que la nature elle-même leur avoit présentées, et ils les appliquèrent dans leurs ouvrages non-seulement aux différentes parties du corps humain, mais encore au tout considéré sous un seul point de vue. Cette beauté idéale n'avoit

d'existence que dans leurs sublimes conceptions ; elle n'appartenoit à aucun objet extérieur , mais elle surpassoit de beaucoup toutes les idées que les hommes avoient eues jusque-là de la beauté.

C'est d'après cette forme idéale de beauté que Raphaël conçut sa fameuse *Galatée*. Cet artiste immortel observe dans sa lettre au comte Balthasar Castiglione , que les différentes parties de la véritable beauté se trouvent rarement unies dans une seule personne , particulièrement dans les femmes , et qu'en conséquence il avoit été obligé de donner à sa *Galatée* les traits d'une beauté idéale , dont le modèle n'existoit que dans sa propre imagination.

Ces idées réellement supérieures à toutes les formes que la matière prend dans l'ordre ordinaire des choses guidèrent les artistes grecs dans les représentations qu'ils firent des divinités et des hommes. On remarque dans les statues des dieux et des déesses que le front et le nez sont presque entièrement formés par la même ligne. Ce même profil se retrouve dans les têtes de quelques femmes célèbres représentées sur les médailles grecques. Il n'est cependant pas indifférent dans une médaille d'altérer ou de suivre la nature. Peut-être cette conformation étoit particulière aux anciens Grecs , comme les nez

applatés sont communs chez les Calmouks et les petits yeux chez les Chinois. Les yeux grands et bien ouverts que nous trouvons toujours dans les têtes grecques, gravées sur les médailles et les pièces antiques, paroissent une forte présomption en faveur de ce sentiment. Quoi qu'il en soit, les artistes grecs dessinèrent les têtes des impératrices romaines, d'après un modèle idéal. Aussi l'on observe dans le profil d'une Livie ou d'une Agrippine le même profil et la même manière que dans celui d'une Arthemise ou d'une Cléopâtre.

Il ne faut cependant pas imaginer que cette recherche d'une beauté idéale, d'un modèle plus parfait que ceux qui existent dans la réalité, ait fait abandonner aux artistes grecs l'imitation de la nature, et leur ait fait substituer à la vérité des formes chimériques et arbitraires. C'est ce que je me propose d'examiner dans une autre lettre.

T R O I S I È M E L E T T R E .

Je me suis assez étendu sur le caractère de grace et de beauté que les artistes grecs tiroient d'un modèle idéal. Vous ne devez cependant pas imaginer qu'en parcourant ces régions imaginaires ils perdissent jamais de vue la nature

et la vérité. Les Thébains prescrivoient à leurs artistes d'imiter la nature d'aussi près qu'il seroit possible, et cette maxime étoit celle de toute la Grèce. Lorsqu'un artiste s'appercevoit qu'il ne pouvoit pas exprimer le plus beau profil sans s'écarter de la vérité, il sacrifioit le beau idéal au vrai de la nature : c'est ce qu'on peut voir dans la belle tête de Julie, fille de Titus.

Les artistes grecs se proposoient dans toutes leurs compositions d'imiter fidèlement leurs modèles en les embellissant, et d'unir ainsi la vérité à la beauté. N'est-il pas évident que l'observation de cette règle suppose dans un peintre ou dans un statuaire l'idée d'une perfection supérieure à celle que la nature lui présente réellement ? Polignote est fameux dans l'histoire des arts pour son attachement constant à ce principe fondamental.

On nous dit, à la vérité, que Cratina, maîtresse de Praxitèle, fournit à cet artiste célèbre l'idée ou le modèle de sa Vénus de Gnide, et qu'un autre peintre fameux prit la figure de Laïs pour le modèle d'une des trois Graces. Mais il n'y a rien en cela d'incompatible avec les règles générales dont je veux parler. Le peintre ou le sculpteur trouvoit dans le modèle qu'il avoit sous les yeux, soit Cratina soit Laïs, des formes

et des lignes particulières de beauté ; mais c'est dans son modèle idéal qu'il trouvoit les grands traits d'élégance et d'expression , et le bel ensemble de ces mêmes parties qu'il imitoit d'après la nature. Le premier de ces modèles fournissoit à l'artiste ce qu'il y avoit d'humain dans sa composition ; ce qu'il y mettoit de divin , il le devoit au second modèle.

Ceux qu'un goût supérieur , éclairé par la réflexion et l'étude , a initiés dans les mystères des beaux-arts , apperçoivent dans les productions des artistes grecs des beautés rarement senties et qui échappent à l'œil d'un observateur ordinaire ; ces beautés leur paroîtront plus frappantes encore lorsqu'ils compareront les ouvrages des anciens avec ceux des modernes , sur-tout de ceux qui s'attachent à suivre servilement la nature sans invention et sans hardiesse. .

Dans les carnations de la plus grande partie des modernes , la peau est exprimée par une multitude de petits plis trop apparens et prononcés avec une sorte de dureté ; les artistes grecs exprimoient au contraire ces plis par des lignes ondoyantes , qui , naissant l'une de l'autre avec une gradation insensible , présentoient un tout qu'on croyoit formé par un seul trait. Dans

Les chef-d'œuvres de l'antiquité, la peau, au lieu d'avoir un air de contrainte et de paroître avoir été étendue avec effort sur la chair, semble au contraire unie intimement avec elle et en suit exactement tous les contours; on n'y remarque aucun de ces plis détachés qui lui donnent l'air d'une substance séparée du corps qu'elle recouvre.

Je pourrois parler de plusieurs autres circonstances qui distinguent les productions des anciens artistes d'avec celles des modernes, circonstances vraisemblablement produites par la beauté supérieure des modèles qu'ils avoient à imiter, comme je l'ai déjà observé. Un air pur, un climat doux et tempéré et les exercices publics donnoient au corps des Grecs un air de vigueur, de souplesse et de santé que la différence du climat et des mœurs rend très-rare parmi nous.

Ces considérations sont d'autant plus dignes de l'attention des artistes et des connoisseurs que beaucoup de gens regardent l'admiration pour les chef-d'œuvres de l'antiquité grecque comme l'effet du préjugé ou du fanatisme, et imaginent que ces monumens n'ont d'autre mérite que d'être antiques. Le fameux cavalier Bernin avoit trop de connoissances et de goût

pour embrasser cette étrange opinion dans toute son étendue ; cependant il étoit bien éloigné de regarder l'étude et l'imitation de l'antiquité comme une règle essentielle aux artistes. Il prétendoit que la nature avoit donné à toutes ses productions les différens degrés de beauté qui appartiennent à chacune , et que c'étoit à l'art à découvrir ces beautés, à les combiner et à les rendre avec élégance et vérité. Il étoit aussi, comme on sait, un de ceux qui ne vouloient pas reconnoître la supériorité des Grecs dans l'imitation de la nature choisie et dans l'expression du beau idéal. Il reconnoissoit à la vérité que la beauté supérieure de la Vénus de Médicis l'avoit pendant long-temps prévenu en faveur des Grecs, et lui avoit donné une très-haute idée de leur supériorité sur tous les autres modèles ; mais il se vantoit d'avoir enfin triomphé de ce préjugé par une suite d'observations et d'études qui lui avoient fait voir que toutes les beautés de cette fameuse statue existoient actuellement dans la nature.

Examinons un moment cet aveu remarquable : on peut en tirer un argument contre l'artiste qui l'a fait, et une preuve frappante de l'excellence des ouvrages grecs. Bernin reconnoît que la Vénus de Médicis lui a fait voir des
beautés

beautés dans la nature qu'il n'avoit pas encore découvertes, et que vraisemblablement sans ce guide il n'auroit jamais cherchées, puisque cette statue a pu seule lui en faire imaginer l'existence. Que faut-il donc conclure de sa déclaration? C'est qu'il est évident que les plus belles lignes de beauté se découvrent plus aisément dans les statues grecques que dans la nature même; qu'elles y sont moins dispersées et qu'elles produisent une impression plus puissante et plus sensible, étant réunies dans ces copies sublimes, que lorsqu'elles sont éparpillées dans l'original.

En convenant que l'étude de la nature est absolument indispensable aux artistes, il faut convenir aussi que cette étude conduit à la perfection par une route plus ennuyeuse, plus longue et plus difficile que l'étude de l'antique. Les statues grecques offrent immédiatement aux yeux de l'artiste l'objet de ses recherches : il y trouve réunis dans un foyer de lumière les différens rayons de beauté, divisés et épars dans le vaste domaine de la nature. Ainsi quand Bernin exhortoit les jeunes artistes à étudier la nature choisie, il leur donnoit sans doute un bon avis, mais il ne leur montrait pas la route la plus courte pour arriver au but.

Il y a deux manières d'imiter la nature : dans

l'une, l'artiste, occupé d'un seul objet, tâche de le représenter avec précision et vérité; dans l'autre, il tire de plusieurs objets certains traits qu'il combine et dont il forme un tout régulier. Les portraits et toutes les espèces de copies appartiennent au premier genre d'imitation : ces sortes de productions doivent être exécutées dans la manière flamande, c'est-à-dire, avec un grand fini sans invention. Mais la seconde espèce d'imitation conduit directement à la recherche du vrai beau, de ce beau dont l'idée est innée dans l'esprit humain, et ne peut se trouver que là dans sa plus grande perfection. C'est le genre d'imitation dans lequel excelloient les Grecs, et auquel des hommes de génie excitent les jeunes artistes à s'attacher en suivant l'exemple des Grecs, c'est-à-dire, en étudiant comme eux la nature; mais ces hommes de génie ne considèrent pas que les Grecs avoient pour cette étude une multitude d'avantages dont nous sommes privés : ils jouissoient d'une nature plus belle, plus riche, plus variée, et avoient mille moyens de l'observer dans tous ses aspects. Où trouve-t-on aujourd'hui un corps humain aussi parfait pour la beauté, la grace et les proportions que la statue d'Antinoüs? Où trouver quelque chose d'aussi sublime que les proportions *sur-humaines*

de l'Apollon du Vatican ? Toutes les puissances de la nature et de l'art sont épuisées dans ces deux admirables ouvrages.

QUATRIÈME LETTRE.

Les observations contenues dans mes premières lettres semblent prouver assez évidemment que l'imitation des anciens est la route la plus courte pour arriver à la perfection dans les beaux arts. Un artiste apprendra par cette étude à concevoir de grandes pensées et à saisir avec hardiesse et avec assurance les limites qui séparent la beauté actuelle de la beauté idéale ; limites qui se trouvent fixées avec précision dans les ouvrages des anciens.

Lorsqu'un artiste aura acquis un certain degré de familiarité intime avec les beautés des statues grecques , et qu'il aura formé son goût sur ces excellens modèles , il pourra procéder avec confiance et avec succès à l'imitation de la nature. Les idées qu'il se sera déjà formées de la nature , combinées et rassemblées dans les compositions des anciens , le mettront en état d'acquérir avec facilité et d'employer avec avantage les idées particulières de beauté , que l'examen de la nature , dans son état actuel , offrira à sa vue.

Michel-Ange avoit coutume de dire qu'un artiste ne pouvoit jamais réussir s'il s'attachoit à suivre avec une précision servile ses maîtres et ses modèles ; et qu'il étoit impossible d'employer heureusement les idées ou les compositions des autres, si l'on n'étoit doué jusqu'à un certain point de leur talent et de leur génie.

Ceux à qui dès leur naissance les muses ont souri, et en qui la nature a allumé cette flamme céleste qu'on nomme *génie*, trouveront dans l'imitation des anciens une belle et vaste carrière à parcourir ; et par un généreux et libre usage de ces grands modèles deviendront eux-mêmes des originaux, et formeront des imitateurs. De Piles nous dit que Raphaël, lorsqu'il fut emporté par la mort à la fleur de ses ans, venoit de quitter le marbre et s'appliquoit entièrement à l'imitation de la nature. On ne sauroit trop regretter la mort prématurée de ce grand artiste, dont les productions, par le changement qu'il avoit apporté dans sa méthode, nous auroient fait voir l'heureux effet de l'étude de la nature, dirigée par une étude antérieure des sublimes productions du génie grec. En imitant la nature dans ses formes les plus simples, il auroit conservé ce goût sublime

qu'il avoit acquis par l'étude de l'antique. Il auroit pu, en conséquence de sa nouvelle méthode, apprendre à mettre plus de perfection et de variété dans les draperies et les coloris de ses tableaux, et sur-tout à saisir des effets plus frappans de clair-obscur; mais le grand mérite de ses ouvrages auroit toujours été dans cette pureté et cette noblesse de dessin, dans cette force et cette vérité d'expression, qu'il avoit empruntées des modèles antiques.

Que deux jeunes peintres égaux en talens s'attachent, l'un à imiter la nature, l'autre à suivre les anciens; vous verrez que le premier exprimera la nature avec vérité, mais en mêlant indistinctement les formes élégantes avec les communes; il pourra s'élever à la classe d'un Caravage, d'un Jordans, d'un Stella; le second présentera la nature sous ses plus beaux aspects, dans ses formes les plus sublimes, telle qu'elle s'offre sous le pinceau divin de Raphaël.

La nature ne donnera jamais ce contour pur, gracieux et correct qui forme la véritable ligne de beauté, et qu'on ne trouve que dans les statues grecques. Plusieurs artistes modernes ont fait tous leurs efforts pour imiter ce contour, et très-peu y ont réussi. Rubens lui-même l'a

tenté en vain ; mais il faut remarquer que les tableaux où il en est le plus éloigné, sont ceux qu'il a faits avant son arrivée en Italie, où il s'appliqua à l'étude de l'antique.

La ligne, qui dans la nature sépare le *moins* du *trop*, est extrêmement déliée, et les plus grands maîtres modernes ont donné presque tous dans un des extrêmes. Les uns, pour éviter l'aridité dans les contours, les ont fait lourds et épais ; d'autres, pour éviter cette exagération, sont tombés dans le défaut opposé.

Michel-Ange est peut-être le seul de qui l'on puisse dire avec vérité qu'il a égalé à cet égard les anciens ; mais il ne mérite cet éloge que dans ceux de ses ouvrages où il a peint des figures mâles et robustes, en qui les nerfs et le jeu des muscles sont fortement prononcés ; car on sait que ce célèbre artiste n'étoit pas heureux à peindre la fleur de la jeunesse et les teintes délicates de la beauté ; il donnoit à ses femmes plutôt l'air des Amazones que celui des Graces.

Les Grecs n'ont jamais perdu de vue ce point important qu'ils regardoient comme une circonstance essentielle de leur art ; ils l'observoient scrupuleusement dans leurs figures nues ou habillées. Les draperies de leurs statues paroissent transparentes, et le contour élégant du corps

y est exprimé à travers le marbre, comme s'il n'étoit en effet couvert que d'une gaze légère.

L'*Agrippine* et les *trois Vestales* qui sont dans le cabinet des antiques à Dresde, méritent place parmi les modèles les plus parfaits. Il est très-probable que cette *Agrippine* n'est pas la mère de Néron, mais la femme de Germanicus; car elle ressemble d'une manière frappante à une statue de cette première *Agrippine* qu'on voit encore dans le salon qui conduit à la bibliothèque de Saint-Marc à Venise. L'*Agrippine* de Dresde est une figure plus grande que nature, assise, ayant la tête penchée et appuyée sur sa main droite. Sa belle physionomie exprime avec la plus grande force une femme abîmée dans la réflexion, et qu'une tristesse profonde rend inattentive aux objets et aux impressions du dehors. L'artiste a eu vraisemblablement en vue de représenter cette héroïne au moment où elle reçut la nouvelle de son exil dans l'isle de Pandataria.

Les *trois Vestales* méritent une attention singulière par la grande manière dont les draperies sont exécutées; elles égalent à cet égard la *Flore* du palais Farnèse. Ces figures n'ont point de voiles sur la tête; il ne faudroit pas en conclure qu'elles ne représentent pas des

Vestales, car on connoît plusieurs autres statues de Vestales sans voiles. Ces trois morceaux peuvent être regardés comme le premier fruit de l'importante découverte d'Herculanum ; ils furent portés en Allemagne lorsque le destin de cette ville n'étoit encore connu que par une lettre de Pline le jeune, où il raconte la mort de son oncle, qui périt dans la même catastrophe qui ensevelit Herculanum dans les entrailles de la terre. Ils furent découverts à Portici en 1706, et furent envoyés à Vienne pour le prince Eugène qui fit construire un magnifique salon pour les y placer. L'électeur de Saxe les acheta ensuite, et ils font encore un des principaux ornemens du cabinet de Dresde.

Les vêtemens de ces statues sont dessinés avec une grace inexprimable. Les petits plis sortent, par la douce gradation d'une courbe insensible, des grandes parties de la draperie, et vont se perdre de nouveau dans ces mêmes parties avec une noble liberté, sans violer l'harmonie de la composition, et sans cacher le beau contour du corps qui se laisse voir dans toute sa perfection à travers cette élégante draperie.

Il faut cependant rendre justice à différens peintres modernes, en observant que, s'ils se

sont écartés de la manière grecque dans l'habillement de leurs figures, ils n'ont pas en cela violé les règles du vrai et du beau. Les Grecs prenoient pour modèles des étoffes très-légères qu'ils appliquoient toutes mouillées sur le corps, et dont les contours se marquoient très-distinctement à travers ce vêtement transparent. Le cou et la gorge d'une belle Grecque déployoient tous leurs charmes à travers un voile léger appelé *peplon*, et le reste de leur habillement étoit dans le même goût. Dans les temps postérieurs, la forme des habillemens a été absolument changée et semble avoir donné dans une extrémité opposée. Cette circonstance a obligé les artistes modernes à s'écarter de la manière des Grecs, à accumuler les ornemens de la parure, et à employer même des draperies pesantes dont les plis sont nécessairement moins souples et moins légers que dans les statues antiques. Pour rendre ces draperies hardies et majestueuses, il a fallu créer une manière nouvelle qui n'est pas moins propre à développer le génie et les talens d'un artiste que celle des anciens.

Carle Marate et Solimène ont porté ce dernier genre de draperie au plus haut degré de perfection ; mais la nouvelle école Vénitienne, en voulant aller au-delà, est tombée dans une ma-

nière roide et désagréable, et n'a fait que charger au lieu de perfectionner.

C I N Q U I È M E L E T T R E.

Parmi les traits de perfection les plus frappans qui distinguent les productions des artistes grecs, il y en a un qui mérite une attention particulière, parce qu'on le remarque dans toutes les meilleures statues, et qu'il seroit difficile de le rencontrer ailleurs : je veux parler de cette noble simplicité, de cette grandeur tranquille qu'on admire dans les attitudes et dans l'expression. Comme le fond de l'océan reste calme et immobile pendant que la tempête trouble sa surface, de même l'expression qui règne dans une belle figure grecque, peint une ame toujours grande et tranquille au milieu des secousses les plus violentes et des passions les plus terribles.

Ce caractère sublime de grandeur se fait remarquer dans toute sa beauté à travers les expressions touchantes de douleur qui se peignent sur le visage du fameux Laocoon, et dans les mouvemens convulsifs de ses membres. La violence de ses tourmens est imprimée sur chaque muscle et semble enfler tous ses nerfs ; on la voit sur-tout exprimée avec une énergie singulière par la contraction de l'abdomen et des

parties inférieures du corps ; cette expression est si vive que le spectateur attentif partage une partie des souffrances dont elle est l'image : il n'y a cependant dans l'attitude et la physiologie de cette figure admirable aucun symptôme d'égarément ou de désespoir. On n'y aperçoit pas la moindre apparence de ce cri épouvantable que Virgile fait pousser à Laocoon dans ce moment terrible : l'ouverture de la bouche, trop petite pour exprimer un semblable cri, indique plutôt un soupir arraché par les angoisses de la douleur, mais à demi étouffé. Les souffrances du corps et l'élévation de l'ame se peignent dans tous les membres avec une égale énergie et forment le caractère le plus grand et le plus sublime contraste qu'on puisse imaginer. Laocoon souffre, mais comme le Philoctète de Sophocle : son horrible situation déchire le cœur, mais nous inspire en même temps le désir d'être en état d'imiter sa constance et sa magnanimité dans les malheurs qui peuvent nous arriver.

L'expression d'une ame forte et grande surpasse infiniment l'imitation de ce qu'on appelle la nature choisie. Pour donner au marbre ce caractère de grandeur, l'artiste doit l'avoir dans son ame et ne peut le tirer que de-là. La Grèce

présenta souvent dans la même personne l'artiste et le sage ; et Métrodote n'est pas le seul modèle de cette heureuse union. La philosophie prêtoit une main secourable aux beaux arts , animoit leurs productions des sentimens les plus nobles et y souffloit , pour ainsi dire , une ame supérieure à celle des mortels ordinaires.

On peut objecter que l'artiste auroit dû couvrir son Laocoon d'une draperie , afin d'observer la décence que sembloit exiger son caractère de prêtre ; mais par-là il auroit caché un grand nombre de beautés et rendu moins frappante l'expression de la douleur. Bernin nous dit qu'en examinant attentivement cette fameuse statue , il avoit observé dans la roideur de la cuisse l'effet que le venin du serpent commençoit à produire.

Les attitudes et les mouvemens dont la violence , le feu et l'impétuosité sont incompatibles avec cette grandeur calme dont je parle , étoient regardés par les Grecs comme défectueux , et ce défaut s'appeloit *parenthyrsis*.

Plus nous supposons de tranquillité dans l'état du corps , plus il sera propre à exprimer le véritable caractère de l'ame. Au contraire , toutes les attitudes qui s'éloignent trop de cet état de

sérénité et de repos, représentent une ame dans un état forcé, violent, hors de la nature. Il est vrai que l'ame se peint d'une manière plus frappante et plus vive, lorsqu'elle est agitée de passions fortes et impétueuses; mais elle ne montre jamais tant de grandeur et de dignité que lorsqu'elle est calme et tranquille. La véritable grandeur doit avoir un certain degré de permanence et de consistance qu'on ne peut pas trouver dans les émotions passagères et momentanées des passions violentes : le grand artiste, ainsi que l'observateur judicieux, doit bien distinguer la passion, du caractère. Si l'on ne trouvoit dans le Laocoon que l'expression de la souffrance et de la douleur, l'artiste seroit tombé dans le défaut dont j'ai parlé; mais pour l'éviter et pour représenter la fermeté et la constance de ce héros mourant, sans affoiblir l'expression de la douleur, l'habile statuaire a choisi l'attitude et les mouvemens les plus voisins de l'état de repos qui pussent convenir à la situation épouvantable de cet infortuné. Cependant au milieu même de ce repos, l'ame est caractérisée par des traits qui la distinguent d'une manière particulière. Quoique calme, elle est active, et sa tranquillité ne ressemble ni à l'insensibilité ni à l'indifférence.

Le goût et la manière des artistes modernes les plus célèbres sont directement opposés à cette admirable méthode. Ils choisissent surtout les attitudes les plus hardies, et veulent toujours exprimer les efforts les plus extraordinaires du sentiment et de l'action. Ils font sur-tout beaucoup d'usage du contraste, qu'ils regardent comme la perfection de l'art. L'ame qui anime leurs figures ressemble à une comète qui s'élançe au-delà des bornes prescrites aux autres corps célestes. Si nos artistes pouvoient se livrer sans contrainte à ce goût mal-entendu, ils ne représenteroient dans leurs statues et dans leurs tableaux que des Ajax ou des Capanées.

Les beaux arts ont, comme l'espèce humaine, leur période d'enfance, et il est probable que dans l'enfance de la peinture et de la sculpture, ainsi que dans celle de la poésie, le merveilleux a été reçu avec plus d'empressement que le vrai beau, et que les imitations exagérées et les images étonnantes étoient les plus sûres du succès. C'est dans cette disposition sans doute que nous devons chercher l'origine de ces expressions hyperboliques qui rendirent les tragédies d'Eschyle, et son *Agamemnon* sur-tout, plus obscures et plus embrouillées que les énigmes d'Héraclite. Il est très-vraisemblable que les premiers peintres

grecs n'eurent pas un meilleur goût que les premiers poètes tragiques.

Tout ceci est conforme à la marche de la nature humaine. Les premiers mouvemens de l'humanité sont vifs, véhémens, impétueux; ce n'est que par degrés que les hommes mettent dans leurs actions plus de sang-froid, de calme et de régularité, et qu'ils apprennent à approuver dans les autres cette même retenue.

Il n'y a que les grands maîtres qui excellent dans la représentation des mouvemens tranquilles de l'ame; les hommes médiocres réussissent mieux à exprimer les passions violentes. La Fage, ce fameux dessinateur, est resté, malgré sa réputation, fort au-dessous des anciens. Dans ses ouvrages, tout est en mouvement; il est impossible de les regarder sans éprouver une sorte de perplexité et de confusion. On croit voir une compagnie nombreuse où tout le monde parleroit à la fois.

J'ose assurer que les grands traits de cette noble simplicité, de cette grandeur tranquille qui caractérise les statues grecques, s'observent plus ou moins sensiblement dans les ouvrages des hommes de génie qui ont écrit pendant le siècle d'or des lettres en Grèce, et particulièrement dans les productions des disciples de Socrate.

Ce même caractère distingue le génie de Raphaël et constitue ce degré supérieur de mérite qui l'a élevé si fort au-dessus des artistes modernes ; et l'on sait que cette supériorité est entièrement due à l'étude constante qu'il a faite de l'antiquité. La nature l'avoit doué de cette élévation d'ame extraordinaire qui le rendoit capable de saisir l'esprit des artistes anciens , et de goûter les beautés de leurs productions immortelles , dans un âge où les ames ordinaires sont plus frappées du faux brillant du merveilleux que de l'éclat pur et vrai du grand et du sublime.

Il faut avoir des yeux accoutumés à contempler des beautés de ce genre , et un goût formé par l'étude des anciens , pour appercevoir toutes les beautés qui abondent dans les ouvrages de Raphaël. Le spectateur qui sera ainsi préparé démêlera les traits les plus nobles de grandeur et d'énergie , dans la tranquillité même et le repos qui distinguent les principales figures de son *Attila* , et les font paroître inanimées aux yeux des observateurs ordinaires. L'évêque de Rome qui , dans ce fameux tableau , engage le roi des Huns à se désister de son entreprise , n'est pas représenté avec le geste animé et l'attitude d'un orateur : non , il n'y paroît qu'avec
l'air

l'air serein et imposant d'un vieillard vénérable, dont la présence suffit pour calmer la tempête. Il nous rappelle cette belle peinture de Virgile :

*Tum pietate GRAVEM ac meritis si fortè virum quem
Conspexere silent, arrecisque auribus adstant.*

même sous l'œil farouche du prince barbare, la physionomie du pontife romain exprime cette sérénité d'âme qui naît d'une confiance entière en Dieu. Les deux apôtres qui sont représentés dans les nuages n'ont point l'air d'anges destructeurs; mais, s'il est permis d'employer une image profane sur un sujet sacré, ils ressemblent plutôt au Jupiter d'Homère qui, par un seul mouvement de ses sourcils, fait trembler l'Olympe jusques dans ses fondemens.

Je vois avec peine combien de beautés ont échappé aux observateurs ordinaires dans le fameux *saint Michel* du Guide qui est dans l'église des Capucins de Rome; et je suis fâché de remarquer que parmi ceux même qu'on appelle *connoisseurs*, il y en ait si peu qui aient senti toute la sublimité de l'expression que le peintre a donnée à son archange dans ce beau tableau. On préfère généralement le *saint Michel* de Concha à celui du Guide, parce que

les traits les plus frappans de la colère et de la vengeance sont exprimés dans la tête du premier ; mais quelle supériorité de grandeur dans le dernier ! L'archange, après avoir vaincu l'ennemi de Dieu et de l'homme, remonte au ciel avec un air serein et tranquille, semblable à l'ange de vengeance que M. Addison a peint dans trois beaux vers du poëme de *la Campagne* : CALME et SEREIN , *il conduit l'impétueux ouragan , et SATISFAIT d'exécuter les ordres du Tout-Puissant , il vole sur le tourbillon et dirige la tempête.*

S I X I È M E L E T T R E .

Le style et la manière de Raphaël se montrent au plus haut degré de perfection dans un tableau fameux de ce grand maître, qu'on voit encore à la galerie de Dresde. Il contient six figures : la Vierge et l'enfant Jésus, saint Sixte et sainte Barbe à genoux aux deux côtés de l'enfant, et deux anges sur le devant. C'étoit autrefois un tableau d'autel dans un couvent de Plaisance ; les connoisseurs y venoient en foule pour en admirer les beautés, comme ils alloient anciennement à Thespis admirer le célèbre Cupidon de Praxitèle.

On remarque dans l'ouvrage de Raphaël un

mélange merveilleux d'une douce innocence et d'une majesté céleste, exprimé sur la physionomie de la Vierge. Toute son attitude annonce une satisfaction calme, une félicité infinie, et cette tranquillité sublime, qui, dans les statues grecques, donnent tant de dignité aux visages des divinités. Il est impossible de concevoir rien de plus grand, de plus noble que le contour de cette figure admirable. L'enfant Jésus est caractérisé par certains rayons d'une majesté divine, qui percent à travers l'air naïf et gai de l'enfance. Les autres figures sont aussi très-belles ; l'harmonie et la variété qui règnent dans l'ensemble de la composition, sont étonnantes.

Il est vrai que le temps a sensiblement diminué l'effet de ce fameux tableau ; la force, la vivacité du coloris en est affoiblie ; mais l'âme et l'énergie que la main créatrice de Raphaël a imprimées à ce tableau le rendent encore aujourd'hui un des plus beaux et des plus intéressans qu'ait laissés ce grand homme.

Qu'on ne cherche pas dans les ouvrages de cet artiste immortel ces beautés de détail et ce fini recherché qui rendent les productions des peintres flamands si précieuses aux yeux de quelques connoisseurs ; on n'y trouvera ni les efforts in-

dustrieux et le soin infatigable d'un Netscher ou d'un Bon, ni les carnations d'ivoire d'un Vander-Werff, ni la manière froide et inanimée de quelques Italiens modernes.

Après avoir étudié dans les statues grecques le choix et l'expression de la belle nature, le trait sublime et élégant des contours, la noblesse des draperies, un artiste fera bien d'étudier aussi la partie manuelle et mécanique des opérations des statuaires grecs ; c'est une étude absolument nécessaire pour les imiter avec succès.

Il est constant que les anciens faisoient presque toujours leurs premiers modèles en cire ; les artistes modernes y ont substitué la glaise ou quelque autre substance ; cette méthode n'étoit pas inconnue aux Grecs ; c'est même en Grèce qu'on imagina les premiers modèles de terre grasse. L'inventeur est Dibutade de Sycione, et l'on sait qu'Arcésilas, l'ami de Lucullus, se fit une plus grande réputation par ses modèles de terre que par toutes ses autres compositions. Cet artiste modela ainsi pour Lucullus une figure représentant *le Bonheur*, pour laquelle il recut seize mille sesterces. Octave lui donna un talent pour le modèle d'une coupe qui fut ensuite travaillée en or : ces récompenses magnifiques montrent jusqu'à quel degré d'enthou-

siasme la noblesse romaine portoit son goût pour les beaux arts. Si la glaise pouvoit conserver quelque temps son humidité, elle seroit la substance la plus convenable pour les modèles des sculpteurs ; mais dès qu'on l'expose au feu ou qu'on la laisse sécher à l'air, les parties solides deviennent plus compactes, et la figure se réduit en un plus petit volume. Cette diminution seroit indifférente si elle affectoit également toutes les parties de la figure ; mais il arrive que les plus petites parties se sèchent plutôt que les grandes, et il en résulte nécessairement une altération sensible dans la symétrie et les proportions de la figure.

Cet inconvénient n'a pas lieu dans les modèles qu'on fait en cire. Il est, à la vérité, très-difficile de manier la cire, suivant la méthode ordinaire, de façon à lui donner tout le poli nécessaire pour exprimer la mollesse des chairs, mais on peut remédier à cet inconvénient en formant d'abord un modèle en terre qu'on moule ensuite en plâtre et qu'on jette enfin en cire.

Après avoir ainsi préparé le modèle, il reste à considérer la manière de travailler le marbre : la méthode que suivoient les Grecs paroît avoir été très-différente de celle que les artistes modernes ont préférée. Dans les statues anciennes,

nous remarquons les preuves les plus frappantes de la liberté et de la hardiesse qui dirigeoient chaque coup de ciseau ; l'artiste , sûr de la justesse de son idée et de la fermeté de sa main , portoit ce caractère de précision et d'assurance dans les plus petites parties de son travail. Nous n'y appercevons aucune marque de défiance ou de timidité , ni rien qui puisse nous laisser imaginer que l'artiste ait eu besoin de corriger son premier trait. Il seroit difficile de trouver , même dans les productions grecques du second rang , la marque d'un trait donné à faux ou d'une touche hasardée. Cette sûreté et cette précision du ciseau tenoient sans doute à des règles plus parfaites que celles qu'observent aujourd'hui nos artistes.

Voici la méthode généralement observée par les sculpteurs modernes. Après avoir étudié leur modèle avec toute l'attention possible , ils tirent sur ce modèle des lignes horizontales et perpendiculaires qu'ils coupent à angles droits ; après quoi ils copient ces lignes sur le marbre comme le peintre les transporte sur sa toile lorsqu'il veut copier un tableau ou le réduire à une proportion plus petite.

Ces lignes transversales forment des carrés en nombre égal sur le marbre ou sur le modèle ,

et présentent bien les mesures exactes des surfaces sur lesquelles l'artiste doit travailler ; mais elles ne peuvent déterminer avec une égale précision les profondeurs proportionnées à ces surfaces. Il est vrai que le statuaire peut déterminer ces profondeurs en les comparant à celles du modèle ; mais comme l'œil est son unique guide, il est toujours plus ou moins exposé à se tromper, ou du moins à douter : il craint toujours d'emporter trop ou trop peu de marbre, et son incertitude se laisse appercevoir dans chaque coup de ciseau.

Il est également difficile de déterminer par ces lignes transversales les contours extérieurs et intérieurs de la figure, ou de les transporter du modèle sur le marbre. Par contour intérieur, j'entends celui qui est décrit par les parties qui s'approchent du centre et qui ne sont pas marquées d'une manière frappante.

Il faut remarquer de plus que dans une composition laborieuse et compliquée qu'un artiste ne peut exécuter sans secours, il est souvent obligé d'employer des mains étrangères, qui ne sont ni assez exercées ni assez habiles pour bien rendre ses idées. Un seul coup de ciseau trop profond produit un défaut irréparable, et cet accident peut arriver aisément lorsque les pro-

fondeurs sont déterminées avec si peu de précision.

La méthode dont je parle a encore un autre inconvénient ; les lignes du modèle que l'on copie sur le marbre sont en partie effacées par chaque coup de ciseau : on est donc obligé de les réparer sans cesse ou d'y en substituer de nouvelles ; ce qui doit souvent occasionner des méprises.

Les différens inconvéniens de cette méthode ont déterminé plusieurs habiles artistes à en chercher une autre qui fût moins sujette à l'incertitude et aux erreurs. L'académie française, établie à Rome, a donné l'idée d'une méthode de copier les statues antiques (1), que quelques sculpteurs ont employée avec succès, même pour les figures qu'ils finissoient d'après des modèles de glaise ou de cire. Quoique cette méthode soit sans contredit la meilleure de toutes celles que je connois, elle a aussi ses défauts, et elle ne donne pas encore au sculpteur une règle assez universelle pour

(1) Nous supprimons ici l'explication de cette méthode ; les artistes, ainsi que les amateurs éclairés, connoissent bien ce procédé, dont les détails seroient indifférens à la plupart de nos lecteurs.

exécuter avec sûreté et hardiesse d'après un modèle.

SEPTIÈME ET DERNIÈRE LETTRE.

Il y a lieu de croire que les éloges qu'on donne ici aux statues des artistes grecs étoient également dus à leurs tableaux. Les règles de l'analogie, et la ressemblance qui se trouve naturellement entre ces deux arts, mènent à cette conclusion ; mais la main dévorante du temps et la fureur des conquérans barbares ont détruit les monumens précieux qui auroient pu nous mettre en état de juger avec certitude de la perfection de la peinture grecque.

On suppose en général que les peintres grecs avoient une connoissance profonde du dessin : on convient aussi qu'ils possédoient au plus haut degré le talent de l'expression ; mais on borne leur mérite à ces deux points, et l'on juge qu'ils étoient très - médiocres dans les parties de la composition , de la perspective et du coloris. Ce jugement est fondé en partie sur les bas-reliefs et en partie sur les peintures anciennes qui ont été découvertes ou à Rome ou dans son territoire, et qui ont été tirées des ruines souterraines des palais de Mécène, de Titus, de Trajan et des Antonins. Ces peintures, que l'on

ne peut pas prouver être des productions grecques, sont au nombre de trente, dont quelques-unes sont en mosaïque.

Le docteur anglais George Turnbull a donné, dans son *traité sur la peinture ancienne*, une collection des peintures anciennes les plus remarquables, dessinées par Camillo Paderni et gravées par Van-Mynde : c'est la partie la plus estimable de ce fastidieux ouvrage, qui, sans ces gravures, ne vaudroit pas le papier sur lequel il est imprimé.

On sait bien que le Poussin étudia avec une attention et une assiduité particulières le tableau ancien de la nôce Aldobrandine qu'on voit encore à Rome, et qu'il y a dans quelques cabinets des dessins du Carrache faits d'après le prétendu *Coriolan* qui se trouve la dix-septième figure de la collection de Turnbull. Il y a aussi des connoisseurs qui trouvent une ressemblance frappante entre les têtes du Guide et celles qui sont représentées dans *l'enlèvement d'Europe*, planche 8 de la même collection. Mais ces remarques sont trop vagues et trop communes pour mériter qu'on s'y arrête.

Nous observerons cependant que si des peintures à fresque, telles que celles qu'on cite ici, suffisoient pour nous donner une idée exacte

et fidèle des progrès de la peinture chez les anciens, nous serions en droit de regarder les peintres grecs comme de très-médiocres artistes, même dans les parties du dessin et de l'expression. Les murs du fameux théâtre d'Herculanum nous confirmeroient dans cette opinion; car on y trouve peu d'élégance dans le dessin et de noblesse dans l'expression, et plusieurs exemples du contraire. Le Thésée environné de jeunes Athéniens qui lui baisent les mains et embrassent ses genoux, après la victoire qu'il a remportée sur le Minotaure, est très-médiocrement dessiné. On peut en dire autant de la *Flore* avec *Hercule* et le *Faune*, tableau où l'on a cru reconnoître le jugement d'Appius Claudius. La plus grande partie des têtes qui sont peintes dans ces différens tableaux sont sans expression, et celles du dernier surtout n'ont aucune espèce de caractère.

Mais gardons-nous de juger les artistes anciens d'après ce peu de monumens, dont la médiocrité semble prouver évidemment que ce n'étoit que des productions de peintres du second rang, et peut-être du dernier. Il paroît impossible que ces belles proportions, ce contour gracieux, cette expression grande et forte que nous admirons dans les ouvrages des sculp-

teurs grecs , aient été entièrement inconnus aux bons peintres de cette nation.

Mais en même temps je ne prétends pas nier que les peintres modernes n'aient surpassé les anciens à plusieurs égards ; leur supériorité pour la perspective est incontestable. Les anciens ne possédoient qu'imparfaitement les règles de la composition , et l'art de grouper avec harmonie et liberté un grand nombre de figures : c'est ce qu'on voit par les bas-reliefs du temps où les artistes grecs fleurissoient à Rome. Il faut aussi convenir que les modernes ont surpassé les anciens dans le coloris : cela est prouvé , non-seulement par les ouvrages des anciens sur la théorie de la peinture , mais encore par celles de leurs peintures qui ont échappé aux ravages du temps.

Il faut considérer d'ailleurs qu'il y a certains genres de peinture qui ont été portés à un degré singulier de perfection : telles sont entr'autres les peintures de paysages et d'animaux , dans lesquelles nos artistes sont fort au-dessus de ceux de l'antiquité. Les plus belles espèces d'animaux paroissent avoir été peu connues des artistes anciens , comme on en peut juger par la statue équestre de Marc-Antoine et par les deux chevaux qui sont sur le mont Cavallo à

Rome, ainsi que par les chevaux de Lisippe que l'on voit au-dessus du portail de l'église de Saint-Marc à Venise, et par les bœufs du palais Farnèse, et en général par tous les animaux qui composent ce groupe. Il est remarquable que les anciens, dans leurs tableaux comme dans leurs bas-reliefs, n'aient jamais représenté la position diagonale que présentent toujours les jambes d'un cheval en mouvement. Les médailles anciennes fournissent plusieurs preuves de ce défaut sensible que des artistes modernes ont imité par ignorance, et que de prétendus connoisseurs ont justifié par un ridicule fanatisme.

Les meilleurs paysages des peintres modernes, ceux des Flamands sur-tout, doivent en grande partie leur beauté à l'effet frappant des couleurs à l'huile, plus brillantes que les couleurs dont se servoient les anciens; je ne saurois cependant m'empêcher de croire que, pour bien établir la supériorité qu'on accorde aux modernes sur les anciens, il faudroit des preuves plus solides et plus détaillées que celles qu'on apporte communément.

Pour porter l'art de la peinture à son plus haut degré de perfection, il faut faire encore un pas; mais ce pas est difficile, et l'artiste qui

veut abandonner le sentier battu de la composition doit naturellement le faire : aussi plusieurs génies hardis l'ont ils tenté ; mais la vue des difficultés qu'ils ont trouvées sur leur chemin les ont presque toujours fait revenir à la route ordinaire. La Mithologie payenne, les Légendes et les Métamorphoses d'Ovide ont fourni pendant plusieurs siècles presque tous les principaux sujets qui ont exercé le pinceau de nos plus habiles peintres. Ces sujets ont été si souvent répétés avec différentes modifications, qu'ils sont entièrement épuisés. Les solitaires en prières, les martyrs, les saintes familles, les crucifixions, les enlèvemens d'Europe, les fuites de Daphné, les chûtes de Phaëton sont si rebattus qu'il faut maintenant présenter aux amateurs d'autres objets pour réveiller leur goût émoussé sur ces lieux communs. Il est donc nécessaire d'agrandir la sphère de cet art sublime, en l'étendant jusqu'aux objets qui ne tombent pas sous les sens extérieurs. Cette idée paroîtra au premier coup-d'œil extraordinaire et même romanesque ; mais en y réfléchissant de plus près, on trouvera que la peinture peut non-seulement s'étendre aux objets métaphysiques, mais que sa plus grande perfection consiste encore dans cette méthode de l'em-

ployer. Plusieurs exemples prouvent évidemment qu'on l'a appliquée anciennement à ces mêmes objets. Parrhasius peignit, dit-on, le caractère de tout un peuple ; il représenta dans un tableau ce mélange singulier de douceur et de cruauté, de légèreté et d'obstination, de bravoure et de mollesse, qui distinguoit les Athéniens. Si l'on a pu exécuter une semblable composition, ce n'est que par le secours de l'allégorie, par le moyen des emblèmes et des figures qui exprimoient les idées universelles.

Parmi nous, il est vrai, un artiste dont les idées sont bornées par les productions de ses prédécesseurs ou de ses contemporains doit se trouver tout-à-coup dans un désert stérile. La peinture moderne fournit peu de ces images et de ces figures artificielles, qui représentent des qualités morales telles que l'humanité, le courage, la mollesse, le patriotisme, etc. La langue de ces peuples sauvages, qui n'ont que très-peu d'idées abstraites et aucun terme pour exprimer la reconnaissance, la durée, l'espace, etc, n'est pas plus stérile à cet égard que la langue allégorique des peintres modernes.

Un peintre qui regarde au-delà de sa palette et qui veut franchir les limites du cercle étroit où son art est circonscrit aujourd'hui, doit natu-

rellement désirer un répertoire où il puisse trouver des images sensibles qui représentent avec fidélité et précision les qualités et les objets que la vue ne peut saisir. Il n'a paru jusqu'ici aucune collection complète de ce genre : les efforts qu'on a faits pour former une semblable collection sont en petit nombre et n'ont pas été fort heureux. Les artistes savent assez quels secours on peut attendre de l'*iconologie* de Ripa et des *monumens des nations anciennes*, par Vander-Hooghes.

C'est sans doute cette stérilité qui a engagé les plus habiles peintres à employer sur des sujets communs tout le feu de leur génie et toute la puissance de leur art. Annibal Carrache, au lieu de représenter dans la galerie du palais Farnèse les grandes victoires des héros de cette illustre maison par des symboles allégoriques, s'est borné à tirer de la mythologie payenne une suite de sujets rebattus sur lesquels il a épuisé toutes les ressources de son talent.

La galerie royale de peinture qui est à Dresde renferme une des plus belles collections qu'il y ait en Europe : on y a recueilli une suite des meilleurs tableaux des plus grands-maîtres, choisis avec le goût le plus exquis et le plus sévère ; cependant combien peu y voit-on de tableaux

tableaux historiques! et dans le petit nombre on y trouve bien rarement les embellissemens d'une imagination poétique, ou les traits expressifs d'une représentation allégorique.

Le célèbre Rubens, dont le génie hardi ne pouvoit pas se renfermer dans le cercle étroit des fables payennes et des légendes du christianisme, osa s'élever jusqu'à la région sublime de l'allégorie, et fit de plus grands progrès vers ce genre de perfection que les autres peintres modernes. La galerie du Luxembourg, principal ouvrage de ce grand-artiste, est une preuve du courage et du génie avec lesquels il osa s'écarter des sentiers battus et entrer dans les routes inconnues jusqu'à lui : *avia Pieridum loca*.

Nous n'avons rien eu, depuis Rubens, de meilleur en ce genre que la coupole de la bibliothèque impériale à Vienne, peinte par Gran et gravée par Sedelmayer. L'apothéose d'Hercule, peinte par le Moine dans un salon de Versailles, est regardée en France comme une des plus belles compositions qui existent; mais ce n'est dans le fait qu'une allégorie froide et inanimée, en comparaison de la belle et judicieuse composition du peintre allemand que nous venons de citer : c'est un panégyrique insipide, dont les pensées les plus brillantes consisteroient en

allusions aux noms du calendrier et aux signes du zodiaque.

Les artistes dont le génie seroit tourné à la peinture allégorique auroient besoin, comme nous l'avons dit, d'un ouvrage dans lequel on recueillit avec soin toutes les figures sensibles, tous les symboles, sous lesquels, chez les différentes nations et dans les temps divers, on a représenté poétiquement les idées et les qualités abstraites. La mythologie, la poésie, la philosophie occulte, les pierres gravées, les médailles et les autres monumens de l'antiquité sont les sources où l'on pourroit puiser les matériaux d'une semblable collection, qui seroit divisée en différentes classes. L'artiste tireroit de ce magasin les représentations et les symboles, qu'il appliqueroit ensuite, avec les modifications convenables, aux sujets qu'il auroit à traiter. Ce seroit une nouvelle route ouverte à ceux qui voudroient imiter les anciens.

Vitruve se plaignoit de ce que, de son temps, le goût régnant dans les ornemens d'architecture s'étoit corrompu et étoit devenu tout à la fois extravagant et insipide : ce mauvais goût s'est conservé et s'est accru par le genre de peintures grotesques que Morto a inventées, et par les groupes et les figures bizarres dont nous or-

mons nos appartemens, et qui ne sont pour la plupart que des hors-d'œuvres absolument dénués de sens et d'intention. Une étude assidue de l'allégorie remédieroit à ce mal et serviroit à donner du sens et de l'expression à chaque ornement : l'artiste apprendroit à approprier ses décorations aux lieux qu'il se propose d'embellir, et aux différentes circonstances relatives et à l'appartement et à celui qui l'habite. Il est vrai qu'il faudroit bien se garder, dans des allusions de cette espèce, de tomber dans une affectation pédantesque. L'artiste doit ressembler dans ce cas au portrait qu'Horace fait du poëte qui sait

Reddere personæ convenientia cuique.

Les peintures que l'on place au-dessus des portes ou qui ornent les plafonds dans les maisons des grands semblent n'avoir d'autre objet que de remplir un espace vide où la dorure seroit déplacée ; et c'est pour éviter ce vide que l'on couvre les murs de peintures et d'ornemens absolument vides de sens. C'est ainsi que la perfection d'un art sublime et élégant est prostituée aux objets les plus frivoles et les plus ridicules.

Tous les beaux-arts ont un double but ; ils doivent plaire et instruire : cette considération a engagé plusieurs habiles artistes à introduire,

même dans leurs paysages, des représentations historiques ou morales. Le pinceau du peintre, comme la plume du philosophe, doit toujours être dirigé par la raison et le bon sens. Il doit présenter à l'esprit des spectateurs quelque chose de plus que ce qui s'offre à leurs yeux, et il atteindra ce but s'il connoît bien l'usage de l'allégorie et s'il sait l'employer comme un voile transparent qui couvre ses idées sans les cacher. A-t-il choisi un sujet susceptible d'imagination poétique? S'il a du génie, son art l'inspirera et allumera dans son ame ce feu divin que Prométhée alla, dit-on, dérober aux régions célestes.

S.

L E T T R E**S U R****U N E T R A D U C T I O N I T A L I E N N E
D E S P O É S I E S E R S E S .**

EN parcourant, Monsieur, une nouvelle traduction italienne des poésies d'Ossian, j'ai trouvé, dans les notes dont elle est accompagnée, quelques observations sur le caractère de Fingal, qui m'ont paru fécondes, lumineuses, dignes enfin d'être ajoutées à toutes celles que vous avez faites, à l'occasion du même ouvrage, sur la poésie en général. Je vous laisse le soin de les développer; pour moi, je me contenterai de les traduire.

Ce critique regarde le caractère de Fingal comme tout ce que l'imagination des poètes a jamais créé de plus parfait et de plus beau. Il faut distinguer, dit-il, la perfection morale des caractères d'avec leur perfection poétique. La première consiste dans l'assemblage des plus belles qualités; la seconde, dans l'idée abstraite et générale d'une qualité bonne ou mauvaise,

appliquée à un personnage quelconque. Or, le caractère de Fingal réunit l'une et l'autre perfection. Quelques critiques ont prétendu que les caractères poétiques doivent être mêlés de contradictions et de défauts, et que par conséquent ils repoussent la perfection morale. C'est un des préjugés qu'a fait naître l'admiration superstitieuse qu'on a vouée à Homère. Ce poëte n'ayant représenté que des caractères généralement vicieux et contradictoires, ses aveugles partisans, non contents de transformer ce défaut en vertu, en ont fait une loi. Arrêtons-nous sur ce point, qui me paroît un des plus essentiels de la théorie poétique.

Le célèbre Gravina condamne hautement les poëtes qui donnent à leurs héros des qualités parfaites, et soutient que cette manière de représenter les hommes n'est ni utile, ni vraisemblable. Si, sous le nom de perfection, on entend une roideur qui rend l'ame inaccessible à toutes les passions humaines, je conviens qu'un pareil caractère est peu poétique; moins parce qu'il manque de vraisemblance que parce qu'il manque d'intérêt. Mais si la perfection consiste à diriger les passions vers le bien, soit absolu, soit relatif, les objections de Gravina me paroissent frivoles : je m'explique.

Le poète, dit Gravina, doit peindre l'homme tel qu'il est, parce que tout le monde sait quel il devrait être. Le contraire me paroît démontré. Nous n'avons que faire des leçons du poète pour savoir que communément les hommes sont intéressés, petits, dissimulés, violens et superbes; nous en faisons à chaque instant la malheureuse expérience. Mais est-il bien considérable le nombre de ceux qui se sont fait une idée exacte de leurs devoirs, et sur-tout qui connoissent jusqu'à quel point de perfection peut s'élever la nature humaine, lorsqu'elle est pénétrée des sublimes idées du grand et du beau? Vous ne verrez, à la vérité, personne qui ne vous dise que l'homme doit être juste, honnête, raisonnable. Mais demandez le développement de cette maxime, vous n'obtiendrez qu'un assemblage confus d'idées troubles, indigestes, fausses et contradictoires. D'ailleurs, l'instruction particulière fût-elle nécessaire pour connoître les hommes tels qu'ils sont, ce n'est point de la poésie que vous devez l'attendre. Elle appartient directement à l'histoire. Gravina confond visiblement tous les objets de ces deux arts. L'objet de l'histoire est le vrai particulier, c'est-à-dire, ce qui est; celui de la poésie est le vrai universel et métaphysique, c'est-à-dire, ce

qui devroit ou pourroit être. Et voilà pourquoi le disciple de Platon regardoit l'instruction poétique comme plus importante, plus philosophique, plus pleine que celle qu'on peut retirer de l'histoire.

Il y a plus, l'avantage que se propose la poésie ne consiste pas en une simple vérité de spéculation. Son grand objet est d'intéresser, d'émouvoir, d'exciter à la vertu; or, comment le remplira-t-elle cet objet, si dans ses portraits elle ne représente que la vertu elle-même? L'exemple est le seul moraliste qui soit vraiment utile, et rien n'agit avec plus d'énergie sur l'esprit et sur le cœur que la vertu, lorsqu'elle est présentée brillante de tout son éclat.

Mais, ajoute-t-on, les caractères parfaits manquent de vraisemblance : l'humanité n'admet point la perfection. C'est avoir de la nature humaine une idée bien vile et bien humiliante. Comment! Aristide, Socrate, Caton, Regulus, Brutus, Thraseas, etc., sont-ils donc des êtres fantastiques, enfantés par la seule imagination des poètes? Mais pourquoi s'arrêter à quelques particuliers? L'histoire ancienne ne nous offre-t-elle pas, dans les Spartiates, l'exemple d'un peuple entier qui, selon l'expression énergique d'un moderne, *brûla*, pendant plusieurs siècles,

de la fièvre de la vertu ? Quoi ! les caractères d'Achille, d'Alexandre seront poétiques, et ceux de Trajan, de Marc-Aurèle ne le seront pas par la seule raison qu'ils sont vertueux ! La passion la plus basse devient quelquefois dominante ; elle parvient à nous faire sacrifier la vie même à son idole ; et les principes innés de bienveillance et de rectitude, l'amour du beau, les charmes d'une gloire juste et belle ne pourront pas produire les mêmes effets, du moins en qualité de passions ! Non, les caractères parfaits ne sont point chimériques ; ils ne sont que rares, et c'est une raison de plus pour les exposer à l'admiration publique. Tout le monde convient que le poète, dans la description des objets de la nature et de l'art, doit choisir ce qu'ils ont de plus piquant, de plus précieux, de plus singulier, de plus extraordinaire, et même créer les perfections dont il ne trouve pas le modèle ; devra-t-il changer de nature dans la partie la plus essentielle et la plus noble de son art, en s'asservissant à tracer, comme un simple historien, des vérités particulières et locales, toujours communes et défectueuses ? Mais alors pourquoi demander tant de pénétration, tant d'invention et de jugement dans un poète ? Que servent ces efforts de l'esprit et de l'imagi-

nation pour peindre ou pour créer des caractères intéressans et nobles? Jettons-nous, les yeux fermés, au travers de la multitude : saisissons le premier homme qui se rencontrera, ajoutons un degré de force à son caractère quel qu'il soit, et le voilà transformé en héros. Enfin, l'idée de la perfection fût-elle une chimère, il est certain, il est indubitable qu'elle paroît possible et souvent même réelle. L'amour, l'amitié, l'admiration n'ont d'autre fondement que cette image envisagée comme vraie. Chacun, selon le degré des connoissances dont il est doué, se crée un modèle de perfection, et croit pouvoir le réaliser. Pourquoi détruire une illusion plus utile que toutes les vérités possibles? Cette chimère est grande, belle, magnifique; elle ennoblit, élève, agrandit l'ame. Autant de pas faisons-nous vers elle, autant nous éloignons-nous du vice. Plus nous contemplons de près ses charmes, plus la difformité de son contraire nous inspire d'horreur : *Est quodam prodire tenès, si non datur ultrà*; et si vous ne vous proposez d'atteindre à la perfection même, vous vous condamnez à ramper éternellement au-dessous de la médiocrité.

Mais les apologistes d'Homère demandent si un poète ne se montre pas aussi utile en peignant

le vice, afin de le faire abhorrer, qu'en peignant la vertu pour la rendre aimable. Je réponds, 1^o. que cette manière d'être utile est foible et bien imparfaite : la haine du vice est un premier pas vers la vertu, mais elle est encore bien éloignée de la vertu même; combien d'ames détestent un forfait, qui ne seroient pas capables d'une action généreuse! 2^o. La peinture du vice dégoûte et repousse par elle-même, tandis que celle des vertus attire, plaît, enchante. 3^o. Enfin, le tableau du vice ne peut être de quelque utilité que lorsqu'il en offre la condamnation et la peine. Mais le peindre avec indifférence, lui prêter des couleurs vives et séduisantes, produire sur la scène un personnage vicieux protégé par les dieux, chargé de gloire et triomphant, quelle manière de le rendre exécration! C'est ainsi, selon quelques-uns, que Machiavel a voulu faire détester les tyrans. Vains raffinemens du préjugé qui voudroit éluder la force du sentiment! Du reste, en exhortant les poètes à représenter, tant qu'ils le pourront, des caractères parfaits, je ne prétends point faire de ce conseil une règle générale; je veux seulement que le héros principal, celui qu'on propose à notre admiration, en soit véritablement digne; et je prévient par-là toute difficulté de la part de mes

adversaires. Je crois pouvoir affirmer que la vraie science morale se forme non-seulement de la connoissance de ce qui est, mais de celle de ce qui devroit ou pourroit être. La première nous enseigne à connoître les vices de nos semblables et à manier leurs passions; la seconde, à nous perfectionner nous-mêmes et à juger sainement des personnes et des choses. Avec la première seulement, on court risque de contracter les vices des autres hommes : la seconde sans la première nous conduiroit à la bizarrerie et à la dureté. Pour tirer de son art le plus grand avantage qu'il soit possible d'y puiser, le poète doit donc représenter tous les caractères, les parfaits, les méchans et les mixtes. Le parfait dans le héros qu'il nous propose pour modèle; le méchant, pour le faire détester et donner, au moyen de ce contraste, plus de relief et d'éclat à la vertu; aux personnages subalternes, il assignera les caractères mixtes, où se reconnoitra le plus grand nombre et apprendra peut-être à devenir meilleur.

Après avoir établi ces principes fondamentaux de la vraie imitation poétique, examinons quelle est la perfection particulière du caractère de Fingal.

Il y a deux sortes de perfection ou d'héroïsme,

la perfection de nature et la perfection de société. L'une consiste à épurer, rectifier et seconder la nature; l'autre à la charger, à l'altérer, à lui prêter des couleurs factices, mais spécieuses. La première n'a pour règle que les sentimens primitifs de la nature, développés et fortifiés par la raison; la seconde se rapporte au système politique et moral des sociétés respectives. L'aveugle point d'honneur, la fureur des conquêtes, les haïnes nationales, l'esprit patriotique poussé jusqu'à l'excès, sont autant d'héroïsmes de société. La sensibilité réglée, la justice, la bienveillance universelle, la générosité, la douceur font le héros de nature. Celui-là veut s'élever au-dessus de l'homme; celui-ci se contente d'être homme plus parfait que les autres. L'héroïsme de société, relativement à la poésie, a quelque chose de plus merveilleux, et produit un intérêt particulier peut-être plus fort. L'autre est plus touchant, plus raisonnable, et intéresse d'une manière plus douce, plus constante et plus générale. Le premier touche aux excès, et porte le plus souvent sur un préjugé utile à une telle nation. Mais les préjugés sont différens chez les différens peuples, et s'entredétruisent successivement. La raison, séduite pendant quelque temps, reprend enfin

son empire ; le préjugé tombe et fait place à un autre ; le charme cesse , l'intérêt s'évanouit , et ce qu'on admiroit dans un siècle et chez une nation , devient ridicule dans un autre temps et chez un autre peuple. Mais l'héroïsme de nature brille d'une beauté indépendante du caprice des hommes ; ses droits sur notre cœur sont éternels et immuables comme la nature elle-même , ils ne reçoivent nulle atteinte ni de la différence des climats , ni des révolutions du temps.

Cependant comme les hommes veulent être fortement secoués , et que la vertu naturelle n'aime ni l'éclat ni le bruit , le caractère poétique le plus parfait et le plus beau seroit celui où l'héroïsme de société se mêleroit à l'héroïsme de nature , autant qu'il le faudroit pour donner à ce dernier un certain degré d'enthousiasme , qu'en effet il n'a pas toujours. Or , tel est précisément le caractère de Fingal. Ce qui le distingue essentiellement , c'est l'humanité. Des opinions de la société Fingal n'a pris que l'amour de la gloire , mais d'une gloire justement acquise. Il ne combat que pour sa défense propre , ou pour celle de l'innocence , et cherche à vaincre plus encore par la générosité que par les armes. Il est grand sans effort , vaillant sans

féroacité , sensible sans foiblesse. Amant passionné des siens , affable envers les étrangers , ami tendre , ennemi généreux , il prend pitié des malheureux ; il sent les maux de l'humanité , mais sans succomber à ce sentiment , dont il se console par celui de sa vertu et par l'idée de la gloire. J'ignore si Fingal est véritablement père d'Ossian , ou s'il est fils de l'imagination de ce poète. Il est à croire que la nature et le poète ont également concouru à le former. Quoi qu'il en soit , un pareil caractère fait autant d'honneur à l'humanité qu'à la poésie.

Ces réflexions sont de M. l'abbé Cesarotti , connu par plusieurs traductions heureuses dans sa langue. Nous ferons quelques remarques sur celles qu'on vient de lire.

1°. La perfection morale et la perfection poétique nous semblent s'exclure réciproquement. Un homme toujours maître de son cœur , toujours vertueux , toujours moral , n'est plus un être poétique. Quelles ressources , quels moyens de variété pourra puiser le poète dans les procédés uniformes et tranquilles de la raison et de la vertu ? Les mouvemens de la passion , irréguliers , tumultueux , peuvent seuls , ainsi que l'a remarqué Platon , animer et nourrir les arts imitateurs.

2°. Jamais Gravina ne prétendit confondre l'objet de la poésie avec celui de l'histoire; en avançant qu'il faut peindre l'homme tel qu'il est, et non tel qu'il doit être, il n'a point voulu parler d'un tel homme en particulier, mais de l'homme en général. Personne ne sut mieux que lui que tout poète, soit dramatique, soit épique, doit, comme tout grand peintre, réunir, concentrer dans ses tableaux artificiels, les traits, les caractères que la nature a dispersés dans son immense tableau; mais ces traits, ces caractères doivent être réels et ressemblans; il faut peindre les objets tels qu'ils sont en eux-mêmes, et non tels qu'ils existent dans l'opinion des hommes; il faut représenter des choses existantes, et non les spectres de son imagination: voilà le véritable sens de la maxime de Gravina.

Quant à l'objet que doit se proposer le poète, depuis que la poésie a cessé d'être l'organe de la morale et des loix, cette question n'est plus d'aucune utilité; le poète doit plaire et intéresser; toute autre considération devient absolument étrangère à la théorie de la poésie moderne.

Nous mettrons à la suite de ce morceau la traduction d'un nouveau poème erse.

Quelque

Quelque succès qu'aient eu dans le temps les différens fragmens que nous avons déjà publiés, nous n'ignorons pas que ce caractère de poésie n'a pas été goûté de tous les lecteurs. Ceux qui ne connoissent et ne sentent la poésie que dans les vers français, n'ont pas cru que quelques beautés sauvages pussent compenser le désordre et l'obscurité des idées, l'uniformité de ton et le retour continuel des mêmes images ; mais ceux qui joignent à une ame sensible un esprit philosophique, qui aiment à observer des mœurs nouvelles et extraordinaires, à remonter à la source des arts et à suivre les élans de l'esprit humain livré à ses propres forces, ont été frappés de cette rudesse originale qui couvre une multitude de beautés fortes, grandes et pathétiques ; et ils ont regardé ces poèmes comme des monumens curieux où la poésie se montrait avec la pompe, l'énergie et la naïveté que lui donne la nature seule, privée du secours des arts et de la culture.

Le morceau dont nous allons donner la traduction est un des plus singuliers de toute la collection. Avant de le faire connoître, il est essentiel de prévenir les lecteurs sur les faits historiques qui en sont le sujet. Les voici tels que la traduction les a conservés. Conlath étoit

le plus jeune des fils de Morni, et frère du célèbre Gaul dont il est souvent fait mention dans ces poésies. Il étoit amoureux de Cuthona, fille de Rumar, lorsque Toscar, accompagné par Fercuth son ami, vint d'Irlande à Mora où habitoit Conlath. Les deux amis trouvèrent à Mora tous les secours de l'hospitalité, et, selon la coutume de ces temps - là, passèrent trois jours dans les festins et les réjouissances avec Conlath. Au quatrième, Toscar se rembarqua; il côtoya l'île des Vagues (vraisemblablement une des Hebrides), il y vit Cuthona qui chassoit, l'aima et l'emmena par force sur son vaisseau; mais les vents le jetèrent dans l'île déserte d'I-thona. En même-temps Conlath, qui avoit appris l'enlèvement de sa maîtresse, s'embarqua sur les traces de Toscar, et l'atteignit au moment où celui-ci alloit mettre à la voile pour la côte d'Irlande. Ils se battirent avec acharnement, et les chefs et leurs suivans périrent tous des blessures qu'ils se firent mutuellement. Cuthona ne survécut pas long-temps à son amant: elle mourut de douleur le troisième jour. Fingal instruit de la mort malheureuse de ces guerriers envoya Stormal, le fils de Morar, pour les enterrer; mais il oublia d'envoyer un Barde pour chanter les chants funéraires sur leurs tombeaux.

C'est là où commence ce poëme. On se souvient que l'auteur de ces poésies est Ossian , fils de Fingal , et que cet Ossian , comme Homère et Milton , avoit perdu la vue dans sa vieillesse. Il est frappé d'un bruit extraordinaire pendant la nuit : c'est l'apparition de l'ombre de Conlath qui vient le prier de transmettre à la postérité sa renommée et celle de Cuthona ; car on croyoit dans ces temps-là que les ames des morts ne jouissoient du repos que lorsque leurs louanges avoient été célébrées par un poëte. Le génie d'Ossian s'éveille , son imagination s'allume , il croit voir devant lui les ombres de Conlath , de Toscar , de Cuthona ; il les entend , il prend la harpe (il paroît que les Bardes , semblables aux premiers poëtes grecs , accompagnoient toujours leur poésie d'un instrument) , et il chante les aventures de Cuthona. Il n'y a point de poëme qui porte plus sensiblement le caractère de l'inspiration : c'est l'élévation de Pindare et l'enthousiasme des prophètes , avec tous les défauts en même temps qu'on a déjà remarqués dans ces poésies sauvages : on va en juger.

CONLATH ET CUTHONA ,

Poëme erse.

Ossian n'a-t-il pas entendu une voix , ou

bien est-ce le son des jours qui ne sont plus ? Souvent la mémoire des temps anciens descend , comme le soleil couchant , sur mon ame ; le bruit de la chasse se renouvelle , et dans ma pensée je lève la lance.... mais Ossian a entendu une voix. Qui es-tu , fils de la nuit ? Les enfans des foibles sont endormis , et le vent de minuit se fait entendre dans ma salle. Peut-être est-ce le bouclier de Fingal , qui résonne au souffle du vent ; il est suspendu dans la salle d'Ossian qui le touche souvent de ses mains..... mais je t'entends , ô mon ami , ta voix a été long-temps absente de mon oreille. Qu'est-ce qui t'amène sur ton nuage vers Ossian , ô fils du généreux Morni ? Les amis des vieillards sont-ils près de toi ? Ou est Oscar , fils de la renommée ? Il étoit souvent près de toi , ô Conlath , quand le bruit de la bataille s'élevait.

L'ombre de Conlath. — La douce voix de Cona dort-elle au milieu de sa salle bruyante ? Ossian dort - il dans sa demeure , et laisse-t-il ses amis sans leur renommée ? La mer roule autour de la sombre I-thona (1) , et nos

(1) I-thona, *îles des Vagues*, l'une des îles occidentales ou hébrides.

tombeaux ne sont pas apperçus par les étrangers, fils du retentissant Morven !

Ossian. — O si mes yeux pouvoient te voir assis sur ton nuage ! Es-tu semblable au brouillard de Lano, ou à un météore à demi-éteint ? Qu'est-ce qui forme les franges de ta robe ? De quoi est fait ton arc aérien ?... Mais il est parti sur son tourbillon, comme l'ombre du brouillard... Descends de ton mur, ô ma harpe, et fais-moi entendre tes sons. Que la lumière du souvenir brille sur I-thona, afin que je puisse regarder mes amis... mais Ossian apperçoit ses amis sur l'île bleuâtre ; l'ancre de Thona lui apparoît avec ses rochers couverts de mousse et ses arbres courbés ; un ruisseau murmure à l'entrée, et Toscar est penché sur les bords. Fercuth est triste à ses côtés, et la fille de son amour (1), assise à quelque distance de lui, verse des larmes... Est-ce le vent des vagues qui me trompe, ou les entends-je parler ?

Toscar. — La nuit étoit orageuse, les chênes descendoient en gémissant de leurs collines ; la mer rouloit dans les ténèbres sous les vents,

(1) Cuthona, la fille de Rumar, que Toscar avoit enlevée.

et les vagues mugissantes grimpoient contre nos rochers ; l'éclair brilloit souvent, et laissoit apercevoir la fougère desséchée... Fercuth ! j'ai vu l'esprit de nuit (1) ; il reposoit en silence sur ce rivage ; sa robe de brouillard flottoit au gré du vent. J'ai vu couler ses pleurs. Il avoit l'air d'un vieillard plongé dans une rêverie profonde.

Fercuth — C'étoit ton père , ô Toscar , et il prévoyoit quelque mort prête à survenir dans sa famille. Tel il parut sur Cromla avant que le grand (2) Ma-ronnan tombât... Ullin (3) , que tes vallées et tes collines de gazon sont agréables ! le silence environne tes courans bleuâtres , et le soleil couvre tes campagnes. Que le son de la harpe est doux dans Selamath (4) , et

(1) On a cru pendant long-temps, dans le nord de l'Ecosse , que c'étoit les ombres des morts qui formoient les tempêtes. Ce préjugé subsiste encore parmi le peuple ; car il croit que les tourbillons et les coups de vent sont occasionnés par des esprits qui se transportent de cette manière d'un lieu dans un autre.

(2) Ma-ronnan étoit le frère de Toscar.

(3) La province d'Ulster en Irlande.

(4) Selamath , mot celtique , qui signifie *beau à voir* : C'est le nom du palais de Toscar , sur la côte d'Ulster , près de la montagne de Cromla.

que le cri du chasseur sur Cromla est agréable à mon oreille!.... Mais nous sommes dans la sombre I-thona, entourés de la tempête ! Les flots élèvent leurs têtes blanchies au-dessus de nos rochers, et nous tremblons au milieu de la nuit.

Toscar. — Qu'est devenue l'ame de la bataille, ô Fercuth, dont la vieillesse a blanchi les cheveux ? Je t'ai vu intrépide dans le danger ; j'ai vu tes yeux étincelans de joie dans le combat. Qu'est devenue l'ame de la bataille ? Nos pères n'ont jamais craint.... Vois la mer qui s'appaise ; le vent de la tempête est tombé. Les vagues frémissent encore sur l'abîme, et semblent craindre le retour du vent ; mais regarde, la mer est apaisée : la clarté grisâtre du matin brille sur nos rochers ; le soleil s'avancera bientôt de son orient dans toute la pompe de sa lumière.

J'ai déployé mes voiles avec joie devant les murs du généreux Conlath. Je passai près de l'île des Vagues, où sa maîtresse poursuivoit le daim : je la vis, semblable à ce rayon de soleil qui perce le nuage ; ses cheveux flottoient sur son sein palpitant ; elle tiroit de l'arc, le corps penché en avant ; et son bras tendu derrière

elle étoit semblable à la neige de Cromla.....
Viens à mon cœur, m'écriai-je, ô belle chas-
seresse de l'île des Vagues! mais elle passe ses
momens dans les larmes : elle pense au généreux
Conlath. Où retrouver la paix de ton cœur,
ô Cuthona, fille aimable?

Cuthona. — Un rocher escarpé s'avance sur
la mer, couvert de mousse et de vieux arbres;
les vagues roulent à ses pieds; à ses côtés est
la retraite des biches. On le nomme *Ardven*.
Là s'élèvent les tours de Mora; là Conlath, les
yeux tournés vers la mer, attend son unique
maîtresse... Les filles de la chasse sont reve-
nues, et il a vu leurs yeux abattus. Où est la
fille de Rumar? Mais elles n'ont point répondu...
La paix de mon cœur habite sur *Ardven*, ô fils
de la terre éloignée!

Toscar. — Et Cuthona retournera vers la
paix de son cœur, vers la demeure du généreux
Conlath. Il est l'ami de Toscar : je me suis ré-
joui dans ses salles. Levez-vous, vents doux et
légers d'Ullin, et enflez mes voiles du côté
d'*Ardven*. Cuthona reposera sur *Ardven*, mais
les jours de Toscar seront tristes... Je m'asseierai
à l'entrée de ma caverne, dans le champ du
soleil. Le vent murmurerà dans les feuilles de

mes arbres, et je croirai entendre la voix de Cuthona : mais elle est loin de moi, dans les salles du puissant Conlath.

Cuthona. — Oh, quel nuage est-ce que je vois ! Il porte les ombres de mes pères : je vois les franges de leurs robes, semblables au brouillard grisâtre et aqueux. Quand tomberai-je, ô Rumar ? car la triste Cuthona voit sa mort.... Conlath ne me verra-t-il point, avant que je descende dans la maison étroite ?

Ossian. — Il te verra, fille aimable ! la mer roulante le portera vers toi. La mort de Toscar a obscurci sa lance, et l'on voit une plaie à son côté. Il paroît couvert de la pâleur de la mort à la caverne de Thona, et il montre son horrible blessure..... Où es-tu avec tes larmes, ô Cuthona ? Il meurt, le chef de Mora.... Mais la vision s'obscurcit et s'éteint : je ne vois plus les chefs.... O vous, Bardes des temps à venir, ne rappelez jamais, sans verser des larmes, la chute de Conlath. Il tomba avant le temps, et la sombre tristesse se répandit dans son habitation. Sa mère regarda son bouclier qui étoit suspendu à la muraille (1), et il étoit teint de

(1) Ces peuples croient que les armes qu'un guerrier

son sang. Elle connut que son héros n'étoit plus, et les cris de sa douleur se firent entendre sur Mora.

Es-tu pâle sur ton rocher, Cuthona, assise à côté des guerriers tombés (1)? La nuit arrive, et le jour revient, et personne ne paroît pour élever leurs tombeaux. Tu écarter les oiseaux croassans, et tes pleurs coulent pour toujours; tu es pâle comme un nuage pluvieux qui s'élève de la surface d'un lac.

Les fils du désert arrivèrent, et ils la trouvèrent sans vie. Ils élevèrent un tombeau sur les héros; elle repose à côté de Conlath..... Ne viens plus troubler mes songes, ô Conlath; car tu as reçu ta renommée. Que ta voix s'éloigne de ma demeure, afin que le sommeil puisse y

laissoit chez lui paroissent ensanglantées à l'instant où ce guerrier étoit tué, à quelque distance qu'il fût.

(1) La situation de Cuthona est assez semblable à celle de Respha, maîtresse de Saül, assise à côté de ses enfans, qui venoient d'être massacrés par les Gabaonites. Elle étoit étendue sur le rocher, d't l'écriture, occupée à empêcher les oiseaux de l'air d'en approcher pendant le jour, et à en écarter les bêtes féroces pendant la nuit. (Voyez le *deuxième livre des Rois*, ch. 21).

descendre à la nuit. O que ne puis-je oublier mes amis, jusqu'à ce que les traces de mes pieds soient effacées, jusqu'à ce que je me retrouve au milieu d'eux avec joie, et que mes vieux membres soient étendus dans la maison étroite!

S.

R É F L E X I O N S

Sur l'Origine et les Progrès des Mœurs et de toutes les Opinions morales, d'après une dissertation latine du père Stellini, religieux somasque, professeur de morale dans l'université de Padoue.

C'EST des usages mêmes des nations qu'on tire un des plus forts argumens que l'on ait fait contre la moralité des opérations humaines. Parcourez, dit-on, tous les siècles, vous ne trouverez point de coutume si barbare, de mœurs si dépravées, d'opinion si absurde, qui ne soient autorisées par l'exemple de quelque nation ou par la doctrine de quelque philosophe. Pour faire sentir la foiblesse de cette objection, examinons de près ces opinions, ces mœurs et ces coutumes; remontons jusqu'à leur origine et exposons-en les progrès.

Tant que l'homme ne cultivoit point encore sa raison, peu d'objets sollicitoient ses sens; il ne connoissoit que deux sortes de besoins, celui de subsister et celui de se reproduire. Il

trouvoit de quoi satisfaire le premier dans les productions spontanées de la nature, et pour remplir le second, il n'avoit qu'à suivre aveuglément son instinct; il ignoroit et l'agriculture et tous ces arts qui, en faisant servir la nature aux commodités de la vie, étendent la sphère des désirs, en augmentent l'activité et deviennent souvent la source d'une infinité de malheurs; ce que les poètes ont ingénieusement désigné par la fable de Prométhée et de Pandore.

Ce premier âge, privé d'industrie et de désirs, fut appelé l'âge d'or; les mélancoliques sur-tout et les infortunés l'ont grandement célébré. Il n'est pas douteux que, pour nous servir de leur expression, la justice n'habitât alors la terre; dans l'extrême disette où l'on étoit et d'objets et de désirs, quel motif pouvoit-on avoir de s'entre-nuire?

Mais ce genre de vie doux et tranquille ne subsista pas long-temps. Le propre d'une nourriture grossière et sauvage est d'augmenter les forces du corps. Devenus plus robustes, les hommes devinrent féroces. Cette férocité ne se déploya d'abord que contre les animaux; mais elle dut s'étendre aux hommes mêmes dès que l'un voulut empêcher l'autre de satisfaire quelqu'un de ses désirs. De - là les dissensions, les

querelles, les meurtres; tout sentiment d'humanité s'éteignit, et l'on ne connut d'autres vertus que l'audace et la force. Alors, les plus foibles, pour se mettre à l'abri de la violence des plus forts, commencèrent à cultiver leur raison, et à juger de la bonté, de la justice et de la rectitude des opérations humaines. Mais les autres mesurant tout par le seul sentiment de leur propre force, non-seulement ne croyoient faire aucun tort aux plus foibles en les opprimant, mais regardoient comme une insulte la résistance que leur opposoient les foibles. Ouvrez les poèmes d'Homère et l'histoire de Thucydide, vous y verrez que les hommes de ces premiers temps, loin de rougir de leurs brigandages et de leurs déprédations, en tiroient vanité. Les orateurs qu'Athènes envoya à Lacédémone déclarèrent expressément que le plus foible devoit être soumis au plus fort; la nature, disoient-ils, en a jugé de même.

Le peu d'avantages que trouvoient les foibles à suivre la justice et l'honnêteté leur fit sentir plus fortement la nécessité de chercher dans l'exercice de la raison un supplément à leur foiblesse; ne pouvant résister ouvertement, ils inventèrent des armes offensives et défensives; ils eurent recours aux surprises, aux embûches,

à l'artifice , à la ruse. Ces ressources furent d'abord regardées comme viles et méprisables, mais le succès dont elles furent suivies en fit connoître le prix , et bientôt l'homme le plus accompli fut celui qui réunit la ruse et la vigueur.

L'homme adroit et rusé qui , tant que la jeunesse lui conservoit toutes ses forces , étoit ardent et belliqueux, devint plus doux en devenant plus âgé; la raison , dont les lumières l'avoient souvent éclairé, lui montra combien l'état de repos et de paix est préférable à l'état d'inquiétude et de guerre. Il donna des conseils aux jeunes gens, il essaya de réprimer leur impétuosité et de leur faire aimer la paix ; mais ses leçons furent à peine écoutées ; comme on le voit dans Homère , de Nestor et d'Ulysse , qui , malgré toute leur éloquence , ne purent calmer le courroux du bouillant Achille.

Ce que ne purent produire les conseils des sages , le temps et les circonstances l'amenèrent. Le sort de la guerre ne put pas être toujours égal ; il fallut que les uns cédassent aux autres , et leur abandonnassent la supériorité ; ainsi , malgré leur fureur , les hommes virent la paix succéder enfin à la guerre : la douceur de cet état se fit sentir aux ames même les plus féroces.

On reconnut qu'il valoit mieux goûter et cultiver les fruits de la victoire que de s'opposer à des travaux longs et pénibles dont le succès étoit douteux. Les sages, dont l'autorité fut alors respectée, inspirèrent l'amour de la concorde et de la société; l'idée du juste et de l'injuste se répandit et se perfectionna; les lois, les arts et les sciences parurent.

Mais cet amour de la paix et du repos, en faisant naître la justice et la douceur, produisit bientôt après la mollesse et tous les vices. Les exercices du corps, qui forment et nourrissent la vigueur, furent peu à peu négligés; on se livra entièrement à la recherche des plaisirs, du luxe, des richesses et des honneurs; d'où sortirent différentes espèces de vices jusqu'alors inconnus, tels que la volupté, le faste, l'avarice et l'ambition : vices qui firent bientôt disparaître et la concorde, et la justice, et les lois qu'avoit enfantées l'amour de la paix.

Ces mœurs et ces coutumes subirent des changemens, et furent plus ou moins durables selon les différens caractères des peuples et les divers climats qu'ils habitoient. Les peuples pauvres, dénués d'esprit et robustes de corps, sont et demeurent ordinairement grossiers et féroces. Ceux qui, avec un naturel ardent, ont de la
finesse

finesse et de la pénétration , passent promptement de la férocité à la ruse , et de la ruse à la mollesse et à la volupté. Mais les hommes dont le tempérament est modéré , et l'esprit droit et juste , deviennent prudents , honnêtes et bien-faisans.

Cette légère esquisse de l'origine des mœurs suffit pour faire sentir que ce n'est point par les coutumes des peuples qu'on doit juger de la nature des hommes , ni de la justice ou de l'injustice de leurs opérations ; puisque ces coutumes sont nées dans un temps où , soit défaut de culture et d'éducation , soit parce que les passions étoient trop violentes , soit enfin que les sens eussent trop d'empire , la voix de la raison ne pouvoit pas se faire entendre.

Ces remarques s'appliquent sur-tout aux nations où régnèrent les mœurs les plus barbares. Convaincus qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de les détruire , les législateurs se virent contraints de les tolérer. Quelquefois même ils imprimèrent la sainteté des lois à des usages moins justes , pour en abolir de plus injustes , et sur-tout de plus nuisibles à la société : ainsi chez les Scythes , il étoit permis de faire mourir ses parens lorsqu'ils avoient rempli leur douzième lustre ; et chez les Lacédémoniens , la loi condamnoit à

la mort , non celui qui se rendoit coupable du crime de larcin , mais celui qui se laissoit surprendre au moment qu'il le commettoit.

C'est donc sur les lumières de la raison , et non sur les usages ou sur la législation des peuples qu'on doit juger du système, des principes et des devoirs de la morale. Mais il est temps d'examiner comment se sont formées les opinions touchant les choses qui regardent la vie.

Chaque homme en particulier s'établit la mesure de tout ; il juge des objets , non parce qu'ils sont en eux-mêmes , mais par la manière dont il en est affecté , c'est-à-dire , par le plus ou moins de plaisir qu'ils lui procurent : or il n'est pas possible que dans une si grande diversité de têtes , il ne naisse une très - grande diversité d'opinions. Si ces opinions sont communes à plusieurs personnes placées dans des circonstances semblables , et aiguillonnées par les mêmes désirs , elles prennent la couleur de la vérité , en acquièrent l'empire , et deviennent la règle de nos jugemens , de nos vœux , et surtout de l'estime que chacun a pour soi - même. On se trouve d'autant plus parfait et plus excellent qu'on possède en plus grande quantité les

choses auxquelles l'opinion publique attache une plus grande valeur.

Le principal objet des vœux et des soins de l'homme est d'obtenir ce qui lui plaît sans trouver aucun obstacle : cependant les obstacles naissent de toutes parts ; il peut en rencontrer en lui et hors de lui : en lui , lorsqu'il est faiblement ou peu heureusement organisé ; hors de lui , s'il est privé des moyens nécessaires pour parvenir à ses fins , ou si quelque rival le traverse. De-là le désir d'une constitution de corps vigoureuse , de l'abondance des moyens et du pouvoir de s'en servir , c'est-à-dire , de la santé , des richesses et de la liberté.

La longue jouissance d'un bien , quelque précieux qu'il soit , en diminue considérablement la valeur. Aussi la plus grande partie des hommes fait-elle très-peu de cas de la santé , et désire au contraire avec excès les richesses et la liberté , qu'il est bien plus difficile d'acquérir et de conserver.

La liberté d'obtenir et sur-tout d'employer à son gré les choses vers lesquelles se portent tous les vœux , s'acquiert difficilement , si l'on n'a sur les autres quelque supériorité. De - là l'ambition ou le désir de commander.

Pour parvenir à dominer , la force du corps ,

la chaleur de l'ame, l'intelligence et la sagacité deviennent absolument nécessaires; d'où naît l'estime pour la valeur, pour le courage et pour l'esprit.

Mais comme la force d'un seul homme, quels que soient le courage et les talens dont elle est accompagnée, ne sauroit résister aux forces réunies de tous, il faut nécessairement s'attacher le grand nombre, soit en inspirant la crainte, soit en faisant naître l'espérance, soit enfin en donnant de nous-mêmes une idée avantageuse et imposante; et voilà le principe du désir extrême d'obtenir la considération et le respect.

La supériorité qui naît de l'emploi de la force est redoutée; mais on ne l'aime pas. Celle au contraire qui s'appuie sur l'espérance et la bonne opinion des autres, est douce, agréable et chérie. Ce genre de supériorité appartient à ceux qui tiennent leur puissance de leurs aïeux et ne l'ont point acquise par la force; de-là l'estime qu'on accorde à la noblesse d'extraction.

Cette estime étant fondée sur la supériorité, s'atténue et périt lorsque la noblesse perd les qualités et les avantages qui seuls peuvent conserver l'opinion qu'on s'en étoit formée. Aussi les richesses et la libéralité sont-elles ordinai-

rement beaucoup plus considérées ; c'est qu'elles produisent et nourrissent l'espoir : nous ajoutons l'éloquence qui, remuant sans violence les cœurs, donne une supériorité qui n'a rien d'odieux.

Quant à la science, elle n'eut d'autre considération parmi le peuple que celle qui naît de l'opinion qu'on se forme du mérite de ceux qui parviennent à réussir dans les choses difficiles ; elle n'obtint qu'une admiration stupide. Enfin, pour remplir la vaste étendue des désirs de l'homme, les arts les moins utiles devinrent nécessaires et furent les plus recherchés.

Après avoir démontré que les opinions et les désirs sont aussi étendus et aussi variés que les affections de l'ame ou du corps, exposons la manière dont on a tracé les préceptes sur la vie et les mœurs, et remontons à la source où ils ont été puisés.

Les différentes opinions sur la valeur des choses que nous devons soit aux sens, soit à l'imagination, soit à la culture de l'esprit et au développement de la raison, furent soumises à l'art, et réduites en préceptes. Ces préceptes furent d'abord confondus avec l'exemple même. On mit sous les yeux des jeunes gens la conduite de leurs aïeux, et sur-tout des vieillards dont ils pouvoient encore entendre les discours

134 RÉFLEXIONS SUR L'ORIGINE

et contempler les actions. Les orateurs et les poètes ont senti tout l'avantage de ce procédé : soit qu'ils veuillent émouvoir, soit même qu'ils se proposent d'instruire, ils aiment bien mieux se servir de l'exemple que du raisonnement.

L'exemple qui consiste dans le parallèle des opérations d'un homme avec celles d'un autre a sans doute une grande énergie ; mais cette énergie devient bien plus forte lorsqu'on compare les actions de l'homme avec celles des animaux qui, conduits par le seul instinct, montrent souvent plus de sagesse que ne le font la plupart des hommes, quoiqu'ils soient éclairés par la lumière de la raison. Il n'est donc pas surprenant que la conduite des animaux ait été parmi les anciens une source de préceptes de morale.

Des animaux on passa aux autres parties de l'univers ; ainsi, pour faire sentir à l'homme la nécessité de prescrire une règle à ses actions, on lui offrit l'exemple de la nature même, dont les lois sont uniformes et inaltérables ; et comme le développement de ces exemples eût exigé des détails et des discours qui nécessairement en auroient affoibli l'énergie ; on introduisit des maximes et des sentences très-courtes, mais qui renfermoient un grand sens. Cette ma-

nière d'instruire, dont Aristote a fait les plus grands éloges, fut pervertie par les disciples de Pythagore qui, pour s'attirer les regards et les hommages de la multitude, transformèrent leurs préceptes en énigmes. D'autres moins ambitieux et plus sages introduisirent un nouveau genre d'enseignement, lumineux, agréable et facile : ils mirent leurs préceptes dans la bouche des animaux : les plantes même et les êtres inanimés devinrent l'organe de la sagesse ; mais la plupart des philosophes, soit qu'ils craignissent de blesser les hommes puissans, soit qu'ils voulussent donner à leurs discours un air de mystère et de grandeur, eurent recours à l'allégorie, toujours plus obscure, et conséquemment moins utile que l'apologue.

Cette manière de présenter les êtres abstraits et purement intellectuels sous des images sensibles s'étendit aux branches les plus importantes de la philosophie. Ainsi, pour enseigner la nature de l'univers, l'immortalité de l'ame, l'existence des peines et des récompenses après la mort, les Egyptiens imaginèrent la métempsy-cose ; doctrine que Pythagore transporta depuis en Italie, et que ses disciples, sur-tout les poètes ; altérèrent par tant d'extravagances et d'absurdités qu'elle perdit enfin toute croyance.

Malgré les différens moyens qu'on employa pour donner aux hommes des leçons utiles, la science des mœurs demeura très-imparfaite jusqu'au temps de Socrate. On voit par les dialogues de Platon qu'avant ce sage, on ne connoissoit encore ni la nature ni la force de la vertu, et qu'on n'avoit aucune idée du juste et de l'injuste. Socrate enseigna donc le premier aux humains que c'est de la nature même de l'homme que doivent se déduire tous ses devoirs; seul moyen de réduire la morale en système.

A l'exemple de Socrate, tous les philosophes voulurent s'exercer sur la morale; parmi les différentes manières de traiter cette intéressante portion de la philosophie, examinons principalement quels furent à cet égard les sentimens de Platon, d'Aristote, de Zénon et d'Epicure.

Platon, homme d'un esprit vaste et d'une imagination ardente et poétique, uniquement livré à la contemplation des vérités universelles et éternelles, voulut transporter l'homme, du monde sensible à l'univers intelligible, et proposa une forme de félicité, d'où ce philosophe déduisit une morale qui ne peut convenir qu'aux esprits purs et entièrement affranchis des liens de la matière.

Aristote qui à une grande exactitude de rai-

sonnement joignit une imagination très-réglée, envisagea l'homme tel qu'il est, et ne lui proposa que les devoirs qui conviennent à sa nature. Ainsi abandonnant cette vaste et chimérique société où Platon faisoit commercer les humains avec les dieux et les génies, il considéra l'homme dans l'état où il doit être, c'est-à-dire, dans l'état de société civile ; il établit en conséquence les principes de la justice et de la vertu, et en déduisit exactement les devoirs essentiels de la morale.

Zénon, persuadé que l'ame humaine est une portion de la divinité, prétendit que la perfection de l'homme consiste à jouir de lui-même sans que rien puisse l'en empêcher ; et comme, selon ce philosophe, tous les obstacles sont étrangers à notre nature et naissent uniquement des choses extérieures qui seules, disoit-il, sont soumises au destin, il voulut que son sage se concentrât tellement en lui-même qu'il se suffît tout seul et ne prît aucune espèce d'intérêt à tout ce qui se passe hors de lui.

Enfin Epicure, qui nia la puissance du destin et la providence des dieux, prétendit que l'homme, sans s'embarrasser du reste de l'univers, doit s'occuper uniquement de lui-même et chercher à se rendre heureux. On sait que ce

philosophe ne voyoit le bonheur que dans le plaisir; et comme un des plus grands obstacles au plaisir est le désir des choses superflues, d'où naissent les privations et des troubles toujours accompagnés d'un sentiment de douleur, il enseigna que la sagesse consistoit à modérer les désirs et à purger les passions. C'est ainsi qu'en partant de principes très-différens de ceux de Zénon, Epicure établit à-peu-près le même système de morale.....

S.



DISSERTATION

SUR

LE CABINET DE CICÉRON,

D'APRÈS M. L'ABBÉ VENUTI.

CICÉRON étoit âgé d'environ quarante-trois ans lorsqu'il se proposa de former une bibliothèque et une collection d'antiquités. Il avoit rempli d'une manière distinguée les plus belles places de la république; il touchoit au moment d'obtenir le consulat; mais prévoyant les malheurs qui menaçoient la liberté de sa patrie, et faisant attention qu'il est un temps dans la vie où les seuls biens qui conviennent à l'homme sont la retraite et le repos, il s'occupa dès-lors des moyens propres à répandre de la douceur sur les momens de sa vieillesse. « Gardez-vous » bien », écrivoit-il à son intime ami Titus Pomponius Atticus, qui demouroit alors à Athènes, « gardez-vous bien de promettre ou » de vendre votre bibliothèque à personne;

» fermez l'oreille à toutes les propositions qu'on
» pourra vous faire à ce sujet quelque'avanta-
» geuses qu'elles vous paroissent : c'est une res-
» source que je veux me procurer dans ma vieil-
» lesse, et je prends déjà pour cela les mesures
» et les arrangemens nécessaires ».

L'intention de Cicéron étoit de placer sa bibliothèque dans sa maison de campagne auprès de Tusculum ; maison où, pour nous servir de ses termes, non-seulement il aimoit à demeurer, mais dont la seule idée l'affectoit d'une manière infiniment agréable. Ce grand homme croyoit, avec raison, que la campagne est le seul asile qui convienne aux philosophes. La pureté de l'air qu'on y respire, le repos, la liberté, le silence, tout y appelle la réflexion et invite à l'étude. La passion de Cicéron pour les livres s'augmentoît de jour en jour ; *elle égale*, écrivoit-il à Atticus, *ce dégoût que j'ai pour le reste des choses humaines* ; mais ou Cicéron étoit de mauvaise foi lorsqu'il écrivoit de la sorte, ou il étoit plus agé qu'on ne le croit communément : en effet, à l'âge de quarante-trois ans il touchoit au terme de ses espérances ; près d'obtenir enfin la dignité qui faisoit l'unique objet de ses travaux et de son ambition, dignité qui devoit le placer à la tête de la république,

et lui donner une autorité dont l'étendue étoit égale à celle de l'empire romain , il n'avoit alors dans la tête que des idées de grandeur et de gouvernement. Mais il en étoit de Cicéron comme de beaucoup de personnes de nos jours; il philosophoit et n'étoit guère philosophe.

L'orateur romain ne mit pas moins d'empressement et de soins à se procurer de beaux morceaux d'antiquité que de bons livres. « Vous » connoissez mon cabinet, (écrivait-il à Atticus), » tâchez de me procurer des morceaux dignes d'y » occuper une place et propres à l'embellir; au » nom de notre amitié, ne laissez rien échapper » de ce que vous trouverez de curieux et de rare. » J'ai coutume d'acheter (mandoit-il à Fabius » Gallus) toutes les statues qui peuvent orner le » lieu de mes études ». Atticus l'ayant informé qu'il ne tarderoit pas à lui envoyer une très-belle statue qui réunissoit les têtes de Mercure et de Minerve, Cicéron lui répond avec transport : « Votre découverte est admirable; la statue » dont vous me parlez est faite tout exprès pour » mon cabinet; vous savez qu'on place les Mer- » cures dans tous les lieux d'exercice; et la » Minerve convient d'autant mieux à celui-ci, » qu'il est uniquement destiné à l'étude. Con- » tinuez à me rassembler, ainsi que vous me

» l'avez promis, en aussi grande quantité qu'il
» sera possible, des morceaux de cette nature ». Il ne cessoit d'écrire à tous ceux de ses amis qu'il croyoit être à portée de satisfaire sa curiosité, et il attendoit leur réponse avec cet empressement et cette impatience qu'on remarque aujourd'hui dans quelques-uns de nos amateurs. Le pauvre Atticus sur-tout étoit accablé de lettres. « Ne me faites pas attendre long-temps
» les acquisitions que vous avez faites pour mon
» académie ; la seule idée de ces termes de
» marbre à têtes de bronze, dont vous me parlez
» dans votre dernière lettre, me transporte
» d'aise et de plaisir; encore un coup faites en
» sorte qu'ils me parviennent incessamment
» avec d'autres statues, et tout ce que vous
» avez trouvé de propre à orner mon cabinet.
» Je m'en rapporte à l'amitié que vous avez
» pour moi et à votre bon goût..... Vous
» ne sauriez imaginer jusqu'où va ma passion
» pour ces sortes de choses; elle est telle qu'elle
» pourra paroître ridicule aux yeux de bien des
» gens; mais vous qui êtes mon ami, vous ne
» devez penser qu'à la satisfaire..... Achetez-
» moi sans balancer, lui dit-il ailleurs, tout ce
» que vous découvrirez de rare; mon ami,
» n'épargnez pas ma bourse ». Le plus enthous-

siaste des amateurs tiendrait-il un autre langage? Nous nous rappelons à ce sujet qu'un prélat de la maison Strozzi, voulant acheter à Rome une pierre gravée, antique et d'une beauté extraordinaire, et n'étant pas en état d'en payer sur-le-champ la valeur, laissa en gage son carrosse et ses chevaux, et avoua qu'il lui en eût moins coûté d'aller à pied toute sa vie que de se voir privé de cette pierre.

A.

OBSERVATIONS

SUR

LE CARACTÈRE DE XÉNOPHON,**ET SUR SES DIFFÉRENS OUVRAGES.**

XÉNOPHON et PLATON, ces deux célèbres disciples de Socrate, ne purent se garantir d'une foiblesse malheureusement trop commune parmi les gens de lettres, la jalousie; mais Platon s'y livra avec moins de ménagement que Xénophon, peut-être parce qu'il s'étoit borné à un seul genre de gloire, celle de philosophe et d'écrivain; au lieu que son rival y joignoit celle d'habile et d'heureux capitaine.

Cette rivalité mérite d'être remarquée; le témoignage des deux disciples de Socrate en a bien plus de force dans les principes sur lesquels ils sont d'accord: or, à certains égards, leur autorité devient celle de la Grèce entière. En effet, les réflexions de ces deux grands-hommes sur la politique, c'est-à-dire, sur l'art de former

Former et de gouverner les hommes, ne peuvent être regardées que comme le résultat et d'une longue expérience, et des observations qu'avoient faites sur cette expérience les plus grands philosophes de l'antiquité. Quelles leçons ne devoit pas fournir le parallèle des institutions que suivoient Athènes, Sparte, la Crète et tant de républiques, qui toutes, pour former des citoyens, employèrent des moyens différens et produisirent toutes des Grecs vraiment dignes de ce nom, quand ce nom fut le plus célèbre et le plus digne de sa célébrité.

Les ouvrages de Xénophon et de Platon, considérés sous ce point de vue, sont certainement les monumens les plus précieux qui nous restent de la sage antiquité, et c'est dans cet esprit qu'il faut les lire pour en sentir tout le mérite.

Vainement on dira que Platon n'a voulu traiter que de la justice, comme le porte le vrai titre de l'ouvrage auquel on a donné celui de *République*; il est évident que son but principal a été de donner un traité de politique. Il a posé une hypothèse pour mieux développer ses principes. Il est ridicule d'attaquer cette hypothèse, et c'est mal entendre ce profond écrivain que de la donner pour une comparaison

uniquement destinée à rendre plus intelligible son système sur la justice. Qu'on fasse voir l'absurdité de la république de Platon, on n'ôtera rien du mérite de son ouvrage; qu'on ne lui suppose d'autre intention que celle de composer un traité sur la justice, et on en fera un très-mauvais écrivain.

Il en faut dire à-peu-près autant de la *Cyropédie* ou de l'histoire de Cyrus par Xénophon. Quelque peine que se soit donnée Thomas Hutchinson pour assigner à cet ouvrage le plus haut degré d'authenticité historique qu'on puisse lui supposer, on ne sauroit se dissimuler que c'est moins une histoire qu'un traité politique, dans lequel l'auteur a eu en vue d'exposer les moyens les plus propres à former des citoyens justes et courageux, d'enseigner l'art de créer une armée et de mettre en action un général également sage et profond dans l'art de la guerre. Si c'étoit une histoire, on y verroit mille défauts que les autres ouvrages de Xénophon ne permettent pas d'imputer à ce philosophe: en effet, à quoi pourroient servir les conversations peu intéressantes qu'on y trouve, les détails minutieux où entre l'historien et dont on ne peut supposer qu'il ait été jamais instruit, les assertions qu'il hasarde sur les vues et les intentions de Cyrus,

sinon à déparer une histoire où tout doit être grand et digne du héros de l'Asie ?

Mais qu'on envisage la vie de Cyrus comme le canevas d'un traité méthodique ; rien alors ne paroîtra déplacé dans cet ouvrage , et l'on n'y verra rien qui ne soit digne de celui qui dirigea la *retraite des dix mille* , et qui en écrivit l'histoire.

Ici Xénophon égale Platon, si même il ne le surpasse, dans le plan qu'il nous donne des parties les plus essentielles de l'administration. Quelle sagesse dans ses vues sur l'éducation nationale ! quelle profondeur dans les principes qu'il établit sur l'art de créer la valeur et de l'entretenir par l'émulation la plus naturelle et la plus durable entre deux ordres , dont l'un , voué uniquement au métier des armes , parce qu'il est exempt des besoins pressans qui rappellent l'homme à la nécessité de subsister et conséquemment à l'amour de la vie , devient pour le reste de la nation un modèle de valeur et de désintéressement ; tandis que l'autre , endurci par les travaux , devient brave par imitation , et respecte dans l'ordre supérieur et les vertus qu'il n'a pas au même degré , et l'aisance héréditaire qui en impose au peuple , et le droit

de commander qui naît de ces avantages réunis ? Si Xénophon eût connu la noblesse militaire et héréditaire, et qu'il eût voulu enseigner la meilleure manière de la mettre en action, indiquer les écueils dont il falloit la préserver pour ne pas en altérer l'esprit, tracer le plan de l'éducation qu'on devoit lui donner, l'eût-il pu faire avec plus de précision et d'énergie ? Ce trait seul caractérise l'homme de génie. Né et élevé à Athènes, Xénophon devina le grand principe de la meilleure constitution militaire. Que l'on compare ce plan de Xénophon avec celui de Platon, lorsqu'il s'agit de la manière de former des guerriers, et l'on sentira aisément la supériorité du général philosophe sur l'écrivain contemplateur.

Nous n'entrerons point dans l'examen des autres maximes politiques et militaires dont la *Cyropédie* est remplie. Ce détail nous meneroit trop loin ; mais nous ajouterons qu'en ôtant à la *Cyropédie* le nom d'histoire, nous ne prétendons pas affirmer que ce ne soit qu'un roman politique. Il est très-probable que Xénophon a fait entrer dans cet ouvrage une grande partie de ce qu'il avoit pu apprendre de la vie de Cyrus, et qu'il a péché, le moins qu'il a pu, contre la vérité historique, contre l'exactitude

géographique et la vraisemblance des mœurs, ou ce qu'on peut appeler le *Costume*.

Il faut cependant convenir qu'à ce dernier égard il n'est pas exempt de reproches. Son *Jupiter roi* et son *Jupiter patrius* conviennent assez mal à la religion des Perses. Il en faut dire autant des *Dioscures*, que les Perses ne devoient pas connoître ; comment encore n'être pas choqué de la comparaison que fait un compagnon de Cyrus, de la cavalerie avec les Centaures ? Enfin est-il vraisemblable que Cyrus ait connu les Grecs avant de commencer ses conquêtes ?

Quant à ce que dit Xénophon de la mort de son héros ; quoiqu'en dise Hutchinson, nous ne voyons aucune raison de préférer son témoignage, non à celui d'Hérodote, qui pouvoit n'être pas mieux instruit, mais à celui de Ctésias, qui quoiqu'il n'eût pas le bonheur de plaire aux Grecs, n'en fut peut-être pas moins véridique. Le reproche qu'on fait à ce dernier d'avoir voulu flatter les Perses, pour qui l'on prétend qu'il écrivit, ne doit pas du moins tomber sur ce qu'il dit de la mort de Cyrus ; puisque son récit est moins honorable pour ce prince et pour sa nation que celui de Xénophon.

Nous exhortons ceux qui ont lu la *Cyropédie*

dans leur jeunesse à la relire dans un âge plus mûr, avec toute l'attention que méritent les excellentes leçons dont elle est remplie.

On a mis en question si Xénophon étoit l'auteur de la retraite des dix mille, plutôt qu'un certain Thémistogène, à qui Xénophon lui-même attribue cet ouvrage; en quoi il a été suivi par Suidas. On trouve en effet dans les premiers livres quelques passages qui semblent prouver que l'historien de cette expédition mémorable n'en avoit pas été témoin oculaire, et l'avoit décrite sur ce qu'il en avoit pu apprendre.

Mais, pour peu qu'on lise avec attention tout cet ouvrage, on remarquera aisément que Xénophon seul a pu en être l'auteur, et qu'il a même oublié en cent endroits qu'il s'étoit proposé de le donner sous un autre nom. La modestie avec laquelle il parle de lui-même, et les détails dans lesquels il entre cependant sur sa conduite, sur ses desseins, sur ses plus secrètes pensées; l'art avec lequel il expose tous les faits qui lui font le plus d'honneur, sans paroître en avoir le dessein; enfin son attention continuelle à mettre sa conduite dans le plus grand et le plus beau jour, et les graces de son style enchanteur et inimitable, font

nécessairement tomber le masque sous lequel Xénophon a voulu se cacher.

Il y a plus encore : c'est qu'on peut assurer que Xénophon n'a écrit les sept livres de l'expédition de Cyrus le jeune qu'après avoir composé l'histoire du grand Cyrus ; la preuve en est qu'au chapitre 9 du premier livre, il parle de l'éducation que les Perses recevoient à la porte du roi, d'une manière qui seroit inintelligible, si on n'en trouvoit pas l'explication dans le dernier livre de la Cyropédie. Mais dans l'un et l'autre ouvrage il paroît faire grand cas de cette éducation, qui pourtant n'étoit qu'une imitation imparfaite de celle des anciens Perses. Elles avoient toutes les deux de grands avantages, auxquels il ne paroît pas que l'on ait même pensé dans aucun des gouvernemens modernes ; tant on a négligé cette partie importante de l'administration. Les jeunes gens vivoient dès leurs premières années avec ceux qu'ils devoient remplacer un jour ; ils les voyoient dans l'exercice de leurs fonctions, et ne les voyoient, pour ainsi dire, qu'au pied du trône, autour duquel régnoit la plus grande décence ; et d'où par- toient tout à la fois et les châtimens que méritoient les crimes ou les fautes, et les récompenses dues aux belles actions. C'est ainsi, dit

Xénophon, que, dès leur première jeunesse, ils apprennent à commander et à obéir. Ils se familiarisent encore avec les principes d'équité qui ont besoin d'être développés en nous par le spectacle des jugemens, des récompenses, des punitions, des succès et des revers, qui le plus souvent sont le prix ou la peine de la bonne ou de la mauvaise conduite.

A cet avantage d'une expérience prématurée et d'un enseignement pratique, se joignoit l'avantage encore plus grand de rapprocher les deux âges extrêmes de la vie humaine. Il semble que la nature ait pourvu elle-même à l'éducation de la jeunesse, en donnant aux vieillards deux penchans, dont l'un les rend malheureux, et l'autre, impatiens et incommodes. Le premier est celui qu'ils ont pour les jeunes gens, auxquels ils s'attachent avec une facilité singulière, quoiqu'ils en soient souvent rebutés; l'autre est leur loquacité, qu'on regarde comme un défaut, mais qui seroit de la plus grande utilité si l'on savoit en profiter. Elle rendroit propre aux jeunes gens l'expérience des vieillards; elle produiroit une tradition de faits, de maximes, de mœurs, qui donneroit de la consistance au caractère national; elle affermiroit même les gouvernemens et épargneroit à une

nation la plus grande partie des fautes et des vices par lesquels chaque génération doit apprendre à son tour à se corriger ; ce qu'elle apprend toujours trop tard.

L'éducation moderne exclut tous ces avantages, en séparant les jeunes gens des vieillards, lorsqu'il faudroit que ceux-là s'accoutumassent à respecter ceux-ci, et acquissent à leur égard une docilité, dont ils tireroient de grands avantages quand le temps viendroit pour eux de remplir les devoirs de la société.

Ce qu'étoit la porte du roi pour la grande noblesse de Perse, la porte du Satrape l'étoit dans chaque Satrapie pour les Perses qui y avoient leur domicile ; et malgré la corruption qui s'étoit glissée dans toutes les parties du gouvernement, Xénophon remarque encore, au temps de Cyrus le jeune, des effets surprenans de l'éducation nationale des Perses ; mais elle n'influoit presque plus sur la constitution militaire, qui dès-lors étoit très-mauvaise dans ce vaste empire, par une raison très-simple, mais qui mérite d'être examinée.

Chaque seigneur perse devoit fournir un certain nombre de soldats à proportion de l'étendue du district où il commandoit, et ces soldats devoient être des hommes libres, élevés comme

tels. Mais pour gagner la solde qui passoit par leurs mains, les grands enrôloient leurs valets de toute espèce, les cuisiniers, les parfumeurs, les boulangers, les baigneurs et autres gens semblables qui n'avoient que le nom de soldats; troupe vile et méprisable, qu'on ne conduisoit à l'ennemi que le fouet ou le bâton à la main. C'étoit au bruit de ces instrumens et sous ces dignes auspices que l'armée d'un Satrape alloit au combat.

Aussi vit-on tous les barbares que Cyrus avoit rassemblés pour combattre son frère, prendre la fuite et se cacher à la vue des dix mille Grecs soudoyés qui campoient avec eux, parce que ceux-ci, après avoir manœuvré devant Cyrus, firent un mouvement rapide pour rentrer dans leur quartier.

Ce que nous venons de dire explique comment Cyrus, avec douze mille huit cents Grecs et cent mille Barbares, crut parvenir à détrôner son frère qui, quoique surpris et n'ayant pu rassembler toutes ses troupes, lui opposa cependant une armée de neuf cent mille hommes. Cyrus comptoit uniquement sur les Grecs, et ne parut mener des Barbares avec lui que pour épargner aux Grecs les fatigues de la campagne, empêcher qu'ils ne fussent effrayés de leur soli-

tude, et en imposer aux peuples. Sa confiance dans un corps aussi peu nombreux ne l'auroit pas trompé, s'il eût survécu à sa victoire; car elle se déclara pour les Grecs. En supposant qu'Alexandre connût l'histoire de cette expédition, la hardiesse qu'il eut d'attaquer l'empire du grand roi à la tête de trente mille hommes, n'a plus rien qui doive nous surprendre. Cyrus avoit eu besoin d'un courage beaucoup plus grand.

Mais quels étoient ces treize mille Grecs sur qui Cyrus fonda l'espérance de détrôner Artaxerxès? « La plupart n'étoient pas venus » trouver Cyrus par aucun besoin qu'ils eussent » de servir pour gagner leur vie; mais, attirés » par la réputation de vertu que ce prince s'étoit » acquise, les uns s'étoient rangés sous ses dra- » peaux et lui avoient amené ceux de leurs » concitoyens qui avoient dissipé leur patri- » moine; d'autres s'étoient enfuis de la maison » paternelle; d'autres enfin avoient quitté leurs » enfans dans l'espérance de s'enrichir avec » Cyrus et de revenir ensuite chez eux avec ce » qu'ils auroient amassé ». Tous avoient une patrie, une famille, un état auquel ils n'avoient eu garde de renoncer; et c'est la raison, dit Xénophon, pour laquelle il ne put les déter-

miner à faire une conquête facile en Asie et à y fonder une colonie qui eût été la plus puissante et bientôt la plus riche de tout le Pont.

C'est une réflexion que l'on ne fait pas assez communément lorsqu'on parle des Grecs, et que de leur histoire on tire des argumens en faveur de la liberté.

Ces Grecs qui firent de si grandes choses étoient sans doute des peuples libres. Mais cette liberté n'étoit pas celle de la vile populace, des artisans, par exemple, et des manouvriers. Ce que sont parmi nous les dernières classes du peuple, c'étoient en Grèce des esclaves ou de simples habitans. Un citoyen, au milieu de cette foule de serfs et d'artisans, étoit un homme distingué qui avoit une supériorité marquée sur un grand nombre d'hommes, et qui devoit être bien pauvre s'il n'avoit pas lui-même des esclaves. Il savoit ce que c'étoit que la liberté, et il le savoit par comparaison; c'étoit encore ainsi que son ame s'élevoit, se fortifioit, s'ennobli-soit. Un simple soldat étoit un homme à qui l'on devoit des égards, que son général n'eût osé frapper et qui pouvoit devenir son juge. Si l'on conçoit de quelle ressource étoit pour l'éducation la haute idée qu'on donnoit à un citoyen de son état, on n'aura garde sans doute de

comparer les peuples grecs à ce qui est peuple chez nous, et les citoyens de Sparte ou d'Athènes à nos bourgeois; mais en même temps on ne sera plus surpris de tout ce que firent les Miltiade, les Cimon, les Xénophon, à la tête de ces hommes d'élite qui avoient reçu une éducation vraiment nationale, dont le corps avoit été endurci par toutes sortes d'exercices, qui ne faisoient la guerre qu'après l'avoir apprise, dont l'esprit s'étoit développé par l'habitude de juger, de choisir, de réprover, et dont l'ame s'étoit élevée aux sentimens d'où naît le courage, à l'aide de cette supériorité que leur naissance leur donnoit sur un grand nombre d'hommes.

Ces remarques font disparoître, ce nous semble, la témérité de l'entreprise de Cyrus et le prodige de la retraite de ces dix mille Grecs que Xénophon et ses collègues ramenèrent dans la Grèce à travers un pays immense, malgré les plus grands obstacles, et après avoir remporté autant de victoires qu'ils rencontrèrent d'ennemis sur leur route.

Il fallut sans doute beaucoup d'habileté dans les chefs, d'union entr'eux, de docilité dans les soldats, pour exécuter une retraite si extraordinaire; mais la nécessité leur donna presque

toutes ces vertus, qui les abandonnèrent aussi presque toutes avec elle. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que dix mille hommes se soient fait une nécessité de retourner dans leur patrie ou de mourir libres, lorsque la plupart d'entr'eux pouvoient espérer la vie et même des établissemens avantageux du plus grand-monarque qui fût alors. Mais Xénophon nous a encore expliqué ce prodige. C'étoient tous des citoyens qui avoient une patrie et qui ne pouvoient y renoncer. Dès que leurs affaires furent moins désespérées, ils se retrouvèrent aussi jaloux de leur liberté civile, aussi prompts à soupçonner et à accuser leurs chefs, et ceux-ci aussi jaloux du commandement et aussi divisés que l'étoient alors tous les peuples de la Grèce sous la dure et cruelle domination des Spartiates. C'est à cette époque sur-tout que commencent à se déployer les talens du disciple de Socrate.

La conduite et les discours de Xénophon à cette époque méritent sur-tout d'être étudiés par ceux que leur état appelle à manier les esprits de la multitude ou de toute assemblée quelconque; car toute compagnie, pour peu qu'elle soit nombreuse et quels qu'en soient les membres, est peuple ou à-peu-près.

Il n'est pas besoin de recommander aux militaires la lecture de cet ouvrage, où ils trouveront plus que des manœuvres; mais il est peut-être besoin de la conseiller à ceux qui, sans être ni magistrats, ni guerriers, sont obligés de traiter avec les hommes, de manier les grandes affaires, et de calculer la valeur des nations.

Nous observerons ici, pour justifier nos remarques sur les œuvres de Xénophon, que presque tout est perdu pour nous dans les meilleurs des auteurs classiques, parce que le plus souvent on ne lit plus ceux de leurs ouvrages qu'on n'a pas lus en faisant ses études, et qu'on relit encore moins ceux dont on a fait une lecture ennuyeuse et presque inutile dans les classes. Il peut donc être utile de présenter sous une autre face ces monumens de la sage antiquité, et de faire soupçonner du moins à ceux qui ne les connoissoient pas, ou qui les connoissoient mal, qu'ils peuvent être bons à autre chose qu'à l'étude du grec et du latin.

Quand on compare les écrits de Xénophon avec l'histoire de sa vie, on ne peut douter que ce philosophe n'eût conçu l'aversion la plus décidée pour le gouvernement démocratique, et sur-tout qu'il ne donnât la préférence à la monarchie sur toutes les autres formes d'adminis-

tration. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que Platon, rival de Xénophon, avoit adopté les mêmes sentimens, et les a exprimés plus fortement encore dans son traité de la justice. On pourroit en conclure que Socrate avoit pensé de même, ce qui ajouteroit un grand poids à l'autorité de ses disciples, qui par eux-mêmes sont très-dignes de foi lorsqu'ils parlent des inconvéniens sans nombre de la démocratie. Mais ce gouvernement, quand Socrate n'en eût pas dévoilé les vices, n'en eût pas paru moins odieux à deux philosophes tels que Platon et Xénophon. Ces hommes ne devoient pas chercher à plaire au peuple d'Athènes, peuple qui n'aimoit rien de ce qu'il étoit forcé d'admirer, et qui proscrivoit la vertu, parce qu'il en redoutoit l'empire.

Agésilas, roi de Sparte, mérita que Xénophon consacra un ouvrage particulier à sa louange; mais, osons le dire, il ne méritoit pas que cet écrivain, d'ailleurs admirable, départât ses autres productions par un panégyrique, dont la lecture n'est supportable que par les détails qu'il renferme, et dont l'ensemble paroît tout à la fois et monotone et décousu. Ce n'est pas en louant tout dans un auteur excellent qu'on lui rend un hommage digne de lui,

lui, et l'on peut douter du talent de Xénophon pour les panégyriques sans lui rien ôter de sa gloire.

La comparaison qu'il fait d'Agésilas avec le roi de Perse mérite d'être remarquée.

Le roi de Perse croyoit se rendre respectable en se faisant voir rarement. Agésilas au contraire aimoit à se montrer; il pensoit que le grand jour devoit éclairer la vertu, et que l'obscurité étoit un voile dont le vice seul avoit besoin. Le grand roi mettoit une partie de sa dignité à délibérer, à agir avec lenteur. Agésilas n'étoit jamais plus content que lorsqu'on ne le quittoit pas sans avoir obtenu ce qu'on lui demandoit.

L'étiquette de la cour de Perse a quelquefois été celle de plusieurs cours européennes; mais Agésilas enleva des provinces entières au grand roi, avant que ce grave monarque eût pris aucunes mesures pour les mettre en état de défense. Agésilas croyoit que l'activité étoit une vertu royale, et l'indolence un vice plus déplacé sur le trône que par-tout ailleurs.

Pour faire sentir les défauts que nous croyons remarquer dans ce panégyrique, il faudroit en présenter la marche méthodique et pesante,

c'est-à-dire, le traduire d'un bout à l'autre, et ce n'est point-là notre dessein.

En changeant de sujet, Xénophon rentre dans tous les droits qu'il a sur notre admiration. Son traité sur le gouvernement de Lacédémone est un chef-d'œuvre de politique. On y voit qu'aux yeux de ce vaste génie, la science du gouvernement n'étoit point l'art de prendre les hommes tels qu'ils sont, mais l'art de les former tels qu'on veut qu'ils soient. Jamais Lycurgue ne fut mieux loué que par Xénophon; c'est que personne ne sut mieux que Xénophon sonder la profondeur des principes et saisir l'esprit des lois de Lycurgue.

Le législateur de Sparte, en se proposant de former des hommes, étendit ses vues jusques sur l'éducation et les occupations ordinaires des femmes.

Loin d'approuver les mariages disproportionnés par la naissance, il condamna ceux qui ne l'étoient même que pour l'âge; et s'il ne les proscrivit pas, il autorisa le déshonneur de tout vieillard qui prendroit une jeune femme. C'étoit à des hommes de néant qu'étoit confiée l'éducation des jeunes gens dans les autres républiques de la Grèce; on les abandonnoit à eux-

mêmes dans l'âge où le besoin des conseils et des leçons se fait le plus sentir ; où ces leçons et ces conseils deviennent les plus utiles ; où la conduite enfin décide presque toujours du reste de la vie.

Lycurgue donna à la jeunesse spartiate des gouverneurs publics , personnages aussi considérables par l'importance de cet emploi que recommandables par leur propre sagesse. Chaque âge avoit ses surveillans ; mais sans entrer dans des détails déjà connus, nous ferons seulement une remarque : c'est que , sans établir l'égalité des biens, Lycurgue sut ôter à l'opulence presque tout ce qu'elle a d'appas, et anéantir en quelque sorte les inconvéniens de la pauvreté. Par lui les citoyens de Sparte devinrent des hommes supérieurs aux besoins physiques, parce qu'ils en connoissoient peu et qu'ils pouvoient toujours les satisfaire : affranchie de cette servitude, leur ame n'avoit plus de sensibilité que pour les besoins moraux que lui avoit fait contracter une éducation vraiment patriotique ; ces besoins étoient pour chaque Spartiate la guerre même et la gloire personnelle qu'il en attendoit, le salut, la gloire et la supériorité de sa patrie sur tous les peuples du monde. Mais s'il n'y avoit pas eu d'Hilotes, peut - être n'y

auroit - il point eu de Spartiates. Voilà comment Xénophon explique le problème par lequel commence son traité, problème qu'il énonce en ces termes : « Quand j'ai fait attention que » Sparte est une des villes les moins peuplées » que je connoisse, et que cependant Sparte a » été la plus puissante et la plus renommée des » villes de la Grèce, j'ai admiré comment avoit » pu s'opérer un pareil phénomène ».

Si l'on eût dit aux Spartiates, rougissez de votre pauvreté, à quoi vous sert votre amour forcé pour les armes? Aimez les richesses, qui, loin de vous dégrader, feront briller vos vertus d'un nouvel éclat; construisez des vaisseaux, enrichissez votre patrie des dépouilles de l'Égypte et de la Syrie, d'autres combattront pour vous; les Hilotes ont des bras et peuvent vous remplacer. Lorsque vous serez devenus riches, vous paierez leurs services, vous les commanderez ou vous laisserez ce droit à vos enfans. Si, dis-je, on eût donné ce conseil aux Spartiates, pense-t-on qu'ils l'eussent suivi, du moins quand le vice et la décadence de leur gouvernement n'avoient pas encore justifié les lois singulières du sage Lycurgue? Et s'ils l'avoient suivi, n'auroient-ils pas consommé tout d'un coup la révolution qui commença chez

eux par l'amour du butin , espèce de richesse qui dans ses principes est cependant bien différente de celle qu'engendre le commerce ? Sparte n'eût plus été qu'une foible émule d'Athènes. Voyons donc ce qu'étoit Athènes , malgré l'avantage qu'elle avoit eu de prévenir les autres villes de la Grèce et de prendre sur leur commerce un empire qui leur ôtoit jusqu'aux moyens de devenir ses rivales. C'est encore Xénophon qui va nous instruire ; c'est l'analyse de ses deux traités sur le gouvernement d'Athènes et sur ses revenus qui servira de réponse à la question que nous venons de proposer.

Athènes ayant une fois préféré la démocratie , qui est l'empire des méchans sur les bons , à toutes les autres formes de gouvernement , il faut avouer que les mesures qu'elle prit pour maintenir sa constitution ne pouvoient pas être meilleures. En effet , il falloit dès-lors que le pouvoir des hommes pauvres et sans naissance l'emportât sur celui des nobles et des riches , puisque c'étoient ceux-là qui construisoient , qui montoient les vaisseaux , et qui , par leur industrie , faisoient la richesse , et conséquemment toute la puissance de la république. Le peuple n'avoit garde cependant de

réclamer les emplois qui n'étoient que périlleux sans être lucratifs, mais il se réservait tous les postes auxquels étoient attachés de bons émolumens. Il étoit essentiel à la démocratie que les plébéiens accrussent leur aisance et que tous les profits fussent pour eux ; c'étoit le seul moyen de conserver au peuple sa supériorité. Les nobles devoient exposer sans cesse et leur vie et leur réputation sans jamais recevoir aucune espèce d'accroissement. Il eût été trop dangereux d'ajouter cet avantage à ceux que leur donnoit l'éducation sur un peuple grossier et insolent. Les créatures du peuple, aussi vicieuses que lui, parce qu'elles étoient prises dans son sein, étoient comme les favoris d'un despote, qui les détruit comme il les a créés, parce qu'ils ne sont rien que par lui et ne valent pas mieux que lui.

Le peuple d'Athènes n'attendoit rien de bon des vils orateurs auxquels il permettoit de parler ; mais il n'en craignoit rien, et il se seroit craint lui-même s'il se fût exposé à l'éloquence des honnêtes gens, dont les vues devoient nécessairement être contraires aux siennes, parce que son pouvoir leur étoit odieux. Il n'étoit pas permis de frapper un esclave insolent à Athènes, parce que le peuple vouloit être respecté dans

son image, et que par l'extérieur rien ne ressembloit mieux à un esclave qu'un plébéien.

Quelques-uns de ces esclaves vivoient dans l'opulence et le faste, et le peuple le souffroit; ce qui n'est point étonnant, parce que là où la puissance navale est le produit des richesses, il faut être esclave des esclaves à qui l'on ne paie aucun salaire, et de qui l'on retire un profit plus considérable que des hommes libres qu'il faut payer.

Le peuple d'Athènes n'abolit point les arts libéraux, parce que les frais de leur encouragement et des fêtes qu'ils embellissoient ne tomboient que sur les riches. Ainsi ce même peuple se faisoit payer pour monter les vaisseaux de guerre que le riche commandoit pour se ruiner encore.

Ce peuple ne traitoit pas mieux les nobles chez ses alliés qu'au sein d'Athènes même, parce qu'il craignoit que ces nobles, dont il devoit être haï, ne favorisassent leurs semblables et ne les aidassent à changer la forme du gouvernement. Il prenoit peu d'intérêt à la prospérité de ses alliés, ce qui eût cependant augmenté les revenus publics; ce qu'il avoit à cœur, c'étoit de voir les nobles plier sous des gens de néant, et les riches lui dis-

tribuer leurs biens pour éviter la mort ou la proscription. C'étoit dans les mêmes vues qu'il avoit forcé ses alliés de venir plaider à Athènes où l'on n'avoit garde de leur accorder prompte justice , pour jouir plus long - temps de leur humiliation , et sur - tout pour procurer aux artisans , aux cabaretiers et autres gens de cette espèce un gain plus considérable.

L'Athénien s'étoit rendu très-habile et très-redoutable dans la marine , mais ses forces de terre étoient à peine supérieures à celles de chacun de ses alliés ; il est vrai qu'heureusement pour lui ses alliés se trouvoient presque tous dans les îles , de sorte qu'étant maître de la mer , il pouvoit aisément empêcher la jonction des rebelles , ou , si jamais elle avoit lieu , les en punir par la famine ; car toutes ces îles n'étoient pas assez étendues pour pouvoir nourrir une grande armée.

Quelques villes du continent , soumises aux Athéniens , ne portoient tranquillement le joug que parce qu'elles ne pouvoient subsister sans faire le commerce , et que d'ailleurs étant pour la plupart situées sur la côte , les Athéniens pouvoient à tout instant les surprendre et ravager leur territoire. C'étoit-là un des avantages que donnoit aux Athéniens la supériorité de leur

marine. De plus, ils n'avoient point à redouter les horreurs de la disette, et rien ne les empêchoit d'attirer dans leur ville toutes les richesses de la Grèce. Il ne manquoit à Athènes que d'être située dans une île pour avoir aussi peu à craindre ses ennemis qu'il lui étoit facile de les tenir dans des alarmes perpétuelles, et sur-tout pour n'avoir jamais à redouter que les auteurs d'une révolution lui vissent du dehors. Privés de cet avantage, dit Xénophon, les Athéniens se sont accoutumés à laisser ravager leurs terres dans le continent. Les plébéiens n'en prennent nul souci, parce qu'ils n'y possèdent rien; toute leur ressource, tous leurs biens sont dans les îles. D'ailleurs ils savent qu'ils ne pourroient se mettre en état de défendre leur territoire sans hasarder des biens plus grands encore, et que si toute leur puissance n'étoit pas dans leurs vaisseaux, le peuple perdrait une grande partie de son crédit et de son autorité. Ce peuple ne songeoit qu'à jouir, qu'à dominer; nulle part il n'y avoit tant de fêtes; nulle part on ne voyoit tant d'assemblées destinées au jugement des procès, et nulle part la justice n'étoit plus mal rendue. Les magistrats qui prévariquoient n'étoient pas même punis; parce qu'ils étoient la plupart plébéiens, et que le peuple voyoit ses vices en eux, sans étonne-

ment comme sans indignation. Si l'un d'eux étoit destitué, c'étoit sans perdre son honneur, qu'en effet il ne pouvoit pas perdre, puisque sa plus grande punition consistoit à redevenir ce qu'il avoit été, et à rentrer dans la foule de ce même peuple qu'il venoit d'avoir pour juge.

Xénophon parle d'un avantage qu'avoit la démocratie sur tout autre gouvernement : c'est que jamais la république n'étoit gênée par les traités, parce que le peuple désavouoit et les orateurs qui l'avoient séduit, et la délibération qui avoit été prise, et les négociateurs qui avoient transigé, et que la honte d'une conduite si odieuse ne retomboit sur personne en particulier; aux yeux du peuple, qu'est-ce que la honte lorsqu'elle tombe sur tout le peuple?

On conçoit aisément comment Athènes ne fournissoit qu'un très-petit nombre de troupes de terre; car il n'y avoit que les gens aisés qui pussent recevoir une éducation telle qu'il le falloit alors pour qu'un guerrier pût se mesurer avec les autres guerriers de la Grèce. Il falloit entretenir par de continuels exercices ce qu'avoit fait l'éducation, et il n'y avoit rien à gagner à tout cela. L'unique passion du peuple d'Athènes étoit de gagner et de jouir; les besoins les plus pressans le tenoient sans cesse au-dessous de

ces besoins moraux qui font les vrais guerriers.

Au tableau que nous venons de tracer sur le dessin de Xénophon , qu'on joigne ce que Socrate dit de la démocratie dans les ouvrages de Platon ; qu'on y joigne les idées de ce dernier sur la manière de former un corps militaire ; et l'on verra d'un côté que l'égalité des citoyens est incompatible avec une bonne constitution militaire , et de l'autre que l'amour de la gloire et de la patrie trouve bien peu de place dans le cœur borné des hommes lorsqu'il s'est ouvert à l'amour du gain.

Platon créa une chimère ; la politique de Xénophon fut bien plus adroite sans être moins profonde. On ne s'aviserait pas peut-être d'en chercher la preuve dans son traité des revenus , et c'est pourtant-là qu'elle se trouve.

Pour changer le système militaire d'Athènes , et par ce changement amener celui de la constitution , il falloit premièrement intéresser le peuple à la défense du continent ; en second lieu procurer à tous les citoyens , exclusivement aux habitans qui ne l'étoient pas , une aisance qui les mît à portée de recevoir une bonne éducation et de se livrer tout entier à l'étude des beaux arts , et sur-tout aux exercices militaires.

Pour parvenir à ce but, Xénophon commença par prouver la bonté de ce territoire que le peuple abandonnoit au premier ennemi qui vouloit le ravager. Ensuite il vanta la richesse de ses mines d'argent, et prouva, ou prétendit prouver, qu'elles étoient inépuisables. De-là il passa à l'exemple de quelques particuliers, qui, louant leurs esclaves pour l'exploitation des mines étrangères, s'étoient fait un très-gros revenu; d'où il conclut que, si le peuple d'Athènes vouloit acheter des esclaves publics et les employer pour son compte à l'exploitation de ses propres mines, il lui seroit aisé d'en porter en peu de temps le produit assez haut pour que tous les Athéniens pussent être nourris aux dépens du public et vivre dans l'abondance. Mais comme ces mines étoient dans le continent, un pareil établissement devenoit impossible sans une bonne armée de terre, et Xénophon le savoit bien; mais il croyoit pouvoir former cette armée au moyen du projet qu'il avoit de mettre tous les citoyens en état de n'avoir pas besoin de gagner pour vivre, et de s'adonner tout entiers aux exercices et du corps et de l'esprit, qui formoient les guerriers. Il prouvoit que dès-lors le peuple d'Athènes n'ayant plus ni motif pour ruiner ses alliés, ni raison pour

les affoiblir , pouvant se passer en même-temps des exactions par lesquelles il écrasoit le commerce des étrangers , et conséquemment le sien propre , ses autres revenus , loin de diminuer , devoient s'accroître considérablement ; que son crédit cimenté par la justice , et par la bienveillance du reste de la Grèce , deviendrait et plus grand et plus solide , et qu'enfin ses dépenses diminueroient par la cessation des enrôlemens étrangers , qui jusqu'alors ne lui avoient donné que des défenseurs mercénaires.

Si ces conseils avoient été suivis , Xénophon eût fait des Athéniens autant de Spartiates , autant de nobles ; il auroit relegué les vices de la bassesse et de la pauvreté dans un corps d'Hilotes employés aux mines , et dans la classe des simples habitans et des esclaves. Les Athéniens vertueux n'auroient plus craint la vertu et seroient devenus capables d'être heureux , et sous un gouvernement aristocratique , celui des meilleurs d'entr'eux , et même sous l'autorité d'un monarque ; au lieu que dans l'état où ils étoient , ils pouvoient avoir des tyrans , mais jamais des rois légitimes ni de sages magistrats. Le conseil de Xénophon fut méprisé , et Athènes , loin de se relever de ses derniers malheurs , devint de jour en jour plus mépri-

sable, et finit par n'avoir de réputation que celle que lui donnèrent ses rhéteurs et ses sophistes.

Nous ne nous arrêterons point à la chronologie de Xénophon; cet objet ne souffre pas de grandes difficultés; mais, après avoir jeté un coup-d'œil général sur les autres ouvrages de ce philosophe, nous croyons devoir le suivre un moment dans ses *Helléniques* ou *histoire grecque*.

Les événemens tracés par Xénophon dans son *histoire grecque* sont si parfaitement d'accord avec ses maximes politiques qu'on pourroit comparer cet ouvrage à la *Cyropédie* et le prendre pour un roman politique, si la vérité des faits contenus dans cette *histoire* n'étoit attestée par une foule d'autres monumens.

Nous avons vu ce que pensoit ce philosophe tant du gouvernement démocratique, dont Athènes, sa patrie, lui avoit fourni le modèle, que de l'aristocratie et de la monarchie modérée; comment il croyoit que devoit naître le courage dans l'ame des défenseurs de la patrie; comment, selon lui, ce courage devoit être joint à l'exemption des besoins inquiétans qui rapprochent l'homme de l'état de nature, c'est-à-dire, de la violence ou de la timidité; combien il est important que là où sont les possessions, là

aussi soit le courage , ainsi que l'autorité où le droit de participer à l'administration.

Presque chaque fait rapporté dans les Hélieniques est un exemple approprié à quelque'une des maximes qui prouvent la solidité de ces principes.

Au temps où finit l'histoire de Thucydide et commence celle de Xénophon , Sparte jouissoit d'une grande supériorité sur Athènes sa rivale ; elle lui disputoit même l'empire de la mer , mais uniquement avec l'argent du grand roi , le secours des satrapes et les vaisseaux de ses alliés ; elle avoit à peine elle-même quelques galères.

Cependant , il étoit presque sans exemple qu'une armée spartiate eût été défaite , et telle étoit l'influence de l'esprit qui , dans cette république , animoit tous les membres de l'état , que la victoire suivoit ses drapeaux , lors même que ses armées n'étoient composées que d'alliés et de nouveaux citoyens. On appelloit ainsi ceux qui , sans être Spartiates , partageoient inégalement l'honneur d'appartenir à cette république. On distinguoit les véritables Spartiates par le titre d'égaux ; titre qui marquoit la plénitude des droits dont ils jouissoient à raison de leur origine et qu'ils méritoient par une valeur et

des sentimens supérieurs à tout ce qu'on admiroit dans le reste de la Grèce.

Une poignée d'hommes de cette trempe changeoit ou fixoit les destinées de toute une province; et quoique la mer séparât Lacédémone de la plupart des contrées où elle faisoit respecter ses lois, une bataille navale, quel qu'en fût le succès, n'opéroit pas un changement sensible ou durable dans l'état de ses affaires, parce qu'on ne ferme point la mer comme on bloque une ville, et que la constance des Spartiates suppléoit à leur habileté et souvent même à la fortune qui, sur la mer, sembloit s'être déclarée en faveur des seuls Athéniens.

Le premier livre des Helléniques, outre plusieurs événemens moins remarquables et la conduite singulière des Athéniens à l'égard d'Alcibiade qui les servoit quoique banni, qu'ils aimoient et outrageoient tour-à-tour, mais qu'ils ne cessoient d'admirer et de craindre, offre tout à la fois une preuve frappante de ce que nous venons de dire, et un exemple à jamais mémorable de l'insolence démocratique et des heureux effets d'un bon gouvernement. Nous voulons parler de la fameuse bataille des Arginuses, dont la perte eût entraîné celle d'Athènes, et dont le gain la conduisit également à sa ruine, parce

parce que le peuple d'Athènes ne put porter ce retour de prospérité.

Les Athéniens étoient bien supérieurs aux Spartiates pour le nombre des vaisseaux, et le pilote de Callicratidas, commandant de la flotte lacédémonienne, lui conseilloit d'éviter le combat. « Ma mort, répondit Callicratidas, ne » rendra pas Sparte moins heureuse, et il seroit » honteux de fuir ».

Callicratidas périt dans le combat. De dix vaisseaux lacédémoniens neuf furent perdus. Les alliés de Sparte en perdirent soixante. La perte des Athéniens ne fut que de vingt-cinq vaisseaux; mais Etéonice, qui assiégeoit l'Athénien Conon dans Mitylène, sauva son armée et ce qui restoit auprès de lui de la flotte lacédémonienne.

Dix généraux, en comptant Conon, commandoient les forces navales d'Athènes lorsque la bataille des Arginuses fut gagnée. Ils furent tous cassés, à l'exception de Conon, et trois d'entr'eux se bannirent eux-mêmes : les six autres furent cités devant le peuple. Leur crime étoit de n'avoir pas secouru ceux des leurs, dont les vaisseaux avoient été coulés à fond dans le combat. Ils avoient pourtant détaché, dans ce dessein, quarante-six vaisseaux sous la

conduite de Théràmène et de quelques autres capitaines ; mais une tempête empêcha ceux-ci d'exécuter leur commission , et le peuple irrité vouloit immoler des victimes aux plébéiens qui avoient péri. Théràmène , pour se sauver , accusa les généraux. Ils se justifièrent complètement ; mais les vêtemens noirs et les pleurs des parens des soldats tués ranimèrent l'indignation du peuple. Le sénat fut consulté sur la forme du jugement , et le sénat perverti par l'animosité de la multitude régla une procédure contraire aux lois. Il fut prouvé qu'elle étoit illégale ; mais quel peuple ou quel tyran est arrêté par un si foible obstacle ? « Il seroit affreux , s'écria la multitude , qu'on ne permit pas au peuple de faire ce qu'il veut et comme il le veut ». Paroles terribles et qui caractérisent bien le despotisme démocratique. Mais ce qui le fait encore mieux connoître , c'est le sujet de la contestation. Il s'agissoit de juger six généraux par un seul suffrage , sans qu'il fût permis de supposer que les uns pouvoient être innocens et les autres coupables. Ils furent tous condamnés , et bientôt on vit arriver ce qu'avoit prédit un de leurs défenseurs. Le peuple , se livrant à des regrets tardifs et superflus , fit mettre en justice ceux qui l'avoient trompé.

Cependant un seul homme rétablissoit la marine de Sparte ; en moins d'un an Lisandre, lieutenant de la flotte lacédémonienne, surprit celle des Athéniens, que commandoit encore un grand nombre de généraux ; de cent quatre-vingts vaisseaux dont cette flotte étoit composée, neuf seulement échappèrent. Les Athéniens venoient de rendre un décret portant que l'on couperoit la main droite à tous les prisonniers qui seroient faits sur mer ; c'étoit encore là une des suites de la bataille des Arginuses. Leurs propres prisonniers payèrent de tout leur sang cet infâme décret, ainsi que la cruauté qu'ils avoient exercée à l'égard de deux galères ennemies, dont ils firent jeter tout l'équipage à la mer. Ce n'étoit pas la seule atrocité qu'eût commise cette république, où régnoit un peuple insolent. Tout ce qu'a de plus affreux l'abus de la victoire, cinq peuples que nomme Xénophon, et un beaucoup plus grand nombre qu'il ne nomme point, l'avoient éprouvé de la part des Athéniens. Après leur défaite, il ne leur resta pas un seul allié, hors les Samiens, qui avoient égorgé toute leur noblesse, et qui seuls étoient dignes d'aimer le joug d'Athènes. Par un décret, qui mérite d'être rapproché du précédent, il fut ordonné dans l'assemblée du peuple

de combler tous les ports de la république, hors un seul. En renonçant à la mer, il falloit se mettre en état de n'être pas accablé sur terre. Ce fut aussi l'objet des soins des Athéniens. Ils rétablirent dans leur honneur tous ceux qu'ils avoient dégradés. Ils devinrent tous la garnison de leur ville, mais déjà ils étoient assiégés par mer et par terre. Au bout de quelques mois, ils s'abandonnèrent à la discrétion de Sparte. Les alliés des Lacédémoniens vouloient qu'Athènes fut détruite. Thèbes sur-tout et Corinthe insistoient pour qu'on exterminât cette république insolente, qui en avoit exterminé tant d'autres, uniquement parce qu'elle l'avoit pu.

Non, dirent les Spartiates, Athènes ne périra pas. Elle a rendu de trop grands services à la Grèce. Ils lui accordèrent donc la paix à condition qu'elle renonceroit à l'empire de la mer, et qu'elle seroit leur alliée envers et contre tous. Du reste, les sages spartiates ne suivirent point l'exemple d'Athènes. Ils lui laissèrent la liberté de se gouverner à son gré. Mais le peuple, mécontent de ses lois, nomma trente commissaires pour les réformer, et ces commissaires devinrent les tyrans de leur patrie.

Il faut voir, dans Xénophon, comment les

meilleurs politiques conçurent alors que cette république devoit être refondue, pour devenir susceptible d'un gouvernement aristocratique ; comment en particulier les trente commissaires reconnurent qu'il devoit y avoir entr'eux et le peuple un corps intermédiaire, composé des meilleurs citoyens, c'est-à-dire, de ceux qui, à une plus grande aisance, et par conséquent à un plus grand intérêt, joignoient des sentimens plus élevés, un courage plus ferme, et une sorte de crédit, chacun sur une portion de la multitude ; comment enfin les trente commissaires, pour avoir fait un mauvais choix, parce que leurs intentions étoient mauvaises, au lieu de créer un corps intermédiaire, se donnèrent trois mille satellites, et devinrent eux-mêmes autant de tyrans. Ils finirent par en avoir le sort ; parce qu'ils ne furent ni assez sages, ni assez habiles pour vouloir par les lois, et que la volonté d'un homme, quand elle se montre à découvert, produit la volonté contraire dans un grand nombre d'hommes. Qu'on lise avec attention le second livre des Helléniques, qui contient toute l'histoire des trente tyrans, et l'on y trouvera les principes les plus lumineux sur la nature des différens gouvernemens. Nous n'avons fait qu'indiquer dans quel esprit il

faut lire ce morceau pour le lire utilement.

L'administration des trente tyrans n'avoit rien laissé de plus redoutable au peuple athénien qu'environ trois cents cavaliers qui avoient servi les tyrans. Leur perte fut résolue; on les envoya en Asie pour y servir aux ordres d'un général spartiate, qui devoit défendre les amis du jeune Cyrus contre Tisaphernes, autrefois son rival et alors son successeur dans le gouvernement de l'Asie. Ce fut par-là que commença la guerre entre Lacédémone et le grand-roi. Ce que peuvent de véritables guerriers contre des soldats mercenaires, ce que peut contre l'anarchie la discipline consacrée par les lois, ce que produit de malheurs la discorde des chefs sous un maître absolu qui ne voit que ses favoris dans les chefs de ses armées, et chez qui les plus grands événemens ne sont qu'un foible accessoire aux petits motifs qui font naître et nourrissent les intrigues de cour : tels sont les objets que nous offre l'histoire de cette guerre, où l'on vit Lacédémone lutter avec avantage contre l'énorme puissance du grand-roi. Deux généraux annuels l'avoient commencée du côté des Spartiates. Agésilas, qui venoit de monter sur le trône, la continua, dans l'espérance bien fondée d'enlever au roi de Perse toute l'Asie

mineure, et peut-être de faire plus encore. Il n'avoit pourtant amené que deux mille citoyens nouveaux, six mille alliés et trente Spartiates; mais il paroît que chaque Spartiate avoit avec soi une troupe de jeunes guerriers, qu'il appeloit ses camarades, et qui lui étoient particulièrement attachés. La guerre dont nous parlons, celle que Lacédémone fit aux Eléens qu'elle força de renoncer à l'empire dont ils jouissoient sur quelques villes, et l'histoire d'une conspiration tramée par un nouveau citoyen, nommé Cinadon, remplissent le troisième livre des Helléniques.

Cinadon, dont le seul défaut fut de n'être pas Spartiate et d'avoir une ame trop supérieure à la condition dans laquelle il étoit né, trouva peu de complices dignes d'opérer une révolution; il fut découvert, arrêté et puni comme s'il n'eût été qu'un scélérat ordinaire.

L'argent du grand-roi étoit plus à craindre que ses soldats, et ses négociateurs plus dangereux que ses généraux. Sparte ne méritoit pas de perdre ses alliés. S'ils lui étoient subordonnés, c'étoit sans préjudice de leur liberté; et l'influence qu'elle avoit sur leur gouvernement n'avoit d'autre effet que de l'affermir et d'en assurer les rênes dans la main des citoyens.

les plus notables. Sûre d'une supériorité que lui assuroit sa constitution et ses mœurs, elle ne s'abaissoit ni à des craintes, ni à des précautions minutieuses ; et, loin de maltraiter ses alliés, de les affoiblir, ou de leur dérober la connoissance de ses intérêts et des leurs, elle les appeloit dans ses conseils et ne prenoit le plus souvent ses résolutions que d'après ce qu'ils avoient décidé devoir être le plus avantageux à la confédération. Quand la guerre étoit résolue, Sparte fournissoit toujours des guerriers, mais elle laissoit à ses alliés le choix de donner des hommes ou de payer une somme fixe pour chaque homme qu'ils auroient dû mettre en campagne. Aussi vit-on plusieurs alliés de Sparte donner envers cette république des exemples de fidélité qu'Athènes eût à peine osé attendre de ses propres citoyens.

Mais enfin l'argent du grand-roi l'emporta à Thèbes, à Corinthe, et à Argos, où se trouvoient des chefs de faction turbulens et avides.

La première inquiétude des Thébains prouva leur injustice. N'espérant pas que les Lacédémoniens enfreignissent les conditions de l'alliance, ils prirent le parti d'allumer une guerre particulière pour parvenir à une rupture, qui de

leur côté eût quelque apparence de raison. Sparte avoit plusieurs sujets de plainte contre Thèbes; mais elle n'avoit pas cru que tout grief fût un motif de guerre. Elle saisit avec joie l'occasion de se venger, lorsqu'elle put le faire sans se rendre coupable d'une rupture.

Quelques échecs peu considérables que reçurent les Spartiates, inspirèrent aux Thébains une confiance qu'ils n'avoient pas eue en commençant la guerre. Pausanias, roi de Sparte, fut jugé coupable pour s'être conduit avec eux comme s'ils eussent été des ennemis dignes de Sparte; on le condamna à mort. Il se retira à Tegée, où il vécut encore long-temps, et Agésilas fut rappelé au secours de sa patrie. Il ramena en Grèce plus de troupes qu'il n'en avoit conduit en Asie, où pourtant il laissa quatre mille hommes pour protéger ses amis contre le roi de Perse.

Les ennemis voulurent profiter de son absence pour attaquer Sparte jusques dans son territoire; parce que, disoient-ils, les armées de Sparte s'accroissent à chaque pas qu'elles font en s'éloignant de chez elles, et deviennent toujours plus redoutables. C'étoit une ligue nouvelle qui formoit ce plan, mais il ne fut pas exécuté. La première bataille fut donnée

dans le territoire de Sicyone. Tous les alliés spartiates furent battus ; eux seuls vainquirent par-tout, et la défaite de leurs ennemis fut complète.

C'est un fait qui mérite toute l'attention des politiques que l'avantage singulier dont jouirent pendant long-temps les Spartiates d'être seuls invincibles entre tous les peuples de la Grèce, quoique ceux-ci eussent des guerriers vraiment dignes de ce nom, ainsi que nous l'avons observé en parlant de la retraite des dix mille.

On ne peut assigner, pour cause unique de cette supériorité, leur habileté dans quelques évolutions dont ils avoient seuls le secret, et que ne purent jamais imiter les autres Grecs. Quel que soit l'avantage que peut donner une manœuvre, il ne sera jamais tel que dans tous les cas il amène la victoire. C'est donc encore une fois aux mœurs de Sparte qu'il faut attribuer la supériorité de ses guerriers sur tous les autres Grecs. Une cohorte spartiate fut battue, pendant le cours de cette guerre, par l'imprudence de son chef. C'étoit alors un malheur sans exemple. Les parens des morts parurent en public avec des couronnes sur la tête, et en donnant tous les signes extérieurs de la

joie la plus vive ; ceux qui échappèrent au carnage mirent leurs parens en deuil. Il en fut de même après la bataille de Leuctres. De sept cents Spartiates qui se trouvèrent à cette journée fameuse , quatre cents restèrent sur la place. On envoya aussi-tôt leurs noms à leurs familles , et dès le jour suivant on vit tous leurs parens se montrer dans les places publiques , parés comme en un jour de fête , et avec l'air du plus grand contentement , tandis que les parens de ceux qui n'étoient pas morts , ou n'osoient se montrer , ou paroissoient en public les yeux baissés et l'air abattu.

Entre plusieurs causes de cette défaite , Xénophon compte la supériorité de la cavalerie thébaine sur celle des Spartiates. Celle-ci étoit mauvaise , dit-il , parce que c'étoit par les citoyens les plus riches que les chevaux étoient nourris , et par les plus foibles et les moins avides de gloire qu'ils étoient montés. Chaque Spartiate , destiné au service de la cavalerie , alloit prendre chez un riche et le cheval et l'équipage , et partoit pour faire campagne. C'étoit-là en effet une très-mauvaise institution. Notre gendarmerie fut autrefois la meilleure qu'il y eût en Europe , parce que le même gentilhomme qui étoit gendarme en temps de guerre , nour-

rissoit lui-même en temps de paix les chevaux dont il devoit se servir, et en étoit, pour ainsi dire, inséparable, comme l'avoient autrefois été les Perses. Il est même remarquable que, dans tous les temps et dans tous les pays, la meilleure cavalerie fut celle des contrées les plus propres à la nourriture des chevaux. Anne Comnène, voulant louer l'habileté de son père Alexis dans les exercices de la cavalerie, disoit qu'à l'aisance avec laquelle il manioit un cheval, et à la bonne grace qu'il avoit sous les armes, on l'eût pris pour un Français de Normandie.

La cavalerie thessalienne étoit la meilleure que connussent les Grecs, et Agésilas tint à grand honneur de l'avoir battue avec celle qu'il avoit formée en Asie; car c'étoit la seule qu'il eût amenée avec lui au secours de sa patrie.

Chez les Spartiates, l'amour de la gloire fit mépriser le service de la cavalerie; il inspira même de l'éloignement pour le service de l'infanterie légère. Les Spartiates n'eurent point de Pellastes chez eux, et les méprisèrent chez leurs ennemis. L'Athénien Iphicratès mit cette espèce de troupes en grande réputation, parce que, désespérant d'égaliser l'infanterie pesante

qu'il pouvoit avoir à la même infanterie qu'avoient les Spartiates, il s'appliqua entièrement à tirer partie de l'infanterie légère. Iphicratès fut un homme de génie et il eut de grands succès. Son exemple et ses leçons produisirent une révolution dans le militaire de la Grèce. Bientôt on préféra les Pellastes aux hommes d'armes. Mais toute révolution, pour être l'ouvrage d'un grand-homme, n'est pas toujours utile. La Grèce perdit sa gloire et déchut de sa puissance en peu de temps, pour avoir préféré les Pellastes aux Oplites. La phalange macédonienne auroit dû remettre en honneur cette espèce de troupes, s'il étoit aussi aisé de revenir aux anciennes institutions qu'il est facile d'en adopter de nouvelles.

Nous voudrions recueillir encore plusieurs traits remarquables que nous fournissent les Helleniques.

Sparte, qui refuse à ses amis, bannis d'une ville alliée, de les rétablir dans leur patrie pendant qu'elle y a garnison, et qui sollicite ensuite leur rétablissement; Sparte, à qui le chef des Pharsaliens demande quels secours elle peut lui donner pour se résoudre sur sa réponse ou à rester dans son alliance, ou à entrer dans celle de Jason, allié des Thébains; Sparte qui,

sur cette demande, répond cathégoriquement qu'elle n'est pas en état d'envoyer des secours suffisans aux Pharsaliens; Sparte qui refuse de détruire Athènes, et qui, dans sa plus grande humiliation, conserve des alliés qu'elle ne peut pas défendre; à qui, lorsqu'elle implore le secours d'Athènes sa rivale, Athènes même n'ose disputer le commandement de la Grèce sur terre; Sparte qui conseille aux Corinthiens et permet à tous ses autres alliés de faire leur paix particulière lorsqu'elle est résolue de s'exposer à tout elle-même en continuant la guerre; Sparte qui pense et se conduit ainsi, quoique déjà corrompue par une longue et brillante prospérité, et même, s'il en faut croire Platon, dès-lors très-vicieuse, offre à la politique un phénomène qui a dû paroître un mystère impénétrable au commun des observateurs, mais qui peut fournir et les leçons les plus utiles et les plus belles découvertes à ceux qui, assez curieux pour remonter aux causes et assez éclairés pour en calculer les effets, sont convaincus que ce qu'ont été les hommes dans un tel temps et dans un tel pays, les hommes de tous les pays et de tous les temps peuvent l'être avec les mêmes mœurs et des lois analogues à ces mœurs.

Quant aux politiques d'une autre classe, ils

puiseront une leçon utile dans l'exemple des Thébains, qui ne parvinrent à enlever aux Spartiates leur supériorité sur le reste de la Grèce, et à leur succéder en quelque sorte dans le premier rang que pour en être précipités peu de temps après, et livrer, en tombant, la Grèce énérvée à l'ambition de Philippe et de ses successeurs. Falloit-il répandre tant de sang pour se préparer une chute si terrible?

Au reste, en proposant le Spartiate à l'étude des politiques, nous sommes bien éloignés de croire que les autres peuples de la Grèce ne méritent pas leur attention. Ils en sont dignes presque tous, et parce qu'ils eurent tous des mœurs publiques et marquées, et plus encore, parce que leurs historiens possédoient au plus haut degré cette partie de la politique qui consiste dans la connoissance des hommes, de la meilleure manière de les employer, de l'harmonie des mœurs avec la constitution, de l'action de celle-ci sur les mœurs, et du degré d'influence qu'ont sur la politique extérieure des peuples leur administration intérieure, les vices et les vertus de leurs chefs, et la position physique, ainsi que la nature de leur territoire. Thèbes avec un chef tel qu'Epaminondas pouvoit dominer sur la Grèce à la place des

Spartiates ; privée d'un tel chef , elle aspirait vainement à ce sublime rôle. Les Thébains ne surent pas même achever de vaincre après la mort d'Epaminondas ; ce général connut bien mieux ses propres forces que celles de sa république.

C'est à la bataille de Mantinée que finit l'histoire de Xénophon. Ce philosophe , en rendant justice à Epaminondas , donne clairement à entendre que le héros thébain fit plus pour sa gloire que pour le véritable avantage de sa patrie.

Après avoir parcouru les autres ouvrages de Xénophon , nous nous arrêterons à celui qu'il a intitulé : *Hiéron ou le Tyran* , et non pas *sive de Rege* , comme a traduit Leunclavius. Les deux mots *Τυραννος* et *Βασιλευς* ne sont pas à beaucoup près synonymes dans notre auteur , comme il est aisé d'en juger par plusieurs passages , où il oppose la tyrannie à la royauté. Ce profond politique étoit bien éloigné de confondre ces deux choses , lui qui donnoit la préférence à la monarchie sur tout autre gouvernement , et qui néanmoins connoissoit tout le prix de la liberté.

Il ne confondoit pas même le pouvoir absolu d'un monarque persan avec le pouvoir forcé
d'un

d'un tyran. La légitimité du pouvoir apprivoise en quelque sorte le sujet et rassure le prince ; et cela seul constitue une différence essentielle entre le despote le plus absolu et un tyran ; celui-ci ayant sur-tout à redouter l'injustice de son usurpation , parce qu'il en résulte un état de guerre entre lui et ses concitoyens outragés. Mais, après avoir lu, dans l'éloge d'Agésilas , ce que dit Xénophon de la naissance de ce prince , peut-on douter qu'il n'ait bien connu la royauté ? L'origine d'Agésilas étoit divine ; ses concitoyens la rapportoient à Hercule , et par Hercule à Jupiter. Il descendoit d'une longue suite de rois. La royauté étoit attachée à son sang , et son sang consacroit la royauté ; car tel est un des grands avantages de l'hérédité ancienne d'une couronne , qu'elle ne permet pas au peuple d'imaginer que le sceptre puisse être en d'autres mains.

Nous avons trouvé dans les divers ouvrages de Xénophon un traité presque complet de politique , en tant que cette science est celle du gouvernement. Voulez-vous trouver l'exemple rare de la formation presque légitime d'une monarchie nouvelle ? Les Helléniques vous l'offriront dans la conduite que tint Jason pour parvenir à être élu Tâge de Thessalie. C'étoit le titre

qu'on donnoit au chef suprême de cette belle contrée, lorsque les différentes cités qui la partageoient se réunissoient sous un chef unique. Jason étoit déjà monarque; mais son pouvoir étoit encore nouveau, sa personne n'étoit point sacrée; à lui ne venoit point aboutir cet enchaînement de toutes les lois qui ne permet plus de séparer le pouvoir d'avec la personne en qui le pouvoir réside. Il fut assassiné, et n'eut pour successeurs que des tyrans; parce que chacun d'eux dut craindre le sort qu'il avoit fait subir à son prédécesseur, et prit, pour s'affermir, des précautions qui assurèrent sa perte et ne la retardèrent pas.

Ce morceau d'histoire paroît être une digression dans les Helléniques; mais il y est traité de manière qu'on ne peut douter de l'objet que s'est proposé Xénophon en l'y faisant entrer.

Dans Hiéron, ce philosophe anatomise, pour ainsi dire, le cœur d'un tyran, tant pour dégôûter de la tyrannie ceux qui pourroient être tentés d'y aspirer que pour examiner comment la tyrannie peut devenir un gouvernement légitime et durable, mais nullement pour prouver qu'un tyran doit abdiquer. C'est un dialogue entre Hiéron, tyran de Syracuse, et le poète.

Simonide. Celui-ci veut apprendre d'Hiéron quel motif si puissant peut engager un particulier à usurper l'autorité souveraine et à la retenir après l'avoir usurpée. Il suppose qu'il est des plaisirs réservés aux tyrans, et dont eux seuls doivent avoir l'idée. Hiéron assure que la tyrannie n'a que l'apparence des avantages qui la distinguent de l'état privé, et qu'elle émousse réellement tous les plaisirs des sens, éteint ceux du cœur et de l'esprit et leur substitue la crainte et la terreur.

Tout ce morceau respire la philosophie la plus profonde, quoiqu'il soit écrit très-simplement. On peut y renvoyer ceux dont l'aveugle humanité bouleverseroit toute société s'ils pouvoient passer de la théorie à la pratique; nous parlons de ces hommes qui s'attendrissent sur le malheur de certaines conditions, et s'irritent contre les prérogatives dont jouissent les classes les moins nombreuses. Qu'ils aillent à l'école de Xénophon : il leur apprendra que si la nécessité des classifications met entre les différens ordres une inégalité apparente, l'égalité s'y trouve très-réelle par la compensation que produisent les opinions, suivant lesquelles tout n'est pas un bien pour tous; la privation, par exemple, rend la jouissance plus piquante; et l'excès de la

jouissance , en épuisant les facultés , produit une privation continuelle et irremédiable , etc.

Si dans un état où le partage des richesses est très-inégal et la protection des lois très-puissante, on croit trouver des exceptions à cette égalité, c'est que jamais un Simonide n'a interrogé ces prétendus heureux, qui paroissent affranchis des devoirs et des maux attachés à l'humanité. Interrogez-les, et s'ils sont de bonne foi, ils diront avec Hiéron que, dans leur premier état, ils étoient mille fois plus heureux. C'est qu'ils jouissoient avec mesure, que leurs sens avoient le temps de se réparer, que les facultés de leur ame étoient plus exercées, et que tout, jusqu'au combat de l'industrie contre l'indigence, avoit pour eux des charmes, désormais engloutis par la satiété.

Hiéron prouve qu'il est bien loin d'avoir sur les autres hommes les avantages qu'on lui envie. Ce tyran fait voir en effet que ces avantages sont chimériques, pendant que les inconvéniens de la tyrannie sont réels et innombrables. Son cœur ne peut connoître ni les douceurs de l'amitié, ni les charmes de l'amour; la bienfaisance lui devient impraticable, parce que sans cesse épuisé par les largesses que lui arrachent ses satellites, il doit dépouiller les citoyens.

paisibles, et n'a jamais rien de reste pour les gens de bien dont il ne peut rien espérer. Il lui semble que les citoyens courageux ont toujours le bras levé sur sa tête, que les sages emploient leur habileté à tramer des complots, que les justes sont appelés par le peuple au gouvernement dont ils sont plus dignes que lui. Quels seront donc ses défenseurs? Des hommes corrompus, vicieux, qui ne le serviront qu'autant qu'il les mettra en état de contenter leurs passions. Ainsi loin qu'un tyran, qui n'est grand que par la grandeur de son état, puisse en augmenter la force et la prospérité, il l'énerve nécessairement en faisant de ses sujets autant de lâches et de misérables; car l'insolence que produit l'abondance lui est également funeste. Il craint les hommes libres, et se voit forcé de donner la liberté aux esclaves dont il a fait ses satellites; il lui faut des gardes armés et des sujets désarmés; il craint la trahison de ceux-là, sans pouvoir compter sur le secours de ceux-ci; il auroit besoin du rempart des lois, et il doit employer des étrangers dont l'intérêt est la seule loi, et dont un plus grand intérêt peut faire ses assassins. La tyrannie est donc une contradiction perpétuelle et en elle-même et dans tout ce qui l'accompagne; mais ce

qu'elle a encore de plus affreux est de devoir durer autant que la vie.

Comment un tyran, s'il abdique, restituera-t-il tout ce qu'il a volé? Comment dédommagera-t-il de leurs chaînes ceux qu'il en a chargés? Comment rendra-t-il la vie à tant d'innocens à qui il l'a arrachée? S'il est avantageux à quelqu'un de se pendre, c'est sur-tout à un tyran, puisqu'il est le seul dont l'intérêt soit d'empêcher le mal et qui ait intérêt à ce que le mal se fasse. C'est ainsi que conclut Hieron. Mais Simonide, plus sage encore que lui, ne convient pas qu'il doive se pendre. Écoutons sa réponse. « Je ne suis pas surpris, ô Hieron, » que vous soyez aigri contre la tyrannie, puis- » que désirant avec ardeur l'amour des hommes, » vous croyez qu'elle vous en prive. Mais je » suis loin de reconnoître que le pouvoir suprême » empêche d'être aimé des hommes. Il ne s'agit » point de comparer les bienfaits aux bienfaits, » mais d'examiner si un souverain, faisant ce » que fait un particulier pour être aimé, seroit » plus ou moins sûr du succès ».

Simonide prouve ensuite que l'élévation du rang donne un mérite de plus à tout ce que fait un souverain. Que sera-ce quand il usera

de son pouvoir pour faire plus que ne peut faire un particulier ?

Mais, dit Hiéron, ce pouvoir même a deux principes odieux, les exactions qui ruinent le peuple, et l'entretien des soldats mercenaires qui annonce l'oppression. De plus, il faut punir, contraindre, préférer.

Tout cela est indispensable, répond Simonide, mais le souverain doit partager ses fonctions. Celles qui sont odieuses, comme de juger et de punir, il doit les abandonner aux magistrats subalternes ; celles qui sont favorables, comme de proposer des récompenses et de les distribuer, il doit se les réserver. Quant aux contributions qu'il seroit forcé de demander, il les obtiendrait d'autant plus aisément qu'il en feroit un emploi plus directement utile au public. Telle seroit la dépense de prix pour le citoyen qui auroit les plus belles armes, qui auroit fait les plus belles actions à la guerre, qui auroit mis le plus d'équité dans le commerce, etc. Les citoyens croiroient devoir leur vertu au distributeur de ces prix. Ils les acheteroient en quelque sorte, et ne regretteroient pas ce qui leur en auroit coûté pour faire naître une émulation qui les rendroit et meilleurs et plus heureux ; car le motif de l'honneur se joignant à tous les autres, tout se feroit et

mieux et plus sûrement. « Mais ce qui seroit
» bien plus profitable et à quoi l'émulation n'a
» cependant pour l'ordinaire aucune part, l'agri-
» culture rendroit beaucoup davantage, si l'on
» proposoit des prix par campagnes ou par bour-
» gades à ceux qui cultiveroient le mieux leur
» champs ; les citoyens qui tourneroient leur
» attention et leurs efforts vers cette partie en
» retireroient de très-grands biens.

» De plus grands produits, plus de retenue,
» fruit ordinaire d'une vie occupée, moins de
» forfaits : telles seroient les suites d'un pareil
» établissement ».

Il en seroit de même du commerce et des autres parties : rien ne coûte moins que ce dont l'honneur fait tous les frais. Jugez-en par les jeux de toute espèce qui se célèbrent dans la Grèce, où la dépense est si grande et les prix si modiques.

Quant aux guerriers soudoyés, c'est une belle idée que la possibilité de s'en passer et de n'avoir d'autre garde que l'amour de son peuple. Mais l'insolence naît souvent de l'aisance ; et le commun des hommes, lorsqu'il cesse de sentir le besoin des choses nécessaires, est sujet à se faire des besoins qu'il ne pourroit satisfaire que par les plus affreux désordres.

C'est donc servir également et le souverain et les meilleurs citoyens , que d'entretenir en tout temps des guerriers qui seront les gardes et l'escorte de chaque citoyen , ainsi que de celui qui les paiera ; qui dans les campagnes veilleront aux fortunes particulières autant qu'aux domaines du prince ; dont une partie, distribuée dans les postes les plus importants , épargnera des alarmes aux autres citoyens , leur donnera le temps de s'armer et de s'assembler , et quand on aura besoin d'un effort commun , se chargera en campagne de ce que la guerre a de plus pénible et de plus périlleux , ne laissant aux autres que les dangers et les travaux des actions décisives. Lorsque tel sera l'emploi des guerriers soudoyés , lorsque le citoyen sera bien assuré non - seulement de n'avoir rien à craindre d'eux , mais d'en être secouru contre ses ennemis , peut-on imaginer qu'il refuse de contribuer aux frais de leur entretien , lui qu'on voit tous les jours soudoyer des gardiens pour la sûreté de choses beaucoup moins précieuses ?

Xénophon insiste en cet endroit sur l'utilité des troupes soudoyées , en quoi peut-être il a passé les bornes que devoient lui marquer ses principes ; ce qui seroit d'autant moins surpre-

nant qu'il avoit fait lui-même le métier de chef de soudoyés, et que de son temps cette profession commençoit à être en très-grand honneur. La Grèce étoit alors remplie de chefs de réputation qui, au premier signal, rassembloient autour d'eux des bandes nombreuses de braves guerriers. Nous avons dit comment elles se formoient lorsque nous avons expliqué la composition de l'armée grecque qui suivit le jeune Cyrus et que ramena Xénophon. Telle fut la principale ressource d'Athènes et des autres villes où la démocratie nuisoit à la propagation de l'esprit militaire. Athènes ne se contenta pas de soudoyer des Grecs, elle acheta à un haut prix des Thraces et d'autres barbares dont l'entretien épuisa ses trésors.

Le dernier conseil que Simonide donnoit à Hiéron étoit de contribuer de son bien aux dépenses publiques, de mépriser toute espèce de gloire qui ne seroit pas celle de son peuple autant que la sienne, et de ne chercher à l'emporter sur les autres princes que par de plus grands efforts pour rendre sa patrie heureuse et florissante.

Par-là, lui disoit-il, tous vos concitoyens deviendront vos amis, vos alliés, vos enfans; parce que vous-même vous regarderez votre

patrie comme votre famille. Chacun croira que votre vie est la moitié de la sienne; vous pourrez enrichir vos amis, parce que leurs trésors seront les vôtres; vous serez le plus heureux des hommes et personne ne vous enviera votre bonheur, parce qu'il consistera, non dans ce qui sert à satisfaire les passions, mais dans l'exercice des vertus que peut pratiquer le simple citoyen comme le souverain.

On retrouvera sans doute ici le goût décidé de notre philosophe pour le gouvernement monarchique; mais on s'étonnera en même temps qu'un républicain ait deviné les plus importantes de ces maximes lumineuses, que l'on peut regarder comme les lois fondamentales de toutes les monarchies modérées.

Nous appellerions volontiers cet ouvrage le *prince* de Xénophon, pour l'opposer à ce livre abominable qui, pour le malheur de l'humanité, a eu plus de lecteurs, et a fait plus de prosélytes que le *tyran* du philosophe athénien. Ce dernier ouvrage prouve seul que nous n'avons rien attribué à Xénophon qui ne lui appartienne, lorsque nous avons tiré de ses différens écrits des leçons qui supposent de la part de l'auteur les méditations les plus profondes sur la nature des gouvernemens. Mais

c'est encore un éloge que nous faisons de ce grand écrivain , lorsque nous cherchons à prouver que nous ne lui avons rien fait dire qu'il n'eût dit lui-même , s'il s'étoit permis ces réflexions qui , chez la plupart des historiens modernes, surchargent les récits et retrécissent les conséquences et l'application des faits. L'art de notre auteur et des meilleurs historiens de l'antiquité consistoit dans le choix des faits et dans la manière de les présenter. Mais peut-être le peu de fruit qu'on a tiré de la lecture de leurs ouvrages pour l'avancement du grand art de gouverner , justifie-t-il la liberté que se donnent les modernes de prévenir les réflexions de leurs lecteurs et de ne pas trop se reposer sur leur attention et sur leur sagacité.

Par le feu comte DU BUAT , auteur d'un ouvrage sur les anciens gouvernemens de l'Europe , intitulé : LES ORIGINES ; d'une Histoire des anciens Peuples de l'Europe ; d'un livre intitulé : les Elémens de la Politique , et de plusieurs autres ouvrages pleins d'érudition , mais où l'auteur a établi des opinions au moins hasardées sur la noblesse héréditaire et le système de la féodalité.

R É F L E X I O N S

Sur la Nature et l'Origine des Sentimens mixtes , composés de Plaisir et de Peine , par M. MOSÈS , Juif de Berlin.

DU mélange simple de plaisir et de déplaisir découlent plusieurs sortes de sensations qui toutes diffèrent les unes des autres , et s'annoncent par des caractères absolument divers. Telle est la nature de notre ame : quand elle ne peut pas distinguer deux sensations qu'elle éprouve en même temps , elle s'en compose une particulière qui diffère de toutes deux et n'a presque rien qui leur soit analogue. Qu'on change la moindre circonstance dans les sensations simples dont la mixte est composée , celle - ci changera et prendra une toute autre forme. La compassion , par exemple , est une sensation mixte , composée d'intérêt ou d'amour pour un objet , et de déplaisir sur le malheur que cet objet éprouve. Mais de combien de formes n'est-elle pas susceptible ? Que dans le malheur qui nous affecte , on change seulement les temps , la pitié se fera connoître par des caractères tout

différens. Electre versant des larmes sur l'urne de son frère nous inspire une tristesse compatissante; car Electre croit que son frère n'est plus, et rien ne peut la consoler de la perte qu'elle a faite. Ce que nous ressentons à l'aspect des maux que souffre Philoctète est encore de la compassion, mais d'une nature un peu différente : car les tourmens auxquels cet homme vertueux est en proie sont présens; c'est sous nos yeux qu'il en est accablé. Mais lorsqu'Œdipe est saisi de terreur au moment où le grand secret se dévoile; lorsque Monime est effrayée en voyant pâlir le jaloux Mithridate; lorsque la vertueuse Desdemona (1) frémit aux menaces terribles d'Othello qu'elle avoit toujours éprouvé si tendre, quel est alors le sentiment qui nous affecte? C'est encore de la compassion. Mais ici c'est une terreur compatissante; là une crainte compatissante; ailleurs une tristesse compatissante. Les mouvemens sont différens, quoique dans tous les cas l'essence des sensations demeure la même; car chaque espèce d'intérêt ou d'amour nous disposant à nous mettre à la place de l'objet aimé, il faut que nous partagions toutes les espèces de souf-

(1) Dans Othello, tragédie de Shakespeare.

frances qu'endure cet objet , et c'est ce qu'on appelle très-énergiquement compassion. Donc la crainte, la frayeur, la colère, la jalousie, la vengeance, et en général tous les sentimens désagréables, sans excepter même l'envie, pourront résulter de la compassion. Donc c'est mal-à-propos que la plupart des critiques ont divisé les passions tragiques en pitié et en terreur. Est-ce que la terreur théâtrale n'est pas de la compassion ? Eh, pour qui sommes-nous donc alarmés, lorsque Mérope lève le poignard sur son fils ? Est-ce pour nous ? Non, sans doute, mais pour Egiste, dont la vie nous est chère, et pour une mère abusée qui prend son propre fils pour l'assassin de ce fils. Si nous ne voulons donner le nom de compassion qu'au déplaisir que nous ressentons à l'aspect du mal présent d'autrui, il faut que nous distinguions d'avec la compassion proprement dite, non-seulement la terreur, mais encore toutes les passions qui nous sont communiquées et que notre ame partage.

Les sensations mixtes sont à la vérité moins agréables que le plaisir pur, mais elles pénètrent plus avant dans l'ame et y retentissent plus long-temps. Ce qui n'est que simplement agréable amène bientôt la satiété et enfin le dégoût.

Toujours nos désirs s'étendent au-delà de la jouissance , et lorsqu'ils ne trouvent pas une satisfaction complète , l'ame aspire au changement. Au contraire , le désagréable , en se mêlant à l'agréable , captive l'attention , retarde et quelquefois même empêche la satiété. L'expérience prouve qu'à l'égard des sens le plaisir entraîne bientôt le dégoût s'il ne s'y mêle quelque irritation. Il en est de même des affections de l'ame ; la colère et l'affliction sont moins agréables sans doute que le badinage et la gaieté ; l'affliction et la colère ont cependant un attrait inexprimable. Rien ne charme tant l'homme en colère que son emportement ; et celui qui regrette la perte d'un ami fuit dans la solitude pour jouir sans distraction de sa douleur. Tout le monde est en état de se convaincre que l'affliction est un mélange de sensations agréables et désagréables. Quant à la colère , on sait qu'elle est composée du déplaisir pour une offense reçue , et du désir de se venger. Ces idées luttent ensemble dans un cœur irrité et produisent des mouvemens absolument opposés. Tantôt le sang s'épanche dans les parties extérieures de l'homme en colère : les yeux lui sortent de la tête , son visage s'enflamme , il frappe du pied et s'agite avec fureur ; voilà
les

les caractères de la passion dominante de se venger. Tantôt le sang reflue vers le cœur, le feu des regards s'éteint, les yeux s'enfoncent, le visage pâlit, les bras tombent, et la tête demeure penchée vers la terre : voilà les caractères infaillibles du déplaisir dominant que cause une offense reçue.

La colère n'existant donc jamais sans le désir de se venger, l'ame qui, dans la chaleur de la passion, aime la vengeance comme sa félicité suprême, se nourrira voluptueusement de cette idée, et prêtera difficilement l'oreille aux conseils contraires de la raison ; donc la colère appartient à la classe des sensations mixtes, et de-là vient l'attrait puissant qu'y trouve l'ame irritée.

L'immensité produit aussi une sensation mixte de plaisir et de déplaisir, laquelle excite d'abord un frissonnement, et lorsque nous continuons à la considérer, une espèce de vertige. Soit que cette immensité consiste dans une grandeur étendue ou non étendue, permanente ou non permanente, dans tous ces cas la sensation est la même. L'océan, une plaine d'une vaste étendue, l'armée innombrable des étoiles, l'espace, le temps, toute hauteur ou toute profondeur qui nous fatigue, un grand génie, de grandes vertus

que nous admirons , mais que nous ne pouvons atteindre , comment envisager ces objets sans frissonnement ? Comment en soutenir la contemplation sans un agréable vertige ? cette sensation est donc mixte ; la grandeur de l'objet nous procure du plaisir , mais l'impossibilité d'en saisir les limites mêle à ce plaisir une sorte d'amertume qui le rend encore plus piquant. Observons ici une différence : quand un de ces grands objets ne nous offre aucune variété , comme le calme de la mer , la stérilité d'une plaine , etc. , notre étonnement se change en une espèce de dégoût , et nous sommes obligés d'en détourner nos regards ; mais l'immensité du système de l'univers , la grandeur d'un génie extraordinaire , et la sublimité des vertus rares étant aussi variées que grandes , aussi parfaites que variées , le déplaisir attaché à les considérer est uniquement fondé sur notre foiblesse : aussi ces sortes de contemplations procurent-elles un plaisir d'autant plus grand que l'ame ne peut jamais en être rassasiée. Quelles sensations délicieuses s'emparent de tout notre être , quand nous nous représentons la perfection immense de Dieu ! Notre impuissance nous accompagne à la vérité dans cet essor et nous précipite dans la poussière. Mais d'une part le ravissement où

nous plonge la contemplation de l'infinité de cet être, et de l'autre le sentiment humiliant et triste de notre foiblesse venant à se confondre, il en résulte en nous une sensation voluptueuse. Après un instant de repos, nous risquons un second, un troisième essai; et l'objet étant toujours inaccessible, la source du plaisir est toujours inépuisable. Nous serions trop heureux si toute notre vie se passoit ainsi à essayer sans cesse à saisir les perfections divines.

Or si la contemplation des perfections divines ne laisse pas d'être accompagnée d'un sentiment de déplaisir, on peut affirmer qu'à la rigueur il n'y a point de plaisirs purs pour les êtres bornés. Cependant il est encore moins vrai qu'il existe des peines pures. Le plaisir a du moins un objet existant, et nécessairement existant; mais l'objet d'une peine sans mélange ne se trouve pas même dans l'empire de la possibilité. Il n'y a pas jusqu'à l'idée chimérique qu'on se forme du plus imparfait des êtres; qui ne procure quelque plaisir; autrement nos poètes ne pourroient pas s'en servir avec tant d'avantage: il est vrai que, pour contenter notre imagination, les poètes accordent à leur être fictif d'autant plus de pouvoir et de connoissance qu'ils augmentent sa méchanceté morale; mais la raison

trouve ce contraste ridicule , et a honte de l'imagination qui peut s'amuser d'une idée si monstrueuse.

Tout mal qui se trouve dans la nature , doit être nécessairement mêlé à quelque bien , et ne peut plus dès-lors exciter de déplaisir pur. Notre ame , toutes les fois qu'elle choisit , balance les perfections et les imperfections d'un objet. Reconnoît-elle que le mal l'emporte ? elle abhorre l'objet , elle souhaite qu'il n'existe pas et qu'il ne dépende que d'elle d'en empêcher l'existence. Mais le mal est-il fait ? est-il arrivé sans notre faute , sans qu'il nous ait été possible de l'empêcher ? tout homme éprouve alors un désir véhément de l'envisager et de jouir d'un sentiment mixte qu'éveille un pareil spectacle. Après le terrible carnage de Zorndorf , tous nos citoyens accoururent sur le champ de bataille. Le philosophe même , qui pour empêcher le mal eût donné volontiers sa vie , marchoit dans des ruisseaux de sang humain et se plaisoit à contempler les ravages de la guerre.

Dès que nous ne voyons plus le mal comme l'objet de notre choix , il se réunit une infinité de motifs qui nous excitent à le considérer. D'ailleurs la connoissance et la haine du mal sont une perfection de l'homme. Nous abhor-

rons l'imperfection, et non la connoissance de l'imperfection; nous fuyons le mal, et non le pouvoir de le connoître et de le condamner. Comme ce sont-là des facultés essentielles de notre ame, nous devons nécessairement trouver du plaisir à les exercer.

C'est parce que la description de tout sentiment mixte est toujours intéressante que nous lisons avec tant de plaisir l'histoire des grandes révolutions et des temps de troubles. Attribuer ce plaisir à la méchanceté naturelle de l'homme, c'est offenser l'humanité. Dans l'âge même de l'innocence, nous écoutons avec plaisir les aventures les plus terribles.

« Une vieille villageoise, dit l'auteur des » *Plaisirs de l'Imagination*, suspend par ses » récits l'attention de ses tendres enfans; ses paroles leur inspirent l'étonnement; elle les entretient de sortilèges, d'esprits malfaisans.... » elle leur montre des fantômes errans durant » le silence de la nuit, secouant leurs chaînes » et tournant avec leurs torches infernales autour de la couche du meurtrier. Chaque fois » qu'elle interrompt son récit effrayant, le cercle » qui l'environne se rapproche par crainte; chacun se regarde sans parler; on frissonne; on » pousse des soupirs entrecoupés; l'attente les

» suspend autour de leur bonne mère ; ils continuent à l'écouter , et les cœurs se remplissent » de terreurs agréables ».

Il faudroit être plus misanthrope que Mandeville pour voir dans ces amusemens enfantins un fond de corruption et de malice. Pour moi , je n'y trouve que le puissant attrait du sentiment mixte , sentiment aussi innocent en lui - même que tous ceux avec lesquels le ciel nous a fait naître.

Quelques - uns d'entre ces philosophes qui prétendent connoître la mesure et le poids des sensations, ont cru qu'il falloit qu'il y eût dans le monde plus de malheur que de bonheur , par la raison qu'on y pleure plus qu'on y rit. Il n'y a que ceux qui ont passé une beaucoup plus grande partie de leur vie à rire qu'à penser, qui puissent soutenir sérieusement cette opinion. Il est faux que les larmes soient toujours une marque de malheur ; et il est également faux que les ris soient toujours un signe de bonheur. Ces deux mouvemens , au premier aspect, paroissent être diamétralement opposés, et cependant au fond ils ont une même origine.

Le *pleurer* est un sentiment mixte de plaisir et de déplaisir qui prend sa source dans la connoissance spéculative du contraste entre une

perfection et une imperfection, qui toutes deux nous affectent fortement. Voilà pourquoi nous pleurons au moment que nous sommes heureux et que nous nous rappelons vivement le malheur que nous avons éprouvé, et ce sont-là des larmes de joie; ou quand nous sommes malheureux et que nous nous rappelons un bonheur passé, et ce sont-là proprement des larmes que nos philosophes regardent comme l'expression de la peine. Quelle erreur! Lorsque la peine est vive et profonde, lorsqu'elle s'empare de l'ame et qu'elle étouffe toute idée accessoire, nos yeux sont secs, nos regards sont immobiles; il est impossible de pleurer. Ce n'est qu'au moment où les idées accessoires se réveillent dans notre ame, où nous pouvons comparer notre malheur présent avec notre bonheur passé, que nous nous attristons, que le cœur se soulage, que l'œil se dilate et répand des larmes, plus agréables pour l'affligé que le plaisir des sens le plus délicieux. En faut-il davantage pour prouver que le *pleurer* est un sentiment mixte, composé de plaisir et de déplaisir, et qu'on n'est pas tout-à-fait malheureux quand on peut répandre des larmes?

Le *rire* est tout aussi peu une marque infail-
 lible de bonheur. Il est fondé, ainsi que le *pleu-*

rer, sur un contraste entre une perfection et une imperfection. Mais ce contraste, pour être ridicule, ne doit pas être d'une grande importance, ni nous intéresser trop vivement. Les extravagances dont les suites peuvent être funestes excitent des larmes de pitié; mais celles qui ne sont accompagnées d'aucune espèce de danger n'excitent que le rire. On appelle un pareil contraste *absurdité* : aussi dit-on que tout ridicule suppose une absurdité. Toute discordance entre le moyen et la fin, entre la cause et l'effet, entre le caractère d'un homme et sa conduite, entre les pensées et la manière dont elles sont exprimées, en général tout ce qu'il y a de respectable, de magnifique, d'important et de noble, mis en opposition avec le bas, le méprisable et le petit dont les suites ne nous mettent dans aucun embarras, est risible. Ce philosophe qui, cherchant dans un magnifique temple d'Egypte la divinité qu'on y révérait, aperçut sur l'autel un singe, ne put sans doute s'empêcher de rire; mais bientôt il dut réfléchir sur les tristes suites d'une ignorance aussi stupide, et dès-lors l'objet lui parut sans doute plus affreux que risible. Le spectateur rit de l'hypocrisie de *Tartuffe*, ainsi que de la simplicité d'*Orgon*, tant que ni l'une ni l'autre

ne lui laisse entrevoir aucune suite dangereuse. Mais le trompeur vient-il se montrer dans tout son jour, le trompé paroît-il en danger, le rire se change en horreur et en pitié.... La même circonstance peut paroître risible à l'un et douloureuse à l'autre, suivant que l'on prend plus ou moins d'intérêt à celui qui s'y trouve. Les extravagances de nos amis nous font ordinairement de la peine, celles de nos ennemis nous font plaisir, et celles des personnes indifférentes nous font rire. Le rire est donc un mouvement particulier, accompagné d'une sorte de sensation mixte ; mais en lui-même il est aussi nécessaire pour notre félicité que le sentiment d'horreur à l'aspect de l'immensément grand. Du reste le philosophe qui pleuroit sur la folie des hommes étoit peut-être plus heureux que celui qui passa la vie à en rire.

A.

ÉLÉGIE

*Écrite sur un Cimetière de Campagne, traduite
de l'anglais de M. CRAY.*

J'ENTENDS le son de la cloche funèbre qui annonce la fin du jour : les troupeaux mugissans marchent à pas lents et tortueux vers l'étable; le laboureur fatigué regagne avec effort sa chaumière : il abandonne l'univers à l'effroi des ténèbres et à l'horreur de mes réflexions.

Les prairies ont perdu tout leur éclat : un triste et vaste silence règne autour de moi, et n'est interrompu que par le bourdonnement de quelques insectes ailés qui volent pèsamment dans le vague des airs; leur murmure assoupissant et lugubre se fait entendre au loin dans la campagne.

Mais quels gémissemens viennent frapper mon oreille ! c'est le triste hibou qui, du haut de cette tour couverte de lierre, élève sa plainte jusqu'au ciel : j'ai troublé son antique solitude; j'ai profané ses sombres bosquets.

La mousse que le temps a réduite en poussière s'élève en monceaux sous ces arbres touffus ; c'est-là , c'est sous ces ormeaux sauvages et à l'ombre des cyprès , que reposent les rustiques ancêtres des habitans du hameau : ils sont enfermés pour jamais dans leur étroite demeure.

La voix perçante du coq , le gazouillement des oiseaux , les accords des instrumens champêtres ne pourront les faire sortir de ce lit effrayant : ils ne se leveront jamais pour respirer les parfums du matin , que les zéphirs apporteront en vain sur leurs aîles.

On a vu souvent la moisson tomber sous leur faux tranchante , et la terre indocile céder à leurs travaux : ils menoient en triomphe un superbe attelage. Combien de fois les chênes audacieux des forêts n'ont-ils pas gémi sous les coups de leur hache pesante !

Ce n'est plus pour eux qu'un feu pétillant brille dans les foyers , ou qu'une épouse chérie prépare un repas champêtre : ce n'est plus pour eux que de tendres enfans élèvent leurs mains innocentes en sollicitant un baiser qu'ils envient à leurs mères.

Altière ambition ! pourquoi méprisez - vous leurs travaux , la simplicité de leurs plaisirs , l'obscurité de leur destinée ? Pourquoi la gran-

deur écouterait-elle avec un souris dédaigneux l'histoire succincte et naïve du pauvre?

L'orgueil de la naissance, la pompe du pouvoir, tous les avantages que donnent la richesse et la beauté attendent également l'heure inévitable : tous les sentiers de la gloire aboutissent au tombeau.

Les voûtes de nos temples ne retentiront jamais de leurs éloges ; la postérité n'a point érigé de trophées sur leurs tombeaux. Grands de la terre ! pourquoi les plaignez-vous ?

Un superbe mausolée pourroit - il rappeler dans ce cadavre le dernier souffle qui s'échappe ? La fumée de l'encens réchaufferoit - elle cette froide poussière, ou les accents de la flatterie charmeraient-ils l'oreille insensible de la mort ?

Peut-être a-t-on enseveli sous cette terre méprisée un cœur autrefois animé d'un feu céleste, et des mains dignes de porter le sceptre ou de toucher la lyre d'Apollon.

Mais la science, enrichie des dépouilles du temps, ne leur a jamais ouvert son livre immense : la froide indigence a étouffé dans leur ame leurs nobles transports ; elle a glacé dans sa source le génie créateur qui donne la vie aux grandes pensées.

Ainsi mille pierres précieuses sont renfermées

dans les sombres cavités des montagnes; mille fleurs naissantes répandent dans les déserts une odeur embaumée.

Ici repose peut-être un Hampden, qui auroit opposé son intrépide vertu aux injustes efforts de la tyrannie; un Milton qui vécut sans écrire, et qui mourut sans gloire; un Cromwell dont les mains ne furent jamais souillées du sang de sa patrie.

Ils ne régnèrent pas sur les ames par l'éloquence et le génie; l'obscurité de leur sort les priva des triomphes de la vertu, des éloges de la renommée, du doux pouvoir de répandre des bienfaits et de faire naître un sourire sur les lèvres du pauvre.

Mais si leurs vertus furent enchaînées, leurs vices reçurent aussi des liens: ils ne s'élevèrent pas au trône par des degrés souillés de sang et de carnage; ils ne fermèrent pas sur le genre humain les portes de la clémence.

Ils n'eurent jamais à cacher la rougeur de leur front ou à combattre les déchiremens d'une conscience effrayée: leur muse ne profana point l'encens des dieux, en le faisant brûler sur l'autel de la débauche et de l'orgueil.

Mais j'aperçois un grossier monument qui semble garantir ce tombeau des outrages du

temps : quelques vers gravés à peine sur la pierre demandent au voyageur le tribut de ses larmes.

Hélas ! qui résigna jamais sans regrets l'inquiete et flatteuse existence ! qui s'exposa volontairement à devenir la proie du silence et de l'oubli ! comment abandonner les enceintes du jour et la chaleur de la vie , sans jeter en arrière un regard long et douloureux !

L'âme qui s'envole jouit encore des regrets d'un cœur désolé ; les yeux qui se ferment sollicitent de pieuses larmes ; la nature jette un cri du fond des tombeaux , et du milieu même de nos cendres on voit sortir quelques étincelles.

Pour moi , qui rends hommage à ces cendres négligées , et qui les fais revivre dans mes vers , si quelque ami de la solitude , si quelque cœur sensible est un jour attiré comme moi dans ces lieux champêtres , il voudra peut-être connoître ma destinée.

Peut-être un berger , dont les cheveux seront blanchis par les ans , s'empressera de lui répondre : « Nous l'avons vu souvent au lever de » l'aurore ; ses pas précipités faisoient jaillir la » rosée du sommet des fleurs ; il dévânçoit le » retour du soleil sur ces côteaux fleuris.

» Voyez-vous à l'extrémité de ce vallon ce
 » chêne antique, dont les branches inclinées
 » forment une ombre majestueuse ? c'est-là qu'il
 » écoutoit le murmure du ruisseau, et qu'il sui-
 » voit des yeux son cours tranquille.

» Tantôt il erroit au hasard dans la forêt :
 » un sourire amer étoit sur ses lèvres ; il profé-
 » roit quelques mots entrecoupés, images fan-
 » tastiques de ses sombres rêveries : tantôt il
 » tomboit dans un long anéantissement comme
 » un malheureux, abandonné de la nature en-
 » tière ou tourmenté d'un amour sans espoir.

» Mais un jour il ne parut point au lever de
 » l'aurore : en vain le soleil s'éleva sur l'horison,
 » il ne vint point sous l'ombrage de la forêt, ni
 » sur le bord du ruisseau.

» Bientôt des chants lugubres, un funèbre
 » appareil m'annoncèrent qu'il n'étoit plus : je
 » le vis porter lentement vers son éternelle de-
 » meure. Lisez ces vers gravés sur la pierre :
 » je vais écarter ces broussailles qui les couvrent.

» Reçois-le dans ton sein, ô terre bienfaisante !
 » il ne brigua jamais ni les faveurs de la for-
 » tune, ni les éloges de la renommée ; il appar-
 » tint à la douce mélancolie, et la sagesse ne
 » dédaigna point d'éclairer son humble nais-
 » sance.

» Le ciel le combla de ses faveurs ; car il le
 » doua d'une ame bienfaisante et sincère : il
 » n'avoit que des larmes à donner , il les ré-
 » pandit sur les malheureux : il ne désiroit qu'un
 » ami , et il eut un ami.

» Ne cherchez point à faire briller ses vertus
 » ni à tirer ses défauts de cet asyle terrible : c'est
 » ici que ses défauts et ses vertus reposent pour
 » jamais dans le sein de son père et de son Dieu
 » entre la crainte et l'espérance ».

Cette traduction nous a paru écrite avec beaucoup de goût , de force et d'harmonie , et ne laisse appercevoir nulle part la contrainte et la timidité d'une copie ; il est vrai qu'en y conservant fidèlement l'esprit et le ton de l'original , on a substitué souvent des idées et des images nouvelles à celles qu'on a crû trop difficile de rendre heureusement en français. C'est à ceux qui connoissent le caractère différent des deux langues , et qui ont essayé de transporter des détails poétiques d'une langue étrangère dans la nôtre , à apprécier le mérite et la difficulté de ce travail. Cette traduction est l'ouvrage d'une dame jeune et aimable , qui joint aux agrémens de son sexe des connoissances et des talens qu'un homme de

de

de lettres lui enverrait. Avec tout ce qui dispense ordinairement les femmes de réfléchir et de penser, elle s'est occupée de bonne heure à cultiver son esprit et à fortifier sa raison : c'est à elle que nous devons aussi le Portrait qu'on va lire. L'aimable auteur de ce petit ouvrage, en peignant le caractère de son ami, a peint en même temps le sien : c'est celui d'une ame honnête, délicate et très-sensible, d'une imagination vive et forte, d'un esprit fin, accoutumé à observer et à réfléchir.

NOTE du nouvel éditeur. — La personne désignée dans la note précédente est M^{me}. Necker. L'ami dont elle a fait le portrait étoit M. Moulton, ministre protestant de Genève, ami de J. J. Rousseau, qui avoit beaucoup d'esprit et de lumières, mais dont on ne connoit aucun ouvrage imprimé.

P O R T R A I T**D E M O N A M I.**

CLÉON reçut en naissant cette délicatesse d'organes qui accompagne souvent le génie ; un feu brûlant coule dans ses veines , et répand la vie sur toutes ses actions ; ce feu le nourrit et le consume ; son esprit lui fournit une vigueur que son tempéramment lui refuse. Qu'un mot réveille une idée intéressante , aussitôt on le voit tressaillir ; il se lève , il parle , il s'agite et semble dire : je n'existe que pour sentir et pour connoître.

Quelle vie ! quelle expression dans ses regards ! que de femmes envieront ses yeux ! Mais non , ils lancent le feu du génie ; et quoique très-gracieux , ils ne sont pas faits pour orner le front de Vénus ni celui des Graces.

Ses traits ne sont ni mâles ni efféminés ; son sourire est doux et tendre ; sa physionomie fine , expressive , un peu singulière , peint naturellement la candeur et la gaieté ; mais les fréquentes

secousses d'une imagination impétueuse lui font exprimer successivement le mépris, la colère ou l'indignation : en un mot, on ne peut regarder sa figure que comme le miroir de ses idées. Est-il beau ? est-il laid ?.... Dites-moi ce qu'il pense dans ce moment, et je répondrai.

Le cœur de mon ami est inestimable à mes yeux ; époux vertueux et fils attentif et soumis, dans les petits soins qu'il donne sans cesse aux devoirs de la nature et de l'amitié, on ne reconnoît plus ni ce mépris qu'il prétend éprouver pour les délicatesses minutieuses, ni cet amour des grands principes qui lui fait abhorrer les détails. Soyons humains, dit-il quelquefois, mais que le bien soit l'ouvrage de notre raison et non celui du cœur, dont la sensibilité n'est jamais que faiblesse ; point de compassion, c'est une petitesse ; son orgueil la bannit, il est vrai, mais elle fuit au fond de son cœur. Son esprit dédaignant de suivre un sentier battu, s'écarte, sans s'égarer, dans des routes inconnues ; son cœur, incapable de s'éloigner de la bonne nature, marche toujours à côté d'elle ; ainsi ses sentimens et ses idées diffèrent constamment. Ses principes le tyrannisent. Cléon a passé sa vie à combattre ses passions, et le combat n'est pas fini.

Que de chimères dont il s'engoue ! Il suffit

pour cela qu'elles lui paroissent dignes de son admiration. Stoïcisme rigoureux, prodiges de l'antiquité, ignorance et simplicité des peuples sauvages, ce sont autant de fantômes qui enchantent son imagination.

Vaudroit-il mieux l'avoir pour ami que pour amant? Dans l'amour il porteroit trop d'enthousiasme; peut-être ne chérioroit-il que le simulacre de son imagination; d'ailleurs il seroit difficile de le satisfaire, parce qu'il seroit difficile d'aimer comme lui. Si Cléon m'avoit aimée, je douterois qu'il m'eût connue : son amitié me flatte davantage. Constant en amour comme en amitié, amant délicat, passionné, presque jaloux, il porteroit le despotisme au sein de l'amour; il porte la liberté dans le mariage.

Il estime les femmes autant qu'il en est estimé, car personne n'a plus que lui le goût de l'honnête : il l'aime par instinct, et jamais l'esprit ou la beauté n'ont pu le réconcilier avec l'indécence. Il n'a aimé qu'une fois, au moins à ce qu'il dit; les blessures de son cœur ont tourné au profit de son ame; quand l'un s'est flétri, l'autre s'est ranimée; moins tendre, il s'est élevé, et il a pris de la vigueur en perdant de sa sensibilité.

Ses amis sont bien ses amis; mais que le

nombre en est petit ! Cléon n'en perd aucun par sa faute ; il joint à l'énergie de l'amitié la délicatesse de l'amour ; il n'exige de ses amis que ce qu'il se sent capable de faire pour eux , mais peu de gens le peuvent.

Son amour-propre est de la plus grande inconséquence : tout à la fois timide et confiant , il se croit capable des plus grandes choses ; et quand il faut mettre la main à l'œuvre il ne sent plus que sa foiblesse.

Au milieu de ses amis son esprit est vif , doux , confiant ; le sentiment parle chez lui par épigrammes ; il est trop fin pour être fade.

Eloquent lorsqu'il le faut , Cléon sait éviter également le ton emphatique et le ton décisif ; simple , naturel , il parle de lui-même avec complaisance , et de ses amis avec transport.

Personne ne sait rendre les autres plus contents d'eux-mêmes ; vous vous trouvez de l'esprit avec lui et vous en avez réellement ; vous jouissez de vous-même avec délices , mais votre lassitude vous avertit des efforts qu'il vous fait faire.

Personne ne croit plus écouter que mon ami , et je n'en suis point étonnée : un instant de silence est pour lui un siècle de pensée , et c'est par elle qu'on doit mesurer le temps.

Cléon néglige trop les petits devoirs de la société; il ne voit que ceux qu'il aime; je crains qu'enfin il ne vive seul.

Cléon n'est la dupe de personne; sincère jusqu'à l'imprudence, on croit souvent être plus fin que lui; il est vrai que la plupart des gens lui sont si indifférens qu'il ne sauroit être fin avec eux. Son génie est bien supérieur à son esprit; l'un m'amuse et l'autre m'étonne; un ouvrage de génie lui coûteroit moins qu'un ouvrage d'esprit; ses yeux ne sont pas des miroirs taillés à facettes, il voit l'ensemble et craint de s'arrêter sur les détails; un coup-d'œil suffit pour l'un, il faut du temps pour l'autre; il esquisse, mais il finit rarement; fait pour le grand, ses talens demandoient un grand théâtre; son cœur dédaigne une petite gloire, et son cœur conduit son esprit. Il a creusé bien des sujets; s'il écrivoit sur la théologie, il feroit une révolution comme Luther; il a autant de chaleur dans l'imagination et autant de force dans l'ame.

L'influence de son cœur et celle de son esprit, si différens entr'eux, se seront sans doute confondues pour lui former un caractère singulier. Quel plaisir de démêler ces nuances! mais il est difficile de les bien saisir. Voici les

traits principaux qui le distinguent : enthousiasme pour l'humanité, profond mépris pour les hommes; passion pour la gloire, négligence pour les moyens qui y conduisent; constance dans ses goûts, inconstance dans ses idées; cœur assez vaste pour contenir le genre humain, assez étroit pour ne recevoir que deux ou trois amis. Ah! que je voudrais être du nombre!

L E T T R E

S U R

L E T H É A T R E E S P A G N O L .

M. du Perron de Castera avoit entrepris de nous faire connoître le théâtre espagnol, et il nous a laissé des extraits de quelques pièces de Lopez de Vega. Son travail n'a pas été continué, il mériteroit cependant de l'être; un semblable ouvrage seroit à la vérité de peu d'utilité pour la perfection de l'art dramatique; mais s'il étoit fait par un homme d'esprit, il offriroit des détails curieux et piquans sur l'histoire du goût et même des mœurs.

Ce qui nous frappe le plus dans les auteurs dramatiques de cette nation, c'est la prodigieuse fécondité de quelques-uns. On ne peut entendre sans étonnement que Lopez de Vega a écrit dix-huit cents comédies; mais quand on connoît la nature et la forme de ces pièces, ce phénomène apparent se conçoit et s'explique aisément. Les Espagnols ont un grand nombre

de rapsodies sous le titre de chroniques, annales, romances, légendes, etc. On y trouve quelques anecdotes historiques et quelques aventures intéressantes, noyées dans un fatras de circonstances merveilleuses, extravagantes, puériles et superstitieuses qu'y a ajoutées la tradition populaire. Un auteur choisit une de ces aventures, en transcrit sans choix et sans exception tous les détails, met seulement en dialogue ce qui est en récit, et donne à cet ouvrage le nom de *comédie*. C'est quelquefois la vie entière d'un homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort, ou bien une aventure historique ou romanesque qui dure quarante ou cinquante ans; nul plan; nulle préparation; nulle vraisemblance dans la représentation; la scène se transporte tout-à-coup et sans ménagement d'un bout du monde à l'autre, c'est dans ce goût-là que sont composées la plupart des comédies espagnoles. On conçoit bien qu'un auteur qui a de l'habitude et de la facilité aura plutôt écrit quarante pièces de ce genre, qu'un poëte aujourd'hui n'aura fait une comédie d'un seul acte, où il est obligé de dessiner des caractères, de préparer, graduer et développer une intrigue, et de s'assujétir à toutes les règles de la décence, de la vraisemblance, du goût et même

de l'usage. On travaille bien rapidement quand on peut s'affranchir de toutes ces entraves : notre poète Hardy faisoit une comédie en trois jours ; mais , quand on lit une de celles qui nous sont restées de lui , on n'est plus étonné qu'il en ait fait plus de six cents.

Lopez de Vega savoit bien pour quel peuple il travailloit ; il connoissoit les règles , mais il n'avoit garde d'y asservir son génie. « Je tiens » sous la clef , disoit-il , et Aristote et Horace , » parce que leurs préceptes m'importunent ; et » j'ai chassé de mon cabinet Plaute et Térence ; » leurs ouvrages me montreroient par - tout la » critique des miens ».

On sait que , dans les comédies espagnoles , les scènes les plus sérieuses sont entremêlées de bouffonneries ; et un prince , dans une situation touchante , est souvent interrompu par les plus impertinentes plaisanteries de son valet. Ce défaut est commun à toutes les pièces dramatiques , qui ont été composées dans les temps d'ignorance et de mauvais goût. Mais ce qui étonne le plus dans le théâtre espagnol , c'est l'application ridicule qu'on y fait sans cesse des choses les plus graves. Il n'y a guère , dans les prières de l'église et dans les livres saints , de passages connus qui ne soient employés dans

ces farces de la manière la plus indécente. Un valet dit à une servante qu'il n'y a guère de pucelles; *ne le suis-je pas ?* répond la fille. *Non credam nisi videro*, réplique le valet. A la fin d'une pièce un bouffon renvoie les spectateurs en leur disant : *Ite, comedia est*. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'on trouve dans quelques-unes de ces pièces des railleries sur l'inquisition même. Il seroit curieux de rechercher ce qui a pu faire tolérer de semblables plaisanteries sur le théâtre d'une nation aussi superstitieuse que l'étoient les Espagnols, au temps où ces drames ont été composés.

La comédie dont nous allons donner un extrait est d'un genre supérieur aux pièces ordinaires, et une de celles qui réussissent encore sur le théâtre de Madrid, quoiqu'elle ne soit exempte d'aucun des défauts dont on vient de parler. D. Augustin Moreto qui en est l'auteur est un des plus estimés en Espagne. Plusieurs écrivains français et italiens ont imité quelques-unes de ces pièces. Les sujets de *la Princesse d'Elide* de Molière, du *Charme de la Voix* de Th. Corneille, de *D. Japhet d'Arménie* de Scarron, lui appartiennent. Le vaillant Justicier est Pierre-le-Cruel, qui fut en effet surnommé *le Grand-Justicier*; et par le *Riche-*

Homme on désigne un de ces seigneurs durs et puissans, qui dans les temps féodaux bravoient le pouvoir du roi et opprimoient leurs vassaux. Les acteurs sont : le Roi D. Pèdre; D. Tello, *le Riche-Homme*; D. Rodrigue; D. Guttière; D. Henri de Transtamare, *frère du roi*; Mendoce, *suyvant de Henri*; D. Enrique; Pergil, *valet de D. Tello et le bouffon de la pièce*; Dona Léonor, *maîtresse de D. Tello*; D. Maria, *fiancée à D. Rodrigue*; Inès, *suyvante de Léonor*; un Contador, un Soldat, un Mort et des Musiciens.

Léonor, que D. Tello a séduite par une promesse de mariage, le presse de tenir sa parole; mais D. Tello, fatigué des importunités d'une femme qu'il n'aime plus, ne lui répond que par du mépris et des outrages. Léonor s'emporte contre cet ingrat et le menace de demander justice « Vous pourrez l'avoir dans le ciel, répond-il froidement, mais sur la terre la chose est difficile ». Elle dit qu'elle ira se plaindre au roi : « Que peut le roi contre un homme comme moi? réplique Tello ».

Cependant Tello qui est devenu amoureux de D. Maria la fait enlever le jour même qu'elle doit épouser D. Rodrigue. Dans ces entrefaites, le roi, emporté par son cheval dans une chasse,

arrive en ce même endroit; il demande à qui appartient le château voisin; les gens de la noce lui nomment D. Tello, dont ils exaltent avec amertume la puissance : *la puissance!* s'écrie D. Pèdre; *le roi en a bien moins*, reprend Rodrigue. *Je n'en ai jamais entendu parler*, répond le roi.... *vous n'êtes donc pas de ce royaume?*.... *Pardonnez-moi*, réplique D. Pèdre, *mais accoutumés à voir le roi de près, nous ne connoissons de puissance que la sienne*. On lui conte ensuite la violence que vient de commettre Tello, il promet d'en faire faire justice par le roi; et, sur ce qu'on vient de lui dire, il prend la résolution d'aller lui-même, sous un nom inconnu, voir ce que c'est que ce petit tyran si redouté. La scène se passe dans une salle du château, où Tello est assis à côté de la triste D. Maria. On annonce un étranger. D. Pèdre entre; D. Tello ne se lève point.

D. Pèdre (à part). — L'audacieux demeure assis sans savoir de qui il reçoit une visite! que je suis tenté de le chasser à coups de pieds de ce fauteuil!.... mais non; dissimulons.... (*haut*). Je baise les mains à votre seigneurie.

D. Tello. — Couvrez-vous, cavalier.

D. Pèdre. — C'est bien mon dessein; je ne

parle pas découvert à qui me reçoit assis.

D. Tello. — Qu'on donne un tabouret.

D. Père. — L'insolent!.... donnez. (*Il s'assied*).

D. Tello. — Il n'y a chez moi que deux fauteuils, l'un pour ma maîtresse, l'autre pour moi : n'en soyez pas surpris; un homme comme moi, quand il est chez lui, donneroit à peine la main au roi lui-même.

Tello demande au roi son nom. *Aguiléra*, répond le roi.

D. Tello. — Quel motif vous amène?

D. Père. — Un procès. Je vais m'adresser au roi pour le faire juger.

D. Tello. — Quand on porte une épée, a-t-on besoin d'un juge?

D. Père. — Il faut bien se soumettre aux lois. Le roi doit être à Madrid.

D. Tello. — Sans doute avec sa chaste Marie? Il nous donne de beaux exemples!

D. Père. — Elle est son épouse et notre reine; quiconque s'oublieroit jusqu'à parler d'elle avec peu de respect, mon épée.... (*Il se lève*).

D. Tello. — Calmez-vous (*à part*). Ce petit noble est vif. . . . Le roi est donc à Madrid ?

D. Père. — Si vous voulez lui faire votre cour, vous pouvez vous y rendre.

D. Tello. — Lorsque le roi aura besoin que je lui rende service, il viendra lui-même dans mon palais, où je reçois en bon parent les rois qui viennent me voir. Il me souvient que D. Alfonse son père a logé plus d'une fois dans ce même appartement. C'étoit un prince plein de grandeur et de gloire; son fils ne lui fait pas beaucoup d'honneur.

D. Père. — Arrêtez, songez que celui dont vous parlez est votre roi; et quand il ne le seroit pas, s'il étoit instruit de la manière dont vous osez parler de lui, il vous arracheroit la langue de ses propres mains.

D. Père se lève d'indignation. Pergil appelle des estafiers pour le faire assommer; mais Tello lui impose silence et présente la main au roi en louant sa hardiesse et son zèle.

D. Père. — En passant ici j'ai entendu parler de votre grandeur; j'ai eu la curiosité de voir ce qui en étoit. Je sais maintenant à quoi m'en tenir sur l'affection qu'on m'a témoignée pour vous.

D. Tello. — Je suis aussi aimé que respecté dans Alcalá.

D. Pèdre. On m'a dit qu'on y respectoit peu le roi.

D. Tello. Mais pardonnez-moi, on y connoît très-bien son sceau royal; et quelquefois il m'arrive de permettre qu'on exécute ses ordres.

D. Pèdre. — Juste ciel! Si je ne l'extermine pas à l'instant, c'est afin que mon ressentiment ne prévienne pas l'effet de ma justice.

La scène est interrompue par Léonor, qui vient recommencer ses plaintes devant le cavalier inconnu. Je trouverai dans le roi, dit-elle, un vaillant défenseur. Oh! très-vaillant, répond Tello, il a déjà tué un musicien et un prêtre. Tello offre ensuite un logement à D. Pèdre, en le prévenant cependant que personne n'a l'honneur d'être admis à sa table. Pergil, aussi insolent que son maître, assure l'inconnu de sa protection. Le roi a peine à retenir sa fureur; il jure de faire une telle justice de cet audacieux qu'il effacera par le titre de *grand-justicier* celui de *cruel* que ses sujets lui ont donné. Ici finit le premier acte, ou plutôt la première journée, suivant l'expression espagnole.

Au

Au commencement du second acte la scène est dans le palais. Rodrigue vient implorer la justice du roi, qu'il reconnoît pour l'inconnu, et se jette à ses pieds.

D. Père. — Levez-vous et ne vous troublez point. Que demandez-vous?

Rodrigue. — Vous connoissez mon injure, Sire.

D. Père. — La règle veut que vous expliquiez vos raisons.

Rodrigue. — Votre altesse les a déjà entendues.

D. Père. — Comme passager, mais non comme roi.

Rodrigue. — Eh bien, Sire, D. Tello m'a enlevé par violence la femme que j'allois épouser.

D. Père. — Si vous l'avez laissé faire, pourquoi serois-je plus difficile que vous?

Rodrigue. — Il m'a fait désarmer.

D. Père. — Ne pouvez-vous retrouver d'autres armes?

Rodrigue. — Il est trop puissant, Sire, pour que je puisse me venger de lui.

D. Père. — Ce n'est donc pas l'honneur

offensé, c'est la lâcheté qui me porte ici sa plainte.

Rodrigue. — Ce n'est pas son bras, Sire, c'est son autorité que je crains.

D. Père. — Mais lorsqu'il est seul, son autorité le rend-elle plus redoutable ?

Rodrigue. — Ainsi donc, Sire, quand je vous demande justice, vous me renvoyez à mon épée ?

D. Père. — Je ne vous y renvoie point; mais un gentilhomme auroit dû y avoir recours.

Rodrigue. — Je n'ai pas voulu enfreindre la loi.

D. Père. — Qui défend son épouse n'offense pas la loi.... Toute ma justice peut bien vous faire rendre votre femme, mais non votre honneur.

Rodrigue. — Mon courage saura le réparer.

D. Père. — Si vous l'osiez à présent, je vous en punirois. Allez, je châtierai son injustice.

Rodrigue. — Quoi, Sire, ne pourrai-je recouvrer mon honneur ?

D. Père. — Oui et non.

Rodrigue. — Comment me décider entre ces deux extrêmes ?

D. Pèdre. — D. Pèdre vous dit, *oui* ; le roi vous dit, *non*.

Rodrigue en s'en allant. — Il suffit.

Léonor vient ensuite et conte de nouveau son aventure ; le roi lui promet justice et sort. Tello arrive avec Pergil ; il est fort scandalisé qu'on n'ait pas voulu laisser entrer sa suite, et que le roi le fasse attendre. Il veut retourner à Alcala sans voir le roi. La garde jaune pourra bien vous en empêcher, lui dit Pergil, à qui cette couleur a déplu ; je crains fort, ajoute-t-il, qu'on ne nous ait attirés dans une ratière pour nous livrer au chat. Tello est fort surpris de rencontrer Léonor, mais il brave ses plaintes et ses menaces. Enfin D. Pèdre rentre lisant une lettre, sans jeter les yeux sur Tello, qui reconnoît le roi. Ah ! Pergil, s'écrie-t-il, que vois-je ? Par tous les saints du paradis, répond Pergil, c'est le bon Aguiléra. Tello fait un compliment respectueux au roi qui continue de lire sans le regarder. Le bon Aguiléra est sourd, dit Pergil. Tello se jette à genoux ; D. Pèdre n'y fait aucune attention. Pergil soutient son caractère, et dit : Le bon Aguiléra ne donne

pas de fauteuil chez lui. Seigneur, continue Tello, je viens à vos ordres.

D. Pèdre. — Qu'est-ce?

D. Tello. — D. Tello de Garcia.

D. Pèdre à Guttière. — Prenez cette lettre.

Pergil. — Style de cour.

D. Tello. — Me traiter avec ce mépris!.... Sortons; lorsque le roi voudra me voir, qu'il vienne à Alcala.

D. Pèdre. — Arrêtez.

Tello se trouble et ne parle qu'en balbutiant; le roi laisse tomber son gant; Tello le ramasse, et dans son trouble, au lieu de le rendre au roi, lui présente son chapeau. *C'est votre chapeau*, dit D. Pèdre; *je n'en veux pas sans la tête*: il lui reproche ensuite, avec beaucoup de force et de noblesse, ses vexations, ses violences et son orgueil. « Sachez, dit ce prince, que s'il m'étoit » permis de me dépouiller de ma majesté, mon » bras feroit ici ce que fait mon pouvoir; mais » je suis réduit à n'employer contre vous que » les armes de la justice. Je veux cependant » vous montrer le cas que je fais d'un insolent » comme vous ». En même temps le roi prend Tello par la tête, le heurte contre un pilier et

se retire. Rodrigue survient quelque temps après, et, trouvant Tello au palais, l'attaque l'épée à la main; mais D. Pèdre paroît en ce moment et le fait arrêter. Rodrigue veut se justifier par les conseils que lui a donnés le roi lui-même. *C'est D. Pèdre qui vous a ainsi parlé, répond ce prince, et le roi vous envoie en prison.*

D. Pèdre ordonne à Tello de rendre à Léonor l'honneur qu'il lui a ôté; Tello s'en défend. D. Pèdre lui répond: Je vous exhorte à remplir votre promesse, afin de ne pas perdre l'ame avec le corps. Au reste, que vous y soyez obligé ou non, ce n'est pas mon affaire, c'est celle de votre confesseur que vous pouvez consulter; car demain, sans autre délai, je vous ferai couper la tête. Enfin, Tello ébranlé promet à Léonor de l'épouser si elle peut obtenir sa grace. Ici finit la seconde journée.

Le roi est agité par des visions effrayantes depuis qu'il a tué un prêtre; il croit toujours avoir devant les yeux un spectre menaçant. C'est dans cet état qu'il paroît au troisième acte. Il attend son frère D. Henri qui s'étoit révolté contre lui, mais qui est rentré dans son devoir. D. Pèdre se propose de lui accorder sa grace en même temps qu'il ordonne le supplice de Tello,

afin de donner à la fois deux exemples, l'un de justice et l'autre de clémence. Léonor et Maria viennent dans ce moment demander la grâce de leurs amans ; mais le roi reste inflexible.

La scène change et représente une prison. Un greffier y vient signifier à Tello son arrêt. Le clerk du greffier annonce en même temps à Pergil qu'il sera pendu comme complice ; belle carrière aux bouffonneries de Pergil, qui prétend que ce n'est pas de lui dont il s'agit, et que la sentence porte, *Pedro Gil* ; on lui fait voir le contraire ; il dit que c'est une faute d'orthographe. Enfin, après de burlesques lamentations, il veut qu'on appelle son confesseur. On lui demande où il est ? A Londres, répond-il, où il est chanoine ; on lui propose un moine espagnol, mais il ne sait se confesser qu'en anglais.

Après ce beau dialogue, la porte de la prison s'ouvre. C'est le roi, qui, sans se faire connoître, vient délivrer Tello. Celui-ci veut savoir qui est son libérateur. Suivez-moi, dit D. Pèdre, si vous voulez vous soustraire aux effets de la colère du roi. Ils sortent. Pergil, pour qui dans ce moment tout a l'air d'un

confesseur, conjecture que l'inconnu est un Mathurin, puisqu'il délivre les captifs.

La scène se transporte dans un bois. D. Pèdre, Tello et Pergil y arrivent. Tello ne se croit pas encore assez éloigné du roi. Il vous fait donc peur, dit D. Pèdre? Si je le tenois ici corps à corps, répond Tello, je ferois bientôt passer cette peur dans son ame; mais il combat avec trop de bras. Le roi éloigne Pergil, en lui disant d'aller chercher de la lumière, et en même temps feint d'entendre quelqu'un. Il donne une épée à Tello, en prend une autre qu'il a à l'arçon de la selle, et feint d'aller reconnoître ce que c'est. Il revient, attaque Tello qui se défend avec courage sans savoir à qui il a affaire; mais à la fin D. Pèdre le désarme et le terrasse. Avouez, dit-il à Tello, que je n'ai eu besoin pour vous vaincre que de la seule puissance de mon bras. Je suis forcé d'en convenir, répond Tello. Pergil arrive avec de la lumière: qu'est-ce que ceci, s'écrie-t-il?

D. Pèdre. — Tu vois le tyran d'Alcala terrassé par son roi.

D. Tello. — Quoi! Sire, c'est vous!

D. Pèdre. — Oui, D. Tello, je vous ai vaincu ici de vive force, chez vous par ma patience,

et dans mon palais par ma grandeur. Reconnaissez dans ces trois victoires ma vaillance, ma bonté et ma justice. Retirez-vous et sortez de mes états; car si vous y êtes arrêté, l'échafaud vous attend. Je peux vous pardonner ici comme votre ennemi particulier, mais gardez-vous du roi et de la justice.

Tello s'éloigne plein de confusion et de repentir. Le roi reste seul dans l'obscurité. Une voix lui crie : *Tu seras pierre dans Madrid*; il est saisi d'horreur; cependant il se rassure et veut se retirer. Un spectre se présente à lui vêtu d'une aube et portant un manipule.

D. Père. — Ombre, fantôme, que me veux-tu?

Le Mort. — Te dire qu'ici même tu seras pierre dans Madrid.

D. Père. — Est-ce toi qui viens me persécuter sans cesse et troubler mon repos?

Le Mort. — Si tu veux le savoir, viens avec moi près de ce puits, vis-à-vis de cette petite chapelle. Viens et asseyons-nous.

D. Père. — Le jour s'approche : je n'en ai pas le temps.

Le Mort. — C'est la peur qui te retient.

D. Père. — Pour te démentir, je m'assieds. Parle.

Le Mort. — Me connois-tu ?

D. Père. — Tu es si hideux que je ne puis te prendre que pour le démon qui me tourmente sans relâche. (*Il veut se lever*).

Le Mort. — Non ; remets-toi.

D. Père. — Eh bien , soit.

Le Mort. — Tyran, reconnois le prêtre que tu as poignardé.

D. Père. — Moi !

Le Mort. — Toi-même.

D. Père. — Tu avois manqué à ce que tu devois à ma dignité et à mon caractère.

Le Mort. — Il est vrai ; mais le ciel te menace de te faire périr par ce même poignard et par la main de ton propre frère. (*En même temps il arrache à D. Père son poignard*).

D. Père. — Moi ! par la main de mon frère?.... laisse ce poignard.... (*Le spectre le laisse tomber et il reste fiché en terre*). Si tu pouvois mourir une seconde fois, tu périrois encore de ma main.

Le Mort. — Tu m'as assassiné le jour de Saint-Dominique.

D. Père. — Eh bien! que veux-tu?

Le Mort. — T'ordonner de la part de Dieu de bâtir ici un monastère de vierges; le promets-tu?

D. Père. — Je le promets. Demandes-tu autre chose?

Le Mort. — Non : demeure en paix. Tu y revivras dans des marbres durables.

D. Père. — Est-ce-là ce que tu appelles être pierre dans Madrid?

Le Mort. — Oui. Donne-moi la main.

D. Père. — La voilà. Ah, juste ciel! laisse-moi, tu me brûles.

Le Mort. — Voilà le feu qui me dévore et dont je ne serai délivré qu'après que tu auras accompli ton vœu.

D. Père. — Laisse-moi donc, cruel!... Je n'en puis plus.....

Le Mort. — Que ce feu, roi D. Père, te fasse craindre celui de l'enfer.

Le spectre disparaît, et D. Père, frappé de terreur, se retire. D. Henri survient, trouve le poignard du roi fiché en terre, le reconnoît pour celui du roi son frère, s'en saisit et sort.

On se retrouve dans le palais. Don Père, à

qui on vient dire que Tello s'est sauvé de sa prison, ordonne qu'on le poursuive. D. Henri arrive avec le poignard du roi à la main; Don Pèdre, encore frappé de la prédiction du mort, croit que son frère vient pour l'assassiner. Don Henri le rassure; D. Pèdre s'appaise, lui pardonne et l'embrasse. On vient annoncer que Tello a été arrêté. Le roi ordonne qu'il périsse. Léonor et Maria viennent faire de nouvelles instances pour obtenir le pardon de Rodrigue et de Tello, mais D. Pèdre est sourd à leurs prières. Alors D. Henri demande leur grace au roi comme le premier gage de leur réconciliation. Le roi ne veut pas la lui refuser, et la pièce finit par le double mariage.

Nous ne préviendrons pas par nos réflexions celles que le lecteur pourra faire sur cette comédie, moins intéressante sans doute par l'artifice du drame que par la peinture des mœurs. Le fanatisme de bravoure et d'honneur qui s'y trouve peint dans la personne de D. Pèdre, ses remords sur le meurtre du prêtre et l'apparition du mort sont des traits qui tiennent au caractère national, et qui méritent d'être observés.

C'est dans cette vue qu'il faut considérer les ouvrages dramatiques d'une nation étrangère; et c'est sur-tout dans les ouvrages de ses meilleurs

poètes qu'on reconnoîtra plus aisément son goût, son caractère et ses mœurs. Je vais dans le même esprit vous donner encore l'extrait d'une des meilleures comédies du célèbre Lopès de Vega ; elle est intitulée : *Los Benavidès*. Le sujet du drame est noble et intéressant. Le jeune Alfonse, âgé de six ans, vient de monter sur le trône de Léon, après la mort de son père Bermudo. On est en guerre avec les Maures, qui font des courses jusqu'aux portes de Léon, et les grands sont en dispute sur le lieu que doit habiter le roi pour être en sûreté. Payo de Bivar veut le mener dans ses terres, qui sont sur la frontière des Maures, et Mendo de Benavidès, vieillard respectable, s'y oppose. Leur querelle à ce sujet s'échauffe au point que Bivar donne un soufflet à Mendo, que la foiblesse de son âge trahit, et qui est encore retenu par Layn Tellés, Fernand Ximenès et Inigo d'Ariste, autres seigneurs témoins de l'affront. Le vieillard désolé met beaucoup de noblesse dans ses plaintes.

La main de mon ennemi, dit-il, a tracé sur mon visage en caractères ineffaçables le témoignage de ma fidélité. C'est mon zèle pour mon roi qui m'attire cet outrage. Bivar veut s'emparer de sa personne pour lui ôter la vie et régner à sa place. Vous êtes tous complices de

cette trahison , puisque vous ne vous y opposez pas ; mais songez que toute la Castille vous reprochera la mort de votre roi.

Fernand Tellés , lorsque Mendo est sorti , relève ses réflexions , les trouve fondées , et détermine enfin Bivar à laisser le roi à Léon. Celui-ci , pour détruire les soupçons qu'a pu donner Mendo , propose de faire venir de Galice Melen Gonzalès , descendant des goths montagnards , et de lui confier l'éducation et la personne du roi. On applaudit à ce procédé franc , et on parle de réconcilier les deux ennemis , mais on y voyoit peu d'apparence ; et Bivar , offensé de ce que Mendo lui a dit que c'étoit par considération pour ses sœurs que les autres grands avoient arrêté sa vengeance , ne veut entendre à aucun accommodement.

Mendo s'est retiré à Benavidès , où il vit avec Dona Clara sa fille , un jeune paysan nommé *Sancho* , et une jeune villageoise nommée *Sol* , (Soleil) , dont l'origine est inconnue , et qu'il a fait élever par humanité. Ces jeunes gens , quoique grossiers , semblent avoir eu quelque instruction : ils conservent le langage et la simplicité du village ; ils s'aiment passionnément , et Sol est la première à parler à D. Clara de leur amour. Elle lui dit franchement que ne connois-

sant d'autres parens que Mendo et elle, elle la prie de lui faire épouser Sancho. D. Clara consent à en écrire à son père, que la mort du roi Bermudo doit retenir quelque temps à la cour, et Sancho doit lui porter sa lettre.

Cet amant survient et parle d'amour à sa belle avec beaucoup de vivacité. Il l'aime, dit-il, comme un Indien aime le soleil. Allusion à son nom.

Sol. — Je viens dans l'instant de parler à D. Clara.

Sancho. — De quoi ?

Sol. — De nous marier.

Sancho. — Ah ! tu m'as dérobé cette pensée. Qu'a-t-elle répondu ?

Comme elle est *machuara* (1), et qu'elle n'a jamais voulu se marier, elle a parbleu dit non, parce que celles qui ne se marient pas ne veulent pas que les autres se marient. Sancho outré prononce vingt malédictions contre Clara. Sol l'appaise, en lui apprenant qu'elle écrit actuellement en leur faveur à Mendo, et qu'il doit porter lui-même la lettre. Il se dédit sur-le-champ et prononce toutes les bénédictions

(1) Mule ou brahaine.

contraires à ses premières imprécations, et il part avec la lettre.

Pendant ce temps, Mendo est revenu. Dona Clara qui le voit baigné de pleurs lui en demande le sujet. C'est-toi, lui répond le vieillard désolé, qui est la cause de mon désespoir. Tu as refusé obstinément de te marier, et tu m'as privé sans ressource des moyens de réparer mon honneur. Si tu m'avois donné un petit-fils, il vengeroit aujourd'hui mon injure. Il lui fait ensuite le récit de tout ce que le spectateur a déjà eu sous les yeux, et je pense que c'est un défaut en quelque langue que ce puisse être.

Dona Clara a réponse à tout. Consolez-vous, dit-elle, mon père, et écoutez le secret que je vais vous révéler. Le feu roi Bermudo est venu plusieurs fois à la chasse dans ces cantons. Il m'a vue, il m'a aimée, et enfin j'ai eu de lui, sous une promesse de mariage que je vais vous faire voir, Sancho et Sol. Le roi a manqué à sa promesse, et en a épousé une autre; mais vous avez un fils qui vous vengera en héros.

Mendo ne peut croire son bonheur; il embrasse sa fille, et la remercie avec transport de ce qu'elle a eu la précaution de faire deux enfans. Quoi! ajoute-il, tu es femme et tu as gardé un secret! comment puis-je assez te louer!

tu me donnes un Soleil pour me succéder, et un Sancho pour me venger!

Cependant Melen Gonzalès est arrivé à la cour pour être gouverneur du roi. Bivar, Tellès, Layn et Inigo parlent ensemble d'une fête qu'ils veulent donner à l'occasion du couronnement du jeune roi, lorsqu'un garde annonce un paysan qui apporte une lettre. D'où vient-il? De Benavidès. On imagine que c'est un défi de la part de Mendo, et on veut l'empêcher de le recevoir; mais il ordonne qu'on fasse entrer Sancho, qui n'a pas attendu l'ordre et qui paroît brusquement.

Sancho. — C'est peut-être une témérité, mais j'en fais excuse quand je suis dedans.

Bivar. — Que demandes-tu, vil manant?

Sancho. — Je ne suis point un vil manant.

Bivar. — Qu'es-tu donc?

Sancho. — Je suis un laboureur, comme vous un courtisan.

Bivar. — Vil manant et laboureur, n'est-ce pas tout un?

Sancho. — Non. Un homme vil est un malheureux homme, et un laboureur est un homme honorable. Vous seriez bien obligé de l'être,

si

si je ne l'étois pas. Sans les laboureurs, le roi ne mangeroit pas de pain; mais je vous passe cette malhonnêteté, parce que vous êtes de la cour; les gens sages sont civils avec tout le monde.

Bivar. — Voyez avec quelle audace des gens de rien osent répondre et moraliser! c'est un coq de village que Mendo a chargé de quelque manutention, et qui vient peut-être pour le défendre.

Layn. — Ce pourroit bien être un assassin, vous n'êtes pas sur vos gardes. Ces gens grossiers sont furieux comme des dogues, et aussi dangereux.

Bivar. — Approche, paysan. Sais-tu que j'ai donné un soufflet à Mendo ?

Sancho. — Non, car je vous le rendrois.

Bivar, l'épée à la main. — Ah, malheureux, tu périras.

Sancho, levant le bâton. — Tout beau. Je sais que Mendo ne vivroit pas.

Bivar, qu'on retient. — Quoi, je souffrirai....

Fernand. — C'est un fou et un misérable qui ne peut vous insulter.

Sancho. — Je ne suis point un misérable.

J'ai plus de six mille têtes de troupeaux sous ma charge.

Layn. — On le voit bien à tes propos.

Sancho. — Quelles fanfaronnades de cour ! Si je croyois que tu eusses donné un soufflet à Mendo, je t'arracherois l'ame.

Bivar, avec mépris. — Qui, toi ?

Sancho. — Ne raille point, je le ferois comme je le dis.

Bivar. — Tu es fou.

Sancho. — Je suis dans mon bon sens.

Inigo. — Tu ne le prouves guère.

Bivar. — Enfin, qui es-tu ?

Sancho. — Je suis le diable.

Il veut chercher Mendo pour lui remettre sa lettre ; on le soupçonne toujours d'être envoyé à quelque dessein ; on cherche à l'arrêter. Il se retourne vers Bivar.

Sancho. — Tout de bon, vous avez outragé Mendo ?

Bivar. — Oui, parbleu.

Sancho. — Qui ?

Bivar. — Moi.

Sancho. — Et vous lui avez donné un soufflet ?

Bivar. — Qu'en veux-tu dire?

Sancho. — S'il est ainsi, sois qui tu voudras. Tu as menti comme un traître; et tout laboureur que je suis, je te défie, toi, ta qualité, ta bassesse, ton ame, ta vie, tes entrailles, ton gué, tes hauts faits, ton bel esprit, tes propos insolens, ta barbe et ta chevelure, je te tiens pour le plus infâme de tous les infâmes.

Layn. — Est-ce un homme ou un démon?

Bivar. — A qui appartiens-tu?

Sancho. — A mon maître.

Bivar. — Quel est-il?

Sancho. — Mendo de Benavidès.

Bivar. — Ton nom.

Sancho. — Sancho.

Bivar. — Ecoute, je suis cavalier, et ne puis, sans me déshonorer, accepter le défi d'un paysan.

Sancho. — Cavalier, fais - moi un plaisir. Mets à ta place un homme de ma sorte, et prescrist le jour et le lieu; je m'y rendrai.

Bivar. — J'y consens. Sois ici mercredi à deux heures.

Sancho. — J'y serai.

Il s'en va en menaçant le ciel et la terre. Certes cet homme, dit Bivar, tient du sang des anciens Goths. Cependant Mendo marque à sa fille de l'inquiétude de ce que Sancho n'est point exercé aux armes. Clara vante sa force et sa valeur. Mendo veut l'éprouver et le faire enlever par six hommes. Il les renverse sans effort, et est étonné qu'on le paie ainsi de son zèle. Mendo l'appaise, et lui dit qu'il n'a voulu qu'éprouver sa force, parce qu'il le destine à réparer son honneur. Si c'est Payo de Bivar, dit Sancho, qui vous a insulté, je le châtierai, et je le lui ai dit à lui-même en bon lieu. Je l'ai défié; il a accepté mon défi, mais pour un champion de ma sorte. Plût à Dieu que je fusse son égal! Je vous l'apporterois en pièces. Tout ce que je vous demande pour récompense de vous avoir vengé, c'est de me faire épouser Sol. Mendo lui répond qu'il n'y a point de prix au-dessus d'un pareil service, mais qu'il faut assurer sa vengeance; qu'il n'est pas question de défi avec un traître, qu'il doit se munir d'armes à l'épreuve sous son habit rustique, et qu'il faut percer son ennemi au milieu de tous ses parens et de ses amis.

Pourquoi m'armer, dit Sancho? Je suis né sans armes; n'ai-je pas des mains, des pieds et des dents? Mendo s'attendrit en le quittant.

Pourquoi pleure-t-il, dit le jeune homme à Clara ? C'est qu'il songe, répond-elle, que son ennemi rit et triomphe. Elle pleure aussi ; il s'en étonne. Savez-vous, dit-il, ce que je pense de tout ceci ? Je suis votre frère ; Mendo m'aura eu de quelque paysanne des environs. Sans cela me remettrait-il le soin de son honneur ? Elle le laisse dans ce doute. Crois-tu, en effet, dit-elle, être son fils ? Oui, répond Sancho : c'est toujours un sentiment généreux. Adieu, dit Clara, va le venger. L'idée d'obtenir sa maîtresse chasse bientôt toutes ces pensées tristes ; Sol vient lui remettre un poignard et un bâton de la part de D. Clara.

Sol. — Où vas-tu donc ?

Sancho. — Parbleu, mon Soleil, puisqu'il faut que je te conte toujours quelque bagatelle, je vais tuer un homme.

Sol. — Pourquoi ?

Sancho. — Parce qu'il a donné un soufflet à Mendo.

Sol. — Ah ! pars sans balancer, mon cher Sancho. Quand je devrais te perdre et te pleurer, je dois t'animer à cette vengeance. Puisque tu es jeune et robuste, prends pitié de ce vieillard que l'âge a affoibli et glacé. Nous n'avons point

d'autre père, pourrions - nous souffrir qu'il vécût déshonoré?

Sancho. — Femme vaillante! tu es seule capable de ce sentiment. Ils se séparent, et il part pour Léon.

Cependant les divisions continuent à la cour. Melen Gonzalès veut emmener le roi en Galice, et Bivar à son tour s'y oppose. Il a une fille, dit-il aux autres grands. Il mène le roi dans ses domaines pour la lui faire épouser et régner sous son nom. Quand cela seroit, répond Inigo, ne sont - ils pas du même sang? Bivar répond que le roi a des parens plus proches. Ils se piquent sur ce qu'Inigo met le comte au-dessus de tous les autres. Bivar lui donne un démenti, et ils se battent. Le roi survient, et sa présence les contient. Le jeune monarque dit au comte, qui arrive avec des gardes sur le bruit de ce démêlé, de rendre justice en son nom, et rentre.

Sur le récit qu'on fait du sujet de la querelle, le comte s'exprime ainsi :

Melen. — Dis-moi, Bivar, qu'est-ce qui excite ton envie et ton orgueil? Quel droit as-tu sur le roi? Bermudo t'a-t-il fait son tuteur, ou lui appartiens-tu de quelque côté? Pourquoi trou-

bles-tu son état? N'as-tu pas voulu toi-même l'emmenner dans tes châteaux ruinés? Pourquoi t'opposes-tu à ce qu'il vienne en Galice? Sais-tu quel rang j'y tiens? Sais-tu que j'ai tant d'alliances avec sa race qu'elle compose la moitié de mes blasons? D'où te vient cette hardiesse?

Bivar. — Mon nom est Bivar, cavalier illustre, du sang de Leovigilde et de Recirmonde : non pas parent du roi, c'est lui qui est le mien. Mes domaines ne doivent rien aux siens; au contraire : pour être plus près des Maures, ils sont plus riches, plus superbes, et arrosés de leur sang. Je ne trouble point l'état. Je l'estime, puisque je désire que son souverain ne s'en éloigne pas. Je ne suis ni téméraire ni ambitieux; je puis prendre des soupçons contre toi, parce que tu t'empares de la personne du roi; je ne lui en suis que plus fidèle, et je ne souffrirai jamais qu'aucun des tiens ose dire que tu vaux mieux que moi, ou même autant.

Melen. — Qu'on arrête ce téméraire.

Bivar. — J'ai dit ce que j'avois à dire; qu'on me prenne, si on peut, à la pointe de cette épée.

Melen. — Laissez-le aller, et qu'il éprouve

ma générosité. Mais, homme superbe, par le pouvoir que je tiens du roi, je te bannis du royaume pour deux années.

Bivar. — Non - seulement pour deux, mais pour vingt. Je renonce à tout ce qui peut m'y attacher, et l'abandonne pour toujours. Je ne suis ni de Léon, ni de Galice, ni des Asturies. Je jouis de mes propres domaines. Si je ne reçois du roi nuls revenus, je saurai m'en faire aux dépens des Maures qui tiennent Séville, Cuença, Avila, Alcalá, Nagara. Je pars content d'avoir fait mon devoir, et, si le roi vit, il aura besoin de moi. Pour moi je n'aurai jamais nul besoin de lui.

Melen. — L'orgueil de ce barbare est étrange!

Tous les grands condamnent Bivar. Melen se souvient de Mendo, dont il n'a pas su l'affront. Il envoie prier ce vieillard, dont les conseils et l'expérience sont dans la plus haute estime, de se rendre à la cour.

Sancho paroît, un bissac sur les épaules. Melen demande qui il est. Fernand répond qu'il est déjà venu au palais, et qu'on le croit envoyé par Mendo avec quelque dessein contre Bivar. On l'interroge, et il dit en effet qu'il cherche ce seigneur. On ne doute pas qu'il ne lui ap-

porte un cartel. Pour s'en assurer, Layn lui dit que c'est lui-même qui est Payo de Bivar, qu'à la vérité son frère a pris son nom précédemment.

Sancho. — Je me souviens très-bien de vous avoir vu. Mais quel est celui qui a outragé Mendo ?

Layn. — C'est moi-même.

Sancho, aux autres seigneurs. — Est-il vrai ?

Tous — Oui, c'est lui.

Layn. — Dis à présent ce que tu me veux.

Sancho. — Hé bien, tire de ce bissac les lettres qui y sont. Ne t'effraie pas.

Layn. — Sans doute elles seront pour moi.

Sancho. — Tu le verras en les ouvrant. Je ne sais si elles ne te feront pas quelque peine.

Layn. — Qui doute qu'elles ne soient injurieuses ?

Sancho. — Bivar, ce n'est pas la faute du messenger. Elles sont dans ce bissac que je porte sur mes épaules pour avoir la liberté de mes mains.

Melen. — Trouvez-vous une lettre ?

Layn. — Oui.

Melen. — Tirez-la.

Layn. — Je la tiens.

Sancho le poignardant. — Prends le papier sur mon épaule, et la mort dans ton cœur. Juge à présent s'il y a trahison.

Layn. — Je suis mort.

Melen. — Ah, perfide!...

Sancho. — Cavaliers, j'ai vengé mon seigneur et mon père; je suis fils de son honneur.

Melen. — Qu'on l'arrête.

Sancho. — Vous ne connoissez guère mon courage, ni le bâton que je porte.

Melen. — Qu'il meure.

Sancho se retirant et se défendant. — Vous n'êtes que trois! quand vous seriez plus de six, cela seroit aussi inutile.

On plaint Layn et on maudit Bivar, qu'on nomme le fléau de l'Espagne. Ce bon cavalier a porté la peine d'avoir pris le nom d'un méchant!

Mendo refuse de retourner à la cour. Ce séjour, dit-il, ne convient plus à un homme sans honneur; qu'on se serve de Bivar qui me l'a ôté. On lui offre des satisfactions. Il n'y en a point d'autre que la mort, dit Mendo. L'envoyé se

retire. Sancho arrive, et comble le vieillard de joie, en lui disant qu'il a tué Bivar en présence du gouverneur et des grands. Vos armes, ajoute-t-il, ne m'ont guères servi. Les halberdes les ont percées, mais elles ont trouvé une autre résistance contre ma poitrine qui s'est trouvée d'une meilleure trempe. Il fait ici le récit de ce qui s'est passé, et commence par la description du palais, de ses riches colonnes, de ses superbes mosaïques. Il cite jusqu'aux plafonds dorés de l'escalier, et tous les portraits des rois goths, et leurs inscriptions. Il les nomme tous et sur-tout celui du roi. Pélage, ajoute-t-il, m'a encouragé à vous rendre l'honneur. Il conte ensuite tout ce qu'on vient de voir et tombe encore dans le défaut que nous avons déjà observé, et il conclut enfin par demander Sol qu'on lui a promis de lui faire épouser. Mendo lui découvre alors sa naissance et celle de sa maîtresse.

Dans son désespoir, il maudit Bermudo son père, et Clara sa mère. Sol vient lui donner mille assurances d'amour qui le rendent encore plus furieux. Il lui apprend qu'elle est sa sœur et redouble ses imprécations : il voudroit que sa mère eût été une vipère, et lui avoir dévoré les entrailles en naissant. Il désireroit avoir eu

pour père le dernier des humains, et toutes ces déclamations forcénées sont mêlées de pointes. Sol se désespère de son côté; et ils n'ont pas trop de tort, car ils se sont aimés six ans, pendant lesquels Clara auroit dû y mettre ordre, et ne pas flatter leur passion en leur promettant d'écrire à son père en faveur de leur mariage. Enfin, Sancho se détermine à s'expatrier. Sol veut le suivre.

Sancho. — Songe qu'il ne faut point badiner avec l'amour. Il est un peu hérétique, et il faut fuir les occasions de commettre quelque étourderie.

Il veut aller mourir à la guerre; ils se séparent enfin avec des regrets fort tendres.

La scène se transporte dans les domaines de Bivar. Sa sœur Hélène s'endort à la chasse. Sancho errant arrive près d'elle, et en est charmé. Je me crois, dit-il, en Thessalie; je trouve des recettes pour l'oubli et pour l'amour. Il ne sait quelle occasion prendre pour déclarer le sien, et imagine de feindre de poursuivre un ours qui va dévorer sa maîtresse. Au bruit qu'il fait, elle se réveille très-effrayée et remercie son prétendu libérateur qu'elle trouve fort à son gré. Elle lui apprend qu'elle est sur les terres de

Bivar, et qu'elle est sa sœur. Il lui fait un compliment triste sur la mort de ce frère. Il se porte bien, dit-elle. Il assure qu'il a été présent quand on l'a tué. Cela ne se peut, dit-elle, il vient d'arriver en bonne santé. Quelle est donc le mort ! dit-il en lui-même. Bivar paroît et ne le reconnoît point. Hélène le présente comme un homme qui lui a sauvé la vie. Bivar le reçoit très-bien et lui offre ses services. Je ne demande, dit Sancho, que du travail, et désire avoir affaire à vous. Je l'ai déjà tenté sans succès, quoi que vous n'ayez point d'ouvriers tels que moi ; je compte me faire honneur près de vous. Je suis envoyé par un vieillard qui ne parle que du traitement qu'il a reçu de vous. Je viens à sa place ; c'est la même main et le même homme, et je prétends vous servir jusqu'à la mort.

Bivar ne sent pas l'allégorie, et le fait son écuyer, parce qu'il assure qu'il se battra très-bien contre les Maures.

Cependant Mendo qui se croit vengé est retourné à la cour avec Clara et Sol, vêtue en dame. Il apprend la méprise et veut se retirer. Melen s'y oppose. Comme le roi doit aller en Galice, on veut que Mendo demeure vice-roi de Léon. Il refuse toujours, et on délibère sur les moyens de lui rendre l'honneur. On con-

clut enfin d'envoyer un défi à Bivar qui doit combattre contre un cavalier qui maintiendra l'honneur de Mendo. Inigo , qui est devenu amoureux de Sol , s'offre à être son champion. Le cartel est signé par le roi même , qui déclare Bivar traître et lâche , s'il ne comparoît dans l'espace de dix jours.

Le jeune monarque, son gouverneur et Garcias Raminés , se trouvent en voyage , sans doute pour aller en Galice. Le roi est fatigué; on dresse un pavillon sous lequel il s'endort. Les Maures donnent l'alarme. Melen laisse le roi à la garde de Garcias , et va reconnoître les ennemis. Une embuscade de Maures tue Garcias et prend le roi. Sancho survient avec son fidèle bâton. Il fait un massacre terrible des infidèles, et emporte dans ses bras le roi, qui lui promet de récompenser cet important service. On ne sait où il le mène; sans doute que pour réparer son sommeil , si brusquement interrompu, il le porte quelque part où il peut dormir même assez long-temps; car voici tout ce qui se passe jusqu'à ce qu'il reparoisse.

Sol, qui a oublié Sancho aussi facilement qu'elle en a été oubliée , est fort éprise d'Inigo qui doit combattre Bivar; elle lui met au cou des reliques pour le préserver de blessures. Mendo,

qui est demeuré vice-roi à Léon, l'a accepté pour son défenseur. On annonce l'arrivée de Bivar, et il paroît sur le champ de bataille avec sa sœur Hélène et ses vassaux. Tout est préparé, les échaffauds, les juges, les parrains; et Clara et Sol offrent poliment une place auprès d'elles à Hélène qui la refuse, quoiqu'avec le regret, dit-elle, de ne pas profiter d'une si bonne compagnie.

Bivar. — Hé bien, Mendo, où est votre champion ?

Mendo. — C'est comme moi-même. Il est présent.

Inigo. — C'est moi. Qu'en penses-tu ?

Bivar. — Prépare tes armes, c'est d'elles que tu vas l'apprendre.

Mendo. — Doutes-tu qu'on ne sorte victorieux d'un combat où il s'agit de mon honneur ?

Bivar. — C'est ce que nous allons éprouver.

Mendo. — Approche. Je prétends voir si tu n'as pas d'armes prohibées.

Bivar. — Veux-tu que je me dépouille ?

Mendo fait semblant de le visiter et le poignarde. — Meurs perfide.

Bivar tombant. — Ah, tu m'as tué en trahison!

Mendo. — J'ai vengé moi-même mon honneur.

Hélène s'écrie, et veut soulever ses amis contre ce meurtrier.

Mendo. — Cavaliers! que nul ne prenne part à cette querelle. Le téméraire qui a osé m'outrager a dû savoir qu'on ne se fie pas à l'ennemi qu'on a offensé, puisque celui qui a reçu une insulte est en droit de tuer l'offenseur, quand même il le trouveroit endormi. Quoique j'eusse pu confier ma vengeance à Inigo, je n'ai pas voulu la mettre au hasard, pouvant l'assurer moi-même. Si quelqu'un ose tirer l'épée, il va périr. J'ai ici la force à la main, puisque je commande pour le roi. Si on m'accuse de supercherie, le duel sera permis, et Inigo défendra ma loyauté.

Hélène, en accusant l'imprudence de son frère, continue ses reproches à Mendo, et à tous les cavaliers qui ont violé la foi du cartel. Elle perdra la vie ou elle se vengera, ou le roi perdra son royaume. Elle est interrompue par l'arrivée de Melen suivi de Sancho et de plusieurs grands. Il déplore le malheur de l'état, et apprend à l'assemblée que le roi est mort ou prisonnier.

sonnier. Sancho ne demande que la guerre contre les Maures. Mais Mendo prend ce moment pour déclarer publiquement son secret. Que le roi, dit-il, soit mort ou prisonnier, le royaume n'est point sans maître. Il détaille alors les amours de Bermudo et de sa sœur, et annonce que Sancho est fils de ce monarque.

Il n'est pas trop facile de comprendre que sur-le-champ tout le monde s'accorde à mettre Sancho sur le trône; enfin cela est résolu unanimement; mais Sancho y met des conditions. Il veut épouser Hélène, ce qui ne fait aucune difficulté, non plus que le mariage d'Inigo avec Sol. Quand Sancho a bien établi ses prétentions, il disparoît un moment, et revient avec le jeune roi qu'il apporte encore entre ses bras, et qui doit être bien las de cette voiture. Enfin, la pièce finit par les applaudissemens que mérite un si heureux dénouement, et par le don de quantité de villes dont le monarque fait présent à son frère et à son libérateur.

An.

DISCOURS

SUR

LES POÈMES PHILOSOPHIQUES.

LE plus ancien poème philosophique dont on ait conservé le souvenir est celui d'Empédocle. Ce poète y exposoit d'une manière allégorique et mystérieuse la formation de l'univers. Les Grecs connurent encore un autre genre de poème philosophique où, sans recourir à l'allégorie, on se contenta de prêter le coloris et l'harmonie du vers aux dogmes abstraits de la philosophie morale, physique et politique; seulement on y mêloit de temps en temps quelques apologues et quelques images. L'ouvrage d'Hésiode intitulé : *les Travaux et les Jours*, n'est presque qu'un tissu de dogmes moraux, où Thalès, Solon et Pythagore puisèrent plusieurs de leurs principes. Aratus, dans son poème, autant qu'on peut en juger par les fragmens qu'en a traduits Cicéron, se bornoit à décrire les constellations célestes; et peut-être Manilius,

qui vraisemblablement écrivit au temps d'Auguste, doit-il à ce poète grec la plus grande partie de ses idées.

Lucrèce, parmi les Latins, ne fit aucun usage de l'allégorie : après nous avoir présenté Venus, au commencement de son poème, comme le symbole de la force et de la beauté de la nature, ce poète ne parle plus que d'atômes, de vide, de la composition du monde et de ses parties, telle qu'on la trouve dans le système d'Épicure restitué par Gassendi. La gravité de son sujet est tout au plus coupée par cinq ou six descriptions qu'on pourroit comparer à de magnifiques statues, placées de loin en loin dans un chemin long et pénible, pour récréer de temps en temps la vue du voyageur. Virgile, il est vrai, a donné dans son *Silène*, l'exemple d'une poésie allégorique très-enveloppée; mais ses géorgiques roulent uniquement sur les devoirs de l'agriculteur et sur tout ce que l'agriculture a de charmes; la peinture des guerres civiles, la description des triomphes d'Auguste et la fable d'Aristée ne peuvent être regardées que comme autant de petits épisodes faits pour ennoblir le sujet et pour soutenir l'attention du lecteur. Fracastor imita Virgile dans sa *Syphilis* comme le cardinal de Polignac parmi nous a

imité Lucrèce dans son poëme. Les autres poëtes qui, dans le siècle de Léon X, ressuscitèrent la poésie latine, tels que Palingenius et Jordan Bruno traitèrent poétiquement et en vers quelques points généraux de physique qui n'étoient encore liés à aucun système, et ils les exposèrent sans symboles et sans allégorie.

Les poëtes français et anglais se sont aussi exercés dans ce genre. L'abbé Genet a chanté les *tourbillons* de Descartes; mais outre que sa versification a bien plus la couleur et le ton de l'églogue que d'un poëme philosophique, sa doctrine est trop nue; elle n'est ni embellie par les images, ni variée par des épisodes convenables. Il appartenoit à M. de Voltaire de donner à ce genre de poésie le degré de perfection que son génie vaste, fécond et sublime a su porter dans tous les sujets qu'il a traités. L'ouvrage de Prior, intitulé *Salomon*, ou la *Vanité du Monde*, est le premier poëme philosophique qu'ait eu l'Angleterre. Ce poëme; rempli de connoissances physiques, théologiques et morales, méritoit d'être traduit; et il l'eût été peut-être, si *l'Essai sur l'Homme* de Pope ne l'avoit en quelque sorte fait oublier.

Pendant que les Français et les Anglais, dit un Italien lui-même, s'occupent à unir la phi-

losophie avec la poésie, les Italiens aujourd'hui passent leur vie à faire des centons de Pétrarque, et s'imaginent mériter le nom de poètes pour avoir cadencé des syllabes.

Mais Uranie n'est-elle donc pas une des muses? D'ailleurs, pourquoi les poètes ne pourront-ils pas se montrer philosophes dans leurs vers, lorsque tant de philosophes se montrent poètes dans leurs systèmes? Ne chantons cependant d'un système philosophique que quelques portions bien choisies et propres à recevoir les formes et les accens de la poésie; en embrasser toute l'étendue, ce seroit s'imposer la nécessité de parcourir des sentiers rocailleux et difficiles, dont le seul aspect épouvanteroit les tendres muses; non que le sujet de tout poëme philosophique doive toujours être facile; mais il doit toujours être beau.

Vous avez fait, par exemple, un choix heureux, si votre sujet est tel qu'au simple coup-d'œil sur le titre, le plus indifférent des hommes soit tenté de lire l'ouvrage; et qu'après avoir lu l'ouvrage, le plus triste des lecteurs soit affecté d'un sentiment agréable. Ainsi ce n'est point un beau sujet que celui de la *Syphilis* du célèbre Fracastor. Les tableaux en sont ravissans, harmonieux, admirables; mais les objets qu'ils rap-

pellent attristent l'imagination. Un citoyen de Césène a donné depuis peu d'années un poème sur le soufre. Ce petit ouvrage respire la reconnaissance de l'auteur envers sa patrie. Mais le spectacle des travaux de misérables humains qu'on condamne à s'agiter dans d'éternelles ténèbres, fait peur aux âmes tendres et délicates. On ne se sent pas le courage de voyager avec le poète pour ramasser quelques fleurs sur les portes du tartare. Tous ces sujets paroissent peu susceptibles des ornemens de la poésie. Nous citerons en opposition les *fleurs* du P. Rapin, *l'art de cultiver* d'Alamanni, *les abeilles* de Ruccellai; poèmes dont le style a la fraîcheur, l'innocence et le parfum des objets qu'ils représentent. La *musique des couleurs*, *le sommeil des plantes*, sont des sujets encore tout neufs. Eh! de combien d'images brillantes ces sujets s'embelliroient dans une tête féconde et véritablement poétique!

Passons au choix du sujet, et aux fables, aux épisodes qui siéent au poème philosophique. Dans les endroits destinés à la simple exposition du sujet et du système, le style doit être pur, transparent, de sorte qu'on puisse voir au travers la substance et le fond des choses. Il ne faut pas cependant qu'à l'exemple de Lucrece, non

content de présenter le corps même de la pensée, on en offre aussi les trop austères couleurs : le poëte fût-il un métaphysicien profond, un géomètre sublime, ne doit jamais perdre de vue qu'il ne dogmatise pas dans une école, mais qu'il chante au milieu des muses. Hercule filant à côté d'Omphale doit paroître avoir oublié le sentiment de sa force ; ce n'est point en faisant des vers, c'est en résolvant des problèmes qu'on montre son profond savoir ; comme Hercule montrait sa vigueur en mettant des lions en pièces. Ainsi pensoit le sage Virgile lorsqu'il chanta les abeilles ; s'il avoit écrit de nos jours, il eût profité sans doute des observations qu'on a faites sur la construction de leurs cellules, sur la politique de leur gouvernement, etc. Mais qui pourra jamais croire qu'il eût chanté les calculs d'Euler ou de Lagrange ? On trouve un bel exemple de la sobriété qu'exigent ces sortes d'ouvrages dans le poëme de *l'art de la guerre*, par le roi de Prusse. Tâchons ensuite de bien connoître la place, l'arrangement, la disposition des matières. C'est sur-tout dans les compositions didactiques qu'il importe de mettre de l'ordre. Il ne faut pas cependant que le zèle de la méthode dégénère en superstition. Autre chose est une leçon de philosophie ; autre chose

est un chant de poésie. Abandonner, esquisser, renvoyer et transporter : voilà la méthode même ; c'est à ce procédé, dit Horace, que l'ordre doit sa grace et son effet. Aussi ne saurions-nous approuver le poème de Fleming sur l'hypocondrie ; la marche de cet ouvrage est trop mesurée, trop lente, trop méthodique ; jamais les flammes de l'enthousiasme n'embrâsent la froide imagination de l'auteur. C'est un médecin qui professe en vers. Mais il ne suffit pas que le style ait de la clarté, il faut encore qu'il soit orné, élégant. Il est glorieux sans doute d'embellir par le seul art de l'élocution les sujets les plus sauvages. Vainement on objectera que ces sortes de poèmes exposent la vérité, et que l'ingénue vérité ne veut d'autres ornemens que ceux qu'elle emprunte d'elle-même. Ce sont les philosophes et non les poètes que ce précepte regarde. S'il est quelques vérités physiques, ou si fières ou si modestes qu'elles abhorrent toute espèce d'ornemens, que la poésie s'en éloigne et les abhorre elle-même.

Il est temps d'en venir aux fables et aux épisodes. Il y a des épisodes qui semblent naître d'eux-mêmes des entrailles de la chose, ensorte qu'on les prendroit moins pour des digressions que pour le produit de la fertilité du sujet. Mais

ils ne se présentent pas toujours si naturellement ; il ne faut alors les appliquer qu'après en avoir bien examiné la nature , comme on examine avec attention une ente avant de l'appliquer à l'arbuste , car tout fruit ne réussit pas sur toute espèce de tronc. Il faut qu'à l'égard des épisodes le génie du poète soit libre ; non qu'il soit jamais permis de les multiplier tellement qu'ils ombragent et qu'ils cachent l'objet principal. Quant à ceux qui n'ont pu naître que d'un excès d'enthousiasme, ils ne sauroient convenir à nos poèmes physiques , qui de leur nature sont doux et tranquilles. A la vérité, Virgile , pour ennoblir son sujet , a souvent recours à des comparaisons très-hardies ; ainsi ce poète compare les travaux des abeilles à ceux des cyclopes , et leur discipline civile et militaire , à la soumission des Parthes et des Lydiens aux ordres de leur monarque. Mais il prépare ces libertés en demandant au lecteur la permission de les prendre.

On trouve encore dans les fables un nouveau moyen d'embellissement. Il ne s'agit ici ni de métaphores, ni du récit de quelque point de mythologie. Tout cela rentre dans l'ordre des épisodes. Nous voulons parler de la fiction, laquelle peut et doit entrer dans un poème

physique, mais sans violence et sans dénaturer le poëme. Nous citerons pour exemple le poëme latin du P. Brumoi *de re vitrariá*, ouvrage rempli de toutes les connoissances de l'art même qu'on y traite, et de tous les charmes de la poésie. Est-il rien de plus austère que les préceptes d'architecture ? Cependant voyez comme Vitruve a su les égayer et les embellir. Offre-t-il une colonne ? Il nous y fait reconnoître le port et le maintien d'une belle femme ; les creux et la cannelure sont les plis de ses vêtemens, et la volute du chapiteau représente les boucles de sa chevelure ondoyante. Et l'origine des Persiques, et celle des Cariatides, et cette corbeille posée sur un tombeau, autour de laquelle croît une acanthe qui la couronne de ses feuilles, qu'un hasard heureux offre aux regards de la Callimaque et qui lui fait naître l'idée d'orner d'un nouveau feuillage la tête de la colonne, ne sont-ce pas là des sujets bien propres à recevoir tous les ornemens de la poésie ?

S.



R E C H E R C H E S

SUR

L'HYPOCISTITE DES ANCIENS,

PAR M. GLEDITSCHT,

De l'Académie royale de Berlin.

LES corps du règne végétal se nourrissent, pour la plupart, non-seulement des sucs qui s'insinuent dans la racine au sein de la terre, mais encore des particules plus déliées qui pénètrent les pores de la surface entière des feuilles, des tiges et des autres parties moins considérables. Le lieu de la nutrition varie relativement à plusieurs plantes : il y en a dont les racines sont attachées à la terre comme à leur matrice, tandis que le reste demeure en plein air ; de sorte que ces plantes tirent leurs alimens et de l'air et de la terre. D'autres, destinées à séjourner perpétuellement dans les eaux, poussent leurs racines dans la terre du fond, s'accroissent, et vers le temps de la fructification s'élèvent

au-dessus de l'eau, pour s'y replonger ensuite. Les plantes de cette espèce tirent leurs sucs nourriciers de la terre, de l'eau et de l'air.

Mais il s'en présente d'un ordre bien plus étonnant. Ce sont celles qui, rejetant toute nourriture terrestre, et ne se bornant pas à celle que l'air peut leur fournir, s'établissent dans d'autres plantes, aux dépens desquelles elles vivent après que leur propre semence y a été fécondée. Telle est la plante dont il s'agit ici, plante agréable à la vue, et connue des anciens sous les noms d'*Hypocistite*, d'*Hypocistis* ou de *Cytisus*.

Observons qu'on ne doit pas regarder comme parasites toutes les plantes qui, placées par quelque hasard dans des lieux qui ne leur sont pas naturels, s'attachent à l'écorce des arbres et revêtissent en grande partie leurs troncs. Un vent, même très-léger, suffit pour porter les semences d'une infinité de végétaux dans les cavités des arbres. Les animaux charrient encore quantité de ces semences; enfin plusieurs autres causes peuvent les répandre dans des creux garnis de mousse et un peu humides. Les plantes jeunes et tendres qui naissent en pareils endroits prennent pendant quelque temps un

accroissement rapide, mais bientôt après elles périssent ou ne traînent qu'une vie languissante.

Il est encore des plantes qui, sans être de l'espèce des parasites, s'unissent néanmoins comme par une sorte de greffe avec d'autres plantes, dont elles attirent les sucs qu'elles convertissent en leur propre nourriture.

Tous les végétaux parasites qui naissent dans les contrées du nord se distinguent des autres plantes par plusieurs attributs constans et certains. Cette différence consiste, non-seulement dans le caractère externe que montrent les parties de la fructification, mais dans d'autres déterminations hors des parties florales, et dans les parties qui constituent proprement l'herbe. Cependant toutes les espèces qui appartiennent au genre des parasites suivent les lois de la nature : elles naissent de leur propre semence, au premier développement de laquelle toute sorte de corps naturel peut suffire, en lui tenant lieu de terre, du moins pendant quelque temps.

La terre elle-même fait éclore les semences de plusieurs plantes parasites ; ces plantes s'accrochent par leurs petits filamens aux racines des plantes voisines, ou bien elles sont obligées de s'enfoncer davantage en terre. Les avancées mammillaires des racines de ces plantes para-

sites s'insèrent dans les pores de l'écorce des plus grandes plantes et en pénètrent aisément les interstices. Bientôt elles occupent plus exactement encore les couches fibreuses et vasculaires de l'écorce intérieure, et parviennent enfin à former différens réseaux membraneux qui se présentent sous divers aspects dans diverses plantes à cause de la différence intrinsèque de leur structure.

Quelques-unes de ces plantes parasites, ne trouvant pas la terre disposée à les faire germer, se développent en plein air, et y étendent leurs racines, qui, suivant le propre de cette espèce, s'insèrent en différentes manières dans l'écorce même du tronc et des branches, se répandent sous cette écorce comme un tissu réticulaire, et causent les plus grands désordres, en dérangeant, par exemple, la conformation des plantes ligneuses; en détruisant peu-à-peu le changement de l'écorce extérieure en écorce intérieure, et le changement annuel de celle-ci en bois, ce qui doit d'autant moins surprendre que les racines des plantes parasites jettent une plus grande quantité de filamens papillaires, lesquels rampent dans la substance ligneuse. En effet, ces petites racines extrêmement déliées, en formant des réseaux membra-

neux, s'écartent, se réunissent, et font chaque jour des entrelacemens nouveaux et plus compliqués. Ainsi les plantes parasites dérobent sans cesse à celles qui les nourrissent les alimens qui viennent s'y rendre en abondance; et troublant l'ordre de la végétation, elles les frappent d'une stérilité presque toujours accompagnée d'une conformation monstrueuse, et bientôt suivie du dépérissement de la partie ainsi vitiée. Il est décidé que ce mal est sans remède ou qu'il faut recourir à l'amputation des branches; moyen qui réussit préférablement à tous les autres, sur-tout dans la culture des arbres fruitiers.

Du reste, toutes les plantes parasites ne sont ni également ni toujours funestes à celles dont elles tirent leur substance : il faut avouer néanmoins qu'elles sont rarement utiles, ou plutôt qu'elles ne le sont jamais. Quiconque voudra juger par ses propres yeux des dommages qui résultent de la multiplication des plantes parasites, n'a qu'à parcourir les campagnes, les prairies, les forêts, et particulièrement les vergers.

Parmi les plantes parasites d'Europe, j'ai fait choix d'une seule; c'est l'*hypocistite*, ainsi appelée parce que, de l'aveu de tous les auteurs,

elle constitue la plante parasite, propre et unique des *cistes*.

Quelques écrivains ont regardé l'*hypocistite* comme un champignon du *ciste*. Ce qui les a trompés sans doute, c'est que cette plante, lorsqu'elle commence à pousser, n'offre d'abord qu'une masse informe et tuberculeuse. Je remarquerai ici au sujet du *loranthus* d'Europe et de l'*hypocistite*, que ces plantes ont chacune une seule et même matrice, des suc de laquelle elles se nourrissent; la première ne vit que sur le chêne, et l'autre sur le *ciste*. Au contraire, les autres plantes parasites, sur-tout dans l'Allemagne septentrionale, n'ont presque jamais de matrices particulières et propres; elles naissent et croissent indifféremment sur plusieurs espèces de plantes toutes différentes.

D I S C O U R S**SUR L'ORIGINE ET LES VICISSITUDES****DU VERS.**

LES Grecs sont les seuls , au moins que nous connoissons , qui , en perfectionnant leur langue , aient conservé les traces et le caractère du langage naissant et primitif. Les hommes ne se sont d'abord expliqués que par des gestes et par des sons intimement et nécessairement liés aux objets de leurs besoins et de leurs passions. Or , des cris inarticulés , qui ne se faisoient entendre qu'aux sens , ne pouvoient avoir un caractère d'expression qu'au moyen d'une intonation forte , et marquée par des intervalles considérables , tant dans la qualité que dans la durée des tons.

Les Grecs , ce peuple sensible au point que l'humanité , la philosophie et les lois ne purent s'introduire chez eux qu'à la faveur de la cadence et du chant , n'eurent garde , en perfec-

tionnant leur langage, d'en abolir les premiers signes, qu'ils regardoient avec raison comme les plus énergiques et les plus pittoresques. Cependant, de la prononciation confuse et tumultueuse de mots, dont toutes les syllabes portoient sensiblement le caractère d'une intonation haute ou basse, lente ou rapide, devoit nécessairement résulter, tantôt une cadence agréable et un chant mélodieux, et tantôt un désordre et des dissonances insupportables.

Il n'étoit pas possible que le peuple le plus heureusement organisé qui fut jamais, abandonnât long-temps au hasard un procédé qui intéressoit si essentiellement son oreille. Pour éloigner donc toute espèce de trouble et de confusion, soit dans les sons, soit dans les temps, les Grecs en observèrent les rapports et les proportions; ils les saisirent et les enchaînèrent par des règles désormais invariables. C'est ainsi que la mélodie, et même le rythme, qui dans toutes les autres langues est si peu dépendant de la nature des mots, qu'il peut, sans leur faire violence, en prolonger ou en racourcir les syllabes, devinrent en quelque sorte parties substantielles et constitutives de la langue grecque, la plus belle sans doute que les hommes aient jamais parlée. On sent par-là combien il est

ridicule de demander si chez les Grecs le chant étoit inséparable du vers. Nous ne parlerons point de la poésie latine, elle fut absolument calquée sur celle des Grecs; mais vraisemblablement les accens n'y conservèrent pas le même degré d'énergie. Les Latins, en empruntant des Grecs la poésie et les arts, n'empruntèrent ni leurs mœurs, ni leurs organes. Ce peuple grave, ferme dans ses principes et dans ses desseins, ne se vit jamais dans le cas de craindre que sa morale reçût la moindre atteinte des altérations que pourroit subir sa musique.

Descendons à la versification moderne. S'il faut s'en rapporter au célèbre Gravina, un des plus profonds et des plus sublimes observateurs qu'aient eu la jurisprudence et les arts, la rime a dû son origine à l'école des déclamateurs et des rhéteurs latins, qui altérèrent les véritables couleurs de l'éloquence, et affectèrent dans la chute de leurs périodes la consonance des mots. L'Italien, ajoute-t-il, soumis à des vainqueurs barbares, perdit bientôt le sentiment de la différence fine et délicate que la cadence des pieds et des nombres mettoit entre le vers et la prose, et ne connut plus d'autre harmonie que celle qui naissoit de la grossière et fastidieuse conformité des désinences. Mais Gravina cher-

choit plus à flétrir la rime contre laquelle il ne cessoit de s'élever et qu'il auroit voulu exterminer, qu'à en démêler la véritable origine. Cependant, que prétendoit ce savant homme? Pouvoit-il ignorer que la langue italienne s'étoit tellement éloignée de sa source que l'harmonie qui caractérisoit la latine étoit devenue tout-à-fait étrangère à l'italienne, et ne pouvoit plus lui convenir? Avoit-il oublié que Claude Tolomei avoit inutilement essayé de rappeler le rythme ancien, et de l'introduire dans sa langue, et que quelqu'heureux que nous paroissent ses essais, comme on peut s'en convaincre par ces deux vers :

*Questa per affetto tenerissima lettera mando
A te che tratti barbaramente noi.*

son exemple ne fut suivi de personne? Ne sentoit-il pas que ce mélange de breves et de longues n'étoit propre qu'à révolter l'oreille de la nation; et qu'en effet le dactyle, qui répand dans le vers latin tant de noblesse et de grandeur ne donne au vers italien qu'un bondissement désagréable, occasionné sans doute par la trop grande abondance des voyelles dont cette langue est composée? Castelvetro croyoit au contraire que le vers italien, tel qu'il existe, soit entier, soit rompu, descendoit immédiate-

ment et presque sans altération du vers latin. Lorsque notre vers (1), dit-il, est composé d'onze syllabes, et que l'accent en frappe la sixième, il est pris du vers latin communément appelé *endecasyllabe*, dont la sixième et dixième syllabes sont nécessairement longues.

Cui dono lepidum novum libellum.
Canto l'arme pietose e'l Capitano.

Lorsque dans le même vers l'accent tombe sur la quatrième syllabe, il descend du vers saphique, dont la quatrième et la dixième syllabes sont longues de nécessité.

Jam satis terris niviis atque diræ,
Voi ch' ascoltate in rime sparse il suono.

Mais sans adopter les subtilités de Castelvetro, sans chercher l'origine de la rime ni dans la consonnance qu'introduisirent dans la chute de leurs périodes les corrupteurs de l'éloquence latine; ni dans la prose latine, que rima pour la première fois certain moine appelé Léon; ni dans la conquête de l'Espagne par les Maures, qui, selon quelques auteurs, répandirent la rime dans toute l'Europe; nous osons avancer

(1) *Ch. 46 de l'impression de Naples, 1714.*

que par-tout où des circonstances particulières n'ont pas rendu le rythme musical tellement inhérent à la langue, que la langue ait toujours prescrit rigoureusement cette espèce de rythme, la rime et le vers, tels que nous les avons, sont nés d'eux-mêmes dans les campagnes parmi les travaux et les fêtes. Le chant est naturel à l'homme, et il ne seroit pas difficile de prouver que la période purement musicale, telle que la nature l'inspire, renferme et conséquemment assigne et prescrit et le nombre des syllabes et les repos et la rime qui constituent l'essence de notre vers. Mais les détails où nous serions obligés d'entrer pour donner à cette opinion le degré de force et d'évidence dont elle est susceptible, deviendroient immenses, et ne seroient d'ailleurs à la portée que du petit nombre de personnes qui sont également versées et dans l'art et dans l'histoire de la musique. Quoi qu'il en soit de l'origine de notre vers, les Provençaux passèrent pour l'avoir inventé; ce qui est certain, c'est que ce peuple vif, enjoué, spirituel et sensible, donna au vers tant de grace, d'harmonie et de variété, que sa langue se répandit dans toutes les cours de l'Europe.

Les Français, les Italiens, les Espagnols, et même les Allemands, cultivèrent la poésie pro-

vençale. Les Italiens qui ne tardèrent pas d'en transporter le mécanisme et les procédés à leur propre langue, les étendirent encore et les perfectionnèrent; mais ils restèrent toujours fidèles à la rime; jusqu'à ce que le Trissin, impatient d'un joug qu'il regardoit comme barbare, voulut entièrement effacer de la poésie de sa nation les couleurs provençales, en abolissant les lois tyranniques de la rime.

Le Trissin avoit senti que dans le vers italien, indépendamment de l'harmonie, trop sensible et trop extérieure, qui résultoit de l'homophonie des désinences, il en étoit une infiniment plus fine et délicate qui naissoit du mouvement même du vers sur lequel la mobilité des accens répandoit une mesure réglée et cependant très-variée. La forme de notre vers alexandrin nous prive de cet inestimable avantage, sa marche exige absolument le repos à la sixième syllabe, de sorte que le vers se trouve constamment divisé en deux portions égales; mais on ne conçoit pas pourquoi dans le vers de dix, qui seul devoit être employé dans la scène de nos drames lyriques, nous n'avons pas pris les mêmes libertés que les Italiens; ce seroit cependant l'unique moyen de forcer nos compositeurs à jeter de la variété dans leurs récitatifs.

Les Espagnols et les Anglais ont trouvé dans leur langue toutes les ressources dont ils avoient besoin pour faire passer dans leur poésie les procédés hardis de la versification italienne. Mais les Allemands ont pris une route à part; les malheureux succès de ceux des Italiens et des Français qui avoient voulu rappeler la prosodie ancienne, ne les ont point découragés : l'abondance des voyelles empêcha l'italien de réussir. La fréquence des consonnes ne devoit-elle pas former un plus grand obstacle encore pour l'allemand? Mais il ne nous convient pas de disputer à une nation le sentiment de l'harmonie qui convient à sa langue et à sa poésie. Un instrument que les Haller, les Zacharie, les Klopstock, ont employé avec tant de succès et d'éclat, est sans doute l'instrument le plus propre à la poésie allemande; et ne le fût-il pas, les ouvrages de ces grands hommes suffiroient pour le consacrer à jamais.

A.

ESSAI
SUR L'EXPÉRIENCE
EN MÉDECINE,

*D'après le traité que M. Zimmerman en a
donné en langue allemande.*

L'ART de guérir exige d'autant plus de pénétration qu'il est dirigé fort souvent par de simples vraisemblances, dont le plus haut degré ne sauroit être apperçu sans une extrême sagacité ; d'ailleurs tous les pas d'un médecin habile ressemblent à des découvertes, eu égard à l'incertitude des principes qu'il est obligé de calculer.

Ce qu'il faut entendre par l'expérience en médecine, c'est l'habileté qu'on acquiert dans cet art à force de recueillir des observations et des épreuves bien faites, et sur-tout bien combinées.

C'est une erreur populaire d'imaginer que

l'expérience est simplement l'ouvrage des sens et de l'habitude. Mais s'il est vrai que dans les arts mécaniques l'exercice est absolument nécessaire, et qu'il ne sauroit être suppléé par toutes les lumières de la spéculation, il est également certain qu'il y a des perfectionnemens qu'on attendroit vainement de la pratique; surtout dans un art transcendant, tel que la médecine, où l'expérience ne peut être regardée comme le partage exclusif d'un âge avancé que par le vulgaire, ou par ces hommes qui nient l'existence de tous les objets auxquels leur courte vue ne peut atteindre.

Le peuple s'obstine à soumettre la plupart des sciences et des arts utiles à une routine aveugle, à des usages répétés, sans jamais remonter aux principes. Cette fausse expérience, comme l'appelle notre auteur, est celle des praticiens ou empiriques modernes, qui ne savent qu'appliquer une recette déterminée à une maladie dont le nom est donné; qui ne voient que des malades et jamais de maladies. Ces hommes, à force de faire des fautes, parviennent à ne pas même soupçonner qu'ils en font; il leur suffit de voir leur marche consacrée par le suffrage du peuple qu'ils entraînent sans lui présenter aucune idée. Indépendamment des

sentimens secrets qu'inspire la prévention ou l'envie, ils détestent toute espèce de nouveauté; l'ancienne pratique convient beaucoup mieux aux esprits paresseux et bornés. Ainsi les médecins de ce peuple sauvage, qui, pour écarter la maladie, soufflent sur le lit du malade, et pensent que toute la médecine consiste dans cette opération, traiteroient sans doute fort mal celui qui s'aviseroit de leur prescrire une méthode moins facile.

Comme parmi les médecins la routine est toujours adoptée par les sots, il n'est pas étonnant qu'elle fasse fortune parmi le plus grand nombre des hommes. En général un médecin ignorant plaît beaucoup plus à la multitude; elle chérit en lui la conformité des préjugés et de la sottise. C'est l'âne de la fable.

On sent combien la préférence qu'on donne à la routine doit avoir de suites pernicieuses pour la société dont elle renverse les idées; combien elle est propre à décourager les jeunes médecins, à favoriser les charlatans, et à arrêter les progrès de la médecine. Cette profession étant ainsi dégradée, les hommes de génie qui l'exercent se voient forcés de chercher dans des études étrangères une considération qu'ils attendroient vainement de l'exercice de

leurs talens. Bacon et Freind ont très - bien remarqué que les grands médecins , piqués de voir que des connoissances très-médiocres en médecine donnent souvent plus de célébrité qu'on n'en obtient de la plus grande habileté, s'en dédommagent en se tournant vers des genres d'étude et de travail où le peuple ne dispense point la réputation.

La première qualité nécessaire pour acquérir l'expérience est de ne chercher que la vérité; et cet amour du vrai , moins commun qu'on ne pense , est le fruit de l'organisation la plus heureuse et de la meilleure culture de l'esprit. Mais le désir ne suffit pas; la vraie expérience exige encore trois conditions essentielles; beaucoup de connoissances historiques , un esprit observateur , et du génie.

Le vrai médecin se conduit dans le traitement des maladies par les instructions qu'il fonde sur leurs causes , quand elles sont connues; sur les phénomènes et les signes , quand il ignore les causes. Il n'a garde de procéder comme les anciens dogmatiques , que l'anatomie , alors très-imparfaite , ne pouvoit assez éclairer sur les causes cachées , qui avoient rétréci et embarrassé l'art par de vaines théories , et dont , selon notre auteur , Galien doit être regardé comme le vé-

ritable chef; parce qu'il enseigna, de même que Descartes, à raisonner très-conséquemment sur de faux principes.

Les anciens empiriques étoient alors beaucoup plus près de la vraie expérience, s'ils s'appuyoient uniquement sur le témoignage des sens, sur celui des observateurs qui les avoient précédés, sur la comparaison des maladies connues avec celles qui ne l'étoient pas; au lieu que les empiriques de nos jours négligent de joindre l'étude des maladies à celle des remèdes. M. Zimmermann les appelle les bâtards de la secte des chimistes, qui a régné quelque temps dans la médecine.

Après avoir considéré d'une manière générale l'expérience en médecine, examinons l'influence du savoir sur l'acquisition de cette expérience.

Il faut d'abord distinguer l'érudition d'avec la science; il en est de la lecture de l'érudit comme de la richesse de l'avare; c'est un trésor enfoui, inutile; elle ne lui sert tout au plus qu'à couvrir une véritable indigence, un défaut d'idées solides et lumineuses. Mais les connoissances de l'homme vraiment savant sont choisies et mises en œuvre par un esprit éclairé, qu'à leur tour elles perfectionnent. Ces études

développent dans sa tête des idées qui paroissent y être nées. Une vaste lecture n'étouffe point en lui le savoir ; il connoît dans chaque science et les progrès qu'elle a faits , et ceux qui lui restent encore à faire.

Le savoir éclaire le génie ; il l'empêche de s'égarer dans l'immensité des objets qu'il peut embrasser. Rarement on trouve un esprit qui , du seul choc de ses propres idées , tire une science entière ; il faudroit non-seulement avoir reçu de la nature un génie extraordinaire , mais encore vivre pendant une longue suite de siècles , pour parvenir , par sa seule expérience , à l'état actuel où tant d'inventeurs ont porté successivement l'art de guérir.

La science peut suppléer à la pratique ; mais la pratique seule ne remplit jamais la science. Je préférerois , disoit Rhazès , un médecin savant qui n'auroit jamais vu de malades , à un praticien qui ignorerait ce qu'ont enseigné les anciens.

Une lecture vaste et qui embrasse toute l'étendue de l'art est nécessaire pour en apercevoir tous les détails , pour juger des fautes et des succès des artistes , pour envisager un nombre infini de cas possibles , reconnoître ceux qui se présentent , et n'en être point étonné.

Les praticiens décrivent de toutes leurs forces le savoir qui s'acquiert par la lecture ; et pour en faire sentir l'inutilité , ils prennent soin de répandre que la médecine doit être différente dans les divers climats. On convient qu'il y a des maladies qui , suivant la différence des siècles , des climats et de la manière de vivre de chaque peuple , prennent différentes nuances , et qu'en conséquence on peut changer la dose , le temps de l'application , et quelquefois même le choix des médicamens qui leur sont propres : mais il ne doit point y avoir d'altération dans la méthode ni dans les remèdes qu'on lui oppose. Ainsi la dyssenterie se traite en Europe comme dans l'Inde , et le quinquina guérit les fièvres d'accès dans tous les pays de la terre. On reconnoît encore la plupart des maladies aux signes d'après lesquels Hippocrate les a décrites , et les plus habiles médecins suivent avec succès les principes de ce grand homme pour la cure des plus importantes.

Les praticiens autorisent le mépris qu'ils font de la lecture , par l'exemple de Sydenham qui mit à observer le temps que les autres emploient à lire. Mais on ne veut pas faire attention que Sydenham se trouva dans une position pareille à celle où se vit autrefois la secte

des empiriques , à cela près qu'il fut inexcusable d'avoir fait peu de cas de l'anatomie ; d'ailleurs ce médecin ne doit point être regardé comme un homme de génie , mais comme un observateur excellent , dont le principal mérite est d'avoir bien vu et bien décrit un petit nombre de maladies , connues imparfaitement de ceux qui l'avoient précédé.

M. Zimmerman prétend que les écrits des meilleurs auteurs de médecine sont plus propres à égaler qu'à instruire , si l'on n'en sait faire usage ; qu'il ne faut point se borner à deux ou trois d'entr'eux : qu'il faut lire , extraire ou comparer tout ce qu'il y a de bon dans les principaux ; ne perdre aucune occasion de s'approprier par ses essais les méthodes des médecins de tous les temps ; et tirer , à l'aide de son génie , les règles de sa pratique de l'ensemble de toutes les connoissances qu'on a acquises. Pour étendre , affermir et lier ces connoissances , il est indispensable de rechercher toutes les idées neuves et toutes les observations utiles que renferment souvent les ouvrages les plus médiocres ; on doit reconnoître avec respect la voix de la nature dans le bégaiement des enfans comme dans les oracles de ses prêtres.

Par M. BARTHEZ.

HYMNE

HYMNE AU SOLEIL.

Traduit de l'allemand.

JE te salue, père de la lumière ! ô soleil ! viens apporter le rajeunissement et la joie dans nos vallons fortunés ; à ta présence la nature endormie se réveille ; les oiseaux ranimés par tes feux célèbrent ta gloire , et se remplissent d'allégresse. Les arides rochers , échauffés par tes regards , prennent une couleur éclatante et vive , et semblent s'animer ; les ondes frémissantes se plaisent à multiplier ton image ; les côteaux féconds te montrent l'or et la pourpre dont tu les as parés ; les forêts , dont le feuillage étoit obscurci par les ténèbres , reprennent une verdure aimable , l'univers entier s'embellit de ton retour.

Le cœur insensible de l'homme résistera-t-il seul à tes charmes ? Ne sentira-t-il point ton pouvoir ? N'éprouvera-t-il point une douce ivresse , à la vue des ornemens dont tu pares sa demeure ? Hélas ! tu ne luis que pour des

ingrats ; tu n'es accueilli que par le sage , dont l'ame active cherche à s'abreuver dès le matin des célestes beautés que tu répands sur la terre. Tes premiers rayons ne sont apperçus que par les habitans de la campagne, à qui ta présence annonce que leurs travaux sont prêts à recommencer. Allons, berger, il faut sortir de cette cabane où tu viens de goûter le repos ; déjà ton troupeau t'appelle. Je vois la bergère ingénue, dont l'ame est aussi pure que la toison de ces agneaux qu'elle va conduire à la prairie ; je la vois s'éveiller en sursaut : elle ouvre ses bras pour y recevoir l'aurore ; mais bientôt confuse de voir que c'est toi, ô soleil ! qui as déjà remplacé l'aurore, elle saute, en rougissant, de la couche où tu viens de la surprendre.

Il n'en est pas ainsi de cette artificieuse coquette, dont les foibles paupières n'ont jamais contemplé ton éclat : un rempart de soie la garantit de tes approches ; elle craint que tes regards ne découvrent les ravages que les veilles ont faits sur son visage : elle ne consent à t'entrevoir que lorsque tu es prêt à céder la place aux ombres de la nuit ; la nuit est le temps du mensonge et des illusions. Ta lumière n'est pas moins odieuse pour le courtisan, voué à de ténébreuses intrigues ; elle déplaît à ce débau-

ché, dont une obscurité éternelle devrait couvrir les excès. Le méchant, dont le sommeil est toujours agité, te maudit et te déteste; il se plonge dans son lit pour se soustraire à tes rayons qui appellent la rougeur sur son front; lorsque tu te montres, son ame réveillée se rappelle des crimes qu'elle voudroit oublier....

Mais tandis que je chante, déjà je te vois monté au zénith de ta gloire; déjà tu lances tes rayons directs; tu forces le moissonneur à se réfugier parmi ces saules humides, ou sous l'ombre secourable de ce platane touffu qui ombre une onde pure. Là, il n'aperçoit ta présence qu'à travers le feuillage entr'ouvert par le zéphir; c'est-là que, délassé, il prend, comme à la dérobee, une nourriture simple, qui seroit délicieuse, si elle ne lui étoit souvent disputée par une injuste puissance. Hélas! faut-il que la nature ne soit qu'une marâtre pour ses enfans les plus laborieux? Le ciel a-t-il donc voulu que leur pain, arrosé de sueur, le fût encore d'amertume et de larmes? Pauvre fils de la terre, faut-il que l'oppression t'arrache cet aliment que tes bras ont fait sortir de son sein? Cependant tu te consoles; un court sommeil va suspendre tes peines; livre-toi aux douceurs de ce paisible repos et oublie ta misère,

du moins pour quelques instans. Mais tes forces réparées te rappellent au travail; tu recommences la tâche que le destin te prescrit; tu te fatigues de nouveau pour ces riches ingrats et paresseux, qui profitent de tes peines sans pitié, sans reconnoissance; qui te méprisent pour le bien que tu leur fais, et qui du sein de la mollesse te dédaignent pour les soins mêmes que tu épargnes à leur arrogante oisiveté.

Je vois cependant le terme de ton travail. O soleil ! tu te retires; tes rayons obliques annoncent ton départ; les côteaux et les bois prolongent leurs ombres; tu permets aux mortels de chercher un repos qu'ils ont mérité. Déjà tu te caches derrière cette montagne élevée; ton absence va bientôt replonger cette nature que tu viens d'animer, dans une douce langueur, nécessaire pour la réparer; le troupeau bêlant va retrouver son étable; le taureau mugissant quitte à regret la plaine; l'écho répète de toutes parts les sons champêtres du chalumeau et les chants des bergères. Le villageois fatigué va rejoindre sa rustique compagne, qui lui prépare un repas frugal que la faim rendra plus délicieux que ne le sont les banquets des rois. Dans son humble chaumière, il sera accueilli par son antique mère et par

ses tendres enfans; à cet aspect, son cœur épanoui sera saisi de tressaillemens inconnus à la grandeur insensible et à l'opulence endurcie.

Dis-nous, ô soleil! dans ta course immense où as-tu vu des heureux? Est-ce dans ces palais somptueux, sous ces lambris dorés qui couvrent la mollesse ennuyée, le luxe insatiable, la volupté énervée, l'opulence qui ne sait pas jouir, la fraude, l'adultère, la discorde conjugale? Est-ce chez ce grand que dévorent les chagrins de l'ambition trompée? Est-ce chez ce publicain, engraisé de la substance du malheureux? Est-ce chez cet avare qui languit de misère au milieu des richesses qu'il accumule pour un héritier détesté? Est-ce enfin chez ce monarque qui possède tout pouvoir, hors celui d'être content? Non; le bonheur, s'il est quelque part, doit se trouver chez ce villageois qui, malgré les injustices du sort, sait goûter le repos acheté par son labeur. Il est dans le cœur de cette tendre bergère, et dans les yeux de son fidèle berger, à qui elle vient de vouer l'amour pur et sincère dont elle consent enfin à payer sa constance. Il est dans l'esprit du sage, qui médite dans le silence de sa retraite, où l'ambition farouche ne vient jamais le troubler. Enfin, il faut le chercher

310 H Y M N E A U S O L E I L .

dans l'ame de cet homme vertueux qui , comme toi , ô soleil ! sait répandre le bonheur sur tout ce qui l'environne , qui se plaît à essuyer les pleurs de la vertu malheureuse , de même que tu essuies les larmes de l'aurore ; qui , comme toi , sait communiquer la fécondité , le bonheur et la vie à tous les êtres sur lesquels il fait tomber ses regards.

Cet hymne , dont il n'est pas sûr que l'original existe en allemand , a été écrit par le baron d'HOLBACH.

S U R L A D Y

MARIE WORTHLEY MONTAGU.

MILADY MONTAGU, célèbre par son esprit, ses voyages et ses lettres, avoit été fort liée avec Pope; elle lui écrivoit de Constantinople, et plusieurs de ses lettres ont été imprimées et traduites. Ils se brouillèrent ensuite et l'on en ignore la cause.

Milady Montagu, pendant l'ambassade de son mari à la Porte, eut, dit-on, la curiosité d'entrer dans l'intérieur du sérail. On prétendit que le grand-seigneur l'y avoit reçue lui-même, et qu'elle avoit eu les honneurs du mouchoir. Ce bruit fit fortune à Londres. On accusa Pope d'en être l'auteur, et l'imputation n'étoit pas sans fondement. Un ami de l'ambassadrice s'en plaignit à Pope lui-même, qui répondit : *Dieu me garde d'avoir jamais imaginé que Milady Montagu ait couché avec le grand-seigneur; tout au plus avec quelques-uns de ses janissaires.* Cette cruelle et brutale plaisanterie fut

rapportée à Milady qui, dès ce moment, ne respira que haine et vengeance.

Elle écrivoit de Florence à une de ses amies :
« Le mot de *malignité* me rappelle la mal-
» sante guêpe de Twickenham (1). Ses men-
» songes ne m'affectent plus. On ne peut que
» les mépriser comme les contes du sérail et du
» mouchoir, dont je suis persuadée qu'il est seul
» l'inventeur. Cet homme a un cœur méchant
» et bas; il est assez vil pour prendre le masque
» d'un moraliste, afin de décrier à son aise
» la nature humaine, et de couvrir d'un voile
» décent la haine qu'il porte aux hommes comme
» aux femmes ».

Pope écrivoit dans le même-tems à un de ses amis qui voyageoit en Italie. « Vous me
» parlez de la réputation que mon ancienne
» connoissance lady Marie s'est faite dans toute
» l'Italie; mais vous ne vous souciez pas de me
» dire, et je ne me soucie guère d'apprendre
» quels sont les titres qui lui ont acquis cette
» grande réputation. Je voudrois cependant que
» vous m'apprissiez ce qui, de l'avarice, ou de la
» galanterie, domine le plus dans son caractère ».

(1) Twickenham est un village près de Londres, où Pope avoit une jolie maison.

Pope publia, quelque temps après, une imitation en vers de la première satire du second livre d'Horace. Il y désigne une femme sous le nom de *Sapho*, par deux vers dont voici la traduction :

De Sapho n'attends pas un plus doux traitement.
Son amour empoisonne et sa haine déchire.

Le mot anglais (1) que je traduis ici par *empoisonne*, a dans l'original une toute autre énergie, que le bon goût, comme la décence, ne permet pas de rendre dans notre langue. On appliqua ces vers sanglans à milady Montagu : Pope se défendit de l'application, mais on ajoute peu de foi aux désaveux des poètes satyriques. Milady elle-même ne douta point que ce ne fût elle que Pope avoit en vue; à ce nouvel outrage, elle ne garda plus de mesure, et se vengea avec les mêmes armes.

Elle fit imprimer une satire en vers contre Pope, la plus amère, la plus violente et la plus cruelle peut-être qu'il y ait eu en aucune langue; on a peine à y reconnoître le ton d'une femme du monde, aimable et polie; mais on y trouve autant d'esprit que de fureur : c'est sous ce

(1) *Poxed by her love.*

point de vue un des monumens les plus curieux de la littérature. La traduction qu'on en va lire est littérale, et l'effet en est par conséquent très-affoibli; on sait combien la mesure, la rime et l'harmonie ajoutent d'énergie et d'éclat aux pensées; mais le principal objet qu'on s'est proposé a été de faire connoître exactement le ton et le caractère de cette singulière satire.

Milady Montagu a composé d'autres petites pièces de poésie, d'un goût plus délicat et d'un ton plus convenable à son sexe, à son rang et à ses talens. La plupart roulent sur la galanterie; et ce qui les caractérise en général, c'est l'esprit, l'élégance et la finesse; on y trouve moins d'imagination et de sensibilité.

A l'imitateur de la première satire du second livre d'Horace.

DANS cet écrit bigarré, où l'esprit romain est barbouillé de rage anglaise, où la grossièreté prétend au nom de satire, où la calomnie moderne se mêle à la raison antique, nous voyons d'un côté comment pensoit Horace, et de l'autre, comme il se seroit bien gardé d'écrire.

Quiconque sait discerner le bon et le mauvais pourra-t-il croire que le plat copiste ait mieux

saisi l'esprit qu'il prétend imiter, qu'il n'avoit compris le grec (1) qu'il a osé traduire?

Ta plume est l'image de celle d'Horace, comme ta figure (2) est l'image des enfans des hommes; tu nous représentes en burlesque l'espèce humaine, semblable à ces portraits d'enseigne qui déshonorent leur modèle en lui ressemblant. Horace sait rire; son ton est délicat et facile; tu n'as qu'une gaieté triviale et un ricanement amer : son style est élégant, sa diction est pure; mais qui peut supporter ta raboteuse harmonie, sèche comme ton cœur, obscure comme ta naissance ?

S'il a des épines, elles croissent sur des roses; tu ne nous offres que de vils chardons et des ronces grossières; avec cette différence que ces plantes sauvages, quoique nées dans le sol qui leur est le plus favorable, paroissent le fruit d'un pénible travail.

La satire, semblable à un rasoir bien aiguisé, doit blesser d'un coup qu'on sente, mais qu'on voie à peine : la tienne est un couteau (3) émoussé

(1) Pope a traduit en vers anglais l'Illiade et l'Odyssée.

(2) On sait que Pope étoit fort contrefait.

(3) L'original dit, un couteau à ouvrir des huîtres.

qui hache en coupant. Tu n'as que la rage (1) et non le talent de médire, la haine est en toi ce qu'est l'amour dans un lieu de débauche; c'est la passion brutale de la malfaisance qui cherche à nuire, sans choix, comme l'amour grossier cherche à jouir.

Tu ne te bornes pas à poursuivre le vice ou la sottise; l'espèce humaine, toute entière, est l'objet de ton humeur caustique; elle s'acharne sur tout ce qui cède, comme sur tout ce qui résiste; pour te déplaire, il suffit d'exister.

Mais si tu rencontres un cœur grand et généreux, c'est alors que ton arc se bande avec plus de force pour lancer un trait cruel. Tu n'épargnes ni la dignité, ni l'innocence; tu ne respectes ni le sexe, ni l'âge, ni les trônes, ni les tombeaux; en vain attendroit-on de toi quelque justice, les bienfaits mêmes ne peuvent retenir ta main; et tu n'es pas moins ingrat qu'injuste.

Que pourroient, contre la rage impitoyable de ton cœur, la jeunesse et la beauté, des charmes même capables de fléchir la fureur de la superstition, ou de fondre les glaces de la vieil-

(1) Voltaire a dit :

▲yant la rage et non l'art de médire.

lesse ? Comment serois-tu sensible à la beauté, toi qui n'es pas plus fait pour aimer que pour être aimé ? Le ciel équitable et toujours uniforme t'a donné une ame digne du corps qu'elle habite ; il a voulu qu'un être si haïssable fût condamné à haïr.

Quand Dieu te forma, on croiroit qu'il a dit comme au serpent d'Eden : *Déclare à la race humaine une guerre éternelle.* Mais redoute la fin de la sentence de Dieu : en blessant les hommes au talon, crains qu'ils ne t'écrasent la tête.

Et ne crois pas que ta foiblesse te protège, comme on souffre les injures d'une femmelette. Il est tout aussi permis d'assommer celui qui ne peut combattre, que d'attaquer par un libelle celui qui ne sait pas écrire ; et comme tu as la prétention de faire servir ta plume à punir le vice qui se dérobe à la loi, d'autres ont le droit, pour le même objet, d'employer le bâton.

Mais si ton insolence et tes crimes échappent à une juste vengeance ; si tu peux conserver ta misérable petite carcasse sans meurtrissure et sans os brisés ; si tu peux la soustraire aux coups de pieds, de verges et de bâton, à la mort même, ce n'est pas que l'on n'ait des yeux ; mais tu es si vil qu'on t'apperçoit et l'on te méprise.

Quand un porc-épic, plein de colère et de malice, lance, de son dos gonflé, un dard innocent, le spectateur le regarde froidement, et sourit de la fureur du petit monstre : c'est ton image. A l'abri de ton impuissance, tu frappes sans faire de mal, et l'on rit de ta faiblesse (1). *Qui ne riroit de la forfanterie de ce vil insecte qu'un souffle de vent fait frissonner, et qui ose défier et insulter tout le genre humain?*

Est-ce donc là ce qui devoit en imposer aux hommes, *et faire trembler ceux qui échappent à la loi?* Sont-ce là ces traits de *ridicule* qui devoient passer à la postérité? Sont-ce là *ces chants immortels?*

Tu devras ton salut à ta sottise; mais tandis que cette armure défendra ton foible corps, tu n'auras que peu de lecteurs, comme tu n'as que peu d'amis. Ceux qui, révoltés de ton caractère, aimoient ton art, qui goûtoient ton esprit et détestoient ton cœur, qui fuyoient ton commerce et se contentoient de te lire, et qui méprisoient la prose de celui dont ils estimoient les vers, ceux-là même reviendront de leur prévention; ils rejetteront tes écrits comme ta société, et ne

(1) Tout ce qui est en italique est tiré de l'épître même de Pope.

voudront pas plus ouvrir leurs yeux pour lire tes ouvrages, que leur porte pour recevoir ta personne.

Et garde-toi d'attaquer la justice des hommes quand tu te verras ainsi délaissé et proscrit de la société; pour être coupable de meurtre aux yeux de la loi, il faut tuer; mais aux yeux de l'équité, il suffit de le vouloir. Ainsi, lorsque d'une main lâche et perfide tu frappes nos noms, et taches d'assassiner au moins notre mémoire, que ton sort soit celui du premier des assassins; que ton crime ne soit jamais oublié ni pardonné; que les hommes te haïssent comme tu les hais; et portant en tous lieux l'emblème de ton esprit tortu, imprimé sur ton dos de la propre main de Dieu, monstre semblable à Cain, sois errant comme lui, et maudit par toute la terre.

S.

CÉRÈS.

DES MYSTÈRES DE CÉRÈS ÉLEUSINE.

DANS le cahos des superstitions populaires, qui auroient fait de presque tout le globe un vaste repaire de bêtes féroces, il y eut une institution salutaire qui empêcha une partie du genre humain de tomber dans un entier abrutissement ; ce fut celui des mystères et des expiations. Il étoit impossible qu'il ne se trouvât des esprits doux et sages parmi tant de fous cruels, et qu'il n'y eût des philosophes qui tâchassent de ramener les hommes à la raison et à la morale.

Ces sages se servirent de la superstition même pour en corriger les abus énormes, comme on emploie le cœur des vipères pour guérir de leurs morsures : on mêla beaucoup de fables dans des vérités utiles, et les vérités se soutinrent par les fables.

On ne connoît plus les mystères de Zoroastre. On sait peu de chose de ceux d'Isis, mais nous
ne

ne pouvons douter qu'ils n'annonçassent la grande vérité d'une vie future, car Celse dit à Origène (livre 8) : *Vous vous vantez de croire des peines éternelles, et tous les ministres des mystères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés?*

L'unité de Dieu étoit le grand dogme de tous les mystères. Nous avons encore la prière des prêtresses d'Isis, conservée dans Apulée. *Les puissances célestes te servent, les enfers te sont soumis, l'univers tourne sous ta main, tes pieds foulent le Tartare, les astres répondent à ta voix, les saisons reviennent à tes ordres, les élémens t'obéissent.*

Les cérémonies mystérieuses de Cérès furent une imitation de celles d'Isis. Ceux qui avoient commis des crimes les confessoient et les expioient. On jeûnoit, on se purifioit, on donnoit l'aumône. Toutes les cérémonies étoient tenues secrètes, sous la religion du serment, pour les rendre plus vénérables. Les mystères se célébroient la nuit pour inspirer une sainte horreur. On y représentoit des espèces de tragédies, dont le spectacle étaloit aux yeux le bonheur des justes et les peines des méchants. Les plus grands hommes de l'antiquité, les Platon, les Cicéron, ont fait l'éloge de ces

mystères qui n'étoient pas encore dégénérés de leur pureté première.

Le savant Warburton a prouvé que le sixième livre de l'Énéide n'est que la peinture de ce qui se pratiquoit dans ces spectacles si secrets et si renommés. Il n'y parle point, à la vérité, du Demiurgos qui représentoit le Créateur; mais il fait voir dans le vestibule, dans l'avant-scène, les enfans que leurs parens avoient laissé périr, et c'étoit un avertissement aux pères et aux mères : *continuo auditæ voces vagitus et ingens*. Ensuite paroissoit Minos qui jugeoit les morts. Les méchans étoient entraînés dans le Tartare, et les justes conduits dans les Champs-Élisées. Ces jardins étoient tout ce qu'on avoit inventé de mieux pour les hommes ordinaires. Il n'y avoit que les héros demi-dieux à qui on accordoit l'honneur de monter au ciel. Toute religion adopta un jardin pour la demeure des justes; et même quand les Esséniens, chez le peuple juif, reçurent le dogme d'une autre vie, ils crurent que les bons iroient après la mort dans des jardins au bord de la mer; car pour les Pharisiens, ils adoptèrent la métempsicose, et non la résurrection. S'il est permis de citer l'histoire sacrée de Jésus-Christ parmi tant de choses profanes, nous

remarquerons qu'il dit au voleur repentant, tu seras aujourd'hui avec moi dans le jardin (1). Il se conformoit au langage de tous les hommes.

Les mystères d'Eleusine devinrent les plus célèbres. Une chose très-remarquable, c'est qu'on y lisoit le commencement de la théogonie de Sanconiathon le Phénicien; c'est une preuve que Sanconiathon avoit annoncé un Dieu suprême, créateur et gouverneur du monde. C'étoit donc cette doctrine qu'on dévoiloit aux initiés, imbus de la créance du polythéisme. Figurons-nous parmi nous un peuple superstitieux, qui seroit accoutumé dès sa tendre enfance à rendre à la Vierge, à Saint-Joseph, aux autres saints, le même culte qu'à Dieu même. Il seroit peut-être dangereux de vouloir les détromper tout d'un coup; il seroit sage de révéler d'abord aux plus modérés, aux plus raisonnables, la distance infinie qui est entre Dieu et les créatures. C'est précisément ce que firent les Mystagogues; les participans aux mystères s'assembloient dans le temple de Cérés, et l'hiérophante leur apprenoit qu'au lieu d'adorer Cérés conduisant Triptolème sur un char traîné par des dragons, il falloit adorer le dieu qui

(1) Luc, chapitre 23.

nourrit les hommes, et qui permit que Cérés et Triptolème missent l'agriculture en honneur.

Cela est si vrai que l'hiérophante commençoit par réciter les vers de l'ancien Orphée. *Marchez dans la voie de justice ; adorez le seul maître de l'univers ; il est un , il est seul par lui-même ; tous les êtres lui doivent leur existence ; il agit dans eux et par eux ; il voit tout , et jamais il n'a été vu des yeux mortels.*

J'avoue que je ne conçois pas comment Pausanias peut dire que ces vers ne valent pas ceux d'Homère ; il faut convenir que , du moins pour le sens , ils valent beaucoup mieux que l'Illiade et l'Odissée entières.

Le savant évêque Warburton donne beaucoup de force à tout ce que je viens de dire de la nécessité de cacher le dogme de l'unité de Dieu à un peuple entêté du polythéisme. Il remarque , d'après Plutarque , que le jeune Alcibiade , ayant assisté à ces mystères , ne fit aucune difficulté d'insulter aux statues de Mercure dans une partie de débauche avec plusieurs de ses amis , et que le peuple en fureur demanda la condamnation d'Alcibiade.

Il falloit donc alors la plus grande discrétion pour ne pas choquer les préjugés de la multi-

tude. Alexandre lui-même ayant obtenu en Egypte, de l'hiérophante des mystères, la permission de mander à sa mère le secret des initiés, la conjura en même-temps de brûler sa lettre après l'avoir lue, pour ne pas irriter les Grecs.

Ceux qui, trompés par un faux zèle, ont prétendu depuis que ces mystères n'étoient que des débauches infâmes, devoient être détrompés par le mot même qui répond à *initiés*; il veut dire qu'on commençoit une nouvelle vie.

Une preuve encore sans réplique que ces mystères n'étoient célébrés que pour inspirer la vertu aux hommes, c'est la formule par laquelle on congédioit l'assemblée. On prononçoit chez les Grecs les deux anciens mots phéniciens *Koffomphet*, (*veillez et soyez purs*). Enfin pour dernière preuve, c'est que l'empereur Néron, coupable de la mort de sa mère, ne put être reçu à ces mystères quand il voyagea dans la Grèce; le crime étoit trop énorme, et tout empereur qu'il étoit, les initiés n'auroient pas voulu l'admettre.

Il y avoit donc chez les peuples qu'on nomme païens, gentils, idolâtres, une religion très-pure; tandis que les peuples et les prêtres avoient des usages honteux, des cérémonies puériles,

des doctrines ridicules, et que même ils versèrent quelquefois le sang humain à l'honneur de quelques dieux imaginaires, méprisés et détestés par les sages.

Cette religion pure consistoit dans l'aveu de l'existence d'un Dieu suprême, de sa providence et de sa justice. Ce qui défiguroit ces mystères, c'étoit, si l'on en croit Tertulien, la cérémonie de la régénération. Il falloit que l'initié parut ressusciter : c'étoit le symbole du nouveau genre de vie qu'il devoit embrasser. On lui présentoit une couronne, il la fouloit aux pieds ; l'hiérophante levoit sur lui le couteau sacré ; l'initié qu'on feignoit de frapper feignoit aussi de tomber mort ; après quoi il paroissoit ressusciter.

Pausanias, dans ses arcadiques, nous apprend que dans plusieurs temples d'Eleusis on flagelloit les pénitens, les initiés ; coutume odieuse, introduite long - temps après dans plusieurs églises chrétiennes. Je ne doute pas que dans tous ces mystères, dont le fond étoit si sage et si utile, il n'entrât beaucoup de superstitions condamnables ; les superstitions conduisirent à la débauche qui amena le mépris. Il ne resta enfin de tous ces anciens mystères que des troupes de gueux, que nous avons vus, sous le nom d'Egyptiens et de Bohémiens, courir l'Europe

avec des castagnettes , danser la danse des prêtres d'Isis, vendre du baume , guérir la galle et en être couverts , dire la bonne aventure , et voler des poules. Telle a été la fin de ce qu'on eut de plus sacré dans la moitié de la terre connue.

An.

M É M O I R E S
D'ANNE DE GONZAGUE,
PRINCESSE PALATINE.

Il a paru en 1786 un ouvrage sous ce titre, qu'on annonçoit comme imprimé d'après un manuscrit nouvellement découvert et comme composé par la princesse palatine elle-même. Après avoir lu l'analyse suivante, qui en fut publiée dans le temps, il parut difficile de ne pas regarder ces mémoires comme supposés.

L'ORAISON funèbre d'Anne de Gonzague, par Bossuet, et les mémoires du cardinal de Retz ont rendu célèbre le nom de cette princesse. On sait la part qu'elle eut aux troubles de la fronde; elle joignoit l'esprit à la galanterie, et porta dans l'intrigue beaucoup de sincérité et beaucoup d'habileté. Des mémoires écrits par une femme de ce caractère ne pouvoient manquer d'attirer l'attention publique, qu'une autre considération a dû fixer plus particulièrement sur l'ouvrage que nous examinons.

Ces *Mémoires* sont-ils véritablement de la princesse palatine, ou sont-ils supposés? c'est une question qui a dû s'élever dans l'esprit de ceux qui en ont lu la première page; mais qui, à ce qu'il nous semble, n'a pas dû tenir en suspens ceux qui en ont continué la lecture avec quelque attention. Tout, dans cet ouvrage, nous paroît avoir le caractère de la supposition: tout a l'empreinte de l'esprit et du langage moderne; nous croyons même que l'auteur n'a jamais prétendu tromper long-temps les lecteurs. Ecrivain ingénieux, mais copiste peu exercé sans doute, il ne s'est pas donné la peine d'envelopper cette petite fraude littéraire de toutes les vraisemblances dont elle eût été susceptible; peut-être même ne désire-t-il pas que l'erreur s'établisse. Un masque spirituel, après avoir amusé et embarrassé quelque temps la curiosité dans un bal, n'est pas fâché d'être à la fin reconnu et de jouir de ses succès. L'auteur des *Mémoires d'Anne de Gonzague* perdrait à garder le masque trop long-temps.

Entrons dans quelques détails pour prouver notre opinion. L'esprit et la galanterie, l'habileté et la sincérité dans les affaires, ce sont-là, suivant les témoignages uniformes de tous les mémoires du temps, les traits distinctifs du

caractère de la Palatine ; ces mêmes traits doivent se retracer plus développés et mis en action dans des mémoires , écrits par elle-même , où sa sincérité naturelle devoit s'épancher avec d'autant plus de liberté , qu'elle ne les écrivoit que pour une amie et non pour le public. Voilà ce qu'on attend en ouvrant le livre , et ce qu'on ne trouve point en le lisant.

La princesse Palatine , dit le cardinal de Retz , *estimoit autant la galanterie qu'elle en aimoit le solide* : ce coup de pinceau hardi et piquant est un trait de caractère qui ne se retrouve point dans le cours des *Mémoires*. La Palatine , après avoir raconté les détails de sa première jeunesse , et une aventure avec M. de Guise , où elle montra un caractère passionné plutôt que tourné à la galanterie , ne parle plus d'elle , ni de ses amours , ni de ses liaisons de parti , ni même de son mariage. D'après son caractère établi , il est impossible que ses affections et ses goûts n'aient fort influé sur le parti qu'elle prenoit aux affaires ; rien ne l'annonce. On ne la voit d'ailleurs presque jamais en action ; elle n'entre dans les intrigues que pour dire son avis ou donner des conseils ; il est vrai qu'elle ne manque jamais de prédire tout ce qui doit arriver ; mais cela n'est pas difficile lorsqu'on

raisonne en 1785 sur les événemens de 1645. Si l'on nous disoit que les détails de galanterie se trouvoient dans les passages des mémoires qui ont été supprimés, nous répondrions que l'esprit et le ton de galanterie n'auroit pu s'effacer de ce qui reste. Si l'on prétendoit qu'ayant écrit ses mémoires à un âge où elle ne regardoit plus ses galanteries que comme des erreurs de sa jeunesse qu'elle vouloit oublier, nous répondrions encore que ces mémoires sont supposés écrits vers 1664, au moment où elle venoit de perdre son mari, et qu'alors *la liberté du veuvage, au lieu de la séparer du monde et des dissipations séculières, ne lui servit qu'à se plonger avec moins de contrainte dans les délices et à s'engager dans les routes les plus écartées du salut* : c'est ce qu'on lit dans un précis historique très-édifiant sur la vie d'Anne de Gonzague, imprimé à la tête de plusieurs éditions des *Oraisons funèbres* de Bossuet.

On voit dans ce précis et dans d'autres écrits du temps, que la Palatine resta toujours très-attachée et fidèle à la reine Anne, et qu'elle avoit sa confiance; mais on ne trouve dans les *Mémoires* aucun détail de cet attachement, de cette liaison intime avec la reine, encore moins d'une fidélité digne d'être louée par Bossuet;

on n'y remarque pas un trait ni d'estime pour le caractère, ni de véritable affection pour la personne de cette reine.

L'auteur des *Mémoires* ne pouvoit pas manquer de chercher à relever la *sincérité* dans les affaires, que les contemporains de la Palatine lui ont tous accordée ; mais c'est elle-même qui parle de sa sincérité et qui la fait valoir. Est-ce bien le propre de cette qualité de se louer elle-même ? C'est ce qu'on pourroit demander à l'auteur de quelques synonymes pleins d'esprit, de finesse et de raison, fort connus dans le monde, et qui mériteroient de l'être du public. La Palatine parle avec affectation de sa sincérité et ne la montre guère dans la conduite qu'on lui fait tenir. Elle a l'air de se jouer des différens partis, et met plus d'adresse que de sincérité dans les expédiens qu'elle propose pour accommoder les affaires ; elle emploie même (p. 165) une finesse inutile pour empêcher Monsieur d'aller au parlement, où ce prince n'avoit, suivant elle-même, nulle envie d'aller.

On pourroit relever quelques légers anachronismes dans ces *Mémoires*. Par exemple, la princesse raconte (page 103) une conversation qu'elle a eue avec le coadjuteur, avant l'époque

de leur connoissance, suivant les Mémoires de Retz. (T. II, page 250.)

La Palatine étoit née en 1616 : elle n'avoit pas 13 ans qu'elle avoit des doutes sur la religion ; mais elle se raffermissoit en disant : *Pourquoi ne croirois-je pas ce que les Arnaud croient avec soumission ?* Or, en 1630, les *Arnaud* n'avoient encore rien fait qui pût les faire citer comme des *autorités et des exemples* de cette *soumission* unie à un *esprit supérieur*.

Ce sont cependant bien moins ces négligences échappées à l'auteur des *Mémoires*, qui en prouvent la supposition, que l'absence de ces détails de vérité qui *échappent* à celui qui écrit ce qu'il a vu, pensé et senti, et qui font le charme des ouvrages de ce genre ; ce qui le démontre surtout, c'est le défaut de vérité et de convenance dans le style, dont les formes et la couleur sont évidemment de ce temps-ci. Mais si l'auteur n'a pas mis dans son ouvrage assez d'art pour en imposer au public, il y a mis beaucoup d'esprit et de talent ; mérite plus rare et plus intéressant sans doute que celui d'imiter le langage d'un autre écrivain et d'un autre siècle.

Les savans dans l'art diplomatique reconnoissent la date d'un manuscrit à la forme des caractères et à la teneur générale de l'écriture.

Il y a des principes tout aussi certains pour reconnoître la date d'un ouvrage au langage et au style. Pour écrire aujourd'hui comme on écrivoit il y a cent trente ans, époque remarquable où notre langue commençoit à prendre une physionomie et des formes stables, il faudroit avoir bien observé le caractère et les progrès de cette langue; il faudroit ensuite beaucoup d'attention et d'adresse pour plier ses idées, sans trop de gêne et d'affectation, aux formes qu'elle avoit à cette époque. C'est-là une étude et un travail dont l'auteur des *Mémoires de la princesse palatine* est vraisemblablement très-capable, mais qu'il n'a pas voulu se donner la peine d'entreprendre.

Nous pourrions relever plusieurs expressions qui nous paroissent inusitées dans le siècle dernier, et qui sont devenues familières dans celui-ci. On trouve, par exemple (pag. 69), que le duc de Beaufort MANQUOIT *à la reine*, pour dire qu'il manquoit aux égards qu'il devoit à la reine; que le cardinal Mazarin DONNA LA MESURE *de son caractère* (pag. 75); que Mademoiselle avoit DE L'EFFERVESCENCE DANS LA TÊTE (p. 83); que M^{me}. de Chevreuse avoit une nonchalance *qui contrastoit d'une façon PIQUANTE avec un esprit ardent* (p. 81); que le

premier des RAPPROCHEMENS est d'entrer dans nos sentimens (p. 179), etc. Il seroit aisé de recueillir d'autres expressions qu'on chercheroit inutilement, à ce que nous croyons, dans les écrivains du siècle dernier; on y trouveroit encore moins le mot de *génie* employé avec l'acception générale et abstraite qu'on lui donne dans la phrase suivante: *Le moment d'employer la force ou la douceur ne peut être saisie que par le GÉNIE, et le GÉNIE souvent ne fait rien s'il n'est secondé par une grande ame.*

Mais un usage visiblement moderne de certains mots est une preuve de supposition moins frappante encore que le caractère et l'allure générale du style. Dans toute langue qui n'est pas encore formée, on commence par écrire avec de longues phrases; et dans les langues faites, c'est encore le défaut des écrivains qui ne sont pas exercés. Qu'on lise, je ne dirai pas Amyot et Montaigne, mais la prose de Corneille, de Balzac, de Boileau même, on y trouvera ces phrases allongées, souvent même embarrassées par des particules ou des formules conjonctives qui servent à unir et à grouper les idées accessoires avec l'idée principale. L'art de séparer les idées dans la phrase, sans les

désunir dans l'esprit, est la preuve d'une langue devenue plus souple, parce qu'elle a été plus maniée, et que les combinaisons en ont été plus multipliées. Cela auroit besoin d'être développé, et ne seroit peut-être pas difficile à expliquer; mais la discussion en seroit ici pédantesque et déplacée. Quoiqu'il en soit, les *Mémoires d'Anne de Gonzague* sont écrits d'un ton plus ferme, plus libre, plus dégagé qu'aucun des mémoires du temps où ils sont censés composés; et l'on ne peut pas supposer que cette manière d'écrire ait été devinée par une femme qui avoit passé sa vie dans les dissipations de la galanterie et de l'intrigue. On n'y trouve d'ailleurs pas un mot, pas une tournure vieillie ou tombée en désuétude, tandis qu'on en trouve (quoiqu'on en ait dit) dans les *Provinciales* de Pascal, écrites en 1656.

Il existe enfin une pièce de comparaison qu'on ne peut récuser, et qui présente la question sous le jour le plus frappant. La princesse palatine a écrit le récit des deux rêves qui ont opéré sa conversion, et on le lit à la tête des *Oraisons funèbres de Bossuet*; ce récit est postérieur à la date supposée des *Mémoires*; il n'est que de six pages, et on y trouve plusieurs expressions vieillies et hors d'usage. D'ailleurs,

le

le style en est en général sans élégance, sans mouvement et sans traits. Nous n'en citerons que ce passage : « Je songeai que je voyois une » poule suivie de plusieurs petits poussins, dont » l'un s'étant éloigné, venoit sauter sur une » grosse bête endormie qui étoit couchée *toute* » *plate* à terre comme *une manière de chien...* » Au même instant, il me sembloit que je » voyois venir un autre chien fort grand et *fort* » *horrible*, qui, s'étant approché du petit poussin, l'avoit en un moment englouti. Je courus » incontinent à lui pour lui ôter le petit poulet. » En effet, il me sembla *que* je lui ouvris la gueule » et *que* je retirai ce petit animal *que* je pris » entre mes deux mains pour le réchauffer ; » car il me paroissoit tout hérissé et presque » mort. J'entendis quelqu'un qui disoit : il faut » le rendre au chien ; cela le gâtera de *lui ôter* » Non, répondis-je, je *ne lui* rendrai jamais : » on lui donnera d'autres viandes..... » Je trou- » vai, dit-elle ailleurs, « que cela me touchoit » jusqu'aux larmes, et cette *tendresse* - là me » prenoit souvent..... Je sentois *tendrement* ce » déplaisir..... je tombai dans une syncope *si* » *grande*, qu'on douta si j'étois morte..... j'en- » voyai *querir* le confesseur, etc. » Il seroit un peu difficile de croire que ces phrases sont de la

même main que les traits suivans extraits des *Mémoires d'Anne de Gonzague*.

« Les hommes ne jugent rien d'après eux et
» d'après la véritable valeur des choses. Les
» grandes qualités, les vertus déplacées, exci-
» tent souvent le mépris et sont l'objet de la
» raillerie. L'expérience apprend qu'une gran-
» deur démesurée est aussi près du ridicule
» qu'une extrême petitesse.

» Il est dans le premier sentiment un charme,
» une surprise agréable qu'on n'éprouve plus;
» l'extrême jeunesse, à qui tout est nouveau,
» donne seule des émotions qu'on se flatte en
» vain de faire renaître. On dort à tous les
» âges; mais il est un calme, une légèreté, une
» fraîcheur qui ne se trouvent que dans le som-
» meil de la jeunesse : il en est de même de
» nos sentimens.

» Une réputation éclatante, lorsque les hommes
» ont le temps de réfléchir, nuit plus que les
» grands défauts; il faut que des évènements im-
» prévus et soudains élèvent les gens d'un mérite
» supérieur, sans quoi chacun songe à n'avoir
» pas un rival qui l'embarrasse et obscurcisse
» son mérite ».

Ce qu'on a le plus remarqué dans ces *Mé-
moires*, ce sont les portraits; l'auteur n'a pas

crainit de lutter contre le cardinal de Retz : il faut avoir le sentiment de sa force pour se choisir un tel adversaire, et c'est beaucoup que d'être en état de soutenir cette concurrence.

» Après l'amour, ce qui dominoit le plus dans
 » M^{me}. de Chevreuse, étoit la passion de l'in-
 » trigue; elle ne pouvoit renoncer au plaisir de
 » l'un et à l'agitation de l'autre. Les négocia-
 » tions, les rendez-vous nocturnes, les déguise-
 » mens, avoient pour elle un charme infini; et
 » les plaisirs communs, les intérêts ordinaires
 » de la société, comparés aux grands objets
 » qui avoient occupé son esprit, étoient pour
 » elle ce que seroit à un gros joueur un petit
 » jeu de commerce.

» Le génie du coadjuteur étoit au - dessus
 » des affaires, et sa trempe étoit telle qu'il ne
 » pouvoit avoir tout son essor dans une mo-
 » narchie; aussi se plaisoit-il davantage à régner
 » sur les esprits, à former des partis, à dominer
 » par son éloquence, à diriger par son habileté,
 » qu'il n'auroit été satisfait dans la place du
 » premier ministre où l'autorité semble tout
 » applanir et laisser moins d'action au génie ».

On sera peut - être plus frappé de ce trait
 du caractère de la reine Anne. « Son ame avoit
 » plus de hauteur que de fierté; son caractère

» étoit emporté, et dans les momens d'irrita-
» tion, les partis les plus violens lui venoient
» à l'esprit : comme ils semblent tout applanir
» en détruisant les principes des obstacles, elle
» les auroit encore préférés pour sortir plutôt
» d'affaire et se rendormir dans sa paresse ».

Le fond de ces *Mémoires* et le ton qui y règne annoncent un homme qui a beaucoup lu ceux du cardinal de Retz. Par exemple, on lit dans les premiers qu'il y avoit en M. de Turenne « Un certain embarras qui jetoit de l'obs-
» curité et de l'incertitude dans ses discours.....
» On le devinoit en quelque sorte plus qu'on ne
» le connoissoit. Les occasions se présentoient,
» et il se montroit supérieur même à ce qu'on
» avoit présumé de lui ».

Le cardinal de Retz avoit dit de M. de Turenne : « Il a toujours eu en tout, comme en
» son parler, de certaines obscurités, qui ne se
» sont développées que dans les occasions, mais
» qui ne s'y sont jamais développées qu'à sa
» gloire ».

Ce n'est pas le seul endroit où l'auteur des nouveaux *Mémoires* ait été entraîné, sans doute par des reminiscences involontaires, dans des imitations trop marquées. Il dit que César est le seul *grand-homme qui ait su remplir*

tout son mérite. Le cardinal de Retz avoit dit du Grand-Condé : *Il n'a pu remplir tout son mérite.* Celui-ci dit quelque part : *Toute compagnie est peuple.* L'auteur des *Mémoires de Gonzague* dit (p. 117), *rien ne ressemble plus au peuple que les compagnies.*

Tout porte dans cet ouvrage le caractère de la précipitation et de la négligence, et par cela même d'un talent peu commun; car le mérite qui le distingue sera toujours rare, et les fautes qui le déparent étoient aisées à corriger. Ainsi, quoique le style soit en général élégant et naturel, on y trouve quelques expressions recherchées; *le ridicule auroit INONDÉ la plupart de ses actions;* d'autres, impropres: *l'INSTABILITÉ des personnes en qui je pourrois me confier;* des incorrections, dont quelques-unes sont peut-être des fautes typographiques, comme, *mon cœur N'A pas resté sensible, pour n'est pas resté; je ne nierai pas que ma position soit très-embarrassante, pour ne soit; je ne répondrois pas qu'il sorte de sa prison, pour sortît; elle regardoit l'amour comme le seul principe qui PUISSE déterminer, au lieu de qui pût; qu'il vive à Paris quand on lui permettra, au lieu de quand on le lui;* et l'oreille est un peu étonnée en lisant cette phrase sifflante,

Soissons avoit su se soustraire à son autorité.
Mais encore une fois, de pareilles fautes dans un ouvrage aussi agréable et aussi bien écrit, prouvent seulement que l'auteur est encore supérieur à son ouvrage.

Note de l'éditeur. — On sait aujourd'hui que les mémoires de Gonzague ont été composés par M. Sénac de Meilhan, anciennement intendant de Valenciennes, mort dernièrement à Vienne, et auteur de quelques autres ouvrages plus spirituels que solides.

S.

DES GALLICISMES.

CEUX qui ont parcouru les grammaires des différentes langues ont vu qu'elles paroissent toutes construites sur un plan uniforme dans ses parties essentielles; non que cette uniformité vînt, comme des savans l'ont cru, de ce qu'elles ne sont toutes que des copies plus ou moins altérées d'une première langue; mais parce que le langage étant le produit combiné de la nature de l'homme et de celle des choses, de ses besoins et de ses moyens, il a dû suivre, dans tous les temps et dans tous les climats, le progrès naturel de l'esprit humain dans la génération de ses idées et le développement de son industrie; ainsi de la même cause il a dû résulter par-tout de semblables effets.

Les principes communs aux différens idiômes ont été réduits en ordre systématique, et composent ce qu'on appelle la grammaire générale.

Il y a en même temps dans toutes les langues des exceptions à ces principes généraux et communs; c'est-à dire des particularités, soit dans

L'emploi des mots, soit dans la manière de les arranger, qui, s'écartant des règles ordinaires, distinguent une langue de toutes les autres. Ces locutions particulières s'appellent *idiotismes*.

Lorsqu'on a voulu distinguer les idiotismes propres à une langue en particulier, on leur a donné un nom analogue à celui de cette langue. Les idiotismes de la langue française s'appellent *gallicismes*, comme ceux du grec et du latin s'appellent *hellénismes* ou *latinismes*; ceux de l'anglais et de l'allemand, *anglicismes* ou *germanismes*. Ainsi, *idiotisme* désigne le genre, dont les autres mots sont les espèces.

Il y a dans les langues modernes des façons de parler qui sont communes à plusieurs, mais qui sont absolument étrangères à l'esprit et aux usages des langues anciennes. Ce sont des *idiotismes*, relativement à celles-ci; mais elles ne peuvent être considérées comme telles, relativement aux premières.

Par exemple, l'emploi des verbes *être* et *avoir*, pour désigner le temps des verbes, est commun aux langues française, anglaise et italienne. Ainsi, on ne peut pas dire que *j'ai été* soit en général un *gallicisme*; car l'Anglais dit de même *j have been*; mais comme les Italiens disent, *io sono stato* (*je suis été*); si un auteur

italien écrivoit *io ho stato*, on diroit que cette locution est un *gallicisme*.

Un Italien disoit qu'il avoit été dans une maison où on lui avoit fait beaucoup de *finesses*, parce que, dans sa langue, *finezza* signifie *politesse* (1). S'il avoit lu cette maxime de Laroche-foucauld : « Ce qui nous donne tant d'aigreur » contre ceux qui nous font des *finesses*, c'est » qu'ils croient être plus habiles que nous, » il l'auroit vraisemblablement mal comprise. Si un auteur italien, en traduisant cette pensée, rendoit le mot *finesse* par *finezza*, il feroit un *gallicisme*.

Le *gallicisme* étant une façon de s'exprimer particulière à notre langue, cette particularité d'expression peut se trouver,

- 1°. Dans le sens d'un mot simple ;
- 2°. Dans l'association de plusieurs mots ;
- 3°. Dans l'emploi d'une figure ;
- 4°. Dans la construction de la phrase.

Quelques exemples suffiront pour justifier et éclairer ces distinctions.

I. Il ne peut y avoir de *gallicisme* de la

(1) Les Espagnols, d'un autre côté, prennent leur mot *fineza* dans le sens de *beauté*, *perfection*, comme nous prenons l'adjectif *fini*.

première espèce que dans les mots qui , étant communs à plusieurs langues, ont pris dans la nôtre une signification toute particulière, et éloignée de celle du mot primitif.

Ainsi, nos langues modernes ont adopté le mot *sentiment*, dérivé du primitif latin *sentire*; mais ce mot a pris dans chacune d'elles des nuances particulières. En italien, *sentimento* exprime deux idées différentes : 1^o. l'opinion qu'on a sur un objet ou sur une question; 2^o. la faculté de sentir : comme on dit aussi en français, c'est mon *sentiment*; les animaux sont susceptibles de *sentiment*. Le mot anglais, *sentiment*, ne signifie que le premier de ces deux sens, celui d'opinion.

En espagnol, *sentimiento* signifie *souffrance*, comme le verbe *sentire* a le sens du mot latin *pati* (*souffrir*).

En français, le mot *sentiment* a pris beaucoup plus d'extension; non-seulement il désigne en général toutes les affections de l'ame, mais il exprime plus particulièrement la passion de l'amour. « Son *sentiment* étoit si profond, dit » l'auteur de *la Princesse de Clèves*, que rien » au monde ne pouvoit la distraire des objets » qui servoient à le nourrir. » Traduisez cette phrase dans toute autre langue, en conservant

le mot *sentiment*, et vous ferez un *gallicisme*. Les anglais en ont fait un, en créant le mot *sentimental*, qui a un sens plus étendu que leur substantif *sentiment*; mais qui est parfaitement analogue à l'usage que nous avons fait du mot *sentiment*, et qui ne pouvoit par conséquent manquer d'être adopté par nos écrivains à sentiment.

Autrefois on n'employoit guère ce terme qu'avec une épithète qui en déterminoit le sens : on disoit *un sentiment raisonnable, délicat, passionné; un sentiment d'honneur, de religion, d'humanité*. Aujourd'hui on s'extasie sur le mot seul; on admire un mot de *sentiment*; cet homme est plein de *sentiment*; on demande s'il y a du *sentiment* dans la pièce nouvelle. On voit que l'extension donnée à ce mot dérive de l'état de nos mœurs, où le commerce, plus libre entre les deux sexes, multiplie les nuances de tout ce qui tient à l'amour, et en général à la sociabilité.

La même observation s'applique au mot de *galanterie*, qui est commun aussi aux quatre mêmes langues, quoiqu'on n'ait pu en reconnoître avec certitude l'origine. Dans ces langues, il désigne également, dans son acception générale, un

mélange de politesse et de franchise dans le ton et dans les manières, de déférence, d'égards et de respect pour les femmes. Anciennement il exprimoit particulièrement l'idée de bravoure, et les Anglais ont conservé cette acception : *the gallantry of our seamen*, signifie *la bravoure de nos matelots*. Cette acception s'est perdue dans notre mot de *galanterie*; mais il en a acquis d'autres qui sont exclusivement propres à notre langue. Non-seulement il y désigne encore cet attachement général pour les femmes qui formoit le caractère distinctif de l'ancienne *galanterie*; mais il exprime aussi un commerce d'amour où les sens ont plus de part que le sentiment. Ainsi, les passions parmi nous sont devenues fort rares, et la *galanterie* y est très-commune. De cette altération des mots, produit par la dégénération des mœurs, il est résulté que les mots de *galant* et *galanterie* ont été appliqués aux femmes comme aux hommes. Nous dirons : *une femme GALANTE; cette femme a eu beaucoup de GALANTERIES*. Nous avons même prostitué ce mot jusqu'à lui faire signifier une des punitions du libertinage. Ce sont autant de *gallicismes*. On ne peut donc traduire, dans aucune langue, sans avoir recours à des équivalens, cette pensée aussi juste que profonde de Labruyère. *Le moindre*

défaut d'une femme galante, c'est la galanterie.

Un autre *gallicisme*, produit par les progrès de nos mœurs, est l'emploi que nous faisons du mot *amie*. On dit d'une femme avec qui on a une liaison intime de pure amitié, *c'est mon amie*; cela ne peut se dire ni en latin, ni en italien, ni en anglais, ni vraisemblablement dans plusieurs autres langues. *Amica*, en latin, ne signifie que *maîtresse*. En italien, le même mot emporte aussi une idée d'amour. Les anglais n'ont ni un mot dérivé du latin *amicus*, ni un équivalent pour exprimer *amie* dans le même sens que nous; c'est que la chose n'existe pas chez eux, comme elle n'existoit pas chez les anciens Romains. Un commerce suivi de pure amitié, entre un homme et une femme, ne peut avoir lieu que dans un pays où les hommes ont la liberté de vivre avec les femmes dans une société intime et habituelle.

Le mot d'*amie* rappelle un autre *gallicisme*, qui a sa source dans l'euphonie, c'est-à-dire, dans l'attention de ne pas choquer l'oreille. *Mon* et *ma* sont des pronoms masculin et féminin qui doivent correspondre au genre du substantif auquel on les joint : comme *mon père*, *ma fille*. Cette concordance est une règle générale; mais

on y fait exception toutes les fois que le substantif, étant féminin, commence par une voyelle; ainsi, on dit *mon affaire*, au lieu de *ma affaire*, et de même *mon existence*, *mon imagination*, *son obéissance*, *son urbanité*. Les altérations des règles de la grammaire, par principe d'euphonie, sont communes à toutes les langues; mais celle-ci est particulière à la langue française.

Nous remarquerons ici que nos premiers poëtes, au lieu de violer la concordance des genres, éladoient la voyelle du pronom féminin, comme chez les Latins; ils disoient *m'amie*, au lieu de *ma amie*, *s'amie*, au lieu de *sa amie*; il en est résulté ce mot de *mie*, parce qu'au moyen de l'élosion, on prononçoit comme s'il y avoit *ma mie*, *sa mie*.

Les altérations du sens de beaucoup de mots, produites par la licence des mœurs, la frivolité, les caprices de la mode, sont infinies. L'emploi que nous avons fait des mots *persifflage*, *tracasserie*, *méchant*, *espèce*, *petit-maître*, etc., a produit un grand nombre de locutions qu'on peut appeler *gallicismes*. Dans quelle autre langue pourroit-on rendre ces vers du *Méchant* de Gresset?

Si vous parlez des faits et des *tracasseries*,
 Je n'y vois dans le fonds que des plaisanteries.

.....
 Qui veut-être *méchant*, et n'en a pas l'*étouffe*.

On pourroit citer cent autres vers de la même comédie.

Nous rapporterons ici un fait assez curieux sur l'usage de ces mots dénaturés par la mode. J. J. Rousseau parle, dans un de ses ouvrages, des *petites maisons*, qui ont été quelque temps à la mode à Paris, pour des rendez-vous de galanterie. Un Anglais qui a traduit l'ouvrage de Rousseau, a rendu cette expression par les mots équivalens de sa langue, *little house*, qui signifient *cabinet d'aisance*; ce qui ne peut manquer de former un sens très-ridicule. Un journaliste anglais, en rendant compte de la traduction, relève d'un air capable cette singulière méprise, et en fait une autre non moins plaisante. Le traducteur de Rousseau, dit-il, ignore sans doute que les Français donnent le nom de *Petites - Maisons* à l'hôpital des fous, établi à Paris.

Chez les Romains, le mot *necessarius* signifie un ami, c'est un *latinisme* qui fait honneur aux mœurs de ce peuple. Chez nous, un *nécessaire* est une boîte qui renferme différens us-

tensiles , pour la plupart très-inutiles à ceux qui la possèdent.

Il y a dans notre langue des mots dont la destinée est singulière. Celui de *courtisan* signifioit d'abord *un homme de la cour* ; il a signifié ensuite *un homme qui fait sa cour* : son féminin, *courtisane* , n'a jamais signifié qu'une femme publique. Il n'y a heureusement plus de *courtisans* en France ; mais il y aura long-temps encore des *courtisannes*.

La même bizarrerie a fait un sort semblable aux mots *homme du monde* et *femme du monde* ; à ceux de *gars*, *garçon* , et à leur féminin. Par une singularité du même genre, on appeloit *homme de condition* un *gentilhomme*, quand il y en avoit ; et l'on dit en langage populaire, *un homme en condition*, pour désigner un domestique.

Nous donnons, dans le langage familier, aux termes *honnête* et *honnêtement*, *raisonnable* et *raisonnablement*, des acceptions aussi bizarres qu'éloignées du sens primitif et naturel de ces mots. Lisette dit à Géronte dans le *Méchant* :

Et vous vous fâchez même assez *honnêtement*.

On dit, dans le même style, qu'un homme est *raisonnablement* ennuyeux. Molière a fait

un usage bien plaisant de l'adjectif *raisonnable*, dans les *Fourberies de Scapin*. « Il me » faut un cheval de service, et je n'en saurois » avoir un tant soit peu *raisonnable*, à moins » de soixante pistoles ».

II. *Des associations singulières de mots*, en changeant tout-à-fait le sens des termes, produisent souvent des *gallicismes*. Ainsi, le même adjectif, mis avant ou après son substantif, exprime des idées différentes; il y a loin d'un *bon homme* à un *homme bon*; d'un *galant homme* à un *homme galant*; d'une *brave femme* à une *femme brave*; d'une *sage-femme* à une *femme sage*; d'une *certaine nouvelle* à une *nouvelle certaine*.

Le mot *autre* perd sa signification étant joint à *nous* ou à *vous*: *vous autres*, *nous autres*. Géronte dit dans la scène III du *Méchant*:

Vous autres, fortés têtes!

Vous voilà!

Il y a deux *gallicismes* dans ce peu de mots: *vous autres*, et *vous voilà*; on dit aussi, *le voilà bien!* On trouve dans la même pièce, *voilà parler cela!* autre locution particulière à notre langue, ainsi que les suivantes: à *cela près*, pour dire *excepté cela*. « A une grande

» vanité près, les héros sont faits comme les
 » autres hommes, » dit Larochefoucauld.

Mauvaise grace présente l'association de deux mots qui semblent se repousser.

III. Les *gallicismes* de figures sont très-nombreux, quoiqu'on ne doive y comprendre que les expressions figurées, employées dans l'usage commun de la langue, et non celles qui pourroient être autorisées seulement par des exemples particuliers. C'est une figure bien hardie, et particulière à notre idiôme, que celle qu'on emploie tous les jours, en disant : *comment vous portez-vous ? il se porte mal ; pour dire comment est votre santé ? sa santé est mauvaise*. Les Anglais sont encore plus bizarres dans leur formule ordinaire : *How d'ye do ?* qui signifie littéralement : *Comment faites-vous faire ?* pour dire *comment vous portez-vous ?* Dans leur langue, le mot *do* (faire) se met devant les autres verbes, comme purement explétif, sans en changer le sens. Toutes les phrases où l'on en fait usage sont des *anglicismes*.

Les expressions figurées qui forment des *gallicismes*, sont tirées plus généralement d'anciens usages, qui nous étoient vraisemblablement plus familiers qu'aux autres nations; comme les tour-

nois, la chasse, le jeu de paume, etc. Ainsi, on dit *rompre en visière* à quelqu'un, pour dire l'attaquer, le contredire sur ses opinions, ses prétentions. Anciennement il n'étoit pas permis, dans les joutes et dans les tournois, de frapper à la visière de son adversaire.

Etre à bout, à bout de voie, sont des termes de chasse.

Servir sur les deux toits; donner dans le travers, dans la bosse; friser la corde, sont des termes de la paume. C'est de ce jeu que sont venues aussi ces locutions : *il me la donne belle; vous me la baillez bonne*. C'est une *ellipse*, où le mot *balle* est sous-entendu. *Empaumer* quelqu'un, *empaumer* une affaire, vient de la même source.

Quelle insolence dans cette expression, si familière autrefois, *un homme de rien*, pour désigner un homme de naissance commune?

Il y a des figures, même très-hardies, dont l'emploi, dans la langue commune, ne peut s'expliquer. Nous en avons sur-tout tiré un grand nombre des verbes qui sont d'un usage plus ordinaire, tels qu'*être, avoir, faire, aller, venir, entrer, sortir, perdre, gagner*, etc. Nous ne citerons que les expressions suivantes : *être au fait* des usages, d'une aventure; *il s'est*

tué; elle *s'est vue mourir*; je me suis trouvé mal; quand le médecin est venu, elle *s'est trouvée morte*; faire la barbe, faire les ongles, pour ôter la barbe et couper les ongles; nous allons rester; il vient de s'en aller; entrer en fureur, bien entrer dans son rôle, etc.; je sors de maladie, perdre un objet de vue; gagner une maladie; se mettre à faire, à rire, à dormir; se louer de quelqu'un, de quelque chose, etc. Quelques citations tempèreront la sécheresse de ces exemples :

*J'étois pour Ovide à quinze ans,
Je suis pour Horace à quarante.*

ROUSSEAU.

« *J'entre en effroi*, dit Pascal, comme un
» homme qu'on auroit porté endormi dans une
» île déserte. »

C'est une image assez hardie que d'appeler une chose *en l'air*, une chose sans fondement. Un conte *en l'air*, parler *en l'air*. On trouve dans les *Plaideurs* :

Et d'une cause *en l'air* il faut bien le leurrer.

S'oublier, pour oublier ce qu'on est, est encore un gallicisme; comme *se mettre en quatre*, pour dire, faire tous ses efforts. On

disoit dans le 17^e. siècle, *se mettre en pièces*, dans le même sens.

IV. Les *gallicismes* de construction sont aisés à reconnoître, parce qu'ils sont presque tous des irrégularités et des écarts des règles ordinaires de la syntaxe; d'autres sont des *ellipses*; quelques-uns ne peuvent être attribués qu'aux inexplicables bizarreries de l'usage.

Il y a, pour dire, *il est*, *il existe*, est un *gallicisme* qui se reproduit dans beaucoup de phrases. *Il y avoit* autrefois un roi; *il y a* deux ans que je l'ai vu; *il y a* à parier que cela n'arrivera pas, etc. sont autant de *gallicismes*. Il y en a deux dans la phrase suivante. *Il n'y a pas jusqu'aux* enfans qui ne s'en mêlent, ou qui s'en mêlent.

Il n'est rien moins que généreux, pour dire, *il n'est point généreux*; *on ne laisse pas de s'amuser, malgré les calamités publiques*; vous avez beau dire, sont des *gallicismes*. A propos de cette dernière façon de parler, Beauzée, à l'article *Gallicisme*, du *Dictionnaire de littérature et de grammaire*, dit que c'est une ellipse, et qu'il faut entendre: *Vous avez un beau sujet de dire*; mais il n'a pas fait attention que cette dernière phrase n'est pas l'équivalent

de *vous avez beau dire*, qui signifie, *vous parlez en vain ; ce que vous dites est inutile.*

Trouver quelqu'un ou quelque chose à dire, pour *regretter* quelqu'un qui est absent, ou quelque chose qui manque, est un *gallicisme* difficile à expliquer. *Trouver tout à redire*, pour *blâmer tout*, *censurer tout*, en est un autre qui a la même origine. Costar écrivoit à un courtisan disgracié : « Souvenez-vous qu'on » *vous trouve à dire* où vous n'êtes pas ». *Il y a le tout à dire à cela*, est une autre phrase singulière du même genre.

L'usage bizarre que nous faisons de la particule *en*, dans un grand nombre de phrases, est une source de *gallicismes* ; comme, *à qui en avez-vous ?* où veut-il *en venir ? en vouloir* à quelqu'un, *en user mal*, *en mal agir* avec lui ; on *en vint* aux mains.

Si j'étois que de vous est un *gallicisme* employé dans les *Femmes savantes*.

Je ne souffrirois pas, *si j'étois que de vous*,
Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.

On disoit à un homme qui avoit fait une sottise : *Si j'étois que de vous*, *j'irois me pendre tout-à-l'heure*. Eh bien, *soyez que de moi*, répondit-il au donneur d'avis.

« La raillerie de Cicéron, dit Gédoyne (*trad. de Quintilien*, liv. 6), a je ne sais quoi d'honnête, et *qui sent son bien*. » Cette dernière expression est un vrai *gallicisme*, qui ne sera bientôt plus qu'un barbarisme.

D'Olivet affectoit d'employer, dans ses écrits, ces locutions particulières à notre langue, ce qui donne à son style un air *bourgeois*; si l'on peut encore employer ce terme qui tend à devenir suranné, comme son contraire, l'*air noble*. Si l'exemple d'un écrivain médiocre pouvoit avoir quelque influence, nous lui opposerions l'autorité d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien, qui ont observé que l'usage des termes peu usités, ou tirés des langues étrangères, donnent à la diction de la grandeur et de l'énergie; et les hommes d'un goût éclairé et délicat sentent aisément la raison de cet effet.

Les auteurs de l'article *Gallicisme*, du *Dictionnaire de littérature et de grammaire*, observent, avec raison, qu'on donne souvent ce nom à des façons de parler, imitées des autres langues. Un homme de lettres, qui m'a communiqué un ouvrage manuscrit sur la langue, y traitoit de *gallicismes* plusieurs locutions visiblement empruntées du latin, et la plupart

de Cicéron. En voici quelques-unes, dont je lui citai les modèles dans des phrases latines.

Faire la guerre, faire grace; bellum facere, facere gratiam. Qu'est-ce que cela *me fait*? Térence dit : *Quid faciet mihi?* Cela ne fait rien à la chose; *nihil facit ad rem.* Cic. Quelles nouvelles? aucunes que je sache; *nullæ quod sciam.* Id. *J'évite d'être long*, dit Boileau; *nollo esse longus*, a dit Cicéron; *jeter du ridicule sur*, etc. *In faciendo mittendo que ridiculo.* Id. C'est sur-tout dans le style familier qu'on trouve le plus de ces rapprochemens. Les Latins disoient comme nous, *avoir faim, avoir la fièvre, avoir de la crainte, de la joie, de la douleur: habere sitim, febrim, timorem, lætitiã*, etc. Cicéron dit dans une lettre : *nihil habeo ad te scribere*, comme nous disons : *je n'ai rien à vous mander.* On a cité comme *gallicisme*, cette phrase et ses analogues : *Ce jeune homme a dix-huit ans*; on lit dans Florus (2, 6, 1) : *Decem et octo annos habeo.*

J'ai cru moi-même quelque temps que l'expression *avoir une femme*, pour exprimer un commerce d'amour ou de galanterie, étoit une de ces expressions néologiques, que la licence des mœurs avoit introduites dans notre langue;

mais j'ai découvert que c'étoit aussi une locution latine.

Gresset, dans le *Méchant*, fait dire par Cléon à Valère :

Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez.

J'ai trouvé, en relisant la troisième églogue de Virgile,

Et Phyllida solus habeto.

Je me suis rappelé alors qu'il y a dans l'*Andrienne* de Térence :

Quis heri habuit Chrysidem?

Je suis persuadé qu'on trouveroit dans Térence et dans Plaute, d'autres exemples de ce même emploi du verbe *habere* ; mais ce qu'on n'y trouvera pas, et ce qui sera encore quelque temps un vrai *gallicisme*, c'est de dire d'une femme qu'elle a tel homme ; comme dans ces vers du *Méchant*, en parlant de Florise :

Quoiqu'elle garde encor des airs sur la vertu,
De grands mots sur le cœur, qui n'a-t-elle pas *eu* ?

J'avois long-temps regardé comme un *gallicisme*, cette phrase : *Il y avoit à souper vingt femmes, toutes plus jolies les unes que*

les autres. En analysant rigoureusement cette phrase, on trouve qu'elle n'exprime qu'une absurdité; car chaque femme ne peut pas être plus jolie que sa voisine, qui est aussi plus jolie qu'elle. Il est singulier que la même tournure se trouve dans la langue anglaise, où l'on dit également: *There were twenty ladies, every one prettier than another;* ce qui signifie littéralement: *Vingt dames chacune plus jolie que l'autre.*

Je ne pousserai pas plus loin mes recherches sur nos idiotismes. L'étonnante révolution qui, malgré toutes les résistances, (1) s'est opérée dans notre gouvernement et dans nos mœurs, et par une suite nécessaire dans notre langue, va ranger dans la cathégorie du vieux langage beaucoup de nos gallicismes actuels, et en créera beaucoup de nouveaux. Puissent-ils être tous dignes de cet esprit de liberté auquel on prétend qu'ils devront la naissance, et honorer également nos mœurs et notre goût!

S.

(1) Cet essai a été écrit en 1795.

DIALOGUE DES MORTS.

PÉRICLÈS, UN GREC MODERNE, UN RUSSE.

Périclès. — J'AI quelques questions à vous faire. Minos m'a dit que vous étiez Grec.

Le Grec. — Minos vous a dit la vérité : j'étois le très-humble esclave de la sublime Porte.

Périclès. — Que parlez-vous d'esclave ? un Grec esclave !

Le Grec. — Un Grec peut-il être autre chose ?

Le Russe. — Il a raison : Grec et esclave, c'est la même chose.

Périclès. — Juste ciel ! que je plains mes pauvres compatriotes !

Le Grec. — Ils ne sont pas si à plaindre que vous vous l'imaginez. Pour moi, j'étois assez content de ma situation : je cultivois un petit coin de terre que le pacha avoit eu la bonté de

me donner; et pour cela, je payois un tribut à sa hauteesse.

Périclès. — Un tribut! voilà un étrange mot dans la bouche d'un Grec! mais, dites-moi, en quoi consistoit cette marque humiliante de servitude?

Le Grec. — A abandonner à S. H. une partie du fruit de mon travail, l'aîné de mes fils et les plus belles de mes filles.

Périclès. — Comment, lâche, tu livrois tes propres enfans à l'esclavage! Vit-on jamais les contemporains de Miltiade, d'Aristide et de Thémistocle.

Le Grec. — Voilà des noms que je n'entendis prononcer de ma vie; ces gens-là étoient-ils bostangis, capigi-bagis, ou pachas à trois queues?

Périclès au Russe. — Quels sont ces titres ridicules et barbares dont le son vient déchirer mes oreilles? je me suis sans doute adressé à quelque grossier Béotien ou à un Spartiate imbécille. (*Au Grec.*) Vous avez sans doute entendu parler de Périclès?

Le Grec. — De Périclès! Point du tout. Attendez. N'est-ce pas le nom d'un solitaire fameux?

Périclès. — Qu'est-ce donc que ce solitaire? étoit-ce-la première personne de l'état?

Le Grec. — Bon! ces gens-là n'ont rien de commun avec l'état, ni l'état rien de commun avec eux.

Périclès. — Par quel moyen ce solitaire est-il donc devenu fameux? a-t-il comme moi livré des batailles et fait des conquêtes pour sa patrie? a-t-il érigé quelques grands monumens aux dieux, ou formé quelques établissemens utiles au public? a-t-il protégé les arts et encouragé les talens?

Le Grec. — L'homme dont je veux parler ne savoit ni lire ni écrire: il habitoit dans une cabane, où il vivoit de racines. La première chose qu'il faisoit dès le matin étoit de se déchirer les épaules à coups de fouet: il offroit à Dieu ses flagellations, ses jeûnes, ses veilles et son ignorance.

Périclès. — Et vous croyez que la réputation de ce moine peut égaler la mienne?

Le Grec. — Assurément. Nous autres Grecs, nous révérons sa mémoire autant que celle d'aucun homme.

Périclès. — O destinée! . . . Mais dites-moi,

ma mémoire n'est-elle pas toujours en vénération à Athènes, dans cette ville où j'ai introduit la magnificence et le bon goût ?

Le Grec. — C'est ce que je ne saurois vous dire. J'habitois un endroit qu'on appelle Setines: c'est un petit misérable bourg qui tombe en ruines, mais qui, à ce que j'ai ouï dire, fut autrefois une ville magnifique.

Périclès. — Ainsi, vous connoissez aussi peu la fameuse et superbe ville d'Athènes que les noms de Thémistocle et de Périclès ? Il faut que vous ayez vécu en quelque endroit souterrain, dans un quartier inconnu de la Grèce.

Le Russe. — Point du tout, il vivoit dans Athènes même.

Périclès. — Comment ! il vivoit dans Athènes, et il ne me connoît point ! il ne sait pas même le nom de cette ville fameuse !

Le Russe. — Des milliers d'hommes habitent actuellement dans Athènes, et n'en savent pas plus que lui. Cette cité, jadis si opulente et si fière, n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre et sale bourg appelé Setines.

Périclès. — Puis-je croire ce que vous me dites-là ?

Le Russe. — Tel est l'effet des ravages du temps et des inondations des barbares, plus destructeurs encore que le temps.

Périclès. — Je sais très-bien que les successeurs d'Alexandre subjuguèrent la Grèce; mais Rome ne lui rendit-elle pas sa liberté? Je n'ose pousser plus loin mes recherches, de crainte d'apprendre que ma patrie retomba dans l'esclavage.

Le Russe. — Elle a, depuis ce temps-là, changé plusieurs fois de maîtres. Pendant un certain période, la Grèce a partagé avec les Romains l'empire du monde, empire que ces deux puissances réunies n'ont pu conserver; mais pour ne parler que de la Grèce, elle a subi tour-à-tour le joug des Français, des Vénitiens et des Turcs.

Périclès. — Voilà trois nations barbares qui me sont absolument inconnues.

Le Russe. — Je reconnois bien un ancien Grec à ce langage. Tous les étrangers étoient à vos yeux des barbares, sans en excepter même les Egyptiens à qui vous deviez le germe de toutes vos connoissances. J'avoue qu'anciennement les Turcs ne connoisoient guère que l'art de conquérir, et qu'aujourd'hui ils ne connoissent même

pas celui de garder leurs conquêtes ; mais les Vénitiens et sur-tout les Français, ont égalé vos Grecs à plus d'un égard, et les ont surpassés à beaucoup d'autres.

Périclès. — Voilà une fort belle peinture ; mais je crains bien qu'il n'y entre un peu de vanité. Dites-moi, mon ami, n'êtes-vous pas Français ?

Le Russe. — Point du tout, je suis Russe.

Périclès. — Russe ! A coup sûr les habitans de la terre entière ont changé de nom depuis que j'habite dans l'Elisée : je n'ai pas plus entendu parler des Russes que des Français, des Vénitiens et des Turcs. Cependant les connoissances que vous montrez me font présumer que votre nation est très ancienne. Ne seroit-elle pas un reste des Egyptiens dont vous disiez tout-à-l'heure de si belles choses ?

Le Russe. — Je ne connois ce peuple que par vos historiens : pour notre nation, elle descend des Scythes et des Sarmates.

Périclès. — Est-il possible qu'un descendant des Sarmates et des Scythes connoisse mieux l'état de l'ancienne Grèce que ne le connoît un Grec moderne ?

Le Russe.

Le Russe. — Il y a tout au plus cinquante ans que nous avons entendu parler des Egyptiens, des Grecs et des Sarmates. Un de nos souverains, s'étant trouvé homme de génie, forma le dessein de bannir l'ignorance de ses états, et l'on vit s'y élever rapidement les arts et les sciences, des académies et des spectacles. Nous avons étudié l'histoire de tous les peuples, et notre histoire a mérité l'attention des autres peuples.

Périclès. — J'avoue que, pour produire ces sortes de métamorphoses, il ne faut, dans un prince, que la volonté et le courage; mais il est plus vrai encore que j'ai perdu bien du temps; j'espérois avoir rendu mon nom immortel, et je vois qu'il est déjà oublié dans mon propre pays.

Le Russe. — Je vous dirai, pour vous consoler, qu'il est connu dans le mien, et c'est à quoi je suis bien sûr que vous ne vous attendiez pas.

Périclès. — J'en conviens. Cependant je ne peux m'empêcher de regretter qu'Athènes ait oublié tout ce que j'ai fait pour elle. Allons, je vais me consoler avec Osiris, Minos, Licurgue, Solon, et tous les législateurs et fondateurs

d'empires dont les actions et les maximes sont comme les miennes plongées dans l'oubli. Je vois que la science est un astre qui ne peut éclairer qu'une partie du globe à-la-fois, mais qui répand sa lumière successivement sur chacune d'elles. Le jour tombe chez une nation, mais c'est pour se lever sur une autre.

S.

L'OR ET LE FER.

LES naturalistes nous disent que le fer est répandu par-tout, et que non-seulement on en trouve des mines abondantes dans les entrailles de la terre, mais encore que ses élémens sont dispersés dans tous les corps.

Si notre vue pouvoit embrasser le système entier de l'univers, nous y verrions sans doute que la nature y a répandu avec abondance tout ce qui sert à l'usage commun de la vie, et que rien de ce qui est rare ou placé hors de la portée de l'homme, n'est destiné à augmenter son véritable bonheur.

Le fer est commun et l'or est rare. Le fer est si nécessaire aux besoins de la nature, que son usage constitue une grande partie de la différence qui se trouve entre la vie de l'homme sauvage et celle de l'homme policé; entre l'état de celui qui repose dans un palais d'Europe et l'état de celui qui va chercher dans le creux d'un rocher un abri contre la fraîcheur de la nuit, ou contre la violence des orages. L'or ne

peut faire une scie, ni une hache; il ne peut fournir ni des instrumens pour les arts, ni des armes de défense. Tout son mérite est dans son éclat, et sa valeur vient de sa rareté.

Parcourez tout le cercle de la vie humaine, vous y verrez que toutes les choses nécessaires sont comme le fer, et les superfluités comme l'or. Tout ce dont nous avons un besoin réel, nous pouvons nous le procurer aisément, et si aisément que la plupart des hommes, dans le luxe de l'abondance, ont confondu les désirs naturels avec les désirs factices, et se sont créés des besoins pour se faire une occupation, car l'ame ne peut souffrir l'inaction; et pour le simple soutien de la vie, il faut si peu de travail que l'ame ne pourroit supporter le poids de l'oisiveté, sans cet aliment artificiel dont elle amuse sa propre activité.

Ainsi l'abondance est la source d'une partie de nos besoins, et la pauvreté, ce mal si commun et si terrible chez les nations civilisées, vient souvent du changement de mœurs que l'opulence a produit. La nature ne nous rend pauvres que quand elle nous refuse le nécessaire; mais la coutume donne le nom de pauvreté au manque de superflu.

Socrate, en voyant un magasin de bijoux et

de frivolités, s'écria : *Que de choses dont je n'ai pas besoin !* Tout homme sage qui examine ce qu'on appelle les commodités de la vie pourroit bien répéter l'exclamation de Socrate.

Le superflu et la difficulté naquirent ensemble. Il est aisé d'apprêter des alimens pour les simples besoin de l'estomac ; mais le grand art consiste à irriter encore le palais, lorsque l'estomac est satisfait. Une main grossière peut élever des murs, construire des toits et des planchers, se faire enfin une habitation sûre et commode ; mais il faut des artistes habiles pour modeler une corniche et peindre un plafond. Les peuples les plus ignorans ont su se faire des vêtemens qui garantissoient suffisamment le corps des injures de l'air ; mais les recherches de l'élégance, l'envie de se distinguer, les variations de la mode ont produit un art difficile et très étendu. Une culture aisée suffit pour faire croître le blé ; le jardinier épuise son art à raffiner la saveur des fruits et à varier les nuances des fleurs.

Il en est de même des connoissances humaines ; les plus utiles sont les plus aisées à acquérir. La société se soutiendrait bien sans toutes les élégances du langage. Ce sont des ornemens

inventés par des hommes oisifs et embarrassés de leur loisir. Le commerce de la vie n'exige que des calculs fort simples : on n'a eu besoin de subtilité et d'étude que quand on a imaginé des questions pour embarrasser l'esprit, et les progrès du calcul n'ont guère servi qu'à faire voir l'habileté du calculateur. La lumière du soleil est également utile à celui qui croit, sur le rapport de ses sens, que cet astre se meut, et à celui qui juge, d'après sa raison, qu'il est immobile.

Si nous élevons notre pensée à de plus grands objets, nous trouverons encore que la facilité se rencontre par-tout avec l'utilité. Personne n'a besoin, pour être vertueux, de savoir comment les moralistes ont défini l'essence de la vérité; il suffit, pour connoître notre devoir, de considérer les conséquences immédiates de nos actions, sans en rechercher le principe général et métaphysique. La religion peut régler la conduite de l'homme à qui le scotisme et le thomisme sont également inconnus; et les défenseurs de la fatalité et de la liberté peuvent bien ne pas s'accorder dans leurs discours; mais ils agiront, en toute occasion, de la même manière.

Mon intention n'est pas cependant de dépri-

mer les arts polis et les études abstraites. Cette curiosité, toujours produite par l'abondance et le loisir, nous a été donnée, sans doute, comme une preuve d'un besoin que notre état actuel ne peut pas satisfaire, et comme une préparation à une meilleure existence, qui remplira l'ame entière et lui procurera un plaisir proportionné à sa capacité de jouir. Rendons graces en même temps à la main bienfaisante qui nous accorde l'aisance à si bon marché, qui varie les saisons dans les pays où l'on n'a jamais songé à examiner la nature du chaud et du froid, et qui fait succéder le calme de la nuit à l'éclat du jour, pour ceux mêmes qui n'ont jamais ni connu les tropiques, ni observé les constellations.

(Traduit de l'anglais, du célèbre Samuel Johnson).

S.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Des rois, des princes, et des nobles d'Angleterre qui ont été auteurs.

M. HORACE WALPOLE, depuis comte d'Orford, auteur de divers ouvrages très-ingénieux, et qui est mort il y a quelques années, publia, en 1761, un livre sur ce sujet (1). C'est un monument curieux qui fait honneur aux lettres en général, et à l'Angleterre en particulier. On a prétendu que cette nation étoit, de toutes les nations modernes, celles où les lettres étoient le plus véritablement aimées, cultivées et honorées pour elles-mêmes; nous ne discuterons pas ici cette opinion. Mais s'il y avoit un pays où les grands fissent parade de leur ignorance, ce ne pourroit être qu'un pays barbare; telle fut la France, lorsque nos preux chevaliers ne connoissoient et n'estimoient que l'art de manier la lance et l'épée, et savoient

(1) *A Catalogue of the royal and noble authors of England, with lists of their works, 2 vol. in-8°.*

à peine signer leurs noms. Nos grands seigneurs, plus instruits aujourd'hui, plus éclairés sans doute, ne se vantent plus de leur ignorance; mais ils sont encore loin d'estimer la culture de l'esprit ce qu'elle vaut. L'étude des lettres et des sciences est toujours aux yeux du plus grand nombre une profession roturière; c'est une tache de l'ancienne Barbarie que le vernis de la politesse moderne n'a pu effacer entièrement.

Les Anglais pensent à cet égard comme les Grecs et les Romains; ils ne se sont pas encore avisés d'imaginer que la littérature et la philosophie fussent incompatibles avec le talent des grandes affaires et avec les premiers emplois du gouvernement: les Périclès, les Alcibiade, les Xénophon, les Epaminondas s'étoient formés dans les écoles des philosophes; Cicéron étoit aussi grand-homme d'état que grand orateur, et César étoit après Cicéron l'homme le plus éloquent de son temps, comme il en étoit le plus grand guerrier. Bacon, qui étoit chancelier d'Angleterre, étoit le plus grand philosophe, non-seulement de son siècle, mais encore de tous les siècles qui ont précédé le sien. Le chancelier Clarendon est un des meilleurs historiens de sa nation. Addisson fut ministre d'état et Prior ambassadeur. Mylord Bolingbroke

étoit érudit et très-éloquent. Mylord Chers-terfield, le comte de Bath, le lord Hardwick, se sont distingués dans la littérature comme dans le gouvernement. Il paroîtra étrange à beaucoup d'illustres ignorans, que des hommes élevés aux plus hautes dignités et occupés des plus grandes affaires, s'amuse à écrire des vers ou des pamphlets ; tandis qu'on a vu ailleurs des hommes qui auroient été ignorés toute leur vie, s'ils n'avoient écrit quelques morceaux de littérature, rougir ensuite de ces mêmes ouvrages, lorsque le hasard les a placés dans les emplois du ministère. Un parent du cardinal de Bernis revenoit de Rome et passoit par Turin pour retourner en France. Un ministre étranger, qui le rencontra dans une assemblée, lui demanda si le cardinal faisoit encore des vers. — A peines se souvient-il d'en avoir fait, répondit le Français. — Et de quoi se souvient-il ? répliqua l'étranger. Le cardinal de Bernis n'auroit pas approuvé l'officieuse réponse de son parent. Il aimoit toujours à parler de vers et n'étoit point fâché qu'on lui citât les siens.

L'Angleterre seule a pu fournir une liste de nobles et de rois auteurs, qui, jointe au catalogue de leurs ouvrages forma deux volumes. « Ce catalogue singulier, dit l'auteur dans son

avertissement, contient les noms et les ouvrages de dix rois, et de plus de quatre-vingt-dix pairs d'Angleterre, qui ont jeté quelques grains dans le trésor de la littérature. Ce nombre excède de beaucoup ce qu'on en connoît généralement. Peut-être que l'obscurité de quelques-uns ne fera pas d'abord une impression favorable sur l'esprit du lecteur, qui pourra croire que ce n'étoit guère la peine de conserver les noms des auteurs dont les ouvrages n'avoient pas mérité d'être conservés ».

M. Walpole justifie ensuite l'idée qu'il a eue de faire une classe particulière de cet ordre d'écrivains. « Bacon, Clarendon, le duc de Buckingham, le comte de Shaftsbury, le lord Herbert, le lord Dorset, et d'autres méritent bien, dit-il, d'être les fondateurs d'une classe nouvelle. Il y a quelques années que rien n'étoit si commun que ces divisions d'écrivains. Combien d'Allemands, de Hollandais et d'autres savans ont classé des auteurs de cette manière! Balthasar Bonifacius a fait un recueil de ceux qui ont été amoureux de statues; Ravisius Textor, de ceux qui sont morts en riant; Vossius, des chronologistes; Bartholin, des médecins qui ont été poètes. Il y a des catalogues des auteurs modernes de poésie grecque, des

illustres bâtards, des traducteurs, des Français qui ont étudié l'hébreu, etc.»

« Je n'ai pas voulu, dit ensuite l'auteur, remonter plus haut que la conquête, quoique le respectable nom d'Alfred m'invitât fortement à en orner ma collection. Mais je n'aurois su alors à quelle époque me fixer; et d'ailleurs, j'ai été effrayé de voir que j'aurois à faire à un autre Alfred, roi de Northumberland, avec un Arviragus, un Canut, et même avec la fameuse Boadicée, et avec le roi Bladud qui découvrit les eaux de Bath et l'art de voler.»

Ce dernier trait s'explique par un autre. On a prétendu que Bladud avoit eu envie de passer pour un dieu. Comme il avoit invité son peuple à voir une preuve de sa divinité, il se mit à s'élancer dans l'air; ses aîles lui manquèrent; il tomba sur le temple d'Apollon et se rompit le cou. Le docteur Leland rapporte ce fait comme une punition divine; et il aime mieux convenir d'une absurdité que de perdre un miracle.

M. Walpole justifie la liberté qu'il a prise d'attaquer quelquefois des réputations consacrées par l'autorité des plus grands noms et par l'estime de plusieurs siècles. « Cette liberté, dit-il, est le droit de tout être pensant. Les plus

grands-hommes peuvent certainement se tromper; les jugemens même des siècles ne sont pas exempts d'erreur. Il n'y a point d'autorité, excepté celle de Dieu, qu'on ne puisse appeler au tribunal de la raison; et quelque respectable que la monarchie puisse paroître dans un état, personne ne doit désirer de voir le gouvernement des lettres perdre sa forme républicaine ».

« Je propose mes idées, ajoute-t-il, avec une juste défiance; je ne prétends point qu'on les adopte, à moins qu'elles ne soient conformes à la raison. Je prétends encore moins combattre pour les défendre si elles sont contestées. J'ai fait cet ouvrage pour amuser : s'il offense quelqu'un, ou s'il est traité trop sévèrement, j'en serai fâché; mais je ne prendrai jamais la chose assez sérieusement pour répondre aux critiques ».

Nous allons, en suivant M. Walpole, mais en nous permettant d'ajouter à son récit nos propres réflexions et d'autres faits quand il s'en offrira à nous, passer en revue les princes qui ont mérité une place dans ce catalogue. La liste des nobles viendra ensuite.

On est surpris de trouver, à la tête des rois auteurs, le farouche Richard I^{er}., surnommé *Cœur-de-Lion*. A la fin du règne de son père, qu'il troubla par ses rebellions, on dit qu'il vécut

beaucoup à la cour des princes de Provence, qu'il apprit leur langue, et cultiva leur poésie qu'on appelloit alors la *gaye science*, et qui étoit le modèle de la politesse de ce siècle (1). Les Anglais, qui avoient du goût pour la poésie, s'appliquèrent particulièrement à l'étude de l'idiôme provençal, parce qu'ils trouvoient leur propre langue sourde et inflexible. M. Walpole nous donne ici une chanson en langue romance, qu'il appelle, je ne sais pourquoi, un sonnet : on l'attribue à Richard I^{er}., et notre auteur l'a recueillie à la bibliothèque Laurentine à Florence.

On attribue à Edouard II un poëme latin, intitulé : *Lamentatio gloriosi regis Edwardi de Carnavan, quam edidit tempore suæ incarcerationis*. Comme ce prince n'a jamais donné aucun symptôme de goût pour les lettres, on peut croire cette plainte mélodieuse du mormarque expirant, à-peu-près aussi authentique que le chant du cigne mourant des anciens. Celui qui a pu lui donner l'épithète de *gloriosi*, qu'on lit dans ce titre, a bien pu lui faire aussi présent des vers.

Comme tous les successeurs d'Henri VIII

(1) Richard vivoit à la fin du 11^e. siècle.

doivent le titre invariable de *Défenseur de la foi* à sa piété et à sa science, nous ne nous aviserons pas de lui refuser une place dans ce catalogue. Autrement un peu de scepticisme sur les talens de ce prince, pourroit nous faire douter s'il n'a pas écrit *la Défense des sacremens contre Luther*, comme un de ses successeurs est censé avoir écrit *Ἐικὼν* (1) *Βασιλική*, c'est-à-dire, avec la plume de quelque prélat de la cour (2); il arriva malheureusement que le champion de l'église ne convainquit ni son adversaire ni lui-même. Luther mourut hérétique; et le roi l'auroit été aussi s'il ne s'étoit pas mis à la tête de cette même église après l'avoir attaquée, et après n'avoir reçu le titre glorieux de *Défenseur de la foi* que pour l'avoir attaquée. Mais par un bonheur singulier, dans l'énonciation de ce titre, il convenoit également bien à Henri, lorsqu'il brûloit des papistes ou des protestans; il convenoit également à Marie et à Elisabeth ses filles; au martyr Charles I^{er}. et au débauché Charles II; au papiste Jacques et au calviniste Guillaume; et

(1) Ouvrage célèbre publié sous le nom de Charles I.

(2) La défense des sacremens est attribuée à l'évêque Fisher, ou au chevalier Th. More.

enfin , il paroissoit singulièrement approprié à l'esprit foible de la reine Anne , protectrice de la haute église.

Des historiens nous disent qu'Henri VIII avoit d'abord été destiné par son père à l'archevêché de Cantorberi. Les catholiques ont raison de regretter que ce plan n'ait pas eu lieu. Un homme qui , pour satisfaire ses passions a renversé une église , en auroit soutenu vivement les droits , s'il y avoit trouvé son propre intérêt.

Parmi les ouvrages qu'on attribue à Henri VIII , on cite ceux-ci : *De Christiani hominis institutione , lib. I. De instituenda pube , lib. I.* Il seroit curieux de voir quelles règles établissoit , pour l'éducation de la jeunesse , un homme qui confondoit toute idée de gouvernement et de religion ; qui faisoit brûler au même poteau des martyrs de sectes opposées ; qui déclaroit bâtards ses propres enfans , et ensuite leur substituoit son royaume , et qui semble n'avoir songé qu'à préparer une succession de guerres civiles par la disposition équivoque qu'il avoit faite de ses domaines.

Outre les talens littéraires d'Henri VIII , il entendoit fort bien la musique ; il composoit des services pour sa chapelle , et il y chantoit sa
partie.

partie. On a conservé un missel qui avoit appartenu à ce prince après sa séparation de l'église romaine. On a remarqué qu'il avoit effacé, dans le Calendrier, tous les saints qui avoient été papes.

Après le nom de ces rois, on trouve celui de la reine Catherine Parr, sixième femme d'Henri VIII. Sa beauté l'avoit mise sur le trône, et par ses vertus elle méritoit un meilleur sort que celui d'être unie à ce prince bizarre et cruel, dont on a dit qu'il n'avoit jamais refusé l'honneur d'une femme à ses désirs, et la vie d'un homme à sa haine. Cette princesse étoit non-seulement savante, mais encore protectrice des lettres; elle intercéda pour qu'on épargnât l'université de Cambridge, lorsqu'on passa un acte pour détruire tous les collèges à la disposition du roi. Il reste d'elle quelques ouvrages.

Plusieurs écrivains ont cité les écrits d'Edouard VI. Cardan fait de grands éloges de ses talens et de ses connoissances. On dit qu'il avoit fait une comédie très-élégante, sous un titre qui ne l'est guères : *La Put. . . de Babylon*. Quelque précieuse que fût cette relique aux yeux des zélés et des antiquaires, je ne saurois regretter qu'elle ait péri. Malgré toute son *élégance*, je doute qu'elle surpassât les autres

pieuses bouffonneries qui avoient envahi tous les théâtres de l'Europe dans ce temps-là.

Il resté quelques ouvrages de piété de la reine Marie; Erasme dit qu'elle écrivoit très-bien des lettres latines : cela peut être; mais ses lettres françaises sont misérables. Peu de souverains peuvent se vanter d'avoir fait brûler plus d'hérétiques que cette reine. L'évêque Tanner a la simplicité de lui attribuer une *Histoire*, composée par elle-même, *de sa vie et de sa mort, avec un détail des martyrs de son règne.*

La reine Elisabeth fut vraiment savante : elle avoit donné à l'étude les temps de l'adversité, c'est-à-dire, les années qui précédèrent son avènement. Cette femme extraordinaire réunissoit les talens d'un grand roi, les connoissances d'un érudit, et les foiblesses d'une femme coquette. Elle traduisoit Euripide, Horace, Isocrate, et commentoit Platon ; elle répondoit sur-le-champ avec beaucoup de facilité en grec et en latin ; elle écrivoit en vers et en prose ; et, ce qui n'est pas moins singulier, c'est qu'elle réussissoit merveilleusement à composer des logogryphes et des *rébus*. On a remarqué qu'il n'y avoit presque pas une église à Londres où l'on ne trouvât une épitaphe de cette reine.

On a pu contester l'authenticité des ouvrages

des deux champions de l'église, Henri VIII et Charles I^{er}, mais on ne peut pas soupçonner que le gros *infolio*, qui porte le nom respectable de Jacques I^{er}, ne soit de sa composition. Rocher Ascham a bien pu corriger les phrases de son illustre pupille (Elisabeth); mais personne n'imaginera que Buchanan ait dicté un seul mot de la *Dæmonologia*, ou du traité élégant intitulé : *A Counterblast to tabacco*, que nous traduisons au hasard par *contre-poison du tabac*. Citations, pointes, passages de l'écriture, bel esprit, superstition, vanité, sermens, despotisme et pédanterie, tels sont les ingrédiens qui composent tous les ouvrages de sa majesté, et lui ont mérité l'encens des théologiens de son temps et des flatteurs de sa cour. Malgré l'érudition si vantée de Jacques I^{er}, il étoit si ignorant sur l'histoire et sur l'état d'un royaume qui avoit des liaisons étroites avec le sien, que lorsque Elisabeth voulut le détourner d'épouser une princesse de Danemarck, Wooton, ambassadeur d'Elisabeth, persuada à ce prince que le roi de Danemarck descendoit de simples négocians, et qu'il n'y avoit que ceux qui parlent hollandais, qui fissent cas de ce roi et de son royaume

Les ouvrages de Charles I^{er}. furent recueillis

immédiatement après sa mort, et publiés à la Haye sous ce titre : *Reliquiæ sacræ Carolinæ* ou *les ouvrages tant civils que sacrés de ce grand monarque et glorieux martyr, le roi Charles I.* Parmi ces ouvrages on trouve une traduction des leçons de l'évêque Saunderson, sur *l'Obligation du serment promissoire.*

« Un homme, dit M. Walpole, qui étudie si soigneusement des cas de conscience, est probablement un honnête homme; mais au moins les étudie-t-il dans l'espérance de trouver qu'il n'est pas obligé d'être aussi honnête qu'il le croyoit. Cromwell, qui n'étoit pas si scrupuleux, savoit qu'on n'avoit pas besoin de consulter les casuistes pour tenir son serment, et qu'on pouvoit y avoir recours pour le violer. Si Cromwell s'étoit fié au roi, sa majesté vraisemblablement ne se seroit pas contentée de l'avis du docteur Saunderson, mais elle auroit cherché quelque casuiste qui enseignât qu'on ne doit pas garder la foi aux rebelles ».

Le seul homme d'esprit de la famille de Stuart, Charles II, ne fut point auteur. Son frère Jacques écrivit des *Mémoires de sa vie et de ses campagnes jusqu'à la restauration.* On a aussi de lui un recueil de méditations, de soliloques, de vœux, etc. L'un de ses *vœux* est de se lever

tous les jours à sept heures du matin. Ce recueil, qu'on dit avoir été composé par Jacques II, à St.-Germain, est écrit en mauvais anglais, et fut publié à Paris par le père Bretonneau, jésuite. Le frontispice représente le roi assis dans un fauteuil avec l'air pensif, et une couronne d'épines sur la tête.

Ici finit la liste des rois auteurs.

Des Nobles anglais qui ont écrit.

« L'ABOLITION du goût et de la littérature, » dit M. Walpole, n'étoit pas le moindre des » abus qu'entraînoit le papisme. La renaissance » des lettres fut un des plus grands services » qu'ait rendus sa réformation. Le clergé crai- » gnoit que les hommes ne pensassent dès qu'ils » se mettroient à lire; et il est vrai qu'on écrit » sitôt qu'on sut penser, etc. » Ce passage n'est pas exempt de préjugés. On y reconnoît un protestant zélé pour les principes de sa communion. On peut répondre que ce n'est point la religion romaine, mais le bouleversement de l'Italie, qui perdit la littérature. Tous les arts furent ensevelis sous les débris de l'empire d'occident. Les Latins, désolés par une longue

suite de troubles et de guerres, et asservis à une foule de nations barbares, devinrent bientôt aussi ignorans que leurs maîtres; mais lorsque des circonstances plus heureuses eurent ranimé les germes du goût et du génie, n'est-ce pas au sein même de ce que M. Walpole appelle *le papisme*, qu'on en vit naître les premiers fruits? L'église romaine chercha-t-elle à étouffer ces germes naissans? N'est-ce pas un pape qui appela, qui recueillit à Rome même les derniers restes de la littérature grecque? Il seroit bien étrange que Martin Luther, qui n'excita qu'un fanatisme théologique, eût eu plus de part à la reconnoissance des lettres que son antagoniste Léon X, qui appella, encouragea, récompensa tous les savans et tous les artistes. Long-temps avant que ce moine réformateur s'avisât d'agiter l'Europe, parce qu'on avoit ôté aux moines de son ordre le droit de publier des indulgences, la littérature italienne avoit déjà fait de grands pas. L'invention de l'imprimerie, époque à laquelle nous devons les plus rapides progrès des connoissances humaines, étoit antérieure à la réformation. Le Dante, Bocace, Pétrarque, l'Arétin, Machiavel et l'Arioste même ont devancé Luther.

Bien loin que la renaissance des lettres fût

un bienfait de la réformation , la réformation au contraire fut un effet de la renaissance des lettres : deux siècles plutôt , Luther n'auroit prêché que contre le commerce des indulgences , et se seroit fait brûler.

La religion la plus sainte prend des teintes de barbarie dans les siècles barbares : l'ignorance avoit introduit des abus dans le christianisme , et la superstition avoit un peu défiguré l'ouvrage de Dieu ; des hommes sages et éclairés avoient apperçu ces inconvéniens , mais ils se gardèrent bien de lever l'étendard de la révolte ; ils savoient que ces taches s'effaceroient par le progrès insensible de la philosophie , et que le meilleur moyen d'épurer la religion étoit d'éclairer les peuples. Erasme avoit attaqué avec beaucoup d'adresse et d'esprit quelques-uns des abus qui s'étoient glissés dans l'église ; les traits déliés de la satire auroient pu amener une réformation douce et utile dans l'extérieur de la religion ; mais le fougueux Luther précipita tout. Un docteur de Sorbonne du seizième siècle dit dans *l'histoire catholique de son temps*, qu'*Erasme par occasion a fait plus de mal que Luther ; pour ce que Luther n'a fait que eslargir l'ouverture de l'huis , duquel Erasme avoit su crocheter la serrure et l'avoit entre ouvert.*

Mais Erasme ne vouloit qu'élaguer des branches superflues et nuisibles ; Luther osa porter la coignée au tronc de l'arbre , et s'il fit quelque bien , ce fut en allumant en Europe des guerres longues et meurtrières. Combien ces querelles théologiques n'ont-elles pas désolé de peuples ! Combien de ruisseaux de sang n'ont-elles pas fait couler ! Si l'on considère l'intérêt des lettres et des arts , la réformation tendoit peut - être autant à en retarder les progrès qu'à les accélérer. Les guerres civiles qui ont la liberté pour objet peuvent bien quelquefois enflammer les imaginations , élever les esprits , produire des orateurs et des poètes ; mais les guerres de religion sont toujours funestes au développement du goût et de la raison. Le règne du fanatisme en Angleterre , au temps de Cromwell , fut un moment d'éclipse pour la belle littérature. Il résulte de tout cela que les biens qu'a pu produire la réformation se seroient peut-être faits sans elle , et que les maux qu'elle a produits peuvent la faire regarder , même en la considérant sous un point de vue purement philosophique , comme un des plus terribles fléaux qui aient affligé la nature humaine.

Revenons à notre catalogue. Le premier nom qui se présente dans la liste des seigneurs d'An-

gleterre est celui du chevalier Jean Oldcastle, appelé *le bon lord Cobham*. On a conservé de lui quelques vers rimés en latin barbare; mais il eût mieux fait de s'en tenir à être un mauvais poète que de s'attacher à la doctrine de Wicléf, dont il fut le martyr. Les services qu'il avoit rendus à son roi Henri V n'empêchèrent pas ce prince foible de le livrer aux mains des inquisiteurs qui le firent brûler sans miséricorde. Ce lord mourut avec la fermeté d'un enthousiaste; au pied du bûcher, il demanda pour prix de sa vie que, s'il ressuscitoit le troisième jour, on laissât sa secte tranquille.

Dans ces siècles grossiers, où la valeur et l'ignorance étoient les attributs de la noblesse, où *les enfans des nobles*, disoit un seigneur anglais du temps d'Henri VIII, *contens de savoir donner du cor et mener le faucon, laissoient l'étude et la science aux enfans du peuple*, il n'est pas étonnant qu'on vit sur l'épée d'un preux chevalier cette inscription barbare :

Sum Tabolti pro occidere inimicos.

On trouve cependant dans ces temps de trouble et d'ignorance des seigneurs qui protégeoient et cultivoient les lettres : il est vrai

que ces écrivains se bernoient à faire des commentaires et des traductions, mais c'étoit beaucoup. Il faut se rappeler que les livres étoient fort rares, qu'on ne comprenoit que peu d'auteurs classiques, et qu'on en entendoit encore moins. Tout ouvrage traduit étoit une nouveauté, un présent réel qu'on faisoit au public. L'invention n'agit que lorsqu'il n'y a point de modèle, ou lorsque tous les modèles sont épuisés. Le comte de Rivers, qui, dans l'aurore de la littérature, traduisoit en vers les *Proverbes* de Christine de Pise, auroit traduit dans ce siècle *l'Esprit des lois*; mais il ne l'auroit pas traduit en vers.

Il semble qu'il y a eu une fatalité pour les nobles de ce temps-là qui cultivoient les sciences; le lord Cobham, le comte de Worchester, et le comte de Rivers, qu'on peut regarder comme les restaurateurs des lettres en Angleterre, tous trois les plus braves et les plus honnêtes hommes du royaume, périrent par la main d'un bourreau.

Georges Boleyn, vicomte de Rochford, étoit le frère de l'infortunée Anne Boleyn, dont il partagea la fortune et la disgrâce. Il fut accusé d'avoir vécu trop familièrement avec sa sœur; et la plus forte preuve qu'on alléguait contre lui,

fut d'avoir parlé à l'oreille de la reine , un matin qu'elle étoit encore dans son lit. Cela pouvoit bien être traité d'inceste dans un temps où un tyran , jaloux et inconstant , ne connoissoit d'autres règles que ses passions et ses caprices.

On a conservé une conversation assez curieuse entre la femme de ce vicomte de Rochford et Anne de Clèves. Myladi Rochford , qui vouloit savoir si cette princesse étoit grosse , lui faisoit des questions auxquelles la jeune reine fit cette réponse naïve : *Lorsque nous nous fûmes mis au lit , le roi me prit la main , me donna un baiser , et me dit : BONNE NUIT , MON CHER CŒUR ; et le matin , il me donna encore un baiser , et me dit : ADIEU , MA CHÈRE. N'est-ce pas assez ?*

Les Anglais rangent presque au nombre des auteurs classiques le fameux Henri Howard , comte de Surrey , l'ornement d'un siècle qui , quoique tumultueux , n'étoit pas dénué de politesse. Ce seigneur , non moins vaillant que savant , est célèbre par les éloges de Dryden , de Pope , et par sa mort tragique ; car il périt aussi sur un échaffaud.

François I^{er}. avoit donné une nouvelle vie aux lettres qu'il encourageoit en y mêlant de la galanterie , et en introduisant à la fois , dans

sa cour, les femmes et les savans. Henri VIII, qui avoit pour le moins autant de goût pour les femmes que pour les lettres, et qui aimoit le faste et les faits d'armes, contribua de son côté à donner un air romanesque aux ouvrages de littérature. Pétrarque devoit naturellement servir de modèle aux poètes dans une cour de ce caractère. Il reste un volume de sonnets pleins de tendresse et d'élégance, composés par Surrey, qui chanta une *Géraldine*, comme Pétrarque avoit chanté une *Laure*.

On trouve une note curieuse, à l'article du fameux Edouard Seymour, duc de Sommerset. Ce seigneur étant déclaré lord protecteur du royaume, établit dans sa propre maison une *Cour des requêtes*, destinée à recevoir les plaintes et les demandes des pauvres; il se faisoit rendre compte de leurs affaires; et lorsqu'il ne pouvoit les finir par lui-même, il écrivoit à la chancellerie en leur faveur. Lorsque Sommerset tomba dans la disgrâce, on lui reprocha cet établissement, comme une usurpation du pouvoir souverain. Mais dans un temps où chaque acte public étoit un acte de tyrannie, combien cette juridiction illégale ne paroît-elle pas respectable! Si les princes qui affectent le pouvoir arbitraire l'exerçoient de cette manière, le des-

potisme seroit le seul gouvernement qu'on dût choisir. Tandis qu'à la honte de l'histoire, on a écrit des volumes à l'honneur des destructeurs de l'humanité, à peine a-t-on écrit quelques lignes sur la vie de Mahomet Galadin, empereur du Mogol, qui donnoit audience deux fois par jour à ses sujets, et qui avoit fait placer une sonnette qui de la rue répondoit à sa chambre : ceux qui avoient quelque grace à lui demander, venoient tirer la sonnette et étoient sûrs d'avoir une réponse. Un savant Bénédictin qui rapporte le fait, ajoute qu'on ne sait de quelle secte étoit cet empereur. Ce moine ne voyoit pas qu'il étoit de la religion universelle, qu'on appelle *Humanité*, dont la loi divine n'est que le développement et la perfection.

Un des articles les plus curieux de ce catalogue est celui de Robert Devereux, comte d'Essex. C'est un personnage si connu dans l'histoire, qu'on nous saura gré de rapporter ici quelques anecdotes que M. Walpole a recueillies sur les aventures de ce célèbre et infortuné favori d'Elisabeth.

Le comte d'Essex fut la victime de sa hauteur et de sa présomption. L'impétuosité de son caractère ne lui permettoit pas d'être toujours en garde contre les artifices malins d'une cour

intrigante. Ce n'est pas qu'il manquât d'adresse, mais il se repositoit sur la tendresse de la reine; il croyoit pouvoir la maîtriser toujours, même en s'éloignant d'elle; et ses ennemis profitèrent de cette occasion pour le perdre.

Je n'ignore pas, dit M. Walpole, qu'il est devenu à la mode de regarder la passion d'Elisabeth comme un roman. M. de Voltaire s'en moque, et observe que, dans le temps où l'amour de la reine devoit être le plus violent, c'est-à-dire, à la mort du comte, elle avoit soixante-huit ans. Il n'est pas nécessaire d'être jeune pour aimer; si le comte d'Essex avoit eu lui-même soixante-huit ans, probablement Elisabeth n'en auroit point été amoureuse.

M. Walpole a rassemblé une multitude de preuves qui ne laissent aucun doute sur l'amour d'Elisabeth. On sait combien elle étoit économe de ses faveurs; cependant elle accumula sur la tête du comte d'Essex, très-jeune encore, les premières places et les plus grands honneurs. Elle étoit encore moins prodigue d'argent, et on a calculé qu'il avoit reçu d'elle la valeur de 300 mille livres sterling. Cette princesse lui reproche elle-même, dans une de ses lettres, toutes les graces dont elle l'a comblé, sans qu'il eût rien fait pour les mériter.

Il est vrai que le mariage du comte d'Essex avec la veuve du chevalier Philippe Sidney, semble prouver qu'il ne soupçonnoit pas la tendresse de la reine pour lui; peut-être aussi avoit-il appris, par l'exemple de son beau-père (le comte de Leicester), que les goûts de sa majesté ne s'étendoient pas jusqu'au mariage.

Le comte d'Essex cherchoit plutôt à maîtriser la tendresse de la reine qu'à la mériter. S'il étoit contredit dans quelqu'un de ses désirs, il s'éloignoit de la cour et faisoit acheter son retour. Il n'y a qu'une femme tendre avec qui on puisse en agir ainsi; et ce n'est pas de cette manière que de simples favoris traitent avec leurs souverains. Lorsque Charles I^{er}., par quelque motif de jalousie, ordonna au comte de Holland de ne pas sortir de chez lui, la reine refusa de recevoir son mari jusqu'à ce que l'ordre fût révoqué. Dès que le comte d'Essex étoit malade, Elisabeth ne laissoit passer aucun jour sans envoyer plusieurs fois chez lui; un jour même elle s'assit assez long-temps à côté de lui, et ordonna tout ce dont il avoit besoin : on a rapporté encore que, le comte étant incommodé, eut la hardiesse d'aller en robe - de - chambre chez la reine. Il est bien difficile de donner à des familiarités aussi marquées un autre motif que celui de l'amour.

L'histoire a conservé plusieurs témoignages anciens qui prouvent que la cour d'Elisabeth et toute l'Europe avoient la même idée sur les sentimens de cette princesse pour le comte d'Essex. Le trait le plus frappant est le mot que notre bon roi Henri IV dit au chevalier Antoine Mildmay : *Que sa majesté ne laisseroit jamais son cousin d'Essex s'éloigner de son cotillon.* Elisabeth ayant été informée de ce propos, écrivit de sa propre main au roi quatre lignes qu'on juge avoir été très-piquantes, puisqu'Henri IV fit sortir de son appartement l'ambassadeur qui lui avoit remis la lettre, et fut même sur le point de le frapper.

Le comte d'Essex étant revenu d'Irlande contre les ordres d'Elisabeth, elle le reçut avec un mélange bizarre de tendresse et de sévérité. Quoiqu'il fût entré brusquement dans la chambre de la reine au moment où elle se levait, elle lui parla long-temps avec froideur et avec bonté; et elle ne fut choquée de la hardiesse du comte que lorsque ses ministres la lui eurent fait appercevoir. Elle l'interdit de ses charges; elle lui donna un garde, mais qu'elle retira bientôt; et lorsqu'elle apprit que d'Essex étoit tombé malade, elle lui fit dire, les larmes aux yeux, *qu'elle iroit le voir, si elle pouvoit le faire*

faire avec honneur. Il y a là plus que de la faveur. L'affection des souverains n'est pas romanesque; elle peut être outrée, mais jamais galante.

Cependant, au milieu de ces excès, où l'amour semble avoir entraîné Elisabeth, elle n'oublia jamais ce qu'elle devoit à son rang. Son caractère étoit un mélange de tendresse et de fierté, mais la fierté dominoit encore sur la tendresse. Ordinairement les souverains prennent les préjugés de leurs favoris; il n'en étoit pas de même d'Elisabeth. On voit par mille exemples que les sollicitations du comte d'Essex étoient plus nuisibles qu'utiles à ceux en faveur de qui il les employoit.

Essex se perdit pour n'avoir pas assez ménagé la hauteur de cette princesse, qui étoit aussi jalouse de la tendresse de son favori que de l'autorité de son rang, et qui ne pardonnoit point qu'on manquât au respect, ou plutôt à l'adoration à laquelle on l'avoit accoutumée. Le comte lui ayant un jour tourné le dos avec un air de mépris, elle lui donna un soufflet. Qu'auroit-elle fait si elle avoit entendu ce qu'il disoit une autre fois? *Qu'elle devenoit vieille et décrépite, et que son esprit étoit aussi cassé que son corps.* La ridicule vanité d'Elisa-

beth, sur sa figure, étoit si connue que l'ambassadeur de Hollande, Veriken, lui dit, lorsqu'il fut présenté, « Qu'il avoit long-temps » désiré d'entreprendre ce voyage pour voir sa » majesté, qui, pour la *beauté* et la sagesse, » surpassoit tous les princes du monde ». Elle avoit alors soixante-sept ans.

Voici à ce sujet une anecdote bien singulière : Elisabeth avoit coutume de donner audience dans son jardin, lorsque le temps le permettoit. Comme ses traits étoient fortement prononcés, les ombres avoient moins de force en plein air. Elle ne vouloit pas que son peintre mît aucune ombre à son portrait, parce que, disoit-elle, l'ombre n'est qu'un accident, et n'existe pas naturellement sur un visage. M. Walpole donne dans son livre le dessin gravé du fragment d'une médaille qu'il possède et sur laquelle la tête d'Elisabeth est représentée avec toute la décrépitude et la difformité de la vieillesse. Cette médaille ne se trouve point entière; on prétend qu'Elisabeth, honteuse de se voir si hideuse, avoit fait briser le coin, et que ce fragment s'étoit conservé par hasard.

Quoiqu'on pût reprocher au comte d'Essex de l'indiscrétion, de la hauteur, même de l'insolence à l'égard d'Elisabeth, on ne peut nier

qu'il n'eût des qualités aimables et séduisantes qui justifioient l'empire qu'il avoit pris sur cette reine. Il étoit d'un courage héroïque; son esprit étoit propre aux plus grandes affaires; il aimoit et cultivoit les lettres, et rien n'égaloit son zèle pour la gloire et la sûreté de sa maîtresse. Il se signala à la guerre dès l'âge de dix-neuf ans; à vingt-deux, il se présenta en qualité de volontaire pour rétablir don Antonio sur le trône de Portugal, usurpé par Philippe, ennemi déclaré de la reine; et il défia, à son de trompe, le gouverneur de la Corogne, ou tout autre chevalier d'un rang égal, au combat singulier. Il traita de même Villars, gouverneur de Rouen. « Si » vous voulez, lui écrivit-il, accepter le combat » à pied ou à cheval, je soutiendrai que la cause » d'Henri IV est plus juste que celle de la ligue, » que je vauz mieux que vous, et que ma maî- » tresse est plus belle que la vôtre ».

La haine qu'il portoit à Philippe, roi d'Espagne, étoit devenue une haine personnelle; il écrivit dans une lettre : *J'apprendrai à cet orgueilleux roi*, etc. Mais quelque raison qu'eut Elisabeth de haïr Philippe, elle trouva fort mauvais que le comte se servît d'une expression si arrogante, en parlant d'une tête couronnée.

Essex étoit galant, romanesque et fastueux. Les fêtes qu'il donnoit à la ville l'avoient rendu l'idole du peuple et des femmes. Son génie, pour ce genre de spectacle et de divertissemens qui présentent l'image de la guerre, étoit aussi remarquable que l'habileté qu'il y montrait. Un auteur contemporain nous a laissé la description d'une espèce de mascarade, imaginée par le comte d'Essex, et dont nous allons dire quatre mots, pour donner une idée des amusemens de ce siècle.

Avant que d'entrer en champ-clos, le comte envoya à la reine un page, qui revint avec un gant de sa majesté. Lorsqu'Essex se présenta lui-même, il trouva sur son passage un vieil hermite, un secrétaire d'état, un brave guerrier et un écuyer. Le premier lui présenta un livre de méditations; le second, des discours politiques; le troisième, des oraisons de combat; le quatrième n'étoit que le suivant même du comte. Les trois premiers personnages vouloient persuader au comte de renoncer aux vaines poursuites de l'amour, et chacun d'eux cherchoit à le gagner à sa profession; mais l'écuyer prit la parole et leur dit : « Que son chevalier » ne renonceroit jamais à l'amour de sa maî- » tresse dont la vertu rendoit toutes ses pensées

» divines, dont la sagesse lui enseignoit la vé-
» ritable politique, dont le mérite et la *beauté*
» (Elisabeth avoit alors soixante-trois ans) suffi-
» soient pour le rendre capable de commander
» des armées ». La reine dit à ce sujet qu'elle
n'auroit point assisté à la fête, si elle avoit ima-
giné qu'il y eût été si fort question d'elle.

Nous ne dirons rien des ouvrages du comte d'Essex qui sont peu importans par eux-mêmes, et nous passerons à l'article de Thomas Sackville, lord Buckhurst. De lui sortit une race d'hommes d'esprit et de génie. C'est l'auteur de la fameuse tragédie de *Gorboduc*, le premier ouvrage dramatique de quelque mérite qui ait été écrit en langue anglaise. M. Pope s'étonne que le naturel et la décence qu'on trouve dans cette pièce, n'aient pas été imités par les auteurs dramatiques du siècle suivant.

Les comtes de Tiptoft et de Rivers avoient donné l'exemple d'emprunter des lumières du pays étranger, et protégeoient Caxton qui avoit apporté l'imprimerie en Angleterre. Les comtes d'Oxford et mylord Buckhurst donnèrent une nouvelle forme à l'art dramatique, et on commença à se dégoûter de ces ridicules et monstrueuses représentations des histoires de l'ancien et du nouveau Testament, qui avoient amusé

jusqu'à la multitude. C'est aux deux premiers de ces seigneurs que l'Angleterre doit l'imprimerie, et aux deux derniers le goût. « C'est » peut-être à la hardiesse de quelques scènes du » lord Buckhurst, que nous devons Shakespear, » dit M. Walpole. Cela seul suffiroit pour nous » justifier d'avoir entrepris un catalogue des » nobles auteurs ».

Nous nous arrêterons à l'article de l'immortel François Bacon, vicomte de Saint-Albans. M. Walpole n'en dit que quatre mots, mais ils sont remarquables; les voici : « Bacon fut le » prophète des arts que Newton vint ensuite » révéler. Il seroit superflu pour nos lecteurs » d'entrer dans aucun détail sur ses ouvrages : » tant que la science existera, son génie et ses » écrits seront universellement admirés. Tant » que l'ingratitude et l'adulation seront méprisables, nous déplorerons la corruption du cœur » de ce grand homme. Hélas! pourquoi faut-il » que celui qui pouvoit commander à la renommée, se soit abaissé jusqu'aux petitesesses de » l'ambition »!

M. Walpole témoigne peu de respect pour les opinions populaires. Les noms les plus illustres et les réputations les plus brillantes ne lui en imposent pas, et il se plaît à appeler des

jugemens du public au tribunal d'une critique rigoureuse. Ecoutons-le apprécier le mérite du favori d'Elisabeth, le chevalier Philippe Sidney, aussi célèbre par sa valeur que par ses ouvrages.

« Mille accidens de naissance, de faveur ou de popularité concourent quelquefois à donner de l'éclat à un mérite médiocre; mais lorsque ces illusions ont disparu, la postérité s'étonne et cherche en vain ce qui a pu séduire les yeux de la multitude. Il n'y a jamais eu d'exemple plus étonnant de cette admiration temporaire, que le fameux Charles-Philippe Sidney. Les savans de l'Europe lui dédicoient leurs ouvrages; la république de Pologne l'avoit jugé digne de régner sur elle. Toutes les muses d'Angleterre pleurèrent sa mort. Mais lorsque nous recherchons aujourd'hui quel étoit le mérite extraordinaire qui lui avoit attiré cette prodigieuse réputation, que trouvons-nous? une grande valeur; mais c'étoit un siècle de héros. Il nous a laissé, pour preuve de ses talens, un ennuyeux, triste et pédantesque roman pastoral, intitulé l'*Arcadie*, qu'une jeune fille amoureuse n'auroit pas la patience d'achever, et quelques tentatives absurdes pour assujétir le vers anglais aux entraves de la mesure latine, preuve évidente que cet auteur

si applaudi connoissoit peu le génie de sa langue. . . . Enfin , il mourut avec la témérité d'un volontaire , après avoir écrit avec le sang-froid et la prolixité de M^{lle}. Scuderi ». Cette censure est sévère et contraire singulièrement l'opinion qu'on a généralement en Angleterre de sir Philippe Sidney. On ne peut guère avoir d'autre motif que la recherche de la vérité, pour contester la réputation d'un homme qui a vécu dans un temps si éloigné du nôtre. Si la postérité étoit obligée de confirmer toutes les patentes de célébrité accordées par les contemporains , le temple de la renommée seroit plein de dignitaires sans mérite. Combien de princes foibles ou méchans y seroient admis , parce que leurs courtisans ou les médailles leur ont donné le titre de *Grands* !

Le chevalier Fulke Greville , lord Brooke , l'ami et l'admirateur de ce célèbre personnage , voulut qu'on mit seulement sur sa tombe ces mots : *l'Ami de sir Philippe Sidney*. Le lord Brooke a laissé deux tragédies (*Alaham* et *Mustapha*), dans lesquelles il avoit introduit des chœurs , à la manière des anciens : *pédanterie aussi peu judicieuse*, dit M. Walpole, *que l'idée des Hexamètres anglais de Philippe Sidney*. Après tous les efforts qu'on a faits

pour rétablir cette troupe de confidens, après les laborieuses dissertations que le père Brumoy a composées pour les justifier, peut-on cesser de les regarder comme des *excroissances* monstrueuses d'un genre de drame, dont on admire les défauts comme les beautés? Quelque différence qu'il puisse y avoir entre les mœurs des Grecs et les mœurs des Français ou des Anglais, il est impossible d'imaginer que Phèdre ait confié sa passion incestueuse, et Médée sa barbare vengeance à une foule de suivantes. Si les opéras de Métastase vivent assez long-temps pour mériter cette admiration sans bornes qu'inspire l'antiquité, les pédans futurs auront beau dire aux hommes raisonnables que nos mœurs étoient différentes des leurs, on ne s'accoutumera point à voir chaque scène terminée par une chanson, soit que l'acteur soit amoureux ou furieux, soit qu'il aille à la noce ou sur l'échafaud. Il est bien sûr que les anciens ne confioient pas plus leurs secrets, sur-tout des secrets criminels, que nous ne chantons dans toutes les situations. Les mœurs d'aucune nation ne changent les grands traits de la nature humaine; et quand cela seroit, toutes les fois que les mœurs d'un siècle sont ridicules, c'est à la comédie à les censurer, et non à la tragédie à les adopter. Enfin, ceux qui

défendent des absurdités, ne paroissent pas faits pour sentir les véritables beautés.

Il existe un édit du roi d'Angleterre, Charles I, par lequel ce prince ordonne le rétablissement de l'ancienne marche militaire des Anglais, laquelle est encore en usage aujourd'hui pour leur infanterie. Voici un extrait de cet édit.

« CHARLES, *roi*. Comme la coutume ancienne des nations a toujours été d'employer dans les guerres une forme constante de marche, qui distingue une nation d'une autre, et comme la marche anglaise, reconnue par les étrangers même pour la meilleure de toutes les marches militaires, étoit, par la négligence des tambours et par une longue discontinuation, si fort altérée et dégénérée de son ancienne gravité et majesté, qu'elle étoit en danger de se perdre..... nous avons jugé à propos de la rétablir par le présent édit. Nous ordonnons à tous les tambours de notre royaume et principauté de Galles de s'y conformer exactement, sans aucune altération ou addition quelconque, afin qu'un usage si ancien, si fameux et si respectable se conserve comme un modèle et un exemple pour la postérité, etc. ».

Robert Greville, lord Brooke, fut un des chefs les plus déterminés du parti républicain

qui s'éleva contre Charles I^{er}, lorsque la liberté de la nation parut attaquée par ce prince. Le lord Brooke et le lord Say résolurent d'aller s'établir dans la nouvelle Angleterre pour se soustraire à la tyrannie dont la patrie étoit menacée. En 1635, ces deux lords firent bâtir une petite ville qui fut appelée de leurs noms *Say-Brooke*, et où ils étoient sur le point de se retirer avec leurs amis; mais la guerre civile s'étant allumée, ils crurent devoir le secours de leurs bras à leur patrie, et le lord Brooke périt les armes à la main.

Edouard, lord Herbert de Cherbury, fut un des plus grands ornemens de la pairie et de la littérature d'Angleterre. Il est célèbre par plusieurs ouvrages, entre autres par celui qui a pour titre : *De veritate, prout distinguitur à revelatione, à verisimili, à possibili, à falso*; auquel il avoit joint deux petits traités, l'un : *De causis errorum*; l'autre : *De religione laici*. On connoît aussi son livre : *De religione gentilium, errorum que apud eos causis*. Kortholt, un de ces pédans fanatiques qui voient l'impiété par tout et qui croient bonnement servir la religion en lui cherchant des ennemis dans les personnages les plus célèbres, a accusé d'athéisme le lord Herbert, dans un traité in-

titulé: *De tribus impostoribus magnis, Edvardo Herbert, Thoma Hobbes et Benedicto Spinoza, liber*. Un Anglais moderne (le docteur Leland), qui a attaqué les écrivains déistes, n'a pas manqué de grossir sa liste du nom de mylord Herbert. Il cite une vie manuscrite (1) de ce lord, écrite sur ses propres mémoires, et

(1) Cette *Vie* a été imprimée depuis la publication du livre de M. Walpole. Le lord Herbert y raconte en effet la prière qu'il adressa à Dieu, et l'avertissement divin qu'il crut recevoir. C'est un ouvrage tout-à-fait romanesque, un mélange remarquable d'extravagance et de sagesse, de subtilité et de philanthropie, dont la lecture est très-piquante; le lord Herbert s'y montre à-la-fois aventurier et philosophe, homme d'état et dévôt, brave jusqu'à l'héroïsme, curieux jusqu'à la témérité, et superstitieux jusqu'au ridicule. On y trouve l'aventure suivante, qui me paroît mériter d'être conservée: Etant à Venise, on le mena dans un couvent, où il entendit chanter une religieuse qui le charma par la beauté de sa voix et la perfection de son chant. Il désira de la voir; on le conduisit au parloir, où on lui présenta une jeune religieuse d'une figure charmante. *Vas*, lui dit-il, *tu peux mourir quand tu voudras; tu n'auras besoin de changer ni de voix ni de visage pour devenir un ange*. Ces paroles d'enthousiasme semblent avoir été un sinistre présage pour la jeune beauté à qui elles étoient adressées; car elle mourut peu de temps après.

dans laquelle on le représente adressant une prière solennelle au ciel pour qu'il lui fit connoître, par un signe, s'il devoit publier son traité *De Veritate*; et l'on ajoute, qu'ayant entendu sur-le-champ un bruit extraordinaire, il l'avoit pris pour une permission d'imprimer. C'est en général une méthode sûre et commode d'attaquer un homme, que de le rendre ridicule; mais cela ne devoit être permis dans les matières graves que lorsqu'on manque de bonnes raisons. S'il est vrai que mylord Herbert objectât contre la religion révélée l'improbabilité que Dieu n'eût révélé qu'à une petite portion d'hommes des vérités qui intéressoient le bonheur de tous les hommes, comment ce même écrivain auroit-il prétendu à une révélation immédiate de la divinité? Comment pouvoit-il croire que son livre fût d'une si grande importance pour la cause de la vérité, qu'il méritât une manifestation particulière de la volonté divine, que n'auroit pu obtenir l'intérêt le plus essentiel des trois quarts du genre humain?

Parmi les défenseurs de Charles I^{er}, aucun ne s'est fait plus d'honneur que James Stanley, comte de Derby, qui mourut courageusement pour le service de son roi. Nous allons traduire la réponse qu'il fit à Ireton, qui lui avoit fait

des offres très-considérables pour qu'il lui livrât l'île de Man. On ne sauroit trop répandre ces exemples de magnanimité et de fidélité héroïque.

« J'ai reçu votre lettre avec indignation, et c'est avec mépris que je vous renvoie cette réponse; je ne saurois m'empêcher de voir avec étonnement que vous ayez pu espérer de me rendre, comme vous, perfide envers mon souverain, puisque vous ne pouvez ignorer la manière dont je me suis toujours comporté pour le service de sa majesté : principe de fidélité dont je ne me départirai jamais. Je méprise vos offres, je dédaigne votre faveur, je déteste votre trahison, et je suis si éloigné de livrer cette île pour votre avantage, que j'emploierai au contraire tous mes efforts à la défendre pour votre ruine. Prenez ceci pour ma dernière réponse, et dispensez-vous de me faire de nouvelles instances; car si vous m'importuniez de quelque autre message de même nature, je jeterois au feu le papier et ferois pendre le porteur. C'est la résolution invariable, et ce sera la pratique constante de celui qui met sa principale gloire à être le plus fidèle et le plus obéissant des sujets de sa majesté »

M. Walpole fait, au sujet de Charles I^{er}, quelques réflexions qui méritent d'être rappor-

tées. Je crois, dit-il, que ce prince est digne de pitié parce que très-peu d'hommes à sa place se fussent mieux comportés que lui. Il avoit joui, en montant sur le trône, de la plus grande portion de pouvoir qu'une nation puisse confier à un seul homme; on ne consent pas volontiers à perdre les droits qu'on a crus attachés à son rang. Je suis bien sûr que, si Charles se fût conduit avec plus de sagesse, nous en serions moins heureux. Il falloit une grandeur d'ame et une force d'esprit qu'il n'avoit pas, pour préférer le bonheur public à sa propre volonté. Il étoit né dans un palais; pouvoit-il se représenter la misère qui habite dans les chaumières? D'ailleurs, Charles ne se proposoit pas d'opprimer le peuple; il vouloit seulement subjuguier quelques déclamateurs de la chambre des communes, qu'il connoissoit peut-être pour des hommes ambitieux, intéressés et corrompus; mais il ne savoit pas, ou il ne faisoit pas réflexion qu'en subjugant deux ou trois cents hommes méchants, il asserviroit des millions d'honnêtes gens avec leurs descendans. Il ne considéroit pas que s'il pouvoit envoyer de sa propre autorité un membre du parlement à la tour, cent ministres subalternes pourroient faire mettre, sans sa participation, des milliers de

pauvres malheureux dans les prisons. Il ne pensoit pas qu'en devenant roi du parlement, ses seigneurs, que dis-je, les commis de ses douanes, deviendroient les tyrans du reste de ses sujets. C'est une révolution rare et extraordinaire que celle qui arriva sous Henri VII, lorsque l'insolence de tous les petits tyrans de la noblesse monta à un tel point, que le premier tyran, c'est-à-dire, le roi, fut obligé de mettre la liberté dans les mains des communes, pour servir de contre-poids entre l'autorité royale et la puissance des nobles.

Le chancelier de Charles II, Edouard Hyde, comte de Clarendon, est célèbre comme écrivain et comme homme d'état. La grande connoissance qu'il avoit des hommes lui fit donner le nom de *Chancelier de la nature humaine*. Il sut allier l'attachement le plus sincère à son souverain avec le zèle le plus courageux pour la liberté. Lors de la restauration, il osa s'opposer au torrent d'une nation enthousiasmée, qui prioit le roi et son ministre de vouloir bien être absolus. Si Clarendon n'avoit cherché que le pouvoir, son pouvoir n'auroit jamais cessé. La corruption de la cour et l'aveuglement de la populace furent moins la cause de la chute de ce chancelier que l'ingratitude du roi, qui ne lui pardonna

pardonna point d'avoir refusé de soumettre à l'autorité souveraine la liberté de la nation, qu'elle offroit elle-même. C'est par-là que Clarendon mérita encore mieux le titre de chancelier de la nature humaine, que par la connoissance qu'il avoit de l'humanité. Semblable à la justice même, il tint la balance entre le pouvoir nécessaire du magistrat suprême et les intérêts du peuple. Ce service immortel que le lord Clarendon rendit à sa patrie, ne fut point senti par ses contemporains, qui virent avec plaisir éloigner des affaires le seul homme qui auroit corrigé le mauvais gouvernement de son maître, si cela eût été possible.

Clarendon n'est pas moins estimable comme historien, qu'il fut respectable comme citoyen. L'éloquence et la majesté, l'art de peindre les hommes, et une connoissance profonde des affaires brillent dans ses écrits, qui ne sont cependant pas sans défauts. S'il a l'éloquence de Tite - Live, on lui reproche d'en avoir aussi la superstition. Son histoire est pleine de revenans et de présages ; on ne peut pas le justifier en disant qu'il n'y croyoit pas ; car pourquoi donc les rapporter sérieusement ? Il n'y a pas de milieu entre croire aux prodiges et en rire. La faute la plus grave qu'on lui reproche, est

d'avoir affecté, dans son histoire, de justifier par tout Charles I^{er}. Jamais homme n'a su allier tant de vérité avec si peu de franchise ; il ne rapporte pas une faute de ce prince qu'il ne l'adoucisse par quelque épithète palliative, et il a eu supérieurement l'art de relever les ombres les plus fortes par des traits de lumière qui en font disparaître toute impression d'horreur. Enfin, en considérant mylord Clarendon comme homme d'état et comme historien, on peut dire qu'il agit pour la liberté, et écrivit pour la prérogative.

George Digby, comte de Bristol, homme singulier, dont la vie fut une contradiction continue, écrivit contre le papisme et l'embrassa ; il s'opposa avec force à la cour, et se sacrifia pour elle ; avec de grands talens, il se nuisit toujours, à lui et à ses amis ; et avec une bravoure romanesque, il fut toujours malheureux dans ses expéditions militaires ; il parla en faveur de l'acte du (1) *Test*, quoique catholique

(1) L'acte qui établit le serment du *test*, par lequel on déclare qu'aucune puissance étrangère ne peut avoir d'autorité ni spirituelle ni temporelle en Angleterre, et l'on abjure solennellement le dogme de la transsubstantiation, l'invocation des saints et le sacrifice de la

romain, et s'adonna à l'astrologie, lorsque la vraie philosophie commençoit à s'établir.

Le lord Holles ayant été offensé par Yreton, général de Cromwel, lui donna un défi. Yreton répondit que sa conscience ne lui permettoit pas de se battre en duel. Holles lui dit, en le prenant pas le nez : Ta conscience te devoit défendre d'avoir des torts, si elle ne te permet pas de les réparer.

Tout le monde connoît le caractère et les ouvrages du célèbre comte de Rochester. Les muses, dit M. Walpole, aimoient à l'inspirer, mais auroient rougi de l'avouer. Il exerça sans pudeur le secret de faire des vers qu'on lit pour leurs défauts plus que pour leurs beautés ; art qui n'est ni estimable, ni difficile. Les moralistes disent souvent qu'il n'y a point d'esprit dans l'indécence, et cela est vrai. L'indécence ne suppose point l'esprit, mais elle ne l'exclut pas non plus. Les poèmes du comte de Rochester ont plus d'obscénité que d'esprit, plus d'esprit que de poésie, plus de poésie que de politesse. On est étonné d'entendre appeler le siècle de Charles II un siècle poli. Comme les presbytériens et les

messe. On ne peut posséder aucun emploi sans avoir prêté ce serment.

religionistes avoient affecté de donner à chaque chose un nom tiré de l'Écriture, la nouvelle cour affectoit d'appeler chaque chose par son nom propre. Cette cour n'avoit de prétentions à la politesse que par sa ressemblance avec un autre siècle grossier qui s'appeloit aussi poli, le siècle d'Aristophane. Le théâtre athénien n'étoit pas plus fait pour civiliser un Scythe que le palais de Charles II pour polir un Hottentot. En produisant les satyres à la cour, il n'est pas étonnant qu'on en ait fait fuir les graces.

Ashley Cooper, comte de Shaftesbury, fut un des hommes les plus corrompus du règne corrompu de Charles II. Il appuya la tyrannie sous Cromwell, l'exerça sous Charles II, et déshonora la cause de la liberté, en devenant un des principaux instrumens lorsqu'il se vit rejeté de tous les partis. Un bon mot de ce seigneur suffit pour donner une idée de son caractère et du ton qui régnoit à la cour. Charles II lui dit un jour : « Shaftesbury, je crois que tu es le » plus grand vaurien de mon royaume. » *De vos sujets, sire*, répondit le comte.

Ce comte de Shaftesbury étoit le grand-père du célèbre auteur des *Characteristicks*, ouvrage qui a été traduit dans toutes les langues. Mais le caractère du petit-fils étoit aussi aimable que

celui de son grand-père étoit odieux. Ses écrits respirent par-tout l'amour de l'ordre et de la justice, et sont plus estimables encore par ce ton de vertu que par la diction. Cet écrivain, dit M. Walpole, expose sa doctrine en style emphatique, comme un mage qui débite des visions métaphysiques à un auditoire oriental. On raconte de lui que, parlant un jour dans la chambre des pairs en faveur d'un bill dont l'objet étoit de donner un conseil aux prisonniers accusés de haute trahison, il se troubla au point qu'il fut quelque temps sans pouvoir continuer son discours. Ayant à la fin repris ses esprits, il dit que ce qui venoit de lui arriver servoit à fortifier ses raisons en faveur du bill: Mylords, ajouta-t-il, si moi, qui suis innocent, et qui plaide pour des intérêts qui ne sont pas les miens, je n'ai pu me défendre d'un sentiment de trouble et de frayeur en parlant devant mes pairs, que ne peut-il pas arriver à des hommes qui parlent devant leurs juges pour défendre leur honneur et leur vie!

Voici le point de vue sous lequel M. Walpole nous présente ce fameux Villiers, duc de Buckingham, dont Hamilton a peint le caractère et les bonnes fortunes avec tant de graces et de gaieté dans les *Mémoires du comte de Gram-*

mont. Quand on voit cet homme extraordinaire, né avec la figure et le génie d'Alcibiade, charmer tour à tour le presbytérien Fairfax et le débauché Charles, ridiculiser à la fois et ce monarque spirituel et son grave chancelier, conjurer la ruine de sa patrie avec une *cabale* de mauvais ministres, et défendre ensuite la cause publique avec de mauvais patriotes, on ne peut s'empêcher de regretter que tant de talens se soient trouvés sans une seule vertu. Mais quand Alcibiade devient chimiste, quand il n'est plus qu'une véritable dupe et un avare visionnaire, quand on voit que son ambition n'est qu'un caprice, et que ses projets les plus odieux ne tendent qu'à des fins ridicules, alors le mépris éteint toutes les réflexions qu'on pourroit faire sur son caractère.

Le duc de Buckingham étoit amoureux de la comtesse de Shrewsbury; le mari qui, jusqu'alors, n'avoit jamais troublé les galanteries de sa femme, s'avisa de le trouver mauvais. Il appela en duel Buckingham, et se fit tuer pour venger son honneur. On dit que la comtesse, déguisée en page, tenoit le cheval du duc pendant le combat, et que, pour récompenser la valeur de son amant, elle le reçut dès la même nuit dans son lit, avec sa chemise teinte du sang de son mari.

Le caractère du lord Somers, qui, de simple avocat, devint grand chancelier, mérite d'être cité comme un modèle de grandeur, de talens et de vertus, qui n'aura guère de copie dans les cours des rois. C'étoit, dit M. Walpole, un de ces hommes divins, qui, semblables à une chapelle dans un palais, restent à l'abri de la profanation, tandis que tout le reste est souillé par la tyrannie, la corruption et l'extravagance. Tous les témoignages contemporains s'accordent pour le représenter comme le jurisconsulte le plus incorruptible et l'homme d'état le plus intègre, comme un grand orateur, un esprit très-délicat, et un patriote plein des vues les plus nobles et les plus étendues. Il fut à la fois le modèle d'Addison et la pierre de touche de Swift. Le premier en a donné, dans le *Free-holder*, un portrait détaillé, mais foible et diffus, et qui n'est digne ni de l'auteur, ni du sujet. On sait que mylord Somers survécut à la force de sa raison. M. Addison dit là-dessus :

« Sa vie semble avoir été prolongée au-delà de son terme naturel, au milieu des infirmités qui menacent la vieillesse, afin qu'il goûtât la satisfaction de voir réussir l'heureux établissement qu'il s'étoit proposé comme l'objet principal de tous ses travaux publics. »

Voilà une manière heureuse d'interpréter la volonté de la Providence ! Comme si un homme étoit conservé par le ciel dans un état d'imbécillité, jusqu'à l'issue d'un événement qui l'auroit rendu heureux, s'il avoit joui de sa raison !

Ce grand homme fut cependant persécuté par sa nation, qu'il avoit si bien servie et qu'il honora ; *il fut une des premières victimes que la reine Anne, qui l'estimoit, offrit en sacrifice sur l'autel d'Utrecht.*

Edouard Howard, comte de Suffolk, se crut né poète, parce qu'il étoit né avec du goût pour les vers et quelque dérangement dans le cerveau ; mais malheureusement sa folie n'étoit pas du genre poétique, et il fit beaucoup de vers sans pouvoir en faire de bons. Il lisoit un jour de ses poésies à un homme de lettres ; et comme il en étoit à la description d'une belle femme, il s'arrêta tout à coup et dit : « Monsieur, je ne suis » pas comme la plupart des poètes ; je ne chante » pas des beautés imaginaires : j'ai toujours mes » modèles sous les yeux. » Et sur-le-champ il tire sa sonnette, et dit à un de ses gens : « Faites-moi » venir *Beaux-yeux.* » Une fille parut. « *Beaux-* » *yeux*, dit le comte, regardez monsieur en » face. » Elle regarda et se retira. Deux ou trois autres odalisques de ce sérail parurent à leur

tour, et étalèrent aux yeux de l'homme de lettres les charmes divers par lesquels elles étoient caractérisées dans les vers de mylord.

Il y a des hommes doués d'un esprit naturel et de certaines graces négligées qui jettent dans la société une foule de bons mots et de vers faciles qu'un laborieux compilateur recueille avec soin, et dont eux-mêmes sont tout étonnés de se trouver auteurs; tel étoit Charles Mordaunt, comte de Péterborough, d'une figure avantageuse et d'un caractère entreprenant, brave et galant comme Amadis, mais plus expéditif dans ses voyages; car on disoit de lui que c'étoit l'homme de l'Europe qui avoit vu le plus de rois et le plus de postillons. C'étoit un homme, dit Pope, qui ne vouloit ni vivre ni mourir comme les autres mortels. Il avoit l'esprit romanesque et le caractère bizarre; mais ses bizarreries avoient une tournure aisée et naturelle qui leur ôtoit l'air de l'affectation. Il étoit l'ennemi déclaré du duc de Malborough, et l'on sait combien ce dernier aimoit l'argent. Un pauvre, un jour, demanda l'aumône au comte de Péterborough, en l'appelant mylord Marlborough. Je ne suis pas le lord Marlborough, dit le comte au pauvre, et, pour le prouver, je te donne une guinée.

Philippe, duc de Wharton, étoit le plus spirituel, le plus agréable, le plus gai libertin de son temps; il avoit toutes les graces qui peuvent embellir un grand caractère, mais qui ne le forment pas. Si César n'avoit jamais fait que des parties de débauche avec Catilina, il ne seroit jamais devenu le maître du monde; il est vrai que le duc de Warthon n'étoit pas né pour les conquêtes; il n'étoit pas également propre à la taverne et au champ de bataille. Il ne se piquoit pas d'héroïsme: ayant été arrêté un jour par un garde dans le parc de Saint-James, il se chansonna lui-même; voici un trait de sa chanson: *Le duc tira la moitié de son épée.... le garde tira le reste.* Sa légèreté, son esprit, son mépris pour tout principe, son éloquence et ses aventures l'ont rendu célèbre. Sans attachement pour aucun parti, il quitta l'air libre de Westminster pour l'air sombre de l'Escorial; il renonça à la jarretière du roi George pour celle du prétendant; et avec une parfaite indifférence pour toutes les religions, ce même lord, qui avoit fait une chanson sur l'archevêque de Cantorbery, mourut sous l'habit de capucin.

On prétend que sa mère l'avoit accoutumé, lorsqu'il étoit enfant, à monter sur une table, en lui disant: *Allons, mon fils, vous allez*

avoir le col coupé ; haranguez le peuple ; et que l'enfant disoit alors tout ce qui lui venoit à l'esprit. Le duc de Wharton, dans la suite, s'enivroit au cabaret, et lorsqu'il étoit ivre, il montoit encore sur la table, et haranguoit comme s'il alloit être décapité. On dit qu'il faillit à l'être.

Le lord Bolingbroke est trop connu pour qu'on ait besoin de s'étendre sur sa vie et sur ses talens ; comme il avoit été l'ennemi déclaré du chevalier Robert Walpole, père d'Horace Walpole, celui-ci n'en dit que quelques mots ; les voici :

Henri Saint-Jean, vicomte de Bolingbroke, avec l'esprit le plus agréable et de grands talens, n'eut ni bonheur ni succès. Il écrivit contre le feu roi, qui lui avoit pardonné ; contre sir Robert Walpole, qui le lui pardonna ; contre le prétendant et le clergé, qui ne lui pardonneront jamais. C'est un de nos meilleurs écrivains, quoique les traits qu'il se plaisoit à lancer indirectement contre toutes les religions et tous les gouvernemens, jettent souvent de l'obscurité dans son style. Souvent il faut connoître l'homme pour entendre ce qu'il a voulu dire. On lui reproche deux autres défauts qui se trouvent rare-

ment dans le même écrivain, beaucoup de *tautologie* et peu de liaison dans les idées.

Le catalogue des nobles d'Angleterre est suivi d'une liste de quelques *paires* de la Grande-Bretagne et de plusieurs princes et pairs d'Ecosse et d'Irlande, qui ont aussi écrit. Je ne tirerai de cette dernière partie que l'article de l'infortunée Marie Stuart, reine d'Ecosse.

« Cette princesse n'est que trop célèbre pour avoir eu le malheur de naître dans le même siècle, dans la même île, et d'avoir été plus belle qu'Elisabeth. Elle eut l'imprudence de faire valoir des droits à un royaume plus considérable que le sien, sans avoir une armée pour les soutenir. La différence des talens de ces deux princesses rivales pour le gouvernement étoit sensible, même dans leurs passions. Marie fit périr son mari, parce qu'il avoit fait assassiner un musicien qu'elle aimoit, et elle épousa ensuite l'assassin de son mari : Elisabeth refusa d'épouser ses amans, et en fit décapiter un pour avoir trop compté sur la tendresse qu'elle lui marquoit. Il n'étoit pas possible que la maîtresse de David Rizzio eût l'avantage dans une querelle avec la reine du comte d'Essex. *Quelque belle que fût Marie, Sixte V n'a jamais désiré de*

passer une nuit avec elle ; ce n'étoit pas un moule où l'on pût jeter des Alexandre. »

Les trois hommes de la cour de Charles II, les plus distingués par leur esprit et leur goût pour la satire, étoient, dit Burnet dans ses Mémoires (tome I^{er}., page 388), les comtes de Dorset et de Rochester et sir Charles Sidley. Le lord Dorset étoit d'un caractère bon, généreux. Il étoit tellement oppressé de flegme, que, jusqu'à ce qu'il fût un peu échauffé par le vin, il pouvoit à peine parler ; mais alors le vin lui donnoit une grande vivacité. Jamais homme ne réunit autant de malignité dans ses écrits avec autant de bonté dans ses actions. Il portoit cette bonté jusqu'à l'excès ; car il n'auroit voulu aucun supplice, même pour les malfaiteurs. Il étoit facile au point de se mettre dans de grands embarras, et charitable jusqu'à en faire un défaut ; car il donnoit tout ce qu'il avoit sur lui au premier objet qui excitoit sa pitié ; mais il étoit si paresseux, que, malgré les prévenances du roi, il ne se seroit jamais soumis aux soins qu'auroit exigés le poste de favori. Il méprisoit la cour ; il haïssoit le roi, qu'il ne trouvoit ni généreux, ni sensible.

Je ne sais comment il arrive, disoit Rochester, que le comte Dorset peut tout faire sans que

personne le blâme. Ce n'est pas, dit M. Walpole, qu'il fût exempt des foiblesses de l'humanité; mais il en avoit toute la bonté.

Congrève l'alla voir dans ses derniers momens. On lui demanda comment il l'avoit trouvé. *Ma foi*, répondit-il avec plus d'énergie que de goût, *il bave plus d'esprit dans son agonie, que beaucoup de beaux-esprits n'en montrent dans la meilleure santé.*

Les biographes anglais ont conservé beaucoup de bons mots de lord Dorset. Je n'en citerai qu'un. Il y avoit à la cour de Charles II un lord Craven, qui se faisoit remarquer par ses chuchotemens officieux à l'oreille de tous les gens qui avoient du pouvoir ou du crédit. Le comte Dorset ayant obtenu une faveur particulière de Charles II, paya au lord Craven le tribut accoutumé. *Que vous a-t-il dit*, demanda le roi au premier? — *Sire*, répondit gravement le comte, *mylord Craven m'a fait l'honneur de me parler à l'oreille; mais je n'ai pas cru qu'il fût poli d'écouter ce qu'il disoit.*

Il seroit aisé de grossir cette liste de plusieurs noms également illustres, en Angleterre, par le rang et par l'esprit et les talens. La vie des lords Bath, Chesterfield, Littleton, Mansfield, Har-

dwick, Bathurst, Sandwich, du comte d'Orford lui-même, pourroit fournir des traits intéressans et des anecdotes curieuses ; mais ce travail demanderoit des recherches. Ce sera peut-être l'objet d'un autre article.

S.

L'AMI ET LE MÉDECIN

EXTRAORDINAIRES.

ERASTE avoit acquis de très-grands biens dans le commerce, il s'étoit cependant préservé de la sottise et de l'insensibilité; mais comme il faut toujours payer un tribut aux grandes fortunes, son caractère étoit devenu violent et les vapeurs le tourmentoient.

Heureusement Eraste possédoit ce qui manque aux gens riches, un ami fidèle, et (ce qu'ils n'ont pas même avec de l'argent), un médecin bon observateur.

Ces deux hommes, profondément instruits, avoient chacun un système fort bizarre : Damon, qui étoit l'ami, ne faisoit jamais de remontrances, et jamais le médecin Cléanthe n'ordonnoit de remèdes. Le premier combattoit les défauts par un traitement physique, et le second attaquoit la maladie par des secours tirés de la morale.

Eraste

Eraste les voyoit tous les jours ; il entretenoit l'un, de ses torts, et l'autre, de ses souffrances.

Avouoit-il à son ami qu'il s'étoit emporté contre ses gens, celui-ci exigeoit que toutes les fois qu'il se sentiroit prêt à les quereller, il bût de l'eau froide jusqu'à ce que cette disposition fût passée.

Il avoit confessé qu'à la fin de chaque mois, la vérification des comptes de son maître-d'hôtel le mettoit hors de lui-même, et Damon l'avoit décidé à se préparer à cet examen par un peu de diète, quelques prises de magnésie et un exercice assez fort pour exciter à la transpiration.

Tous les matins, le gouverneur de ses enfans les lui amenoit, et l'informoit de ce qu'ils avoient fait la veille. Lorsque le rapport n'étoit pas favorable, Eraste crioit, menaçoit, et recommandoit la sagesse en donnant l'exemple de la colère ; l'ami avoit voulu qu'il ne fît ses reproches que dans le bain, et après y être resté une heure.

Eraste avoit eu la fantaisie de rendre sa femme parfaite, et pour y réussir, il avoit imaginé de lui faire trois ou quatre fois par an la récapitulation des fautes qu'elle avoit commises et dont il avoit tenu une note exacte. L'entretien commençoit avec assez de douceur ; peu-à-peu

il s'animoit, s'aigrissoit, et se terminoit par la scène la plus violente. Damon avoit prescrit pour la veille de ses explications une saignée plus ou moins abondante, suivant que la liste des griefs étoit plus ou moins chargée.

La méthode du docteur avoit été fort différente. Eraste s'étoit plaint de la pesanteur de tête qu'il éprouvoit tous les matins, et qui, disoit-il, étoit telle qu'elle lui faisoit craindre l'apoplexie. Cléanthe l'avoit engagé à former une bibliothèque et à se faire un cabinet de tableaux. A son réveil, il trouvoit des artistes, des libraires, parcouroit de belles éditions, admiroit les chefs-d'œuvres des diverses écoles, et n'avoit pas un moment pour s'occuper de son mal.

Après les repas d'Eraste, les bâillemens le gaignoient : il ne pouvoit résister au sommeil, et ses digestions étoient pénibles. Son médecin lui fit faire connoissance avec des femmes aimables, des hommes de mérite de toutes les classes ; et à la suite du dîner, la conversation étoit vive, variée, instructive. Eraste ne dormoit pas et digéroit sans s'en appercevoir.

Aux lassitudes habituelles, aux tressaillemens de nerfs, aux affections mélancoliques, Cléanthe avoit opposé les spectacles ; mais ce remède

n'étant pas assez efficace, il avoit indiqué des services à rendre, des établissemens utiles à former, le malheur réuni à la vertu à soulager : c'étoit-là ce qu'il appeloit sa *Panacée*, et l'effet en étoit infaillible.

On assure qu'en peu d'années, Eraste fut doux, bien portant, et que, malgré son opulence, il fut heureux. On a même ajouté qu'il avoit goûté tant de plaisirs dans l'usage de quelques-uns de ces remèdes, qu'il les avoit continués en bonne santé; ce qui le fit parvenir à un âge très-avancé sans infirmités, sans que sa femme le contrariât, et sans que ses enfans aient eu la pensée qu'il leur étoit conservé trop long-temps.

Malheureusement cette recette ne peut convenir à tout le monde; mais on l'appliquera avec succès aux gens riches de la société, qui presque tous ont des maux pareils à ceux dont Eraste étoit atteint.

DEVAINES.

QU'EST-CE QUE LE GOUVERNEMENT?

LE premier objet de notre révolution avoit été de substituer à un gouvernement vicieux un meilleur gouvernement ; mais ne falloit-il pas se demander d'abord, qu'est-ce qu'un bon gouvernement ? C'est sans doute un gouvernement libre, juste, durable. Ces trois qualités sont très-distinctes et peuvent se rencontrer séparées ; la perfection de l'art social est de les réunir. Je ne prétends point chercher ici la solution de ce grand problème : je me propose seulement de présenter une idée générale du gouvernement, applicable à quelques circonstances récentes (1).

L'idée la plus générale de gouvernement se compose d'*autorité* d'une part et de *subordination* de l'autre ; de *commandement* et d'*obéissance*.

Dans tout gouvernement, quelle que soit sa constitution, tous les individus doivent obéir ;

(1) Ces réflexions ont été imprimées en 1791.

un petit nombre peut seul commander ; ainsi, par-tout, le nombre des gouvernés doit être beaucoup plus considérable que celui des gouvernans.

Il s'élève une grande difficulté : comment le petit nombre se fera-t-il obéir par le grand nombre ? Il n'en est que deux moyens ; une force supérieure dans l'un, ou le libre consentement dans l'autre.

Mais la force n'est que dans les bras de l'homme ; elle réside donc essentiellement dans le grand nombre.

D'un autre côté, quoiqu'un peuple aime en général ses lois, parce qu'elles assurent les droits et la paix de tous, chaque individu est toujours prêt à se révolter contre elles, lorsque dans leur exécution elles blessent son intérêt momentané ou contrarient ses passions.

Tout le monde trouve bon qu'on soumette à la décision des tribunaux établis les contestations sur les propriétés ainsi que la punition des crimes ; mais quel est l'homme qui se laissât dépouiller de l'héritage qu'il possédoit, ou pendre pour un vol, si on ne pouvoit le faire qu'avec son consentement ! Il y a eu à Athènes un Socrate ; mais il n'y a plus d'Athènes ni de So-

438 QU'EST-CE QUE LE GOUVERNEMENT ?

crate : une société composée de Socrates n'auroit pas besoin de lois ni de gouvernement.

« Un membre du corps politique, dit Rousseau, qui refusera d'obéir à la volonté générale, y sera contraint par tout le corps ; ce qui ne signifie autre chose, sinon qu'on le forcera d'être libre ». *Contrat social*, liv. 7, chap. 7.

Un député de l'assemblée nationale, qui joint à beaucoup de genres d'esprit et de talent, le don bien rare de la bonne plaisanterie, en parlant dans des lettres très-agréables sur la Suisse, de l'avantage des pays libres, où le peuple fait lui-même ses lois, avoit dit : *Quand un Suisse est pendu, il a du moins la consolation de se voir obéir par le bourreau*. On ne doit pas plus réfuter le sophisme de Rousseau, que la plaisanterie de M. de Boufflers.

Puisque l'énergie du commandement ne peut pas être fondée sur le consentement de ceux qui doivent obéir, il faut donc qu'il soit armé d'une force réelle pour assurer l'obéissance.

Il n'y a que deux genres de force, l'une physique, l'autre morale. La première est naturellement dans le nombre ; mais des moyens artificiels peuvent y suppléer : quelques hommes bien armés, bien unis, aguerris et disciplinés, ob-

tiendront une supériorité de force sur une multitude divisée et sans discipline.

Cromwell mouroit d'envie de se faire nommer roi. Il communiqua son projet à un théologien nommé Calamy. *Je ne vous le conseille pas*, lui dit le théologien; *vous n'y réussiriez point.* — *Et pourquoi*, lui répondit Cromwell? — *L'opinion publique s'y oppose*, répliqua Calamy; *vous auriez contre vous les neuf dixièmes de la nation.* — *Eh bien*, reprit Cromwell, *si je désarmoïs ces neuf dixièmes, et que je misse leurs armes dans les mains de l'autre dixième, croyez-vous que je n'en vinsse pas à bout?* Voilà une maxime très-digne de Cromwell; mais il faut convenir que cet habile usurpateur connoissoit le secret de tous les gouvernemens absolus.

Mais dans un gouvernement libre, les citoyens ne se laissent pas désarmer; la force réelle reste dans leurs mains; il faut cependant empêcher que le grand nombre ne prenne la fantaisie de vouloir gouverner le petit. Il n'y a guère eu de gouvernement libre où cette fantaisie n'ait pris de temps en temps à la multitude.

Que faut-il faire pour en prévenir les effets? opposer à la force physique une force morale,

qu'on trouvera dans une certaine manière de frapper l'imagination et de diriger les habitudes du peuple.

C'est sur-tout dans ces grandes révolutions, où un peuple nombreux, après avoir seçoué le joug d'une longue et pesante oppression, a repris un moment son indépendance naturelle, qu'il est plus difficile de le soumettre au joug des nouvelles institutions. Ce n'est pas assez de lui donner de bonnes lois et qu'il les juge bonnes; le temps seul peut lui en rendre, par l'habitude, le poids léger. Mais en attendant le bienfait du temps, il faut environner les lois nouvelles d'autres puissances morales, qui leur donnent tout à-la-fois de la force et de la majesté.

Les lois ne gouvernent pas d'elles-mêmes; elles ne sont que des volontés abstraites, qui ont besoin d'organes et d'instrumens visibles pour exercer leur énergie. Ce n'est que par la voix de quelques individus qu'elles se communiquent aux peuples; et ils respecteroient peu la loi, s'ils ne respectoient pas celui qui en est l'organe.

Que les magistrats respectent les lois, et que les peuples respectent les magistrats; voilà une des plus belles maximes que nous ait laissées la sagesse de l'antiquité.

Les législateurs anciens constituoient les peuples au nom de quelque divinité, et rendoient la justice dans les temples. Les despotes de l'Orient n'oppriment l'espèce humaine depuis tant de siècles avec impunité, que parce que le livre de la loi est aussi celui de la religion; car la tyrannie et la superstition sont deux alliées naturelles qui ne peuvent dominer long-temps l'une sans l'autre.

Les illusions superstitieuses ne conviennent ni à nos mœurs ni à nos lumières; c'est sur des bases plus solides qu'il faut fonder la société humaine, et c'est dans la nature et la vérité qu'il faut chercher les principes des lois d'où dépend le bonheur des hommes. Mais ne nous y trompons pas : tant que les lumières ne seront pas généralement répandues, et que toutes les vérités utiles ne seront pas devenues les préjugés des peuples, il se mêlera toujours quelque superstition dans les opinions comme dans les affections de la multitude. Tâchons au moins que ces illusions soient utiles.

Le temps me manque, je suis obligé de franchir de grands espaces, et je n'ajouterai ici qu'une observation. L'inviolabilité affectée à la personne des monarques est une de ces puissances morales, propres à attacher à une grande

442 QU'EST-CE QUE LE GOUVERNEMENT ?

autorité le caractère auguste et imposant dont elle a besoin pour déployer son énergie. Cette inviolabilité est, pour ainsi dire, l'auréole de la majesté souveraine. Les rayons qui la composent n'en sont pas, comme on l'a cru, des émanations de la lumière céleste ; mais pour n'être que des émanations de la raison humaine, son éclat n'en sera ni moins brillant ni moins sacré.

S.

MUSIQUE RUSSE.

Vous avez entendu parler de cette musique de cors-de-chasse, qui a été inventée et perfectionnée en Russie, et qui produit des effets dont aucune autre musique ne peut donner l'idée. Si vous voulez en avoir des notions très-exactes, lisez un livre allemand, imprimé à Pétersbourg, et qui a pour titre : *L'origine, les progrès et l'état actuel de la musique de chasse russe*, par J. C. Hinrichs. Cet ouvrage est vraiment curieux ; l'auteur est un habile musicien, professant lui-même son art en Russie. Il a été l'ami de l'inventeur, qui se nommoit J. A. Maresch, né en Bohême en 1719, et mort en 1794. Il étoit maître de la musique de la chapelle impériale sous l'impératrice Elisabeth, lorsqu'il imagina ce genre de musique, qui plut beaucoup à l'impératrice et dont il avoit la direction. Dès-lors on a continué d'en faire usage à la cour de Russie, et l'exécution s'en est perfectionnée à un degré merveilleux.

Elle ne s'exécute qu'avec des cors plus ou moins longs, plus ou moins courbes, mais chacun ne rendant qu'un seul ton. Comme toutes les pièces qu'on exécute avec ces instrumens comprennent quatre-vingt-onze tons ou demi-tons divers, et que chaque ton est rendu par le même cor, il faudroit quatre-vingt-onze musiciens, si, au moyen d'une intelligente distribution des parties, un seul musicien ne pouvoit se charger de plusieurs cors dans la même pièce. Il faut au moins vingt musiciens pour exécuter les pièces les plus simples; mais l'exécution n'est parfaite qu'avec quarante musiciens, et souvent l'on en emploie davantage. Vous voyez que chacun d'eux n'a jamais qu'un même ton à faire entendre, toutes les fois que ce ton se présente dans la partition; mais la grande difficulté consiste dans l'extrême précision de mesure et dans l'art des liaisons et des nuances, que l'exécution exige pour rendre l'esprit et l'effet d'une composition. C'est cet art qui est porté à une incroyable perfection. On exécute ainsi des pièces de Haydn, de Mozart, de Pleyel, et même des concertos de Jarnowich, avec le plus bel effet, qui ne ressemble point du tout à celui des orchestres ordinaires. Ce qui en approche le plus est le jeu d'un grand orgue;

mais l'orgue ne peut pas rendre les mêmes nuances de sons, ni les mêmes finesses d'expression. Cette musique fait dans le lointain, et en grand, un effet analogue à celui que fait de près l'harmonica. Dans un temps calme et une belle nuit, elle a souvent été entendue distinctement à la distance d'une lieue et demie de France.

Le prince Potemkin, qui aimoit tout ce qui avoit de la grandeur et de l'extraordinaire, faisoit ses délices de ce genre de musique, et avoit pour cela une bande de musiciens qu'il emmenoit avec lui dans toutes ses expéditions. Cette réunion de virtuoses fut dispersée à sa mort.

On a conservé les détails d'une fête singulière donné à Moscou en 1763, où la musique des cors fut employée avec le plus brillant succès. C'étoit en carnaval. On avoit élevé, sur un immense traîneau, une colline de six toises de hauteur et de quarante de circonférence, laquelle on avoit planté d'arbres et d'arbustes qui formèrent une forêt artificielle où l'on chassoit des cerfs, des lièvres, des renards. Les chasseurs, dont on ne voyoit d'abord que les bonnets, entonnèrent tout-à-coup un concert de cors qui avoit quelque chose de magique. Cette machine fut traînée dans la ville par vingt-deux superbes bœufs d'Ukraine; le

traîneau étoit absolument caché par la décoration. Elle s'arrêta devant la maison du général Betzkoï, chez qui dîna l'impératrice ; et pendant le dîner , cette musique merveilleuse exécuta différentes pièces de manière à exciter l'admiration générale. Il faut convenir que ce n'est qu'en Russie où l'on puisse imaginer une telle fête et donner un tel spectacle.

L'auteur de la brochure convient qu'il y auroit de grandes difficultés à introduire dans d'autres pays la musique russe ; mais il pense, avec raison, qu'on pourroit l'adopter, du moins en partie, dans les musiques de l'église, où ses effets conviennent à merveille. « Je ne puis rien me figurer, dit-il, de plus majestueux et de plus sublime que le *Stabat* de Bach, exécuté dans une grande église, par un double chœur bien composé, dont les basses seroient renforcées et animées par cette musique de cors ».

S.

DES LOIS
CONTRE LES CATHOLIQUES
EN ANGLETERRE.

LOUÉ soit cet esprit de philosophie et d'humanité qui plane aujourd'hui sur les deux mondes, et qui, malgré les clameurs de l'ignorance et des préjugés, semblable à l'astre bienfaisant du jour,

« Verse des torrens de lumière
« Sur ses *ingrats* blasphémateurs ».

Un des plus grands bienfaits de la philosophie est de concourir à perfectionner les institutions sociales. Les crimes et les désordres moraux sont les maladies du corps politique : les lois en sont les remèdes ; mais ces remèdes, comme ceux de la médecine, sont rarement efficaces : il y en a beaucoup de nuisibles ; quelques-uns sont meurtriers. C'est à l'expérience et à l'observation à éclairer les gouvernemens sur les circonstances et les instans où il convient de supprimer

les remèdes dangereux et de diriger l'usage de ceux qui peuvent être salutaires.

Les Anglais, qui ont tant prêché la tolérance et la liberté de conscience, ont donné en tout temps des exemples d'une intolérance inconséquente et cruelle. Ils reprochent aux catholiques de ne pas tolérer les autres religions, et, sous ce prétexte, les privent des droits les plus essentiels du citoyen. Ils ne s'aperçoivent pas que l'intolérance politique, selon eux-mêmes, n'étant conforme ni aux principes de la religion chrétienne, ni à ceux de la religion naturelle, ils n'auroient pas droit d'être intolérans, même à l'égard des intolérans. Ils accusent, d'ailleurs, par une ignorance inexcusable, les catholiques de professer un dévouement pour le pape, incompatible avec la soumission due au souverain ; ils ajoutent ainsi la calomnie à la persécution.

On croit que le gouvernement anglais se propose d'adoucir les lois pénales (1) contre les catholiques, et qu'il veut par degrés les faire jouir de tous les droits qui constituent la liberté anglaise. Il est bien temps d'effacer jusqu'à la trace de ce scandale politique. Une loi qui menace encore lorsqu'elle n'ose plus frapper, inspire du mépris

(1) Ces lois ont été en effet très-mitigées depuis que ces réflexions ont été écrites (en 1782).

avec un reste de terreur ; elle accuse également la puissance et la sagesse du législateur.

Peu de personnes savent jusqu'où alloit la rigueur des lois anglaises contre les catholiques. Ces lois , dit le grand Montesquieu , ne sont pas sanguinaires : la liberté n'imagine pas ces sortes de peines ; mais elles sont si répugnantes , qu'elles font tout le mal qu'on peut faire de sang-froid.

Croiriez-vous en effet, Messieurs, qu'un catholique reconnu, qui refuse de souscrire la déclaration de Charles II contre le papisme, ne puisse ni se trouver dans le lieu où est le roi ou l'héritier présomptif de la couronne, ni s'approcher à 10 milles de Londres, ni s'écarter de plus de 5 milles du lieu de son domicile ; qu'il ne peut acheter des terres ni en hériter ; qu'il ne peut garder ni armes à feu, ni poudre à tirer ; ni même avoir à sa disposition un cheval valant plus de cinq livres sterling ; qu'il ne peut être ni avocat, ni procureur, ni médecin, ni apothicaire, ni maître d'école, etc. ; qu'il ne peut ni dire, ni entendre la messe, ni avoir chez lui un missel, un bréviaire, un livre d'heures ; qu'il ne peut envoyer ses enfans sur le continent pour les faire élever dans sa religion, etc. ; etc. ; etc. ;

et tout cela , sous peine d'amende , de confiscation , de prison , etc. ? Les lois sont encore plus sévères contre tout jésuite , évêque ou prêtre catholique , lesquels ne peuvent entrer ni rester dans le royaume sans encourir la peine de haute trahison ; et tout Anglais qui en retireroit un chez lui , se rendroit coupable de félonie , *sans bénéfice de clergie*.

Quelques - unes de ces lois ont été abolies il y a près de dix ans , et depuis quarante ans , elles n'étoient plus guère exécutées. J'ai cependant vu à Londres , en 1771 , un prêtre catholique nommé Malon , qui fut mis en justice pour avoir dit la messe dans une maison particulière. Il fut condamné à une prison perpétuelle ; mais le roi lui accorda sa grace , à condition que quatorze jours après son élargissement , il quitteroit l'Angleterre , et promettroit de n'y plus revenir sans une permission expresse. Il fut condamné , de plus , à payer une amende de cinq cents livres sterling , et à donner caution pour la même somme.

Le juge qui prononça la condamnation de ce M. Malon , n'avoit pas la sagesse et l'humanité que montra , dans une occasion semblable , le célèbre lord Mansfield , l'un des plus savans

jurisconsultes et des plus grands orateurs qu'ait jamais eus l'Angleterre.

Un prêtre catholique fut accusé d'avoir dit la messe ; son procès fut porté au tribunal du banc du roi ; plusieurs témoins déposèrent contre lui. Mylord Mansfield, qui présidoit déjà ce tribunal, qu'il préside encore aujourd'hui à l'âge de quatre-vingt-six ans, dit au dénonciateur, principal témoin : *Vous êtes bien sûr que cet homme est un prêtre papiste, et qu'il a dit la messe ?* Le témoin ayant répondu, *oui*, le juge répliqua : *Vous savez donc ce que c'est qu'une messe ?* Le témoin se troubla, et ne put pas répondre. Alors mylord Mansfield, s'adressant aux jurés, leur dit : « Pour déclarer cet homme » coupable, il faut que vous ayez la preuve » complète qu'il a dit la messe, et qu'il vous soit » démontré que c'est la messe que cet homme » disoit quand les témoins l'ont vu faire des actes » qu'ils ont pris pour la messe. Voyez si votre » conscience est entièrement satisfaite sur ce » point. » Les jurés demandèrent aux témoins et se demandèrent à eux-mêmes, quelles étoient les cérémonies qui constituoient la messe ; et n'ayant pu trouver une seule réponse satisfaisante, trouvèrent que le corps du délit n'étoit pas prouvé, et déclarèrent l'accusé non coupa-

ble. Il est heureux de trouver un juge aussi sage ; mais il est fâcheux que le juge soit obligé d'être plus sage et plus humain que la loi.

Voici une autre anecdote plus intéressante encore, parce qu'en offrant une nouvelle preuve de la sagesse et de l'esprit supérieur de mylord Mansfield, elle jette quelque lumière sur l'esprit de la multitude en général, et fait connoître en particulier le caractère du peuple anglais, lorsque dans ses passions même on lui parle au nom de la loi.

Ce grand magistrat étant, suivant l'usage d'Angleterre, en tournée dans une province pour y rendre la justice, on cita devant lui une vieille femme accusée d'être sorcière. Les habitans du lieu étoient fort échauffés contre elle. Des témoins déposèrent qu'ils l'avoient vu marcher en l'air, la tête en bas et les pieds en haut. Mylord Mansfield écouta tranquillement l'accusation et les témoins, et voyant la disposition du peuple, qu'il ne falloit pas irriter, dit à l'assemblée : « Je ne doute pas que cette femme n'ait » traversé les airs la tête en bas et les pieds en » haut, puisque des témoins l'ont vu ; mais elle a » l'honneur d'être Anglaise comme vous et moi, » par conséquent, elle ne peut être jugée que » par les lois du pays, ni condamnée qu'autant

» qu'elle les aura violées. Or, je ne connois au-
» cune loi qui défende de se promener en l'air et
» de marcher la tête en bas et les pieds en haut.
» Chacun de nous peut en faire autant impuné-
» ment : ainsi, je ne vois aucun motif de faire le
» procès à l'accusée , qui peut s'en retourner
» chez elle quand elle voudra. » Ce discours calma
tous les esprits, et la vieille femme sortit sans
être inquiétée par personne,

S.

LA JEUNE BOHÉMIENNE.

L'HOMME, comme tous les animaux, aime l'indépendance par instinct ; il ne goûte les avantages de la vie sociale que par habitude et sans réflexion. On a cité plusieurs exemples de sauvages qui, après avoir vécu quelque temps chez un peuple civilisé, avoient un beau jour quitté des habits qu'ils trouvoient incommodes, et renoncé à une vie dont ils ne sentoient que les gênes, pour retourner vers leurs anciens compagnons, et errer avec eux dans les bois et les déserts. L'aventure suivante, très-véritable et récemment arrivée, vient à l'appui de ces exemples, et présente le même résultat.

Il y a encore, en Angleterre, beaucoup de ces troupes vagabondes qu'on appelle *Bohémiens*, et que des lois anciennes et sévères n'ont pu détruire. On les appelle *Gypsies*, contraction d'*Egyptiens*. Ils parcourent les campagnes comme ailleurs, demandant l'aumône, volant les poules, et disant la bonne aventure. Leur air et leurs mœurs, leur teint basané,

leur langage plus accentué et plus animé, annoncent une race d'hommes différente de celle des naturels du pays.

Une femme riche qui vivoit à la campagne, rencontra un jour une troupe de ces *Gypsies*, dans lesquelles elle remarqua une jeune fille de sept à huit ans, dont la figure agréable, l'air vif et intelligent lui plut. Elle la demanda à sa mère pour l'élever et en prendre soin. La mère y consentit volontiers, moyennant quelques guinées qu'on lui donna. La jeune fille qui, jusques-là, avoit été exposée à toutes les intempéries de l'air, couverte de haillons sales et déchirés, mangeant du pain noir et des mets dégoûtans, couchant en plein champ ou dans une écurie, se trouva tout-à-coup transplantée dans une bonne maison, bien vêtue, bien nourrie, bien soignée et fort caressée. On lui donna des maîtres ; elle concevoit avec une extrême facilité, mais elle n'aimoit pas l'application. Elle devint cependant aussi instruite que les jeunes personnes les mieux élevées. Elle avoit environ quatorze ans lorsqu'elle tomba dans une mélancolie dont il étoit difficile de la distraire. Un jour elle alla dans la chambre de sa bienfaitrice, et lui dit qu'elle vouloit la quitter. Pourquoi donc, mon enfant, lui dit la dame ?

Je m'ennuie, répondit-elle. — Où veux-tu donc aller? — Rejoindre ma mère, mes frères et mes sœurs. — Et pourquoi faire? — Pour errer avec eux. Ici, la dame lui cita un vieux proverbe anglais qui dit : *La pierre, en roulant, n'amasse point de mousse* (*A rolling stone gathers no moss*). Non, répondit la jeune Bohémienne, *mais l'abeille, en voltigeant, amasse du miel* (*A roving bee gathers honey*).

Ce qui doit frapper ici, ce me semble, l'homme de goût attentif, c'est moins encore la prestesse et le bonheur de la répartie que la fraîcheur, la grace et l'éclat de cette métaphore, créée sur-le-champ par l'enfant de la nature. N'en peut-on pas tirer une induction qui serve à expliquer pourquoi, dans la société naissante, l'imagination et le langage de l'homme sont bien plus propres à la poésie que dans les sociétés plus avancées, où l'esprit et la raison sont plus cultivés?

En remontant aux affections naturelles de l'espèce humaine, on rencontre souvent l'esprit du bon La Fontaine. Relisez la belle fable où un dogue *gros et gras*, cheminant avec un loup qui n'avoit que *la peau sur les os*, lui dit :

Quittez les bois, vous ferez bien ;
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères, et pauvres diables
Dont la condition est de mourir de faim.

Mais le loup, chemin faisant, voit le col du
chien tout pelé.

Qu'est-ce cela? dit-il. — Rien. — Quoi, rien? —
Peu de chose.

— Mais encor? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.

— Attaché! dit le loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez? — Pas toujours : mais qu'importe?

— Il importe si bien que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.

S,

FRAGMENS DE LETTRES**ÉCRITES DE DIFFÉRENS PAYS****PENDANT LA RÉVOLUTION.**

*Extrait d'une lettre de Fribourg, du
21 février 1799.*

L'ÎLE de Samothrace étoit célèbre chez les anciens, pour y avoir conservé très-long-temps les plus anciens usages de la religion des Grecs. On peut regarder la Suisse comme la Samothrace de l'Europe moderne. On y retrouve encore de vieilles superstitions oubliées par-tout ailleurs.

Fribourg est le chef-lieu du catholicisme helvétique, qui y a un évêque, une cathédrale, un chapitre et même une juridiction. Les pratiques les plus minutieuses du culte catholique y sont observées avec un scrupule qu'on ne trouveroit pas dans toute l'Italie.

Tous les ans, au 6 janvier, on y célèbre la *Fête des Rois*, en représentant au naturel l'arrivée des trois rois mages à Bethléem, pour y

adorer l'enfant Jésus dans son étable. Cette représentation se fait avec beaucoup de sérieux et d'appareil. Des fêtes de ce genre avoient lieu dans toute l'Europe, même avant qu'on eût imaginé de mettre sur le théâtre, sous le nom de *Mystères*, les différens événemens de l'ancien et du nouveau Testament. Il n'y a pas un grand nombre d'années qu'en Flandre on représentoit tous les ans, dans la semaine sainte, toute l'histoire de la Passion de Jésus-Christ.

A Fribourg, il y a des fonds affectés aux dépenses qu'exige la *Fête des Rois*; et comme ces fonds ne suffisent pas à la magnificence qu'on y met, certains membres du gouvernement y suppléent de leur propre bourse à tour de rôle. Le chapitre a la direction du spectacle, toutes les autorités y assistent en cérémonie. C'est pour le peuple le plus beau jour de l'année.

Le spectacle commence par une procession sortant de la cathédrale: on voit d'abord paroître un bœuf, couronné de fleurs et tout couvert de guirlandes; à sa suite marchent deux beaux moutons parés également de rubans et de fleurs. Après eux marche le chapitre de Saint-Nicolas, suivi de l'avoyer et du petit conseil. La procession fait le tour de la place; après quoi, les magistrats vont se placer dans une maison

devant laquelle la scène doit se jouer, pendant que les chanoines rentrent dans leur cathédrale. Les trois animaux qui ont ouvert la procession amusent la curiosité des spectateurs, jusqu'à ce qu'on voie arriver les trois rois mages, suivis de leur cour, et escortés de leurs gardes qui sont armés de fusils. Ces rois sont toujours représentés par des chanoines; leur costume est très-brillant; les plumes et les rubans n'y sont pas épargnés. Ils montent des chevaux richement caparaçonnés, tenant à la main chacun un sceptre doré et fait au tour. Ils sont conduits par une étoile de fer-blanc qu'on fait voltiger devant eux. Ils passent ainsi sous les fenêtres où sont placés l'avoyer et les magistrats, et en passant, ils ne manquent pas de saluer le premier magistrat du canton par une décharge de mousqueterie, comme cela se pratiquoit sans doute alors dans l'Orient.

Les rois voyageurs n'ont pas la peine d'aller chercher le nouveau-né dans l'étable. La Vierge arrive sur son âne, tenant l'enfant sur ses genoux; et pour donner plus de vraisemblance à son rôle, elle est représentée par une jeune fille de sept à huit ans.

Saint Joseph arrête l'âne devant une fontaine, sur laquelle est perché un ange qui a l'air

de descendre tout droit du ciel ; après quoi il conduit la Vierge vers l'église ; la Vierge descend de sa monture pour y entrer ; l'âne reste sous le portique. On lui prépare une botte de foin pour l'amuser, pendant que la Vierge, assise sur le coin du maître-autel, reçoit les offrandes des fidèles.

Le roi Hérode vient se placer sur un trône qu'on a élevé au milieu de la place, accompagné de deux devins qui forment sa cour. Comme c'est un rôle odieux, les chanoines ne veulent pas s'en charger, et le laissent à un homme du peuple qu'on paie pour faire le roi, tandis que saint Joseph est toujours représenté par le grand chantre de la cathédrale, en robe violette.

Cependant Hérode reçoit avec beaucoup de dignité l'hommage des trois princes de l'Orient, qui lui annoncent en vers allemands, chantés sur l'air de la Passion, le sujet de leur voyage. Alors, il consulte lui-même, sur le même air, ses deux devins, pour savoir ce que c'est que cet enfant annoncé par les mages ; et quand les devins lui disent que cet enfant est destiné à régner dans Jérusalem, il entre dans une telle fureur, que, d'un coup de son sceptre, il fait tomber le livre des mains et les lunettes du nez du prophète qui lui annonce cette mauvaise nouvelle. C'est ici

l'endroit le plus intéressant de la fête pour la multitude des spectateurs. L'emportement auquel se livre sa majesté, les contorsions de ses gestes, l'ordre qu'elle donne de faire égorger tous les enfans à la mamelle, tout cela a un air de souveraineté qui en impose aux rois mages. Ils sont forcés, par les menaces de ce despote, de cesser leurs chansons, et prennent le parti de se retirer. Mais il survient quelques querelles entre les troupes de ces rois, qui occasionnent des fusillades et des jeux de sabres, d'où il résulte toujours quelque accident. Cette bataille cesse pour aller entendre la messe ; après quoi, la Vierge remonte sur son âne, et saint Joseph la reconduit à l'église ; c'est ce qui s'appelle *la fuite en Egypte*. Les rois mages se retirent dans leurs royaumes, c'est-à-dire, dans leur auberge, où le roi maure et sa suite s'occupent de leur mieux à nettoyer la peinture à l'huile dont ils se sont barbouillé le visage pour jouer leur rôle au naturel.

Après ce beau spectacle, chacun rentre chez soi, et l'on se livre à des orgies qui durent deux ou trois jours, où il se fait une grande profusion de vin, et de savantes remarques sur le jeu des acteurs et le mérite de la pièce.

S.

*Extrait d'une lettre particulière de Venise ,
par un voyageur allemand , en octobre
1799.*

LA révolution opérée dans l'ancien gouvernement de ce pays, a laissé dans la masse du peuple un levain de fermentation dont les effets sont encore difficiles à prévoir. C'est sur-tout dans les églises et pendant les cérémonies religieuses, que cette disposition des esprits est le plus sensible. La licence du maintien et l'indécence du vêtement avec lesquels on s'y présente sont portés si loin, qu'il a paru nécessaire de publier une ordonnance impériale pour réprimer ce scandale. Encore comptoit-on peu sur ce moyen.

L'habillement actuel des femmes vénitiennes est assez comme leur caractère, un mélange de retenue et d'effronterie, de bigoterie et de libertinage. Elles s'enveloppent la tête d'un voile noir ou blanc : mais le reste du corps est très - légèrement couvert. La coupe de leur robe descend fort au-dessous de leur gorge ; et à la place du bouton de rose dont la nature a paré leur sein, elles mettent des roses ou des œillets véritables ; et au milieu de ce sein fort découvert, pend à une chaîne d'or une croix ou un agnus bénit.

Les femmes d'une condition inférieure baissent les yeux en marchant dans les rues ; mais en plusieurs endroits où des gondoliers ou des soldats se baignent nus dans le canal, on voit de ces femmes, rassemblées en troupe, qui ne détournent pas les yeux de dessus les baigneurs.

Vous pourrez vous imaginer d'autres impressions plus douces que m'ont causées, au milieu de ce débordement de dépravation, quelques scènes où la nature humaine s'est montrée à moi sous des formes plus pures et plus intéressantes. J'étois allé, il y a quelques jours, à l'église *Della Salute*. Je trouvai, sur mon chemin, quatre ou cinq jeunes femmes simplement et proprement vêtues, mais couvertes d'un grand voile blanc, à genoux dans la rue. Leurs longs cheveux bruns ou châains retomboient sur leur visage, et le cachoient presque en entier. Elles avoient les bras étendus pour solliciter la charité des passans, et devant elles étoit à terre un linge blanc sur lequel on jetoit les pièces de monnoie qu'on vouloit leur donner. Il ne sortoit pas un son de leurs bouches graves et silencieuses ; dans cette attitude, elles ressembloient à ces statues d'albâtre qu'on place sur les tombeaux.

Ce spectacle excita ma curiosité avec ma pitié.

pitié. On me dit que c'étoit des femmes et des filles d'anciens praticiens pauvres, qui recevoient autrefois du sénat de légères pensions, et qui, privées aujourd'hui de ce secours, sont forcées de solliciter ainsi la charité publique. C'est pour n'être pas connues qu'elles se cachent le visage. Plusieurs d'entre elles auroient, en se découvrant, un moyen de plus d'exciter l'intérêt; mais elles ont honte de demander l'aumône, et elles espèrent que le gouvernement actuel, touché de leur situation, leur épargnera enfin une si humiliante ressource. La police connoît toutes ces femmes: mais elle a fait arrêter dernièrement d'autres femmes qui s'étoient présentées dans le même attirail à côté des premières, sans avoir les mêmes droits à la compassion publique.

Le même jour, après-dîner, j'allai au conservatoire *Della Pieta*, où j'entendis de l'excellente musique vocale et instrumentale. Cette maison est la seule aujourd'hui qui ait encore un conservatoire: celui même des *Mendians*, le plus célèbre de tous, est fermé, soit que les meilleures cantatrices aient disparu, soit que la perte des revenus qui étoient placés dans la banque ne permette plus de faire les frais de cet établissement.

L'état de la littérature vénitienne est déplorable ; j'en juge par les misérables boutiques de librairie que j'ai visitées , et par l'ignorance des libraires. Je n'ai pas encore vu Morelli, qui a , dit-on , sauvé beaucoup de choses précieuses de la bibliothèque , de sorte qu'aucun des manuscrits de Bessarion n'a été enlevé.

Le portail de l'église de Saint-Marc est dépouillé de son plus bel ornement , de ces quatre célèbres chevaux de bronze qui , après avoir fait deux fois le voyage d'Italie , viennent de faire celui des Gaules , et sont à présent à Paris.

Parmi les autres chefs-d'œuvres des arts qui ont été emportés , est une admirable statue du grand architecte Canova. Ce célèbre artiste vénitien vit encore ; il a son atelier à Rome ; mais on croit que le gouvernement autrichien l'attirera à Padoue , cette Padoue qui , naguère presque déserte , est aujourd'hui plus peuplée et plus animée que Venise. On dit aussi que notre intéressante Angélica Kaufmann va quitter Rome pour se rendre à Padoue.

*Extraits de plusieurs lettres écrites de Naples
en 1797.*

IL est curieux de voir ce qu'est et ce qu'a été le peuple de Naples sous le despotisme de ses rois, pour mieux apprécier ce qu'il va devenir à l'aide du nouveau régime qu'on lui prépare. Cette métamorphose ne sera pas un des moins beaux triomphes de la liberté. La populace de cette ville a semblé jusqu'ici la lie de toutes les populaces. Le gouvernement, les lois, l'influence monacale en ont fait peut-être le peuple le plus fripon, le plus superstitieux et le moins aisé à contenir. Il faut pour le flatter, pour le gagner, pour l'amuser, d'autres moyens que chez tout autre peuple. Il n'y a pas eu de sédition à Naples qu'il ne se soit formé un grand parti pour la soutenir. C'est un foyer de matières combustibles qui n'attendoit que l'étincelle.

Quelle idée, au reste, aura-t-on d'un gouvernement où la capitale est si démesurément peuplée aux dépens des contrées les plus fertiles, qu'on ne rencontre que quelques villes et de misérables bourgades, depuis Naples jusqu'à Reggio, depuis Bénévent jusqu'à Brindes? Au lieu de diviser et de répandre sur la surface de l'empire cette tourbe dangereuse de quarante

mille fainéans, on ne s'occupe qu'à prévenir les excès où elle peut se porter. Il y a bien peu d'états où l'on ait attaqué la racine du mal plutôt que combattu ses effets. Quelle autorité que celle qui, continuellement compromise, est obligée de composer avec la multitude! Cette populace, à qui les logemens sont inutiles sous le ciel le plus doux, a de légers vêtemens, qui ne lui coûtent guères et qui lui durent long-temps, ceux qui les portent étant la moitié du jour dans l'eau. Depuis *Mazaniello*, et peut-être avant lui, cette multitude reconnoît un chef très-ménagé du gouvernement, qui est en relation avec lui, et qui jouit de la plus haute faveur parmi ce peuple. *Ce roi des halles* se nomme aujourd'hui *Sabatiello*. Il est instruit de tous les vols, meurtres, délits qui se commettent de la part des *lazzaronis*.

L'escroquerie n'est pas le caractère distinctif de leurs excès. La bassesse, la trahison, la violence respirent dans leurs discours comme dans leurs actions. *Mò sei occiso, un schiaffo di temone in petto*, sont pour eux des expressions aussi familières que *magnare, buscare, denari*. Comment ne seroient-ils pas voleurs? Y a-t-il long-temps qu'on a supprimé ces étranges fêtes appelées *cocagnes*, où la récompense et la gloire

Étoient le prix du voleur le plus adroit et le plus intrépide? Aux cocagnes ont succédé les promenades de la rue de Toledé; on s'y promène en chars et masqué pendant certains jours du carnaval. Le piquant de ce délassement est de jeter des poignées de dragées aux gens qu'on croit reconnoître. Le roi de Naples ne manquoit pas une de ces fêtes; son accessibilité et sa grande familiarité lui avoient réussi auprès des *lazzaronis*. Son caractère le servoit bien mieux auprès d'eux que n'eût fait la politique. Il aimoit beaucoup la pêche et la chasse, et vendoit son gibier et son poisson; on assure qu'il s'en falloit de beaucoup qu'il ne le donnât; qu'il le pesoit lui-même, en le tirant du bateau, au *lazzaroni*, très-content de l'acheter de la main du roi. Le Napolitain, plein de superstition et de religion extérieure, une main sur la relique qu'il a sur la poitrine, et l'autre dans la poche de l'homme qui ne s'en défie pas, vole dans l'église, ou en sort pour aller voler. Le jour de la liquéfaction du sang de *saint Janvier*, si le miracle qu'ils exigent un peu grossièrement est lent à s'exécuter, les Napolitains invectivent leur patron: mais où il faut les suivre, c'est sur le *pont de la Madelaine*, lorsqu'ils ont obtenu le transport de la châsse pour que l'éruption du Vésuve

cesse. S'ils n'apperçoivent pas un effet sensible de l'intercession du saint, les *fascia di ca. . . .*, *fascia tosta*, *fascia bruta*, pleuvent sur lui de toutes parts. On le rapporte, n'ayant gagné que des injures à avoir succédé à *saint Gaëtan*, tombé parmi le peuple dans le discrédit qui attend *saint Janvier*, dès qu'il sera mis à une épreuve sérieuse.

Par une suite de cet esprit superstitieux, une grande partie des richesses du pays s'absorboit dans les maisons religieuses, soit par les possessions immenses des moines, soit par les donations qu'on leur faisoit. Ces trésors ne seront pas perdus; ils vont sous peu avoir un écoulement assuré et une toute autre destination.

Les rues de cette ville, pavées de larges dales de laves, très-sèches à cause de la rareté des pluies, sont couvertes de voitures. Plus paresseux que les Turcs, les Napolitains ne vont presque ni à pied ni à cheval. Moitié penchant, moitié mode, c'est en voiture qu'on les voit chaque jour venir, sans se fatiguer, jouir de l'air frais, de la vue délicieuse que la terre, la mer, la ville, les campagnes rapprochées dans le même cadre, leur offrent au bas de la côte de Pausilippe.

Naples est au premier coup-d'œil le pays du

monde qu'on aimeroit le mieux pour séjour. A ne regarder que les faveurs de la nature prodiguées à ce climat, et le peu de besoins qu'elle y laisse au peuple, comparés aux ressources qu'elle lui offre; à ne voir que ces champs couverts d'ormes, de peupliers, de platanes, où la terre qu'ils ombragent, couverte de bleds, de chanvre, de maïs, unit un luxe utile au luxe d'agrément, l'ame jouit autant que les yeux. Un pays si riche offre une nourriture abondante et facile. Le spectacle de l'indigence ne cause ni trouble ni regret; la fainéantise en doit être la cause.

L'existence un peu trop précaire de ce pays est un motif d'inquiétude; mais le moral des habitans seroit une cause d'éloignement. Ici, on ne peut comparer le nombre des gens qui vivent aux galères qu'à ceux qui sont enchaînés dans les prisons. Naples faisoit part aux Maltois de ce genre de richesses; et les galères de la religion se remontoient souvent du superflu du royaume des Deux-Sicules.

Croiroit-on que, dans un pays où l'on commue presque toujours la peine de mort, le criminel, à qui on laisse le choix d'être soldat ou d'être aux galères, préfère toujours la chaîne?

On voit ici des forçats de tout genre. Il n'y

a pas un an qu'un fils tua sa mère sur la côte de Sorrento. Aux ayant-dernières fêtes de Noël, un homme suivit sa femme qui entroit dans une église accompagnée de sa sœur. Il prit l'une pour l'autre, et donna un coup de couteau à la seconde. S'apercevant de sa méprise, il en donna un autre à sa femme. La scène se passa dans l'église, théâtre ordinaire des rendez-vous, des vols et des assassinats. La foule s'empressa de favoriser l'évasion du coupable. C'est peut-être moins pitié que calcul; chacun veut être aussi heureux le lendemain. C'est par des raisons de la même espèce que les rues de Naples ne sont pas éclairées. M. de Garaccioli avoit fait mettre des reverbères dans la rue Sainte-Claire; on les a ôtés après sa mort.

Deux faux témoins, à Naples, coûtent 4 carlins. Un homme y avoit un procès à la chambre royale; il réclamoit une somme qu'il avoit prêtée à un officier des écuries du roi. Le débiteur protestoit qu'il avoit payé sur la place du Palais, et que le créancier ayant une affaire très-pressée, étoit parti sans lui rendre son billet. Un prêtre et un homme de loi osèrent soutenir un mensonge si peu vraisemblable.

Tout se vend, tout s'achète ici : ce qui n'est pas écrit est nul, et avec ce qui l'est, on peut voir

encore; hôte, valet de place, calessier, cicérone, tous les voyageurs sont plus ou moins leurs dupes; il n'y a que la façon de différence, Ils ne sont point choqués de ce qu'on se méfie d'eux, de ce qu'on le leur témoigne. Comment un valet ne voleroit-il pas? avec 6 ducats par mois tout compris, il est payé, et le ducat ici ne vaut que 4 francs. Sur la foi de quelques voyageurs, on croit qu'on vit pour peu à Naples, et sur-tout qu'on n'y voit pas, comme à Vienne, des valets venir chercher le prix du dîner qu'on a fait chez leur maître; mais la valetaille napolitaine s'est apparemment formée. Ce pays mérite, sans contredit, les éloges qu'on en a fait; mais on ne peut pas dire que la vue n'en coûte rien.

Les troupes napolitaines viennent de prouver ce qu'elles étoient et ce qu'elles savoient faire. Elles n'étoient, avant l'époque actuelle, que d'environ vingt mille hommes. On les avoit à peu près quadruplées, sans les rendre meilleures.

La marine consistoit, avant ce que les Anglais viennent d'en brûler, en 3 vaisseaux de ligne, 6 frégates, 6 corvettes, 4 chebecks. Cette flotte n'empêchoit même pas les corsaires barbaresques d'infester les côtes de la Sicile et de la Calabre. Les marins napolitains invoquent, au

premier coup de vent, *santo Gennaro*, et toutes les madones d'Italie. *Le Ruggiero*, vaisseau de 120 canons, brûla, en 1787, le jour de Noël, parce que tout l'équipage étoit à la messe.

Le commerce se faisoit autrefois à Naples par le moyen de quatre ou cinq maisons au plus. Il y avoit des négocians très-riches; il n'y en a plus, et la raison en est simple. Cela ne vient pas de ce que les objets à importer ou à exporter, ne sont pas assez abondans, mais de ce que les canaux sont en trop nombreuses ramifications.

Le commerce, concentré en moins de mains, seroit plus sûr et plus honorable. La suppression des franchises entraîneroit le danger des visites sur d'aussi petits bâtimens relâchant ou cabottant, dont il arrive à peu près 160 à Naples par année; on seroit trompé ou volé bien souvent dans un pays aussi fripon que celui-ci.

An.

DISCOURS ACADEMIQUE.

M. de Montesquiou, ayant été élu par l'Académie française à la place de M. de Coetlosquet, évêque de Limoges, y vint prendre séance le mardi 15 juin 1784, et prononça un discours, auquel M. Suard, directeur de l'Académie, fit la réponse suivante.

MONSIEUR,

L'académie n'attend pas toujours que la voix publique lui désigne les genres de talent et de mérite qui doivent réparer ses pertes. C'est à elle à désigner quelquefois à la nation les hommes qui, sans avoir encore des titres à la renommée littéraire, honorent les lettres en les cultivant, et qui, par leurs lumières et leur goût, sont dignes de concourir à ses vues et de partager ses travaux.

Les applaudissemens que vous venez de recevoir d'une assemblée si nombreuse et si distinguée, ont confirmé votre adoption avec un éclat

aussi flatteur pour l'académie que pour vous-même. Elle est encore plus touchée de voir ses choix approuvés que prévenus par un public, plus sujet à s'égarer dans ses enthousiasmes que dans son estime.

L'hommage que vous avez rendu à la mémoire du prélat respectable à qui vous succédez, est dicté par le sentiment qui convient à l'éloge des vertus simples et modestes ; et ce sentiment s'exprime avec une élégance noble, ingénieuse et facile, qui annonce un talent familiarisé avec les secrets de l'art d'écrire.

A qui convenoit-il mieux de nous peindre les vertus de M. l'ancien évêque de Limoges (1) qu'à vous, Monsieur, qui avez vécu près de lui, qui l'avez vu dans l'intimité de la société particulière et dans l'exercice de ses fonctions publiques ? Et sans doute il étoit aisé de pénétrer jusqu'au fond d'une ame trop pure pour avoir eu jamais un sentiment à dissimuler, trop simple pour songer même à cacher ses vertus.

Appelé à la plus auguste fonction dont un citoyen puisse être honoré, celle d'apprendre à

(1) L'évêque de Limoges avoit été précepteur des enfans de France ; et M. de Montesquiou étoit attaché à ces princes en qualité de Menin.

des enfans à commander un jour à des hommes, il leur rendit la vertu aimable et la raison facile, par cet empire doux, mais puissant, que la bonté sans foiblesse et la sagesse sans austérité exercent sur des ames flexibles, naturellement droites et généreuses.

Vous-même, Monsieur, attaché à la personne de ses augustes pupilles, vous n'avez pas été un simple témoin des soins du maître et des progrès des élèves. Il nous sera permis de croire que vous avez contribué au succès de cette grande éducation. S'il est vrai que la jeunesse et l'enfance soient les disciples de tout ce qui les entoure, on ne placera pas sans fruit, près de la jeunesse des princes, des personnes qui, par la dignité du caractère, la sagesse des principes, les agrémens de l'esprit, offriront à chaque instant, à leurs yeux, des exemples de bonté, de goût et de raison. Ces traits de caractère, ces mots qui échappent de l'ame, ces jugemens sur les événemens journaliers de la société, que le hasard amène dans la conversation, ou qu'une sage adresse sait y introduire, agiront bien plus puissamment sur leurs ames, que les leçons directes ; car l'appareil de l'instruction en affoiblit nécessairement l'effet. L'indépendance naturelle de l'esprit se montre dès le berceau.

L'enfance, plus disposée à suivre qu'à obéir, résiste au précepte, et cède sans effort à l'exemple ; elle apprend, sans y penser, la langue qu'on parle devant elle, et ne sait presque jamais celles qu'on prodigue tant de soins et de temps à lui enseigner.

Vous nous avez montré M. l'ancien évêque de Limoges faisant respecter à la cour la candeur et la pureté des mœurs qui l'avoient fait bénir au fond de son diocèse. Dans ce foyer de tous les grands intérêts qui meuvent les passions humaines, où tout s'agite et se presse autour de la puissance, du crédit et de la fortune, l'intrigue n'eut aucune ressource pour approcher de lui, et rien ne put détourner un moment ses regards de l'objet de ses devoirs. Il y a des vertus qui peuvent être déplacées ; mais tel est le charme de la simplicité, qu'elle est par-tout à sa place, et qu'elle se fait aimer de ceux même qui ne peuvent l'imiter.

Dans la place que j'ai l'honneur d'occuper ici, il me sera permis d'insister sur un trait du caractère de M. l'évêque de Limoges, qui ne vous est pas échappé, Monsieur, mais qui intéresse plus particulièrement l'académie. Il aima les lettres, il aima les gens de lettres. On attaquoit devant lui les principes et le caractère d'un phi-

losophe (1), dont la perte, encore récente, sera long-temps l'objet des regrets de cette compagnie. « Je ne connois point sa personne, » dit M. l'évêque de Limoges, qui n'étoit pas encore son confrère; « mais j'ai toujours entendu » dire que ses mœurs étoient simples et sa conduite sans reproche. Quant à ses ouvrages, je » les relis souvent, et je n'y trouve que beau- » coup d'esprit, de grandes lumières et une » bonne morale. S'il ne pensoit pas aussi-bien » qu'il écrit, il faudroit le plaindre; mais per- » sonne n'est en droit d'interroger sa conscience. »

Certes, on n'accusera pas ce prélat d'avoir manqué de zèle; sa piété étoit aussi vive que sincère; mais elle étoit indulgente, parce qu'elle étoit guidée par la bonté de son cœur. La tolérance tient moins aux principes qu'au caractère; c'est la vertu des ames douces, humaines et généreuses. Ce dût être celle de M. l'évêque de Limoges, comme elle fut celle de Fénelon.

Au temps marqué pour la fin de ses travaux, il consacra sa liberté à la religion et à l'étude. Il aimoit à assister à nos assemblées particulières, et nulle part ce pieux évêque ne reçut des hom-

(1) M. d'Alembert.

mages plus purs, plus personnels que dans ce sanctuaire des lettres et de la philosophie. On y avoit pour lui cette sorte de respect que peut seule inspirer l'extrême vertu jointe à l'extrême bonté; qu'on aime à rendre, parce qu'il honore celui qui le rend, et le rapproche de celui qui en est l'objet; respect bien différent de celui qui ne s'adresse qu'aux dignités et à la puissance, et qui ne semble fait que pour marquer et même exagérer la distance des rangs.

Si, dans les principes du stoïcisme, c'est un spectacle digne de la Divinité que l'homme de bien luttant contre le malheur, n'est-ce pas pour l'humanité un spectacle plus beau, plus rare, plus encourageant que celui d'un homme vertueux, à qui la fortune vint offrir tous les honneurs et toutes les distinctions, et épargna tous les revers; qui aima les hommes et qui en fut aimé; dont la vie entière fut un long calme qui ne fut troublé ni par ses passions, ni par celles des autres? Telle fut la destinée de M. l'évêque de Limoges.

Après avoir acquitté avec éclat la dette qu'un bon citoyen doit à la patrie, après avoir vu ses leçons de justice et de bonté germer dans le cœur de son auguste élève pour le bonheur d'un
grand

grand empire, il sut jouir de cet honorable loisir, l'ambition du sage. Sa vieillesse, respectée et chérie, exempte de douleurs et d'infirmités, ne fut entourée que du bien qu'il faisoit et de la reconnoissance qu'il avoit méritée. Enfin, sa longue carrière fut terminée par une mort aussi douce que sa vie; elle fut préparée par cet affoiblissement de l'esprit et des organes, qu'on est trop disposé à regarder comme un malheur et une dégradation de l'humanité. N'est-ce pas plutôt un bienfait de la nature, qui, en nous retirant de la vie comme elle nous y a fait entrer, semble imiter, s'il est permis de le dire, cette tendre précaution de la justice humaine, qui fait couvrir d'un bandeau les yeux de ses victimes, pour leur dérober le moment qui va terminer leur existence?

Lorsque la mort nous enlève un confrère, recommandable par ses vertus ou par ses talens, la perte est grande, sans doute, mais elle n'est pas entière. Les bonnes actions et les bons ouvrages ne meurent point: la gloire de l'académie se compose de la gloire des morts et de celle des vivans; et, sous ce rapport, on pourroit dire qu'elle s'est enrichie successivement par ses pertes.

Ainsi, Monsieur, en s'honorant encore de la

mémoire de votre prédécesseur, l'académie s'honorera des lumières et des talens qu'elle acquiert en vous; elle réclamera les fruits de cet amour des lettres, que votre modestie nous offre aujourd'hui comme le seul titre qui ait déterminé nos suffrages.

Quelque spécieux que soit pour elle ce titre, plus rare qu'on ne pense, elle attend de vous davantage: elle sait que si les muses ont des charmes pour vous, elles n'ont point eu pour vous de rigueur, et que les lettres, où vous n'avez cherché que votre bonheur, feroient aussi votre gloire, si vous consacriez aux plaisirs du public des talens que vous n'avez destinés jusqu'ici qu'à l'amusement de vos amis.

On connoît de vous, Monsieur, plusieurs pièces de vers, ouvrages de société, nés des circonstances et du moment, et qui ont eu le mérite rare de survivre aux circonstances qui les ont fait naître; des épîtres et des contes, où une galanterie toujours ingénieuse, un badinage toujours décent, une imagination toujours raisonnable, réunissent les bienséances de la société et celles du goût; des chansons où l'esprit et la gaieté ont toujours cette grace naïve et piquante qui convient à ce genre, qu'on peut regarder comme national.

Tout ce qui est échappé de votre plume brille sur-tout de cette aimable facilité qui embellit toutes les productions des arts, mais qui n'est cependant un mérite que lorsqu'elle n'exclut ni la justesse ni la correction.

Quelques bagatelles ingénieuses, d'un tour moins élégant et d'un goût moins pur, ont fait la réputation de quelques hommes du monde, dans ce beau siècle de notre littérature, où les goûts de l'esprit, encouragés par le monarque, faisoient les délices et l'occupation des personnages les plus illustres de la cour la plus polie. Vos talens, Monsieur, trouvent aujourd'hui les mêmes encouragemens et le même succès dans les suffrages d'un prince à qui aucun genre de littérature n'est étranger, dont la conversation feroit les délices des sociétés les plus aimables et pourroit instruire des compagnies savantes, et qui s'occupe d'autant plus d'aller au-devant de l'amitié, que son rang peut lui faire craindre que l'amitié n'ose aller au-devant de lui.

Mais votre talent ne s'est pas borné à de petits ouvrages de société; il s'est élevé à un genre plus digne encore des regards du public. Vous avez fait des comédies où vous avez peint les mœurs de la société avec le coup-d'œil fin de l'observateur et avec l'art du poète. Les hommes

du monde y ont le ton du monde ; les passions n'y sont ni exagérées dans leurs mouvemens, ni travesties dans leur langage ; le dialogue en est ingénieux et naturel , et la peinture des travers et des vices ne sert qu'à faire mieux sentir le prix de la raison et de la vertu.

Le goût de la vraie comédie semble s'éloigner tous les jours davantage de ce théâtre, qui en offre cependant tant de modèles. Molière composoit ses comédies en observant le monde ; la plupart des poètes modernes peignent le monde d'après les comédies ; ni les incidens , ni les mœurs , ni le langage de leurs pièces ne rappellent l'image de la société où l'on vit : on prend pour le bon ton, un jargon maniéré, souvent inintelligible, qui n'a plus de modèle que dans quelques romans. D'autres prétendent imiter Molière, en nous offrant ces intrigues péniblement compliquées, qui furent les premiers essais du génie dans l'enfance de l'art, mais qui ne prouvent aujourd'hui que le défaut de génie. N'est-il pas permis de craindre que, par un abus toujours croissant, on ne voie un jour avilir le théâtre de la nation par des tableaux de mœurs basses et corrompues, qui n'auroient pas même le mérite d'être vraies ; où le vice sans pudeur et la satire sans retenue,

n'intéresseroient que par la licence, et dont le succès, dégradant l'art en blessant l'honnêteté publique, déroberoit à notre théâtre la gloire d'être, pour toute l'Europe, l'école des bonnes mœurs comme du bon goût.

Vous avez mieux senti, Monsieur, le véritable but de la comédie : je ne vous dirai point combien je vous crois digne de maintenir sa dignité et d'ajouter à ses richesses. Votre modestie, votre amour-propre même repousseroit un éloge qui ne seroit autorisé que par mon suffrage : je sens, d'ailleurs, par ce qu'il m'en coûte à moi-même pour vous adresser en face ces louanges publiques, combien elles doivent embarrasser le mérite sur-tout qui en est digne. Mais j'ai l'honneur de parler au nom de l'académie, et j'obéis à un usage qu'elle doit aimer à conserver, en rendant compte au public des motifs qui lui ont fait désirer de vous associer à elle.

Ceux qui ne voient ou n'affectent de voir qu'une simple décoration pour l'académie dans l'union des grands et des gens de lettres, ont bien peu compris le principe et l'effet de cette association littéraire.

Les lettres, pour être utiles, ont besoin d'éclat ; c'est étendre et assurer l'influence des

lumières, que d'ajouter à la considération de ceux qui les répandent. Les hommes de lettres sont les précepteurs des peuples : les gouvernemens éclairés n'ont-ils pas le même intérêt à les honorer, que des parens sages à honorer les instituteurs de leurs enfans ?

Mais ce motif doit être subordonné au principal objet de l'académie. Cet objet est de fixer les vrais principes de la langue et du goût.

Les progrès du goût tiennent à ceux du langage ; et le langage, comme toutes les choses humaines, est dans une mobilité continuelle qui tend à le perfectionner ou à le corrompre.

Dans une nation où règne une communication continuelle des deux sexes, des personnes de tous les états, des esprits de tous les genres ; où le premier objet est l'amusement, le premier mérite, celui de plaire ; où les intérêts, les prétentions, les opinions les plus contraires sont continuellement en présence les unes des autres, il faut sans cesse contenir les mouvemens de l'esprit comme ceux du corps, et observer les regards de ceux devant qui l'on parle, pour affoiblir, dans l'expression de son sentiment ou de sa pensée, ce qui pourroit choquer leurs préjugés ou embarrasser leur amour-propre.

La politesse des manières est une bienséance ; celle de l'esprit est devenue un talent. Le désir de se distinguer, autant que le désir de plaire, a appris l'art de voiler d'une gaze légère ce que les images et les idées peuvent avoir de trop libre ; à modérer, par des formes modestes, l'empire même de la raison et de la vérité ; à assaisonner quelquefois la flatterie par une teinte douce de plaisanterie, et la raillerie par une louange fine et indirecte.

De là s'est formé ce ton du monde, qui consiste à parler des choses familières avec noblesse, et des choses grandes avec simplicité ; à saisir les nuances les plus fines dans les convenances ; à mettre dans ses discours, comme dans ses manières, une gradation délicate d'égards relative au sexe, au rang, à l'âge, aux dignités, à la considération personnelle de ceux à qui l'on parle.

Les gens de lettres et les savans, en instruisant le monde par leurs ouvrages, ont perfectionné leurs talens dans le monde. Ils y ont porté leurs connoissances et leurs lumières. Les discussions les plus subtiles sur les matières de goût et sur les découvertes des sciences sont devenues des sujets de conversation ; et, pour rendre ces objets sensibles à des esprits frivoles

et peu appliqués, il a fallu leur composer, pour ainsi dire, un langage nouveau, où la grace fût unie à la plus grande clarté.

De ce concours d'efforts réunis, on sent qu'il a dû résulter une langue, simple dans ses formes et précise dans ses expressions; plus variée dans ses tours que dans ses mouvemens; exprimant avec netteté ce que les vues de l'esprit ont de plus abstrait, ce que le sentiment a de plus délicat, et ce que les nuances de la société ont de plus fugitif. Par un rapprochement qui peut étonner au premier coup-d'œil, cette langue est tout à la fois la langue de la galanterie et celle de la philosophie; et ce n'est qu'à son propre mérite qu'elle doit cet empire presque universel que les Romains tentèrent vainement de donner à la leur, quoiqu'ils en prescrivissent l'usage aux peuples qu'ils avoient soumis.

Mais tout s'affoiblit en se polissant, les langues sur-tout. Elles perdent plus de mots anciens qu'elles n'en acquièrent de nouveaux; et ce n'est guère que par les tours qu'elles s'enrichissent.

Plusieurs mots employés par Virgile étoient déjà vieillis du temps de Sénèque. La langue de Racine vieilliroit aussi et se corromproit peut-être bientôt, si une institution inconnue aux

Romains ne veilloit à en conserver la richesse et la pureté. Ce dépôt est confié à l'académie française.

Les langues, comme les lois, doivent être constamment rappelées aux principes dont elles émanent. La nôtre doit aux ouvrages du génie sa force et son abondance; elle doit à la grande sociabilité de la nation une partie de ses graces; mais c'est à la communication réciproque des gens du monde et des gens de lettres, qu'elle doit son véritable caractère, et c'est à leur association seule qu'elle peut devoir la conservation de ces avantages.

C'est aux bons écrivains sans doute à maintenir, par leurs ouvrages, la pureté de la langue, et à défendre le bon goût contre les innovations de quelques auteurs, à qui il ne manque que du génie pour avoir de l'originalité; qui prennent pour de l'imagination un assemblage forcé de figures incohérentes, et qui croient se faire un style en affectant péniblement des alliances de mots inusitées, dont la recherche est toujours puérile, lorsqu'elles ne sont pas inspirées par le besoin d'exprimer une nouvelle combinaison d'idées.

C'est aux hommes du grand monde, dont l'esprit est éclairé par l'étude et la réflexion,

qui connoissent les principes de la langue, et qui cultivent l'art d'écrire, à prévenir, dans ce monde où ils vivent, les outrages que notre langue peut recevoir de la frivolité, de l'ignorance ou d'une vaine affectation.

Les gens de lettres peuvent avoir une connoissance plus approfondie des principes de la langue écrite; les gens du monde ont, sur la langue parlée, un tact que les connoissances ne peuvent suppléer. C'est à eux qu'il appartient de distinguer, dans l'emploi de certaines expressions, ce qui est de l'usage d'avec ce qui est de mode; ce qui est de la langue de la cour, d'avec ce qui n'est qu'un jargon de coterie; à fixer les limites de ce *bon ton*, si recommandé, si peu défini; qui n'appartient pas à l'esprit, et sans lequel un homme d'esprit court quelquefois le risque d'être ridicule; qui n'est pas le bon goût, car le bon goût a des principes plus fixes et une influence plus étendue; qui paroît n'être enfin qu'un sentiment fin des convenances établies; qui embellit l'esprit et le goût dans le monde, mais qui borneroit l'essor des talens, si on vouloit soumettre à ses règles trop fugitives et trop variables les ouvrages de l'imagination et du génie.

Mais je sens que j'ai parlé trop long - temps

de l'art de la parole devant mes maîtres, et du ton du monde dans une assemblée qui en offre tant de modèles. Les règles n'ont d'autorité que dans la bouche de ceux qui peuvent fournir les exemples. C'étoit à un de ces écrivains qui ont étendu par leurs ouvrages la gloire de l'académie, qu'il appartenoit de relever par l'éloquence, l'utilité de son institution et de ses travaux. Le sort, en me désignant pour être aujourd'hui l'organe de cette compagnie, a voulu qu'il manquât quelque chose à l'éclat de cette solennité littéraire.

Ce jour de votre triomphe, Monsieur, sera inscrit dans les fastes de l'académie, comme une des époques de sa gloire. Il y rappellera à nos successeurs le nom d'un souverain (1) qui n'a dépouillé l'appareil de la majesté, que pour déployer en liberté la majesté d'un grand caractère, et qui a su ajouter un nouvel éclat à la gloire d'un nom déjà consacré par deux héros à l'immortalité.

C'est à l'histoire à transmettre la mémoire de cette révolution, unique dans les annales

(1) Le roi de Suède Gustave III, qui étoit alors à Paris sous le nom de comte de Haga, étoit présent à la séance.

du monde, où, dans un seul jour, sans effusion de sang, presque sans trouble, une nation fière et libre a vu changer sa constitution et ses lois, et succéder une liberté douce et paisible à une liberté toujours orageuse.

Mais si l'auteur de cette grande révolution, uni à la France par les intérêts de la politique, paroît s'y unir encore davantage par ses sentimens et ses goûts; s'il semble adopter en quelque sorte notre langue, notre littérature et nos arts; s'il s'honore d'avoir puisé dans nos livres les principes d'humanité qui dirigent son règne, il doit être permis à une société vouée aux arts de la paix, de lever avec respect le voile qui voudroit le dérober à sa reconnoissance, et de rendre un hommage public à l'ami de l'humanité, de la France et des lettres.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

T A B L E

DES DIFFÉRENTES PIÈCES

CONTENUES DANS CE DERNIER VOLUME.

CONSIDÉRATIONS SUR LES CORPS ORGANISÉS ; par Voltaire.	Page 1
<i>Réflexions sur la manière dont l'Histoire romaine est écrite ;</i> par le même.	12
<i>Discours sur l'Eloquence romaine ;</i> par l'A. Arnaud.	18
<i>Lettre sur les ouvrages de M. PIRANESI ;</i> par le même.	27
<i>Réflexions sur l'Imitation des Artistes grecs dans la Peinture et la Sculpture ;</i> par Winckelman ; traduites par M. Suard.	45
<i>Lettre sur une traduction italienne des Poésies erses ;</i> par M. Suard.	101
<i>Réflexions sur l'Origine et les Progrès des Mœurs ;</i> par le même.	124
<i>Dissertation sur le Cabinet de Cicéron ;</i> par l'A. Arnaud.	139
<i>Observations sur le Caractère de Xénophon et</i>	

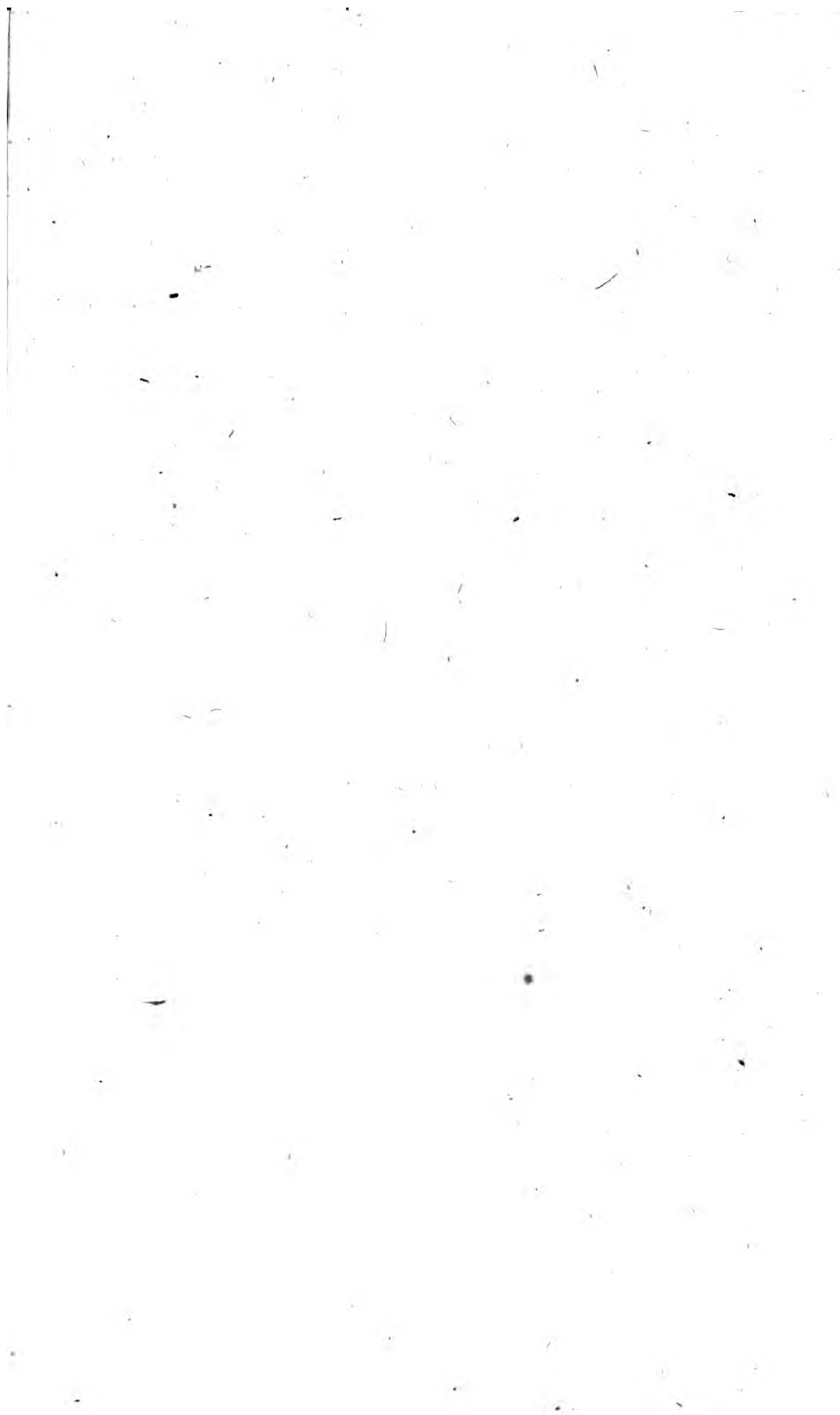
<i>et sur ses différens ouvrages ; par le feu comte du Buat.</i>	Page 144
<i>Réflexions sur la Nature et l'Origine des Sentimens mixtes ; par l'A. Arnaud.</i>	205
<i>Elégie sur un Cimetière de campagne ; par M^{me}. Necker.</i>	218
<i>Portrait de mon Ami ; par la même.</i>	226
<i>Lettre sur le Théâtre espagnol ; Anonyme.</i>	232
<i>Discours sur les Poëmes philosophiques ; par M. Suard.</i>	274
<i>Recherches sur l'Hypocistite des Anciens ; par M. Gleditscht.</i>	283
<i>Discours sur l'Origine et les Vicissitudes du Vers ; par l'A. Arnaud.</i>	289
<i>Essai sur l'Expérience en Médecine ; par M. Barthez.</i>	297
<i>Hymne au Soleil ; par le baron d'Holbach.</i>	305
<i>Sur lady Marie Worthley Montagu ; par M. Suard.</i>	311
<i>Des Mystères de Cérès Eleusine ; Anonyme.</i>	320
<i>Sur les Mémoires d'Anne de Gonzague , princesse palatine ; par M. Suard.</i>	328
<i>Des Gallicismes ; par le même.</i>	343
<i>Dialogue des Morts ; par le même.</i>	363

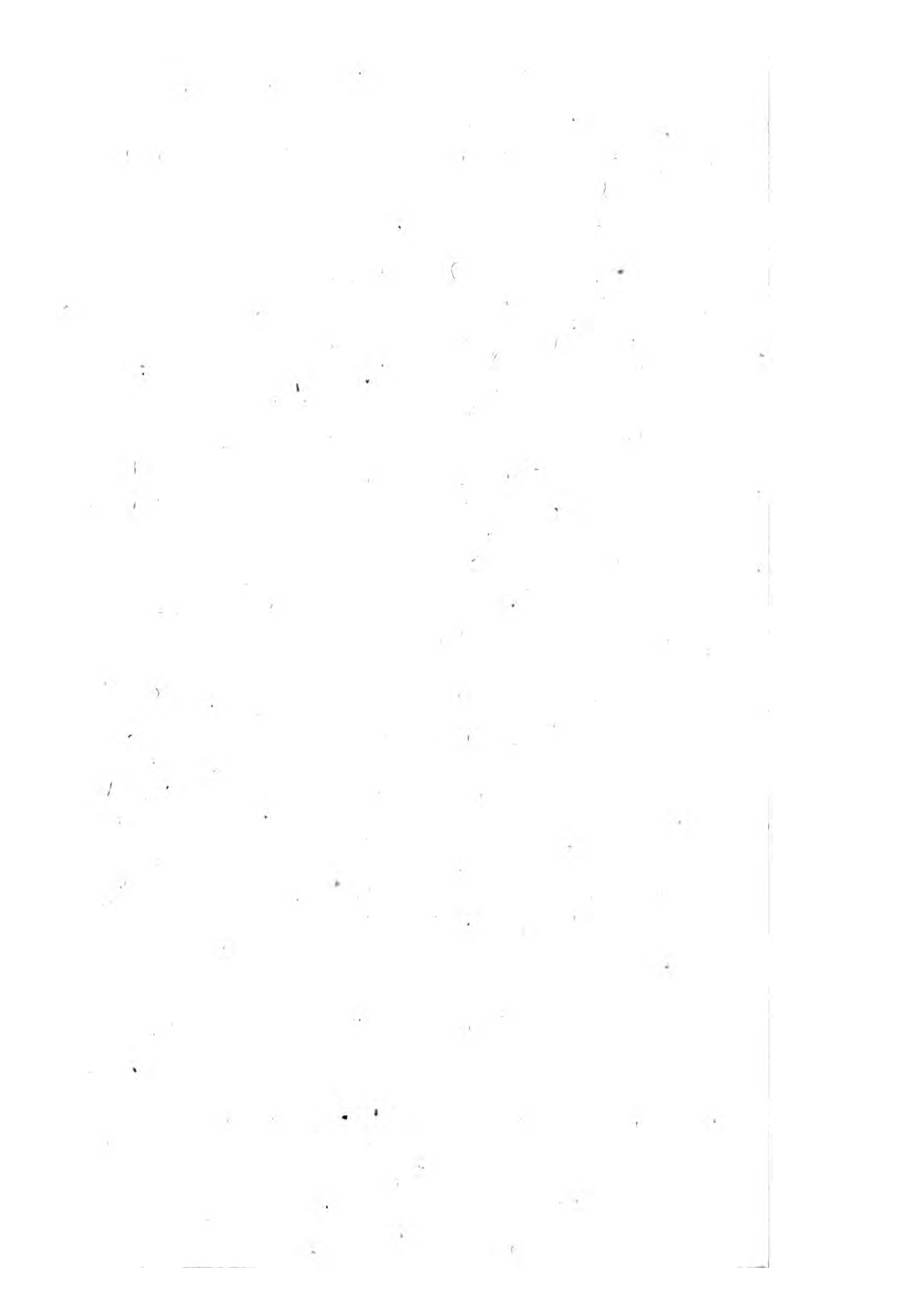
T A B L E. 495

<i>L'Or et le Fer</i> ; par le même.	Page 371
<i>Notice biographique des rois, des princes et des nobles d'Angleterre qui ont été auteurs</i> ; par le même.	376
<i>L'Ami et le Médecin extraordinaires</i> ; par Devaines.	432
<i>Qu'est-ce que le Gouvernement?</i> par M. Suard.	436
<i>Musique russe</i> ; par le même.	443
<i>Des Lois contre les Catholiques en Angleterre</i> ; par le même.	447
<i>La jeune Bohémienne</i> ; par le même.	454
<i>Fragmens de Lettres écrites de différens pays pendant la révolution</i> ; Anonyme.	458
<i>Discours académique</i> ; par M. Suard.	475

F I N D E L A T A B L E.







e

